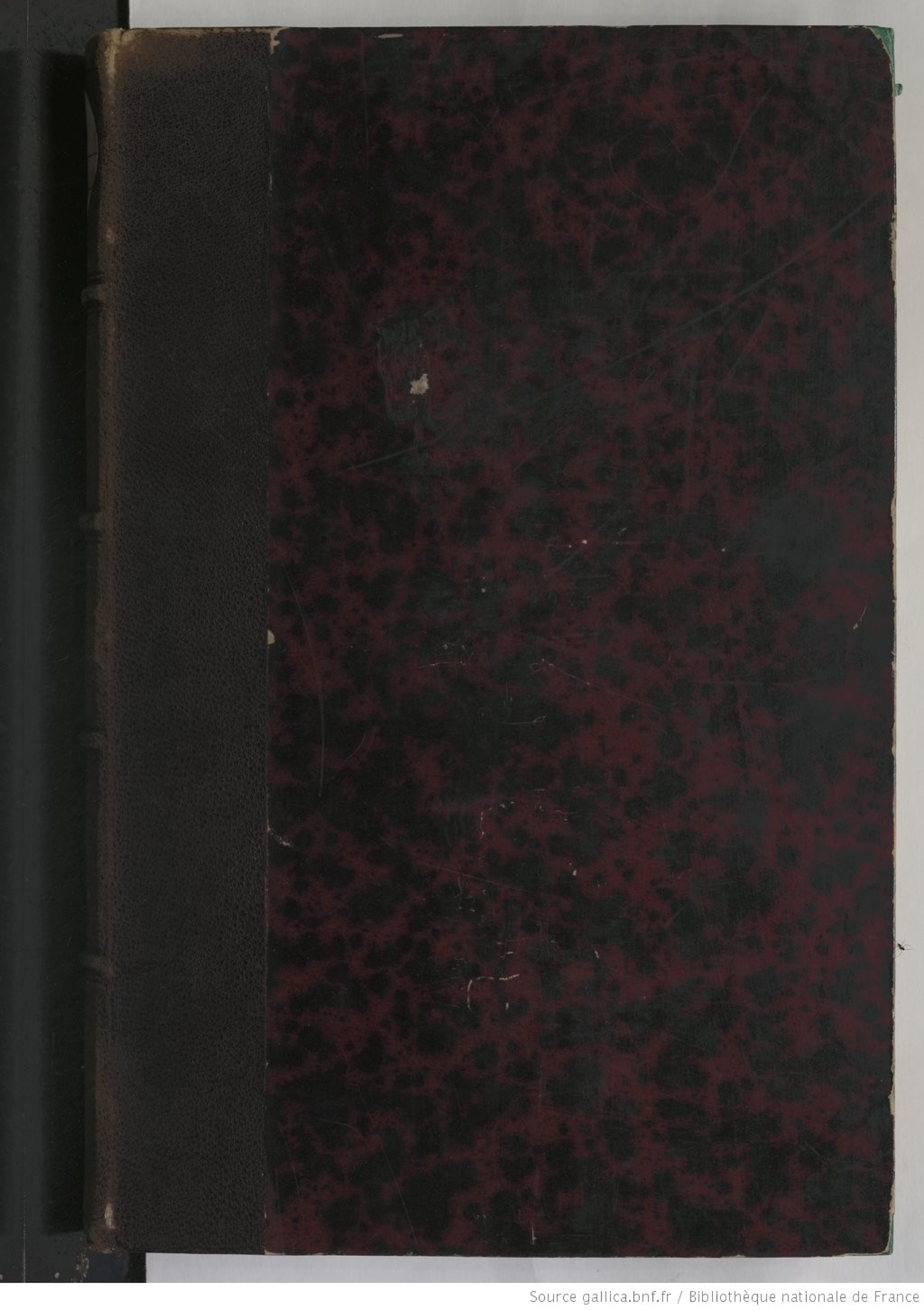
Scènes historiques... par Mme de Witt, née Guizot... [1re-6e série.]











SCÈNES HISTORIQUES

ODETTE LA SUIVANTE

L'ENFANCE DES PASCAL

VAUX ET PIGNEROL

DERRIÈRE LES HAIES, GUERRE DE LA VENDÉE

PAR

Mme DE WITT

NÉE GUIZOT

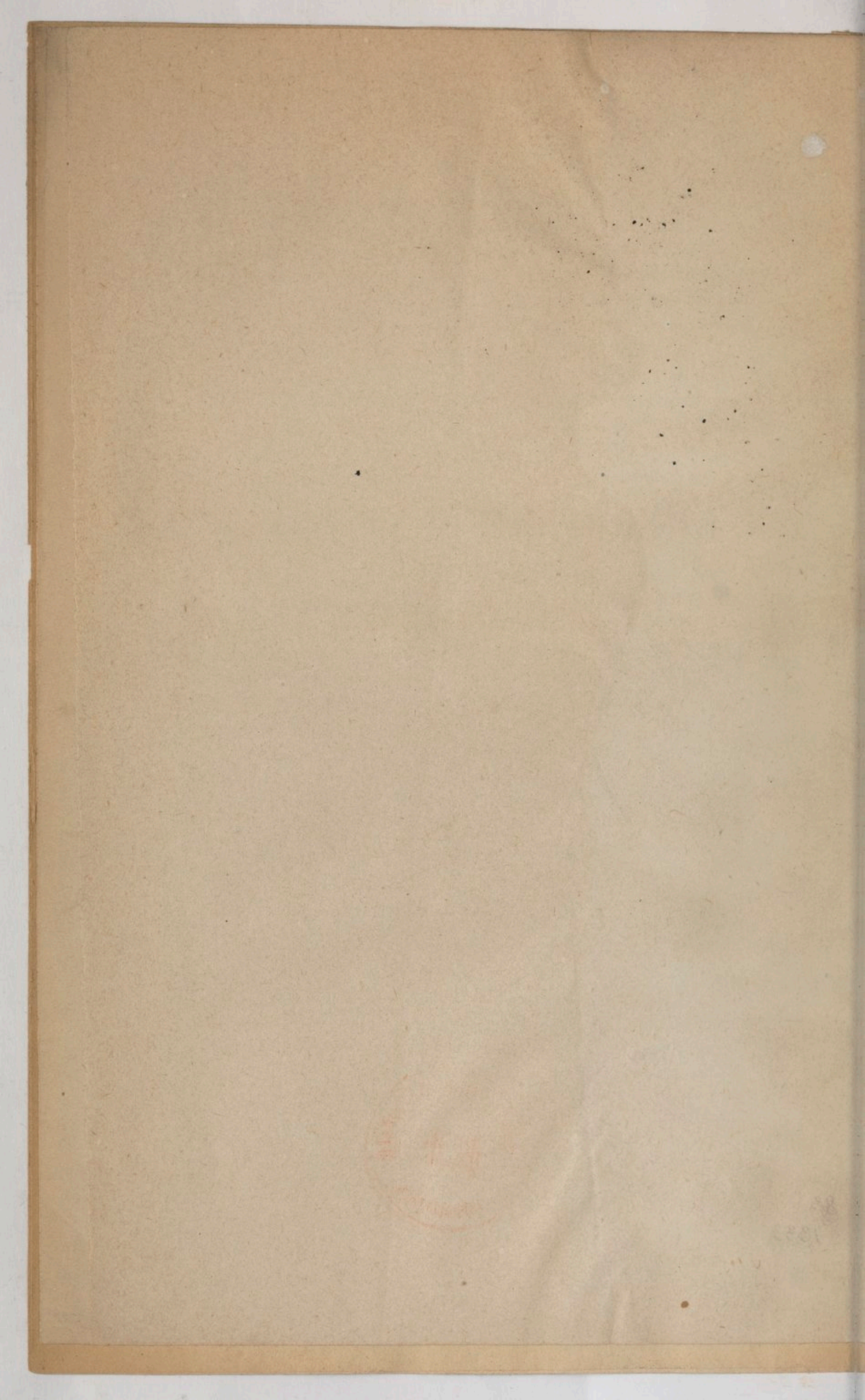


OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 18 GRAVURES PAR É. BAYARD

PARIS

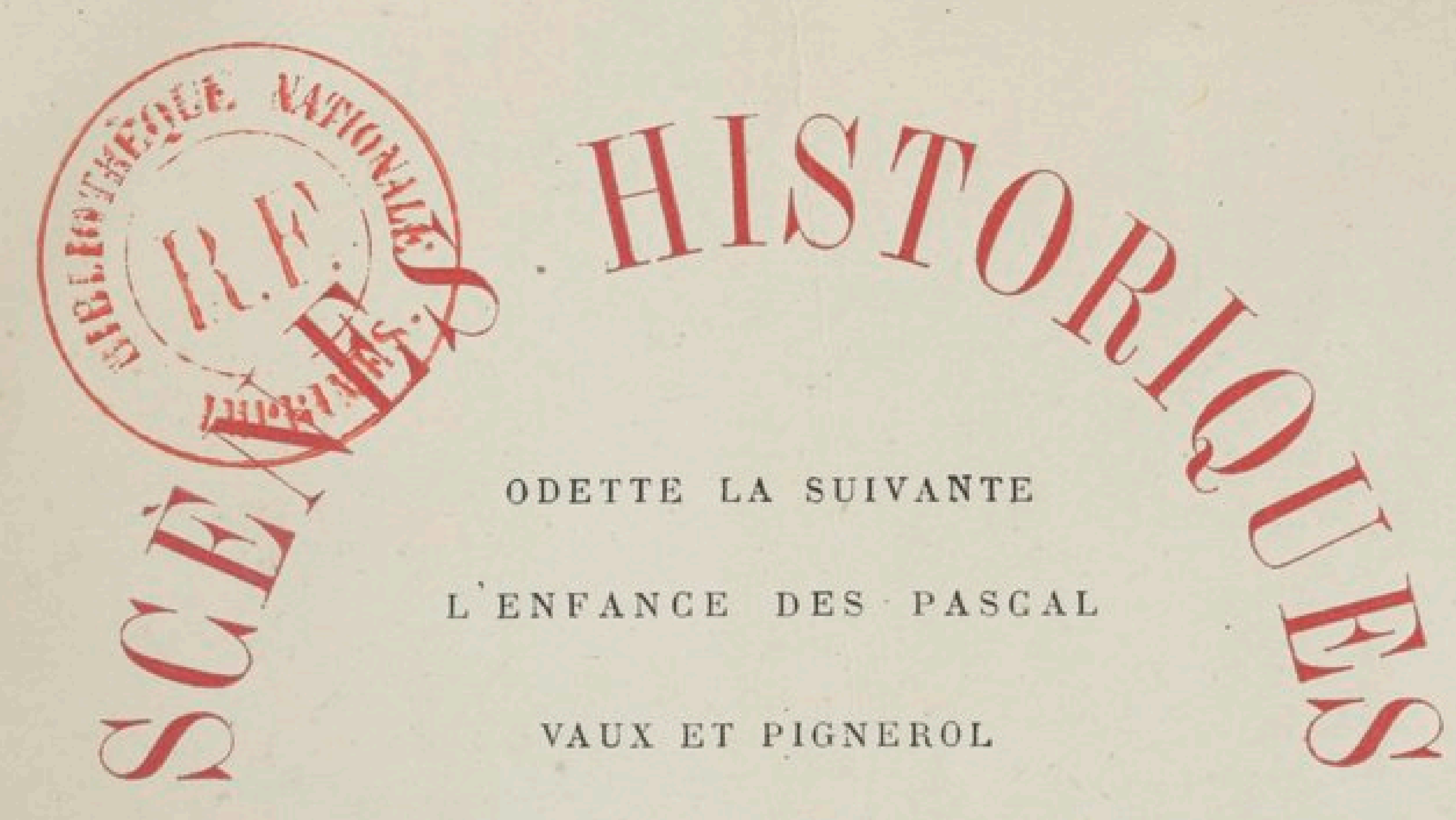
LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79



SCÈNES HISTORIQUES

11807. — PARIS, TYPOGRAPHIE LAHURE
Rue de Fleurus, 9



SCÈNES HISTORIQUES

ODETTE LA SUIVANTE

L'ENFANCE DES PASCAL

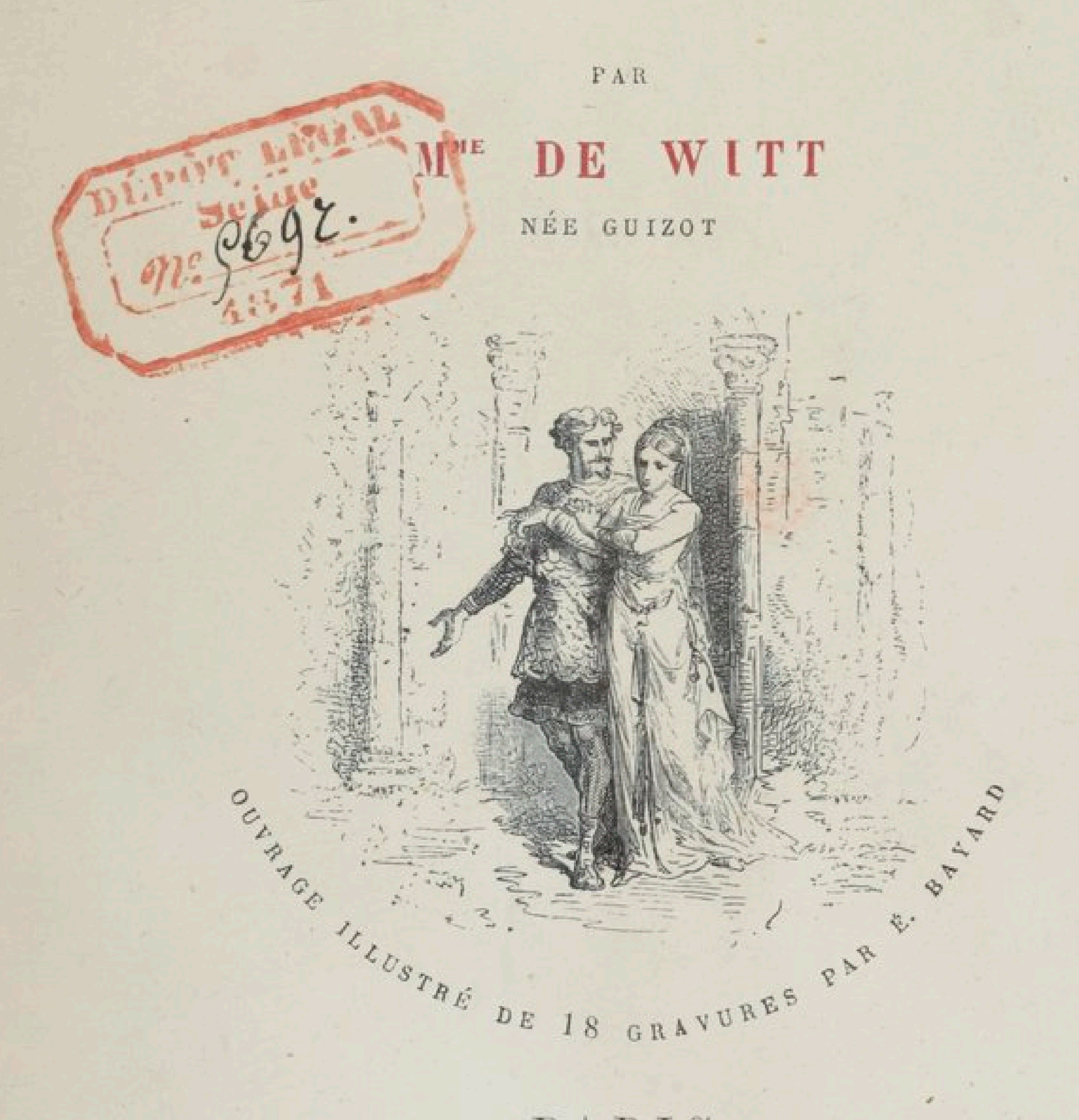
VAUX ET PIGNEROL

DERRIÈRE LES HAIES, GUERRE DE LA VENDÉE

PAR

Mme DE WITT

NÉE GUIZOT



OUVRAGE ILLUSTRÉ DE 18 GRAVURES PAR É. BAYARD

PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1872

LA

GUERRE DE CENT ANS

ODETTE LA SUIVANTE

CHEZ JEANNE DE MONTFORT ET BÉATRIX DE BOHÊME

(1341-1347)

LA

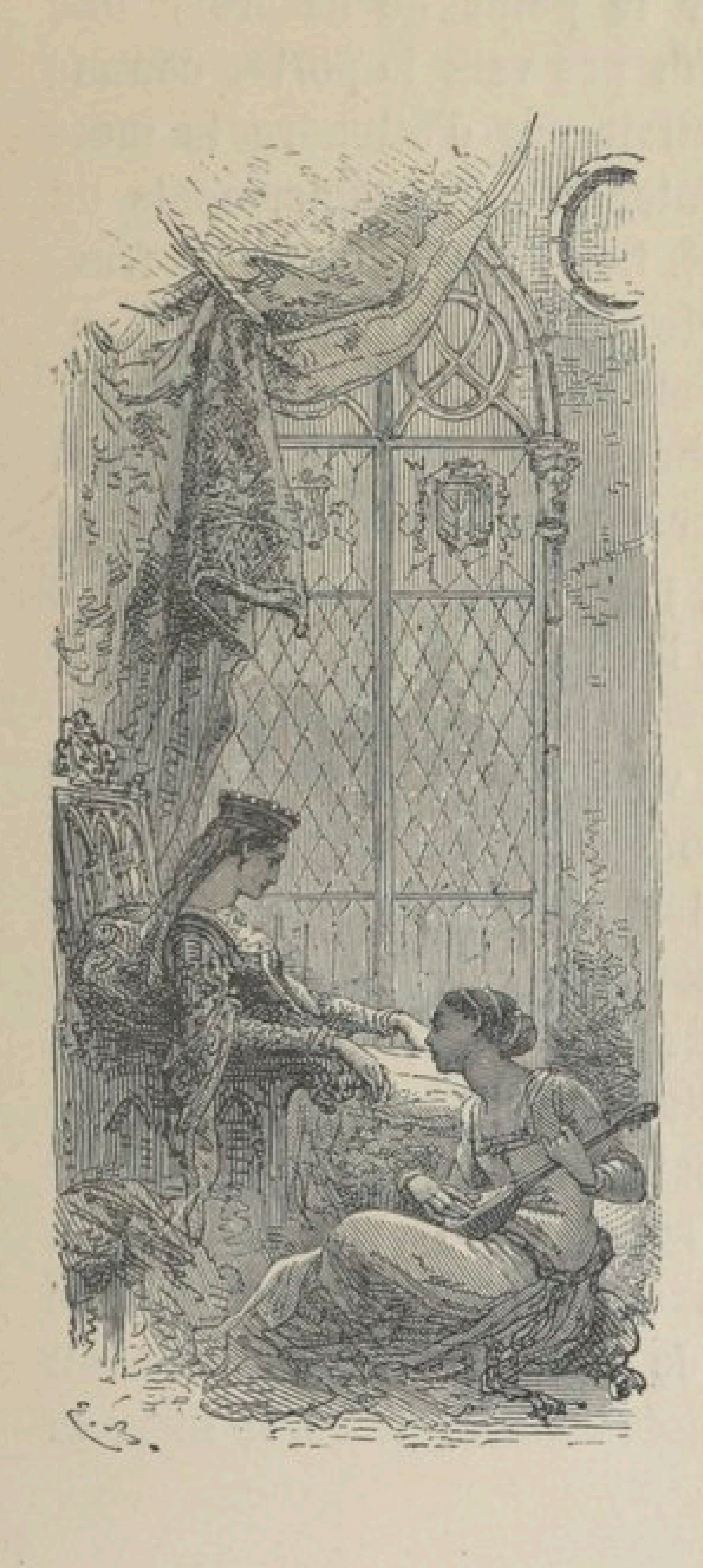
GUERRE DE CENT ANS.

ODETTE LA SUIVANTE

CHEZ JEANNE DE MONTFORT ET BÉATRIX DE BOHÊME

(1341-1347).

CHAPITRE I.



'ÉTAIT au mois de mai 1341, vers le matin, dans un vaste château fort du duché de Bretagne; Jeanne, comtesse de Montfort, était assise dans une grande salle dont les vitraux, ornés de peintures et d'armoiries, ne laissaient pénétrer qu'un jour douteux; à côté d'elle, sur un coussin, une jeune fille aux cheveux blonds, à la robe de soie violette, chantait en s'accompagnant sur un luth; elle levait de temps en temps les yeux sur sa maîtresse sans oser interrompre sa musique; la comtesse Jeanne n'écoutait pas; son front était soucieux. Odette avait rougi, sa voix faiblissait; elle se tut enfin,

et se mettant a genoux devant la comtesse, elle porta doucement à ses lèvres le bord de sa robe.

« Madame, dit-elle à demi-voix, vous êtes triste ; que pourrais-je faire pour vous égayer et ramener le sourire sur vos lèvres? »

Jeanne ne répondait pas ; tout à coup, elle se leva droite, arrachant brusquement son manteau brodé des mains de sa suivante :

« Écoute! dit-elle, n'entends-tu pas le galop d'un cheval? »

Odette prêta l'oreille, elle secouait la tête. La comtesse écoutait toujours.

« J'entends, j'entends, s'écria bientôt la jeune fille ; c'est un cavalier bien pressé; il a traversé le village sans s'arrêter et il pousse son cheval sur le flanc de la colline ; il apporte sans doute d'importantes nouvelles. »

Elle hésitait et semblait sur le point de hasarder une question ; mais la comtesse fit un pas vers la porte, comme si son impatience ne lui permettait pas d'attendre le messager ; au même instant, on entendait les grincements du premier pont-levis qui se baissait. Le cavalier avait déjà franchi une enceinte, la seconde porte s'ouvrait devant lui ; bientôt les pas de son cheval retentirent sur le dernier pont. Jeanne de Montfort, toujours debout, le cou tendu, les lèvres serrées, les mains fortement pressées l'une contre l'autre, attendait. Derrière elle, Odette, pâle et les yeux tout grands ouverts, regardait la comtesse. D'où venait cette ardente inquiétude?

On entendait des pas dans le vestibule, des voix confuses retentissaient sous les larges voûtes ; bientôt tous les pages, les damoiseaux, les écuyers, les piqueurs poussèrent ensemble le même cri : « Vive monseigneur le duc de Bretagne, Jean IV, notre bien-aimé seigneur ! » La comtesse rougit, pâlit et s'avança vers la porte ; Odette la suivait machinalement ; on savait le duc de Bretagne, Jean III, en route pour revenir de l'armée du roi de France ; lui était-il arrivé malheur en chemin ? Odette était une pauvre orpheline élevée naguère dans la maison de la duchesse de Bretagne ; celle-ci en avait fait don à sa belle-sœur, la comtesse de Montfort ; mais la

jeune fille n'avait jamais oublié le noble visage, les douces façons et le brave langage du duc; elle avait souvent regretté sa cour et le léger servage de la duchesse; la comtesse Jeanne de Flandre, plus fière et plus résolue que la princesse de Savoie, tenait sa maison sous une discipline exacte; Odette, qui l'aimait et l'admirait, avait plus d'une fois éprouvé les effets de sa colère; elle avait pâli au nom du duc de Bretagne appliqué au comte de Montfort; mais la nouvelle duchesse ne faisait pas attention à elle; son oreille avait reconnu le pas de son mari. Il entra, grand, robuste, les tempes dégarnies de leurs cheveux gris par la pression du casque, son habit de velours usé sur les épaules par le frottement de la cuirasse; il était suivi de ses chevaliers et écuyers familiers; mais en mettant les pieds sur le seuil de la chambre de sa dame, il fit un signe et les serviteurs se retirèrent; il n'avait pas aperçu Odette; Jeanne l'avait oubliée; elle n'osait sortir ni faire un mouvement qui pût rappeler sa présence; le comte de Montfort s'avança vers sa femme :

« Il est mort à Caen, Jeanne, dit-il; et sa voix tremblait.

— Le testament? demanda-t-elle d'un ton bref.

— Nul n'en sait rien encore, dit le comte avec un accent de reproche; il avait à peine rendu le dernier soupir lorsque Roul est parti à franc étrier. Après tout, nous étions fils du même père, et son sang coule dans mes veines. »

La comtesse rougit, elle regarda son mari, la honte et la compassion se lisaient dans ses yeux.

« Vous êtes meilleur chrétien que moi, dit-elle, et le souvenir des injures ne vous tient pas si fort au cœur.

— La mort efface tout, » dit le comte.

Et il faisait un pas vers le crucifix placé au fond de l'appartement comme s'il voulait dire une prière, lorsque son regard tomba sur Odette, à demi cachée derrière un grand coffre en bois rouge, d'où pendait une housse traînante.

« Toi ici, petite? dit-il d'un ton de colère; vous pourriez renvoyer vos suivantes quand je suis chez vous, comme je congédie mes serviteurs, » continua-t-il en s'adressant à sa femme.

Odette avait disparu.

Le moment d'émotion que la nouvelle de la mort de son frère avait causé au comte de Montfort était déjà passé; il ne s'agenouilla pas devant le crucifix et revint vers sa femme.

« Que faire maintenant, Jeanne? dit-il; nous aurons Charles de Blois et le roi Philippe sur les bras avant que nous ayons eu le temps de crier *haro*, à moins que la justice n'ait saisi Jean à la gorge avant de mourir, et qu'il ne se soit enfin avisé que son frère lui était plus proche que sa nièce, fût-elle dix fois petite-fille de Marie de Limoges. Je n'y compte point, et vous, ma mie?

— Je ne compte jamais sur rien, Dieu excepté, dit sa femme avec un sourire à la fois amer et triste, comme une personne qui avait beaucoup souffert en sa vie; m'est cependant avis que nous allions d'abord à Nantes; nous en sommes plus près et y serons plus tôt que notre neveu de Blois, et les bourgeois seront bien entêtés si nous ne leur faisons si grande chère qu'ils ne nous reconnaissent pour leurs seigneurs. »

Jean de Monfort regardait sa femme avec admiration.

« Il avait bien dit, ce vieux prêcheur qui mourut ici l'an passé, remarqua-t-il, en assurant que vous aviez cœur d'homme et de lion. Quand serez-vous prête à chevaucher?

— Dans deux heures, dit-elle en souriant, et je prendrai Jean avec moi. »

Le comte hésita.

« Ci est-il bien petit? » objecta-t-il.

Les yeux ardents de la comtesse s'étaient soudainement remplis de douceur; en parlant de son fils, son front s'était illuminé.

« Il est petit, mais ce sera un homme, » dit-elle; et elle sortit pour donner ses ordres, tandis que le comte faisait appeler son sénéchal, afin de pourvoir en son absence à la défense du château.

Deux heures après, Odette, qui devait suivre la comtesse avec toutes ses femmes, regardait le cortége qui descendait le chemin escarpé sur le flanc de la colline; en tête marchait le porte-étendard avec les armes de Bretagne, écartelées de celles de Flandre, sur sa bannière brodée d'or; le comte et

la comtesse le suivaient; à côté de la haquenée blanche de Jeanne, un petit genet d'Espagne, à la douce allure et conduit par un page, portait le petit Jean, âgé seulement de cinq ans; le pas des chevaux devenait plus rapide, la lande s'ouvrait devant les voyageurs; les serfs du hameau, rassemblés sur la place, s'écartaient devant les coups de fouet que leur distribuaient les piqueurs; bientôt le cortége disparut aux yeux des paysans, Odette ne le distinguait plus.

« Or sus, ma belle, disait derrière elle la voix aigre de dame Gudule, femme de confiance de Jeanne, qui l'avait amenée avec elle de Flandre; venez emballer les chaperons et les robes de madame la duchesse, et prenez garde à son manteau de menu vair; elle en aura besoin pour les fêtes de Nantes, et je me suis laissé dire qu'il fallait tuer deux mille sept cents de ces petites bêtes pour faire un manteau pareil: cela coûte aussi cher que la rançon d'un prince. »

Gudule parlait encore, qu'Odette était déjà à genoux devant le grand bahut sculpté qui contenait les parures de sa maîtresse; les robes brochées d'or, les bijoux, les miroirs et les fourrures s'entassèrent dans des valises de cuir non tanné, destinées à charger les mules du train. Odette était jeune, presque enfant; elle ne pensait plus au feu duc de Bretagne, mort à Caen, en inimitié avec son frère, hors de ses domaines, loin de la nièce qu'il avait désignée pour son héritière; elle ne songeait qu'aux fêtes qui allaient avoir lieu à Nantes, aux joutes, aux passes d'armes, aux largesses.

« Ci mettrai-je mon chaperon bleu que m'a donné madame, se disait-elle, celui qu'Aubry a si fort admiré l'autre jour. »

II

Lorsque la maison de la comtesse la rejoignit à Nantes, le comte en était déjà parti, pour chercher dans le château, où il était déposé, le grand trésor du feu duc. Pendant que Charles de Blois et sa femme, Jeanne de Penthièvre, intercédaient auprès de leur oncle, le roi Philippe VI, pour qu'il les aidât à conquérir leur héritage, les bourgeois et la garnison, chargés des richesses de Jean III, les avaient livrées au comte de Montfort, le reconnaissant pour leur légitime seigneur. Fier de son succès, le comte revint à Nantes, où sa femme était restée. En son absence, elle avait pourvu à tous les détails des fêtes qu'on préparait; les seigneurs bretons avaient été convoqués dans toute l'étendue du territoire : tous étaient appelés à venir rendre hommage à leur seigneur, et à se réjouir de son élévation. Les yeux de la comtesse brillèrent de satisfaction lorsque son mari lui rapporta les coffres d'argent monnayé, de lingots d'or et de pierreries qu'il avait trouvés dans le trésor de son frère, au sein d'un donjon entouré de trois enceintes, défendues par des ponts-levis et garnies de murailles de dix pieds d'épaisseur :

« Ceci nous fera bon service pour la guerre, dit-elle; les hommes ont toujours été faciles à mener pour ceux qui ont l'argent, et le trésor de notre neveu de Blois ne vaudra pas celui-là. Il dépense tout son avoir entre les mains des moines et des clercs.

— Jean était aussi grand aumônier, dit son mari, et cependant il a su amasser tout ceci. Dans un des coffres se trouvaient des pierreries d'une merveilleuse beauté, ma mie et que j'aimerais à vous voir porter en nos fêtes. »

La comtesse sourit, mais sans empressement. Malgré sa beauté et sa jeunesse, elle faisait peu de cas de la parure, et les miroirs de Venise, grands comme ses deux mains, qui ornaient les salles d'apparat, n'avaient pas souvent réfléchi son visage. Cette Flamande avait les yeux noirs, les cheveux noirs, le teint olivâtre, comme si le sang de quelque princesse espagnole se fût mêlé dans ses veines à celui des comtes de Flandre. Elle était grande; sa démarche était majestueuse, sa taille élancée et robuste; mais, sauf son fils Jean qu'elle aimait d'un amour passionné, les petits enfants n'avaient jamais eu le désir de se presser dans ses bras ou de grimper sur ses genoux, et son mari, qui avait pour elle autant de confiance que d'estime, la redoutait un peu et suivait ses conseils par crainte, aussi bien que par affection.

Odette était assise, comme de coutume, aux pieds de la comtesse, préparant des pierreries qu'elle comptait enlacer le lendemain dans les cheveux de sa maîtresse; elle hésitait à parler, et cependant elle était chargée d'une mission importante; Jeanne se pencha pour regarder les joyaux qu'enfilait la jeune fille, et ses yeux pénétrants distinguèrent sa rougeur. Elle était en belle humeur, elle tenait le trésor des ducs de Bretagne; dans quelques jours l'hommage de tous les vassaux appartiendrait à son mari.

« A quoi penses-tu, Odette? dit-elle plus doucement que de coutume; tes lèvres s'entr'ouvrent puis se referment, tes yeux brillent sous leurs paupières baissées. Parle, qu'as-tu à me demander? »

La jeune fille rougit en se voyant si bien devinée, elle s'agenouilla sur son coussin :

« O madame, dit-elle, demandez à Monseigneur qu'il permette à Marie, la femme d'Eudes le lépreux, d'accompagner son mari dans sa maisonnette. »

La comtesse regardait Odette avec étonnement:

« Elle veut aller avec lui, mais il est lépreux, il lui donnera son mal! dit-elle.

— C'est sa femme, dit timidement Odette, et qui le soignerait si elle l'abandonnait?

— Elle n'a point d'enfant? » demanda vivement Jeanne.

Odette rougit.

« Elle espère tenir un fils dans ses bras, vienne la Saint-Michel, dit-elle à demi-voix, mais elle dit que Dieu gardera l'enfant ou qu'il lui ouvrira les portes du Paradis. »

La comtesse ne répondit pas; elle avait appuyé sa tête sur sa main. La jeune suivante, debout devant elle, attendait en silence. La comtesse releva enfin les yeux :

« Qu'elle aille! dit-elle, j'obtiendrai la permission de Monseigneur; aussi bien une femme chargée d'un enfant ne saurait cultiver la terre et payer la taille, tandis que les biens de la ladrerie suffiront à les nourrir tous les deux. Quand doit-il être séparé du reste des humains?

— Demain, madame, dit Odette, dont les yeux brillaient de joie; ci comptais-je vous demander la permission d'assister à la cérémonie.

— Elle est bien triste, dit la comtesse, je l'ai vu célébrer pour un grand seigneur; mon cousin Guy de Valenciennes a été enfermé dans un de ses châteaux avec une poignée de serviteurs, mais.... » Sa voix prenait un accent de dédain.... « Sa femme ne l'avait point accompagné dans sa retraite. Eudes, l'homme d'armes, est plus heureux que lui. »

Odette avait porté à Marie la bonne nouvelle; la pauvre femme, accablée par sa douleur, s'était ranimée un instant; l'affreuse séparation qu'elle avait redoutée lui était épargnée; il fallait quitter tous les siens sans les revoir; son père et sa mère vivaient dans le hameau, au pied du château de Montfort, et c'était à la ladrerie de Nantes qu'Eudes allait être conduit; elle ne verrait plus les humains, elle n'irait plus à l'église, elle n'entrerait plus dans un marché, un mal horrible pouvait l'atteindre. Mais elle pouvait soigner son mari, voir encore son visage, et ses seigneurs renonçaient à tous leurs droits sur son corps et sur son travail.

« Que Dieu notre Seigneur vous bénisse, damoiselle, dit-elle en s'inclinant devant Odette, vous m'avez rendu la vie. »

La jeune suivante rougit.

« Je ne suis point damoiselle, dit-elle, mais une pauvre

orpheline élevée par charité et qui compatit à vos malheurs. Que Dieu ait pitié de vous comme le mérite votre courage ! »

Marie souriait.

« Le courage me manquerait pour quitter Eudes, dit-elle, et Dieu n'est pas moins puissant qu'autrefois ! Les bons pères m'ont raconté qu'il avait guéri le patriarche Job et des lépreux qu'il avait rencontrés en un chemin ; peut-être guérira-t-il aussi mon mari : je le prierai tant ! »

Et elle levait vers le ciel ses mains jointes et ses yeux baignés de larmes, parlant dans son cœur au souverain Maître des corps et des âmes ; Odette, tout émue, se retira avec respect.

C'était le vendredi matin, dans une petite église du faubourg de Nantes, à l'entrée du pont qui conduisait à la léproserie et qui portait le sinistre nom du Pont-Saint-Ladre. Odette était là, vêtue de noir, car elle allait assister à un enterrement. Le lugubre cortége venait d'arriver, l'église était tendue comme pour un service de deuil, le malheureux homme d'armes, conduit par deux clercs, venait d'être placé au milieu de la chapelle ardente, il était couvert d'un drap mortuaire ; les prières funèbres avaient commencé ; à l'entrée du chœur, Marie, debout, les yeux fixés sur le cercueil où son mari était couché, semblait attendre sa résurrection d'entre les morts ; un instant Odette entrevit les traits du malheureux lépreux, elle frémit d'effroi et fut obligée de s'appuyer contre une colonne pour se soutenir. Cependant, la cérémonie était terminée, tous les assistants avaient jeté de l'eau bénite sur le cercueil ; celui qu'on venait d'ensevelir se releva, les prêtres l'entourèrent, et, toute la foule le suivant, on prit le chemin de la maisonnette qu'il allait occuper dans la campagne. Odette soutenait Marie qui marchait avec peine ; elle répétait cependant entre ses larmes :

« S'il était mort ! S'il était véritablement mort ! »

Puis, levant les yeux, elle aperçut de loin la petite cabane surmontée d'une croix et de la clochette qui devait avertir les étrangers de ne point entrer dans la maison du lépreux :

« Voici son tombeau, dit-elle, mais nous y serons deux.

— Peut-être trois, » dit timidement Odette.

La jeune mère rougit.

« Si Dieu nous veut faire cette grâce! » murmura-t-elle.

On était arrivé au pied de la maisonnette. Eudes s'était mis à genoux :

« Vous êtes mort pour la terre, mon frère, lui dit le curé en lui tendant le crucifix; mais Celui qui a guéri ici-bas les lépreux et qui a souffert sur la croix, ne s'éloignera point de vous; il vous tend les bras du haut de son ciel, prêt à recevoir votre âme quand l'ouvrage de la patience sera accompli en vous; et ci, n'y a-t-il point là-haut de malades ni de lépreux, de cri ni de larmes, et toutes les plaies du corps et de l'âme seront éternellement guéries par le sang de l'Agneau sans tache qui ôte le péché du monde. »

Alors, s'avançant vers le malheureux qui venait de rejeter son habit d'homme d'armes, brodé aux armes de Bretagne, et qui avait revêtu le sombre costume des lépreux, il s'écria d'une voix forte :

« Je te défends de sortir sans ton habit de ladre.

« Je te défends de sortir nu-pieds.

« Je te défends de passer par des ruelles étroites.

« Je te défends de parler à quelqu'un lorsqu'il sera sous le vent.

« Je te défends d'aller dans aucune église, dans aucun moutier, dans aucune foire, dans aucun marché, dans aucune réunion d'hommes quelconque.

« Je te défends de boire et de laver tes mains soit dans une fontaine, soit dans une rivière.

« Je te défends de manier aucune marchandise avant de l'avoir achetée.

« Je te défends de toucher les enfants, je te défends de leur rien donner. »

Le prêtre continuait ses interdictions. Odette avait regardé Marie; un éclair de joie illuminait le front de la jeune femme.

« Il pourra toucher *son* enfant! » disait-elle à voix basse.

Le curé se taisait; il tendait son pied à baiser au malheu-

reux lépreux, puis recevant des mains d'un jeune clerc une pelle chargée d'un peu de terre, il la versa sur la tête du condamné :

« Que le Seigneur Dieu veuille t'avoir en sa miséricorde ! dit-il, et que tous les bons chrétiens prient pour toi ! »

Eudes se releva chancelant ; il allait entrer dans sa maisonnette, et s'arrêtait pour jeter un dernier regard sur cette réunion de ses semblables qu'il ne devait plus revoir, lorsqu'un bras se glissa sous le sien ; le lépreux se retourna, il vit sa femme et tout le reste s'évanouit à ses yeux ; Marie l'entraîna dans la chaumière et la porte se referma derrière eux.

III

Le jour de la fête était arrivé ; les échafauds de planches étaient dressés, tendus de riches tapisseries ; les lices étaient ouvertes à tous venants ; les représentations de mystères se préparaient sur les deux grandes places ; une fontaine versant du vin était établie à l'entrée d'un carrefour ; plus loin on trouvait du lait et de l'hydromel. Les bourgeois, leurs femmes et leurs enfants parés de leurs plus beaux atours circulaient dans les rues ; les échevins et le prévôt attendaient à la maison de ville la venue du nouveau duc qui leur avait promis de renouveler et d'étendre leurs chartes et priviléges ; mais le cor des hommes d'armes placés en sentinelle sur les remparts n'avait annoncé depuis le matin que la venue de messire Hervé de Léon, homme noble et puissant, qui était venu accompagné d'une troupe nombreuse et qui avait fait hommage à son seigneur pour la baronnie de Léon, comme pour son oncle l'évêque. La comtesse l'avait reçu gracieusement et lui avait donné sa main à baiser ; mais, depuis son arrivée.

nul autre gentilhomme n'était venu fléchir le genou devant elle; les lices restaient désertes, car les bourgeois ne savaient point jouter à cheval ni faire assaut d'armes, et les chevaliers qui entouraient le comte Jean avaient l'air sombre.

Les grands sont habitués à cacher leurs ennuis; lorsque le comte revint de la maison de ville après son entrevue avec les échevins, Jeanne lui proposa d'un front aussi serein que si toute la noblesse de Bretagne s'était empressée au pied du trône ducal, d'aller visiter leurs bons bourgeois et faire le tour de la ville pour assister aux jeux. On se mit en marche; partout les tables étaient dressées, et la joie régnait sur tous les visages; on dépeçait les dindons rôtis, les pièces de bœuf ou de porc salé, on servait le fromage et les fruits comme au repas d'un prince; le comte et la comtesse s'approchaient des convives et disaient quelques mots aux plus considérables. Le festin avait commencé par la ville basse; lorsque les nobles hôtes arrivèrent dans la ville haute, le dîner était achevé et les divertissements avaient commencé, les jeux de boule, de la pelote, de la crosse; on jouait un mystère sur un échafaud dressé à cet effet; quelques hommes, les yeux bandés, s'efforçaient de frapper un porc qui devait appartenir au plus adroit, et s'assenaient réciproquement de rudes coups, au grand amusement des assistants.

Un moine avait réuni autour de lui les âmes pieuses, et prêchait contre les abus du temps. Lorsque la comtesse s'arrêta auprès de la chaire, il s'élevait contre la coutume étrange qui permettait aux femmes de battre leurs maris le lundi de Pâques, octroyant à ceux-ci le droit de rendre les coups le lendemain : « Femmes, disait le prédicateur, battez vos maris comme vous voudriez qu'ils vous battissent le lendemain; maris, battez vos femmes comme vous voudriez qu'elles vous eussent battus la veille. »

Jeanne de Montfort se mit à rire, elle se retourna vers Odette qui portait la queue de sa robe et soutenait le voile pendant de son hennin.

« Qu'en dis-tu, petite? La mesure du révérend frère ne te semble-t-elle pas bonne? »

Odette rougit; elle avait en vain accès auprès des princes, la franchise naturelle de son caractère ne lui permettait pas d'accepter sans réserve toutes leurs idées :

« J'aimais mieux l'épître que j'ai entendue ce matin à la sainte messe, madame, dit-elle : « Maris, aimez vos femmes « comme vous-mêmes; femmes, soyez soumises à vos maris « comme au Seigneur. »

Jeanne rougit à son tour; les sentiments nobles, les pensées élevées lui allaient toujours au cœur, lors même que la raideur et la vivacité de son caractère l'empêchaient de les faire passer dans la pratique de sa vie.

« Tu as bien dit, répondit-elle, et monseigneur saint Paul a encore mieux parlé que le moine breton. »

Puis, pressant le pas, elle alla rejoindre le comte qui s'entretenait à quelque distance avec Hervé de Léon, auquel il venait de confier qu'il avait pris possession de tout le trésor de son frère.

« Pour lors, monseigneur, dit le baron en riant, vous ne manquerez ni de gentilshommes ni d'hommes d'armes; je vous en puis assurer, ne vous inquiétez de ceux qui ne sont pas venus à votre premier appel; beaucoup craignent de forfaire à ce qu'ils doivent au roi de France; mais publiez seulement par la terre que vous payerez bien tous les bons et loyaux services, festoyez tranquillement vos bourgeois, et vous aurez bientôt des hommes assez. »

Messire Hervé venait de se retourner vers la comtesse en disant :

« Croyez-moi, madame, dans huit jours monseigneur pourra faire une chevauchée contre Brest si l'envie lui en prend. »

Un cri de *haro!* s'éleva dans les rues de la ville : un homme, vêtu d'un habit gris marqué par devant et par derrière d'une raie de drap jaune, fuyait à toutes jambes devant une foule d'hommes, de femmes et d'enfants qui le poursuivaient à coups de pierres; la distance que le malheureux avait réussi à maintenir entre lui et ses persécuteurs était trop grande pour qu'on lui pût porter des horions plus redoutables; mais ses forces s'épuisaient, il se sentait défaillir; tout

à coup ses yeux égarés aperçurent le noble groupe; le fugitif vint tomber aux pieds de Jeanne :

« Grâce, noble dame ! » murmurait-il tout haletant.

Elle allait se pencher vers le malheureux, lorsque sa suivante, toute troublée, l'arrêta vivement :

« C'est un juif, madame, » dit-elle.

— Et que m'importe? dit la comtesse en jetant sur Odette un regard de colère et de hauteur; je vous trouve hardie, mignonne, de vous mêler ainsi de mes affaires; est-ce à vous que ce misérable demande grâce? » et elle se baissa pour relever le juif.

La foule de ses persécuteurs s'était arrêtée, épouvantée de l'audace du juif, et n'osant poursuivre sa vengeance. Seule, une femme aux cheveux épars, aux traits gonflés par la colère, sortit des rangs et s'avança vers la comtesse :

« Il est à nous, dame, dit-elle hardiment; car il est de ceux qui ont vendu Notre-Seigneur, et il s'est baigné dans la rivière pour empoisonner les chrétiens.

— Il a reçu en gage le soc de trois charrues, s'écriaient d'autres voix.

— Il sera condamné et pendu entre deux chiens! » criait la foule, et la voix d'un moine qui s'était approché du juif tonna tout d'un coup dans l'anathème :

« Maudit soit-il, la nuit et le jour, qu'il se lève ou qu'il se couche, dans sa maison ou dans les champs, dans ses enfants et dans ses biens, dans son corps et dans son âme ; qu'il soit maudit aux siècles des siècles ! »

Et tout le peuple répondit : « Amen! »

Jeanne avait fait un signe au pauvre juif, et il s'était relevé :

« D'où viens-tu? demanda-t-elle.

— De loin, répondit-il, tremblant de la tête aux pieds; mon peuple est errant et voyageur, et les grands des nations nous méprisent; vers le midi de ce pays, on nous tolère plus souvent qu'ailleurs; mais autrefois, avant les derniers édits, j'avais habité cette ville, et les ossements de ceux que j'aimais y reposent ; j'étais venu visiter leur tombeau.

— Et tu as failli y trouver le tien! » dit la comtesse, regardant sans horreur le malheureux tout couvert de sang et de

poussière dont chacun s'écartait avec dégoût; Odette avait laissé tomber à terre la robe de brocart; le comte s'était approché de sa femme :

« Jeanne ! dit-il à demi-voix.

— Notre-Seigneur était juif, dit vivement la comtesse dont les yeux lançaient des éclairs.

— Ses frères l'ont livré, madame, dit le moine qui venait de prononcer l'anathème.

— Les chrétiens ne trahissent-ils jamais, frère? » dit-elle.

Le moine recula d'un pas, il était accusé d'avoir plus d'une fois révélé des secrets qui lui avaient été confiés. Le comte insistait :

« Le droit de grâce m'appartient, dit-il enfin.

— C'est pourquoi vous ne le refuserez point à votre dame, » et elle se retournait vers lui avec une grâce fière qui le subjuguait toujours.

« Va donc, vilain, dit-il, et sors en paix de notre duché; le premier qui mettra la main sur lui sera pendu haut et court, ajouta-t-il en voyant un frémissement de colère qui se manifestait dans le peuple. En ce jour de joie, il nous convient à tous de faire une œuvre de miséricorde.

— Un juif ! un juif ! » murmurait-on dans tous les groupes; mais nul n'osait protester hautement, et deux hommes d'armes accompagnèrent le malheureux jusqu'au port, où il s'embarqua sur un navire provençal qui l'avait amené à prix d'argent.

Il s'assit sur un rouleau de cordes et cacha sa tête dans ses mains :

« Jusqu'à quand, Seigneur? » murmurait-il.

Le comte avait entraîné sa femme, elle était grave et pensive :

« Qui sait? se disait-elle, si la guerre qui va commencer tournait contre nous, peut-être serons-nous à notre tour fugitifs et étrangers, sans patrie et sans amis comme ce pauvre juif, car jusqu'au dernier homme et au dernier denier, je maintiendrai les droits de Jean et de mon fils.

— A quoi pensez-vous, ma mie? demanda son mari, lorsqu'ils furent ensemble rentrés dans le château et que le bruit

lointain de la fête n'arriva plus jusqu'à eux que comme un faible écho.

— Je pense, dit-elle, que dans huit jours il faudra chevaucher, vous sur Brest, et moi devers Rennes, si nous avons assez de gens; car plus nous aurons de villes et de châteaux avant que notre neveu de Blois soit en campagne, plus nous lui taillerons de besogne à les reprendre. »

IV

L'attente de la comtesse ne fut pas trompée; lorsqu'on sut en Bretagne que le trésor du feu duc était aux mains de son frère, soigneusement logé dans le château de Nantes, bien des gens se déclarèrent pour lui; les chevaliers étrangers qui allaient cherchant de beaux faits d'armes à accomplir, et des écus d'or pour remplir leur escarcelle, s'empressèrent à sa cour; mais Jeanne ne leur laissait pas le temps de s'endormir dans les fêtes : Brest était pris après un rude assaut, car messire Garnier de Clisson ne l'avait voulu rendre de bonne grâce, et le comte venait d'arriver devant la ville de Rennes. La place était forte et bien munie; les grands bourgeois avaient bonne envie de se défendre, mais le comte avait fait prisonnier dans une sortie messire Henry de Spinefort, leur gouverneur, «gentilhomme preux et hardi durement, dit Froissart, et qu'ils aimaient entre eux trop fort; en sorte que lorsque le commun peuple le vit aux mains de l'ennemi et que les bourgeois voulaient résister, il se commença à émouvoir et à crier durement sur les grands bourgeois, disant sur eux laides paroles et vilaines, et au dernier leur coururent sus et en tuèrent grand foison. Quand les grands bourgeois se virent en tel danger, ils crièrent merci et dirent

qu'ils s'accommoderaient à la volonté du commun et du pays. Alors cessa le désordre et coururent ceux du commun ouvrir les portes et rendirent ladite cité au comte de Montfort, et lui firent féauté et hommages grands et petits; aussi fit le chevalier messire Henry de Spinefort, et fut retenu de son conseil. »

A peine Jean de Montfort était-il établi à Rennes que son nouveau conseiller lui rendit un important service; le comte songeait à assiéger Hennebon, place et château fort imprenables, disait-on, et tenu par messire Olivier de Spinefort. Messire Henry, redoutant qu'il n'arrivât malheur à son frère dans cette attaque, proposa à son nouveau seigneur de lui faire rendre le château par ruse pourvu qu'il promît de ne faire aucun mal au châtelain.

Par mon chef, dit le comte, je vous le promets, et vous êtes bien avisé : je vous aimerai mieux que devant à toujours, si vous faites que je sois seigneur d'Hennebon, de la ville et du châtel. »

Messire Henry le lui promit et il prit avec lui six cents hommes d'armes; puis, chevauchant en grande hâte, il se présenta devant Hennebon ; messire Olivier, voyant flotter la bannière de son frère, lui fit, tout joyeux, ouvrir les portes, pensant qu'il le venait aider à défendre la place ; mais à peine fut-il auprès de lui, entouré de tous ses gens d'armes, que messire Henry mit la main sur l'épaule de son frère en disant :

« Olivier, vous êtes mon prisonnier.

— Comment? s'écria le châtelain, je me suis fié à vous ; je croyais que vous me veniez aider à garder la ville et le château.

— Messire, dit Henry, il n'en va point ainsi; mais j'en prends saisie et possession pour le comte de Montfort, qui présentement est duc de Bretagne, auquel j'ai fait hommage et toute la plus grande partie du pays ; si lui obéirez aussi, et encore vaut mieux que ce soit par amour que par force, et vous en saura monseigneur meilleur gré. »

Olivier était prisonnier; il céda, et le comte arriva sous trois jours à Hennebon, bien joyeux de tenir cette forte place.

Plusieurs autres villes se rendirent également; mais les nouvelles de Paris étaient menaçantes ; Charles de Blois réunissait des troupes, et le roi le soutenait de tout son pouvoir; le comte de Montfort retourna à Nantes pour prendre conseil de sa femme. Dans les grandes occasions il dédaignait tout autre avis que le sien, et ne consultait jamais ses chevaliers sans s'être entendu avec Jeanne. Elle le reçut avec joie et lui conseilla sur-le-champ d'aller en Angleterre, pour porter son hommage au roi Édouard III et requérir son secours. Les Flamands en avaient fait autant et avaient soutenu le parti anglais depuis qu'Édouard revendiquait ses droits à la couronne de France au nom de la reine Isabelle, sa mère, fille de Philippe le Bel, dont les prétentions lui paraissaient plus légitimes que celles de Philippe VI, simple cousin des rois Louis X, Philippe V et Charles IV, morts tous trois sans héritiers mâles. Les princes de l'Empire avaient également accordé leur appui au roi d'Angleterre ; Jeanne était décidée à le regarder comme le légitime souverain :

« Laissez notre neveu de Blois faire hommage au comte de Valois, disait-elle, et vous en allez à travers les mers vers notre gentil seigneur, le roi Édouard; il y verra bien son avantage et saura nous donner appui. »

Le comte hésitait; la vieille allégeance de sa maison à la maison de France, les relations d'amitié qui l'avaient autrefois uni à Philippe de Valois lorsqu'ils étaient tous les deux jeunes, entreprenants et dans la première fleur de la chevalerie, la nécessité même de traverser la mer troublaient son esprit et sa conscience. Jeanne le pressait, mais elle était trop sage pour insister rudement, et sachant bien que son mari finirait par suivre ses conseils, elle laissait le temps faire son œuvre. Cependant le comte apprit que la question de ses droits sur le duché de Bretagne venait d'être soumise par le roi Philippe aux barons et aux douze pairs; nul ne doutait que leur décision ne fût favorable au comte de Blois; il entra aussitôt dans l'appartement de sa femme; elle était seule.

« Jeanne, dit-il, si m'en vais-je dès demain jusqu'en Angleterre, où mes pilotes me feront aborder le plus près qu'ils

pourront du lieu où se trouve monseigneur Édouard et sa cour, car point n'ai en esprit d'attendre que les douze pairs du royaume de France aient décidé lequel du frère ou de la nièce était plus proche de feu monseigneur mon frère, le duc Jean, que Dieu ait en sa miséricorde! »

La comtesse ne fit pas d'autres questions, et se hâta de préparer le départ de son mari; les hommes d'armes qui devaient l'accompagner furent désignés, quelques chevaliers, en petit nombre; la comtesse avait bien des villes et des châteaux à garder. Vers le soir, comme Odette écoutait en silence les explications que donnait dame Gudule sur les droits du roi Édouard sur la couronne de France, elle aperçut une ombre qui passait et repassait devant la fenêtre grillée du donjon où travaillaient les femmes de la comtesse. Elle se leva et sortit sous un prétexte frivole. Puis, se glissant doucement le long des vastes corridors de pierre, elle ouvrit la porte dans une cour intérieure ; un homme d'armes de grande taille, aux épais cheveux blonds frisés sous son morion, allait et venait dans l'étroit espace, faisant retentir le pavé sous ses lourdes bottes et son armure massive. Il poussa une exclamation de joie en apercevant la jeune fille.

« Enfin! dit-il, je croyais qu'il faudrait partir au delà des mers sans te dire adieu, et qui sait si nous nous reverrons! »

Odette avait pâli; elle s'appuyait contre le mur :

« Serais-tu de ceux qui vont avec monseigneur? demanda-t-elle toute tremblante.

— Oui, certes, et Aubry se redressait; le sénéchal sait bien les bons bras et les cœurs résolus; il ne m'oublie jamais quand il y a un coup à faire!

— Mais il n'y aura point de combat, dit Odette; si vous périssez, ce sera dans la mer, sans gloire, sans chance d'être relevé du servage pour quelque action d'éclat.

— Si nous périssons, ce sera tous ensemble, et par la volonté de Dieu notre Seigneur, dit le fidèle Aubry; ce n'est que justice, car mon seigneur m'a nourri en ses châteaux quand je ne lui pouvais faire aucun service.

— Mais il va pour faire hommage du duché au roi d'An-

gleterre! et la voix d'Odette devenait indistincte; c'est un grand péché, car il relève du roi de France!

– Et qui est roi de France par droit à cette heure? dit Aubry avec insouciance ; bien des plus sages n'en savent rien, et nous ne le pouvons comprendre.

— Les femmes ne peuvent hériter de si noble fief, dit Odette avec un air de conviction qui fit rire Aubry: je l'ai toujours entendu dire au duc Jean.

— Qui a voulu laisser son duché à sa nièce au détriment de son frère, dit Aubry toujours riant; il y a maintenant un autre duc Jean qui dit le contraire, et nous ne sommes pas assez savants pour décider ce qu'il convient à nos seigneurs de faire; je me battrai pour le roi Édouard comme je me battrais pour le roi Philippe, pourvu que ce soit sous la bannière de Bretagne et que j'aie chance, au risque de me faire casser la tête, d'être relevé du servage et de pouvoir t'épouser, Odette! »

La jeune fille rougit.

« Que Notre-Dame et saint Pol de Léon te protégent, dit-elle; j'entends dame Gudule qui crie après moi, et il est temps de rentrer si je ne veux qu'elle me vienne querir. »

Aubry se penchait vers elle et voulait la saisir dans ses bras, mais Odette avait disparu; un instant, il l'aperçut encore à une meurtrière agitant son mouchoir; puis il ne la vit plus. Et le lendemain, à la pointe du jour, le navire qui portait le comte de Montfort, ses vingt chevaliers et ses hommes d'armes, avait levé l'ancre et naviguait dans la direction de Cornouailles : les marins qui se trouvaient dans le port avaient dit que le roi Édouard se tenait souvent sur la côte. Odette était montée sur le sommet du donjon, et elle contemplait la voile blanche qui s'éloignait, pendant que la comtesse donnait ses ordres pour la garde de la ville, et, son fils dans les bras, se faisait voir à la fenêtre du château, promettant aux bourgeois et au peuple que le comte allait revenir avec de grandes forces pour les bien défendre.

V

La comtesse avait reçu des nouvelles de son mari; il avait renvoyé un de ses chevaliers avec deux hommes d'armes sur une barque de pêche, pour annoncer à sa femme qu'il avait chevauché jusqu'à Windsor, où se trouvait le roi Édouard, et que d'abord il lui avait fait hommage pour le comté de Richmond, retombé en sa puissance par la mort de Jean III, duc de Bretagne. Puis il lui avait offert sa foi, à condition qu'il l'aidât à défendre son bien contre messire Charles de Blois, qui lui voulait vilainement disputer son héritage.

« Si qu'a dit le roi ? » demanda vivement la comtesse au chevalier qui lui faisait ce récit et qui était de leurs plus confidents.

Le chevalier sourit.

« Le roi n'a point dit *nenni*, madame, répondit-il, car il a bien vu combien la guerre avec le roi de France serait embellie, et qu'il ne pourrait avoir plus belle entrée au royaume que par Bretagne ; on dit, là-bas, qu'après avoir tant guerroyé par les Allemands et les Flamands et les Brabançons, il n'a rien fait que dépenser grandement et grossement, et que les seigneurs de l'empire l'ont mené et démené, lui prenant son or et son argent sans lui rien faire.

— Les Flamands lui ont donné leurs corps et leurs deniers dit fièrement la comtesse.

— Si est vrai, madame, dit le chevalier un peu honteux d'avoir oublié les affections héréditaires de sa maîtresse ; mais tant est que le roi a grandement festoyé monseigneur, et que je crois, à l'heure qu'il est, que l'hommage doit être fait. »

La comtesse était joyeuse, car elle avait appris d'autre part que le roi Philippe mandait à Paris son seigneur, et comme elle n'avait nulle confiance dans la justice de la cour de France contre les intérêts de Charles de Blois, elle avait un ardent désir de savoir le comte, son mari, engagé avec Édouard III avant qu'il sût l'ordre de Philippe.

A peine le comte était-il arrivé à Nantes, content de son voyage et des promesses du roi d'Angleterre, qu'un poursuivant d'armes arriva dans cette ville, lui ordonnant, au nom du roi de France, de s'en venir à Paris pour répondre au tribunal des douze pairs de ses tentatives sur le duché de Bretagne. Jean de Montfort pâlit.

« Irai-je, ma mie? dit-il à sa femme lorsqu'ils se furent retirés dans leur appartement, après avoir donné l'ordre de bien traiter le messager. Qui sait s'ils me laisseront revenir, et ne me retiendront point en leur Louvre?

— Ils n'oseraient, dit la comtesse, je vous irais chercher avec le roi Édouard, dussé-je passer sur le corps de notre neveu et de notre nièce de Blois. Non, mon cher sire, il y faut aller, et répondre doucement et courtoisement à ce qu'on demandera; quand vous aurez vu ce qu'ils ont à dire, vous vous en reviendrez tout bellement, et plût à Dieu Notre-Seigneur que j'y pusse aller à votre place ! »

Le comte se mit à rire.

« Ah! Jeanne, dit-il, c'est alors qu'il ferait beau voir les douze pairs et comment vous les traiteriez. Je suis plus endurant que vous, ma mie. » Et il fit apprêter ses équipages; quatre cents chevaux l'accompagnaient. La comtesse le suivit pendant deux lieues hors de Nantes, le petit Jean à côté d'elle.

« Qui peut savoir quand nous le reverrons? » disait-elle dans son cœur; et ses yeux perçants étaient remplis de larmes qui ne tombaient pas, tout en contemplant de loin le magnifique cortége qui disparaissait à l'horizon.

Le comte chevauchait à grandes journées. A peine était-il arrivé à Paris qu'il apprit que le roi l'attendait en son hôtel; il s'y rendit sur-le-champ.

« Sire, dit-il, je suis venu à votre commandement et à votre plaisir.

— De ce vous sais-je bon gré, comte de Montfort; mais je m'émerveille durement pourquoi vous avez osé entreprendre de votre volonté le duché de Bretagne où vous n'avez aucun droit, car il y a plus proche que vous que vous voulez déshériter, et pour vous mieux efforcer, vous êtes allé à mon adversaire d'Angleterre, et l'avez de lui reçu, comme on me l'a conté. »

Jean de Montfort ne se troubla point.

« Sauve votre grâce, Sire, dit-il, vous vous méprenez; je ne sais nul si prochain du duc mon frère, dernièrement mort, comme moi; mais s'il était jugé par droit que autre fût plus prochain que moi, je ne serais point rebelle ni honteux de m'en désister. »

Le front du roi se dérida un instant; il se retourna vers son neveu Charles de Blois, debout derrière lui; mais celui-ci fit un léger signe de tête; il ne croyait guère aux assurances de son rival.

« Ci ne bougez de Paris que les barons et les douze pairs n'aient décidé de cette prochaineté, dit Philippe en regardant fixement le comte, sans quoi vous me courroucerez. »

Jean de Montfort s'inclina,

« A votre volonté, Sire, » dit-il; on ne le retint point pour souper, et il s'en retourna dans son hôtel.

Il était dans son lit, mais il ne pouvait dormir; les pensées du danger qu'il courait lui traversaient l'esprit; il se voyait prisonnier au Louvre sans pouvoir porter un coup pour se défendre. Un homme d'armes veillait dans sa chambre :

« Or çà, lui dit-il en lui faisant signe de s'approcher, que dirais-tu, mon ami Aubry, d'un chat qui se serait laissé prendre dans une souricière, et auquel on dirait : Attendez, les souris vont peut-être venir vous délivrer? »

Aubry se prit à rire.

« Ci dirais-je, monseigneur, que ce serait un chat mal avisé et moins fin qu'ils n'ont coutume.

— Je suis de ton avis, dit le comte; va-t'en donc réveiller messire Hugues de Penhoet et messire Yves de Carquefou avec deux de tes camarades les plus sûrs que tu sauras, et au point du jour, dès que les portes seront ouvertes, nous sor-

tirons d'ici pour chevaucher vers la Bretagne, et notre monde nous suivra tantôt comme il pourra. »

Pendant que le roi Philippe s'étonnait de ne point voir le comte et le croyait malade en son hôtel, que ses gens encombraient toujours, Jean de Montfort arrivait à Nantes. Il raconta son aventure à sa femme; elle l'écoutait les yeux baissés, mais le plus amer sourire errait sur ses lèvres; ses mains crispées sur le bras de son fauteuil indiquaient l'effort qui lui imposait silence :

Vous voilà revenu, messire, dit-elle enfin d'une voix altérée par son émotion, et maintenant il se faut préparer à guerroyer, car d'accommodement il n'en sera plus question; et est à espérer que les gens que vous avez laissés là-bas en sortiront sans malheur, car vous aurez bientôt besoin de tous vos serviteurs. »

Le comte regardait sa femme avec un mélange d'inquiétude et d'irritation; il comprenait vaguement son mécontentement sans en pouvoir saisir la raison.

« Or, vous aurais-je voulu voir en cette passe, ma mie! » murmurait-il; mais il n'osa pas le dire tout haut, et la comtesse faisant taire sa fierté blessée par la fuite de son mari, ils prirent ensemble conseil pour munir d'hommes et de provisions toutes les villes et châteaux qu'ils tenaient dans le duché, prodiguant les encouragements et les récompenses, en sorte qu'on les servait volontiers.

Cependant les douze pairs avaient déclaré que Jeanne, comtesse de Blois, fille de Guy de Penthièvre, frère de père et de mère du feu duc Jean, était son héritière de droit et de fait, comme plus proche que le comte de Montfort, fils d'une seconde femme du duc Arthur. Le roi Philippe était fort irrité du départ secret de Jean de Montfort, et il l'envoya défier au nom de Charles de Blois.

« Beau neveu, dit-il à celui-ci, vous avez jugement pour vous de bel héritage et grand; or, vous hâtez de le reconquérir sur celui qui le tient à tort et priez tous vos amis qu'ils vous aident à ce besoin; je ne vous y manquerai pas, mais vous prêterai or et argent, et dirai à mon fils, le duc de Normandie, qu'il se fasse chef avec vous, et vous prie et

vous commande de vous hâter, car si le roi anglais y venait, il nous pourrait porter grand dommage et ne pourrait avoir plus belle entrée pour venir par deçà. »

Les grands seigneurs français n'avaient pas attendu l'ordre du roi : après le duc de Normandie marchaient le comte d'Alençon, le duc de Bourgogne, le duc de Bourbon, le comte d'Eu, connétable de France, messire Louis d'Espagne et une foule de chevaliers; ils étaient cinq mille armures de fer, sans compter les Génois qui leur avaient fourni trois mille archers, lorsqu'ils vinrent mettre le siége devant Nantes après avoir conquis plusieurs châteaux sur le chemin.

Le comte et la comtesse s'étaient enfermés dans la ville, décidés à soutenir résolûment le siége; les vivres étaient abondants, la garnison était forte, et malgré l'ardeur des assaillants, Jeanne espérait bien les tenir longtemps devant la place; mais les bourgeois commençaient à murmurer; un certain nombre d'entre eux avaient été faits prisonniers dans les sorties, et leurs douloureux messages émouvaient leurs parents et leurs amis dans la ville : chaque jour, les chevaliers combattaient aux barrières, et les hommes tombaient en grand nombre; des bruits fâcheux circulaient dans tous les quartiers.

Un soir, Odette entra timidement dans la chambre de la comtesse; celle-ci était assise auprès de la fenêtre, elle avait appuyé sa tête dans ses mains et semblait plongée dans une sombre rêverie; elle leva la tête au bruit des pas de la jeune fille :

« Je ne t'ai point appelée, mignonne, dit-elle.

— Je le sais, madame, et Odette s'agenouillait devant sa maîtresse; mais Aubry m'a dit de vous faire savoir que....

— Et qui est Aubry? dit la comtesse avec un malicieux sourire.

— Un des hommes d'armes de monseigneur, dit Odette, qui avait violemment rougi.

— Et qu'est-ce que tu peux avoir à apprendre des hommes d'armes de monseigneur? poursuivit Jeanne; nous n'en sommes pas réduites à faire des soldats de nos suivantes.

— Aubry est un serf de Montfort, dit Odette, prenant

soudain courage, et il me parle depuis un an de m'épouser.

— Ah ! fit la comtesse d'un ton indifférent; et que vous apprend-il, ma mie, outre ces belles nouvelles que les filles aiment tant à écouter? »

Les larmes coulaient doucement sur les joues d'Odette.

« C'est lui qui l'a voulu, murmurait-elle; il dit que les bourgeois veulent livrer la porte Saint-André aux ennemis de monseigneur, pour qu'ils le puissent prendre en ce château, sans plus faire de mal à personne.

— Ah ! » dit la comtesse.

Mais cette fois elle s'était redressée; sa voix était vibrante, ses yeux étincelaient.

« Fais-moi venir Aubry, » dit-elle.

Odette frémit.

« Il n'a point voulu faire de mal, dit-elle à demi-voix.

— Non, non, dit Jeanne, et son service lui vaudra sa franchise, s'il a dit vrai ; mais je veux l'entendre de sa bouche. »

Lorsque l'homme d'armes sortit de la présence de la comtesse, Odette l'attendait avec inquiétude dans le corridor voûté.

« Que t'a-t-elle dit? demanda-t-elle.

— Elle m'a fait raconter ce que j'avais entendu, dit Aubry tout étonné.

— Rien de plus, dit la jeune fille.

— Rien de plus ; seulement elle m'a dit d'être sur mes gardes. »

Odette soupira, elle ne répéta pas la promesse que la comtesse avait paru faire.

« Elle a déjà oublié! » se dit-elle, et elle entra dans sa petite chambre pour pleurer.

La même nuit, en dépit des sentinelles doublées à tous les postes, en dépit de la vigilance des chevaliers et des hommes d'armes, la porte Saint-Jean fut ouverte secrètement, et les ennemis pénétrèrent sans bruit dans la ville; on avait renoncé à passer par la porte Saint-André, et l'avis d'Aubry était arrivé trop tard. Un corps français traversa rapidement

les rues endormies. pendant que le gros de l armée se précipitait dans la place; les portes du château étaient aux mains du comte de Blois avant que le tumulte de la ville eût averti les gardes; l'ordre du duc de Normandie était de s'emparer du comte de Montfort, sans faire de mal à personne. Aubry veillait à la porte de Jeanne, il entendit du bruit à l'étage inférieur, mais il n'osa pas quitter son poste; lorsque les sentinelles furent relevées, le mot d'ordre était changé, les gardes étaient Français et le comte avait déjà été emmené au camp, hors de la ville. Le lendemain, à la pointe du jour, Jeanne, qui n'avait point été arrêtée, sortit à cheval de Nantes, accompagnée de son fils, et elle alla s'enfermer dans Hennebon, pendant que son mari chevauchait vers Paris, sous bonne garde, pour être enfermé au Louvre, et que les bourgeois de Nantes juraient foi et hommage au comte de Blois, comme à leur légitime et souverain seigneur.

VI

La comtesse Jeanne avait grand deuil au cœur quand elle sortit de Nantes, car elle croyait déjà son seigneur mort et les affaires de son fils en mauvais état. « Mais, dit Froissart, elle ne fit point comme femme déconfortée, mais comme homme fier et hardi, en réconfortant vaillamment ses amis et serviteurs, et leur montrant son petit fils qu'elle avait, et leur disant :

« Ah! seigneurs, ne vous déconfortez pas, ni ébahissez, pour monseigneur que nous avons perdu; ce n'était qu'un seul homme; voyez ci mon petit enfant qui sera, si Dieu plaît, son vengeur, et qui vous fera des biens assez. J'ai de l'avoir en abondance et je vous en donnerai assez, et je vous

trouverai tel capitaine et gouverneur par qui vous serez tous réconfortés. »

Parlant ainsi, elle ne se bornait pas à tenir le château d'Hennebon, mais elle allait de garnison en garnison, dans les places qui lui restaient fidèles, encourageant les chevaliers, parlant elle-même aux hommes d'armes, et rendant de l'ardeur aux plus abattus. Odette la suivait partout; le tendre cœur de la jeune fille s'était ému de compassion pour la fière comtesse qu'elle seule voyait dans sa chambre, le front appuyé contre les vitraux et les yeux remplis de larmes et de douloureuses pensées. Jeanne ne disait pas qu'elle souffrait, mais Odette le savait et priait pour elle.

Les Français avaient pris leurs quartiers d'hiver à Nantes, pendant que la comtesse occupait Hennebon; mais au printemps ils portèrent le siége devant Rennes; la place était fidèle au comte de Montfort, bien munie de vivres et de soldats, « et y avait établi pour capitaine, un vaillant chevalier et hardi, qu'on appelait Guillaume Cadoudal des pays de Bretagne. » C'était le système de la comtesse de mettre partout de bons gouverneurs, « gentilshommes du pays, qui lui obéissaient, lesquels elle avait tous acquis par beau parler, par promettre et par donner, car elle n'y voulait rien épargner. » Cependant elle craignit que ses gens ne pussent résister longtemps à Rennes contre les assauts des Français, et elle envoya un chevalier vers le roi Édouard III pour lui demander du secours.

C'était messire Amaury de Clisson que la comtesse avait dépêché en Angleterre, et dès que le roi le vit, il lui fit grande fête, et lui accorda aussitôt sa demande, chargeant messire Gautier de Manny de conduire le renfort que demandait la comtesse. « Ledit messire Gautier fit moult volontiers le commandement de son seigneur, si appareilla le plus tôt qu'il put, et se mit en mer avec ledit messire Amaury, plusieurs chevaliers anglais et six mille archers. »

A Hennebon, on attendait le secours avec impatience; chaque jour, on recevait des nouvelles de Rennes, serrée de près par les Français. La comtesse y avait envoyé tous les chevaliers dont elle pouvait se passer sans trop dégarnir Hennebon

et les villes qui lui restaient fidèles, mais le renfort était peu considérable; chaque matin la comtesse montait à la grosse tour du château et regardait vers la mer dans l'espoir de voir apparaître à l'horizon les blanches voiles qui lui promettraient la délivrance de sa garnison de Rennes. Quelques barques de pêche traversaient seules l'immense étendue et Jeanne redescendait en soupirant.

Les chevaliers et les hommes d'armes qui garnissaient le château et la ville d'Hennebon s'ennuyaient dans leur oisiveté; chaque soir, un grand nombre d'entre eux s'enivraient dans les cabarets et les salles de garde, et quelque exacte que fût la discipline maintenue par la comtesse, elle était obligée de tolérer certains excès qu'elle n'eût point laissés passer naguère sans punition. Pour obvier le plus possible à cet inconvénient, elle engageait souvent les chevaliers à se réunir dans la vaste salle du château, où elle leur faisait grande chère, et après le souper ils restaient à deviser avec la comtesse, ses dames et ses chapelains. Les dames n'avaient rien lu et n'avaient point voyagé; le temps des croisades était passé, et celui des grandes guerres étrangères n'était pas encore commencé; les chevaliers racontaient les exploits de leurs ancêtres ou récitaient de vieux fabliaux; les chapelains seuls avaient mis le nez dans les livres : quelques-uns avaient fait de longs pèlerinages, d'autres avaient reçu dans leur couvent des voyageurs venant de Terre sainte; c'était à eux que revenait le soin d'amuser la compagnie. Bien que la comtesse ne fût pas des plus dévotes dames de son temps, elle entretenait toujours douze prêtres en sa chapelle; le plus âgé de tous, le P. Ambroise, était un cordelier, de joyeuse humeur, et qui aimait à parler. Il cherchait à calmer et à distraire l'inquiétude de la comtesse :

« Or çà, madame, disait-il, nos chevaliers sont en mer, soyez-en bien assurée, mais le vent est contraire. Vous avez vu toutes ces nuits la mer en furie? »

La comtesse rougit.

« Qui vous dit que je sache le temps qu'il fait la nuit, mon père? dit-elle vivement.

— Un bon capitaine ne dort jamais si profondément qu'il

ne sache si le vent souffle et si les portes sont bien gardées, repartit au lieu du cordelier un vieux chevalier aux cheveux gris, assis tout près de Jeanne, et qui la regardait avec une respectueuse admiration : madame n'a point oublié ce devoir.

— Ah ! reprit le moine, si nous étions en ce pays au delà du Cathay, où les hommes ne vieillissent point, nous pourrions attendre sans impatience l'arrivée du secours ; mais en cette terre-ci, chaque jour compte dans la vie d'un homme et les jours anxieux comptent double.

— Le pays où la vieillesse n'atteint plus personne est à votre portée, mon père, dit doucement un moine au large front, aux yeux sereins, au doux visage, que toute la maison de la comtesse vénérait comme un saint ; c'est le paradis de notre Seigneur Dieu, qui nous sera ouvert par sa grâce, si nous nous repentons de nos péchés et nous confions en sa croix.

— Il est vrai, frère Aubin, dit le vieux cordelier; mais le voyage est long, et beaucoup font naufrage en route. Point n'en feront autant nos chevaliers, ils naviguent sur une mer agitée, mais qui n'est pas comme la mer Morte où les oiseaux ne peuvent boire, ni les poissons trouver leur vie. Si je n'étais pas si vieux, j'aurais voulu aller en Terre sainte, et puis après avoir adoré le tombeau de Notre-Seigneur, j'aurais été jusqu'aux montagnes d'or qui sont gardées par les griffons, j'aurais voulu voir le pays où poussent les fruits étranges dont parlent les voyageurs et qui contiennent chacun un petit agneau qui bondit et s'enfuit dès qu'on ouvre le fruit.

— Bonne ressource en une ville assiégée, dit le vieux chevalier en riant; si n'y croirai-je qu'après l'avoir vu. »

Tous les moines avaient fait le signe de la croix dans leur étonnement et l'incrédulité du chevalier fut très-mal accueillie. Un jeune prêtre reprit :

« Parfois, dit-il, je me demande s'il est vrai qu'il y ait des pays où les hommes ont des têtes de chien et parlent en aboyant comme des roquets ; il ne me semble pas que Dieu notre Seigneur eût ainsi voulu dégrader les créatures qu'il avait faites à son image.

— N'en doutez pas, mon frère, dit le vieux cordelier, ce peuple aura été ainsi puni pour un grand péché; ce serait un vilain spectacle de se trouver au milieu de tous ces chiens, et mieux vaudrait vivre dans le pays où les hommes et même les femmes ne parlent point, car ils n'ont point de langue, et où ils ne vivent que du parfum des fleurs. »

Moines et chevaliers firent la grimace; les moutons rôtis, les chapons et le bon vin que la comtesse leur avait fait servir naguère leur revenaient en mémoire.

Jeanne s'était levée :

« J'entends du bruit à la première enceinte. »

Les chevaliers s'étaient redressés :

« Madame est meilleur capitaine que nous, » disaient-ils tous avec dépit, car maintenant ils entendaient les sons que l'oreille inquiète de Jeanne avait distingués la première :

« Courez à la première grille, maître Henry, dit-elle à un jeune page qui se tenait auprès d'elle, et me rapportez les nouvelles au plus tôt. »

Le jeune homme sortait, lorsqu'Aubry entra précipitamment; son visage était grave et triste, il mit un genou en terre devant la comtesse :

« Noble dame, dit-il à demi-voix, votre bonne ville de Rennes est tombée aux mains des Français. »

Jeanne tressaillit.

« Qui a apporté cette nouvelle? demanda-t-elle.

— Messire Henry de Spinefort, qui a chevauché nuit et jour. Les bourgeois ont livré la ville comme ils avaient fait de Nantes, après avoir pris messire Guillaume et l'avoir mis en prison.

— Ah! Cadoudal! Cadoudal! je savais bien que tu ne m'avais pas trahie, murmurait Jeanne, ces vils manants ne savent ni souffrir, ni mourir. Faites entrer messire Henry. »

Le chevalier était à la porte, triste et le front chargé de soucis; il baisa la main que lui tendit la comtesse :

« C'est ici l'heure de montrer ce que nous savons faire. madame, dit-il, car avant dix jours les Français seront céans; on disait déjà en leur camp, avant que Rennes fût livrée,

que le sire étant en prison, si on pouvait vous prendre avec votre fils en ce château, la guerre serait bientôt finie. »

Les yeux de Jeanne recommençaient à briller :

« Nous verrons ce qu'une femme leur peut apprendre, disait-elle entre ses dents ; si messire Amaury arrive seulement à temps pour nous, puisqu'il n'a pu venir pour Rennes, nous leur donnerons si rude besogne qu'ils n'y resteront pas longtemps. Allez dormir, messire Henry, vous devez être las de chevaucher ; demain, nous mettrons ordre partout pour bien recevoir notre beau neveu et tant de grands seigneurs qu'il traîne à sa suite. »

Sa voix était ironique, son regard flamboyant ; les prêtres allaient se retirer, le frère Aubin s'approcha d'elle :

« La vengeance m'appartient, je la rendrai, dit le Seigneur, » murmura-t-il à l'oreille de Jeanne.

Elle se retourna brusquement.

« Or la prendrai-je pour ce jour-là entre mes mains, si Dieu plaît, mon père ! » dit-elle ; et arrêtant d'un geste la remontrance du moine, elle congédia tous les assistants et resta seule avec Odette.

VII

Messire Charles de Blois ne tarda pas beaucoup à Rennes ; dès qu'il y eut mis garnison, lui et toute son armée vinrent se camper devant Hennebon ; la ville et le château étaient forts, bien armés de bons chevaliers, et la comtesse y était, qui valait bien des gens d'armes. Les sorties des assiégés étaient constantes et harassaient fort les ennemis ; mais à mesure que les succès du comte de Blois allaient croissant, un plus grand nombre de seigneurs bretons venaient lui rendre hommage, et le château d'Hennebon avait fort affaire à rendre cou-

rage à la ville. La comtesse avait endossé la cuirasse, au grand chagrin d'Odette; lorsqu'on avait apporté dans la chambre de sa maîtresse une légère armure de Milan, dorée et damasquinée, elle avait reculé d'horreur.

« Ah! madame, dit-elle en regardant Jeanne qui soulevait de ses blanches mains l'appareil guerrier; ce ne sont point jouets pour les femmes que les cuirasses et les épées.

— Ne sont jouets, ma fille, dit la comtesse dont le front était devenu plus grave encore que de coutume, mais bien sérieuses affaires et qui touchent à l'honneur comme au bon droit. Si monseigneur était céans pour combattre ses ennemis. je n'échangerais pas mon fuseau et mon aiguille contre cette épée; mais puisque mon fils n'a peut-être à cette heure d'autre père que moi, si faut-il bien que je devienne homme pour défendre son héritage; » et elle ordonna à sa suivante de lacer sa cuirasse et d'attacher ses brassards.

Odette pleurait et ses doigts inexpérimentés accomplissaient lentement leur tâche.

« Faut-il qu'en vrai chevalier j'envoie chercher un écuyer?» dit la comtesse en riant.

Odette frémit, et elle acheva d'armer la comtesse.

Jeanne venait de sortir de sa chambre, rougissant et presque confuse de son nouveau costume; on lui amena son palefroi, elle sauta en selle, une longue robe couvrait ses pieds.

« Or sus, mesdames, cria-t-elle à ses suivantes, donnez l'exemple aux femmes de la ville et qu'on porte des pierres aux créneaux pour jeter aux ennemis: on fait bouillir de l'huile dans les cuisines et brûler de la chaux dans les cours pour les saluer s'ils tentent l'assaut. »

Les dames se regardaient avec consternation; dame Gudule appela toutes les femmes de la maison :

« Le jour est passé de s'inquiéter des blanches mains et des beaux habits, dit-elle résolûment; ce que la comtesse fait, nous pouvons le faire; » et se chargeant d'un panier rempli de pierres, elle le souleva d'un bras robuste encore. Odette aimait Gudule, malgré ses gronderies continuelles; elle s'approcha d'elle pour l'aider à porter son fardeau. La vieille femme jeta sur elle un regard d'approbation :

« Ton cœur vaut mieux que ta mine, dit-elle entre ses dents, encore que tu ne sois que demi à nous, et que tu te souviennes toujours que tu as été élevée chez le feu duc Jean. »

Les suivantes avaient imité l'exemple de Gudule et d'Odette; une longue file de dames et damoiselles, portant des paniers pleins de pierres, arrivait au pied des remparts : les ennemis surpris du redoublement des projectiles multiplièrent leurs flèches; les femmes s'enfuyaient effrayées, jetant leurs paniers en toute hâte. Gudule grommelait :

« Et comment reviendra-t-on tout à l'heure si on laisse ainsi tous les paniers ? » disait-elle.

Odette se mit à genoux à côté des tas de pierres pour l'aider à vider les corbeilles. Tout à coup, la jeune fille poussa un cri douloureux et porta la main à son épaule : une flèche était venue la frapper et tremblait encore dans la plaie; Odette tomba baignée dans son sang.

Le tumulte était grand sur les remparts; des deux côtés on criait « Bretagne ! » Les épées s'entre-choquaient aux barrières, et les exclamations des combattants se mêlaient aux cris des blessés; mais au milieu de ce sinistre fracas, Aubry avait reconnu la voix d'Odette; un instant auparavant, il avait souri sous sa moustache en voyant la frêle taille de la jeune fille plier sous le poids du panier qu'elle portait et qu'il eût soulevé d'un de ses doigts; au cri de douleur qu'elle avait poussé, il bondit de la muraille qu'il défendait, criant à ses camarades :

« Je reviens, serrez les rangs ! » et il enleva dans ses bras le corps inanimé de l'enfant.

Gudule avait déjà retiré la flèche de la blessure, et elle étanchait le sang d'une main expérimentée; Aubry prit en courant le chemin du château; il pouvait, il devait sauver la vie de celle qu'il aimait, mais il ne se sentait pas le droit de s'absenter de son poste un instant de plus qu'il ne fallait. A peine Odette était-elle déposée sur un lit dans la chambre des femmes, que le brave homme d'armes retourna sur les remparts sans même attendre qu'elle eût ouvert les yeux.



Une flèche était venue la frapper. (Page 36.)

Il approchait des murailles, lorsqu'il rencontra la comtesse.

« Toi ici, Aubry? dit-elle d'un ton de reproche, tandis qu'on se bat aux murailles? »

Le vaillant soldat baissa les yeux.

« Odette a été blessée, » dit-il simplement.

La comtesse sourit :

« Je comprends, dit-elle, tu l'as portée au château? »

Aubry ne répondit qu'en courant jusqu'aux remparts, et la comtesse passa outre. Elle était montée sur la grosse tour pour voir l'ensemble de la défense; elle s'aperçut que les seigneurs français avaient presque tous abandonné leurs tentes, et que leur camp n'était point gardé. Elle appela autour d'elle la compagnie de ses gardes :

« Ci, dit-elle, sortons sans bruit, et sans appeler plus de gens, et allons-nous-en brûler leurs logis. »

La porte qui donnait le plus près du camp n'était pas attaquée; la comtesse sortit avec ses trois cents gens d'armes et se jeta tout à coup sur les tentes, elles n'étaient gardées que par les valets de l'armée qui s'enfuirent aux premiers coups d'épée. Le camp brûlait déjà lorsque les Français s'en aperçurent. Ils étaient dans toute l'ardeur du combat, repoussant une sortie de l'ennemi, lorsqu'ils virent les flammes s'élever vers le ciel, consumant leurs bagages, leurs vivres et leurs richesses.

« Trahis! trahis! s'écrièrent-ils, et tous coururent vers les tentes, dans l'espoir d'arracher quelques débris à l'incendie. La comtesse était demeurée à la porte du camp; voyant toute l'armée qui abandonnait l'assaut pour courir au feu, elle craignit de ne pouvoir rentrer dans la ville.

« Çà, dit-elle à ses gens, chevauchons à grandes journées vers Auray, nous y serons tantôt et reviendrons bientôt à Hennebon. »

Elle avait pris le galop et ses hommes la suivaient, lorsque ses oreilles exercées distinguèrent dans le lointain le bruit d'une poursuite; c'était messire Louis d'Espagne, le maréchal de l'armée française, qui, voyant fuir une troupe de gens, devina qu'il avait affaire aux hardis incendiaires et se mit à

leur courir sus dans l'espoir de les atteindre; il avait beaucoup de monde avec lui, mais les chevaux étaient mauvais et tombaient par les chemins, ceux qui s'arrêtaient étaient maltraités et quelquefois tués par leurs chefs. Les fugitifs gagnaient du terrain, ils venaient d'entrer dans Auray, lorsque messire Louis, qui avait déjà couru deux heures, renonça à la poursuite; il n'avait recueilli qu'une dizaine de prisonniers dont les chevaux n'avaient pu suivre celui de la comtesse. Les hommes d'armes français les entouraient.

« Qui de vos capitaines a été assez hardi pour faire coup aux logis de nos seigneurs? demandaient les soldats qui n'avaient rien perdu, parce qu'ils n'avaient rien à perdre, et qui étaient moins irrités que les chevaliers; les Bretons riaient dans leur barbe.

— Qui serait-ce, sinon la duchesse elle-même avec les hommes d'armes de son corps? » répondirent-ils malicieusement.

Messire Louis s'émut de cette nouvelle.

« Si nous avions eu de meilleurs chevaux, nous l'eussions pu prendre et terminer la guerre en cette fois, » disait-il.

Les capitaines s'étonnèrent fort de la hardiesse de la comtesse, mais l'émotion était plus grande dans Hennebon; les capitaines ne pouvaient penser ni imaginer comment leur dame avait ce osé entreprendre, et ils furent toute la nuit en grande inquiétude de ce qu'elle ne revenait ni aucun de ses compagnons.

Cependant les Français avaient établi un nouveau camp au pied des murailles et construit des cabanes avec des planches et des branches d'arbres pour remplacer les tentes qui avaient été détruites, et chaque fois qu'un chevalier breton paraissait sur les remparts, les ennemis lui criaient :

« Allez, seigneurs, allez chercher votre comtesse; certes, elle est perdue et vous ne la retrouverez plus. »

Les assiégés craignaient que ces paroles ne cachassent quelque funeste nouvelle; mais le cinquième jour, au soleil levant, un bruit de chevaux se fit entendre de l'autre côté de la route d'Auray. Les sentinelles étaient aux aguets, espérant toujours le retour de la dame, et grande fut leur joie en

apercevant une troupe de cinq cents chevaux avec l'étendard de Bretagne.

A peine les portes de la ville et du château s'étaient elles refermées sur les nouveaux arrivants, que la comtesse donna l'ordre de sonner des trompettes et des cors; le camp français, subitement réveillé, courut aux armes; les assiégés étaient déjà sur les remparts.

« Notre duchesse est revenue, criaient-ils, vous ne la pouvez prendre ni au départ, ni à l'arrivée. »

Les Français, furieux, coururent à l'assaut, sans ordre et sans commandement ; on se battit la moitié du jour, mais les seigneurs s'aperçurent que leurs gens se faisaient tuer sans profit, et on donna le signal de la retraite.

Le conseil se tenait au logis de messire Charles de Blois :

« Ci, dit-il, je ne vois pas que nous avancions beaucoup ici ; j'ai en l'esprit d'aller attaquer le château d'Auray avec les seigneurs qui me voudront suivre, et le reste de l'armée restera ici pour tenir assiégés la ville et le château. De guerre lasse, nous finirons bien par les avoir, car leur secours a péri en mer. »

Les seigneurs approuvèrent les projets de messire Charles, et Louis d'Espagne resta seul devant Hennebon, pendant que le gros de l'armée mettait le siége devant Auray, place très-forte et vaillamment défendue par Henry et Olivier de Spinefort.

Cependant la comtesse était serrée de près dans Hennebon, et l'évêque de Léon qui y était enfermé avec elle, commençait à perdre courage, d'autant plus que son neveu, messire Henry de Léon, le premier à faire hommage au comte de Montfort, avait aussi été le premier à l'abandonner, et qu'il combattait sous les ordres de messire Louis d'Espagne. L'oncle et le neveu se voyaient, et il fut décidé entre eux que l'évêque chercherait à décider les chevaliers qui tenaient Hennebon à rendre la place au comte de Blois, que leurs vies seraient sauves et leurs biens respectés. L'évêque avait commencé ses intrigues et beaucoup de chevaliers étaient déjà gagnés, lorsque la comtesse fut avertie de ce qui se tramait; elle convoqua aussitôt tous ses capitaines dans la grande salle.

« Messires, dit-elle, on m'est venu apprendre ce que je ne veux croire : c'est que quelques-uns d'entre vous, las de combattre, comme s'ils étaient bourgeois et non gentilshommes, parlent de rendre cette ville et le château de monseigneur à messire Charles, son neveu, qui lui voudrait ravir son héritage. Ci, messires, je vous conjure, pour l'amour de Dieu, que vous attendiez encore trois jours, sans écouter les mauvais conseils; car sans nulle faute, j'aurai du secours avant que le soleil se soit couché trois fois. »

Quelques-uns des chevaliers étaient embarrassés ; ceux qui étaient restés fidèles regardaient les autres avec colère et criaient si fort : « A vie ! à vie ! non pour trois jours ! » que les mécontents furent obligés de promettre le délai que demandait la comtesse.

L'évêque avait promis comme les autres, mais à peine se trouva-t-il en son logis dans la ville qu'il recommença à intriguer parmi les capitaines.

« Il y a soixante jours que nous attendons en vain le secours, disait-il, pourquoi viendrait-il présentement dans trois jours? » et les chevaliers étaient fort ébranlés.

Messire Henry de Léon s'était rapproché de la ville, et il espérait qu'on lui livrerait bientôt une porte, lorsque Jeanne monta vers le soir au donjon du château ; elle avait ouvert une petite fenêtre, et, penchée en avant, elle regargardait la mer.

« Jésus! s'écria-t-elle tout d'un coup, je vois venir le secours que tant ai désiré ! Le secours ! le secours ! » répétait-elle à haute voix, et elle descendait en toute hâte.

On l'avait entendue ; à toutes les fenêtres on apercevait des gens qui regardaient du côté de la mer ; les plus avisés couraient aux remparts ; au loin encore, mais cinglant vers le port, on apercevait grande foison de nefs, petites et grandes, bien bastillées, qui venaient par devers Hennebon, dont chacun fut durement réconforté, car bien tenait-on que c'était messire Amaury de Clisson qui amenait ce secours d'Angleterre, qui par soixante jours avait eu vent contraire sur mer.

VIII

Quand les chevaliers bretons qui avaient prêté l'oreille aux intrigues de l'évêque de Léon virent en mer les voiles des vaisseaux anglais, ils se rendirent tous chez ce prélat :

« Çà, monseigneur, dirent-ils, vous pouvez contremander vos arrangements, car ne sommes plus d'avis de faire ce que vous nous avez conseillé. »

L'évêque se leva avec colère; il dictait à un jeune clerc une homélie qu'il devait prononcer le lendemain à l'église, mais cette pieuse occupation ne l'avait pas mis en humeur de supporter la défection de ses complices :

« Pour lors, messeigneurs, s'écria-t-il, se séparera notre compagnie ; vous pouvez demeurer céans avec madame, je m'en irai par delà vers celui qui plus grand droit y a, ce me semble. »

Et il sortit aussitôt de la ville, sans attendre que les Anglais eussent pris terre, pour aller trouver son neveu messire Henry, qui le mena au bon capitaine Louis d'Espagne et bientôt au comte de Blois devant Auray.

Cependant les navires anglais entraient dans le port : les voiles déchirées, les agrès brisés indiquaient la lutte que la flottille avait soutenue contre la mer; mais sur le vaisseau principal se pressaient tant de chevaliers, revêtus de leurs brillantes armures comme s'ils allaient combattre en touchant la terre, que le cœur de la comtesse en fut réjoui. Elle était descendue dans la ville pour les recevoir; messire Amaury de Clisson mit un genou en terre à son approche :

« Madame, dit-il, ne nous ayez en mauvaise grâce si nous

vous avons fait si longtemps attendre, la mer est plus forte que nous, et n'avons pu venir plus tôt.

— Je sais que vous êtes loyal serviteur de monseigneur, messire Amaury, dit la comtesse, et que bien auriez voulu porter secours à Rennes; mais fort à point vous arrivez, messires, dit-elle en se tournant gracieusement vers les chevaliers anglais, car mes serviteurs eux-mêmes commençaient à désespérer.

— Ci pourront-ils se reposer s'ils sont las, dit Gautier de Manny en riant, car nous sommes venus ici pour porter de bons coups et démolir ces engins et bâties qui vous doivent gêner en votre château. »

Et il regardait d'un œil avide six énormes machines de guerre que messire Henry de Léon avait fait placer en face du château, et qui causaient beaucoup de dommage aux assiégés. Jeanne riait à son tour :

« Demain, dit-elle, messire Gautier; mais aujourd'hui venez-vous-en au château pour vous reposer et nous laisser le temps de vous faire fête après vous avoir tant attendu et désiré. »

Le chevalier anglais étirait ses membres robustes :

« Ci avons été longtemps enfermés en cette coque de noix, disait-il, et j'ai besoin de porter quelques horions pour me dégourdir les bras; mais sommes céans à votre volonté, madame; » et Jeanne emmena les chevaliers au château, disposant des hommes d'armes et des archers dans la ville. Odette regardait venir les Anglais par la fenêtre.

« Madame leur fait grand accueil, » se disait-elle, remarquant les yeux brillants et le teint animé de Jeanne, qui racontait en riant à Gautier de Manny la déconfiture des seigneurs français lorsque leurs tentes avaient été brûlées. Pendant que la jeune suivante s'étonnait de voir tant d'animation à sa maîtresse dont le seigneur était gisant en prison, Gautier de Manny pensait en lui-même à la jeune fille qu'il devait épouser, demeurant paisiblement dans un manoir du comté de Dorset au sein des pâturages et des grands champs de blé, la douce Alice aux yeux bleus, aux cheveux dorés, aux regards modestes, pieuse et timide, soignant les malades

dans le village et les petits enfants dans la maison, et il se disait :

« Ci ne défendrait-elle pas son héritage. comme cette belle comtesse que si grande envie elle aurait de voir; en son lieu, Alice serait entrée en un couvent et aurait abandonné tous ses droits au comte de Blois; le seigneur Dieu fait bien ce qu'il fait en mettant chacun en sa place, » et il accepta gaiement l'hospitalité de la comtesse, regardant toujours par les fenêtres ouvertes les machines de guerre qui se détachaient à l'horizon.

Le jour n'était pas levé le lendemain lorsque Jeanne entendit un grand bruit aux barrières et, sortant de son lit en toute hâte, elle courut à la grosse tour. Elle aperçut les archers anglais rangés sur le rempart et accablant de leurs flèches les ennemis qui défendaient les machines de guerre qu'attaquaient les hommes d'armes bretons; les Français commençaient à prendre la fuite, et les Bretons démolissaient les tours de bois, pendant que les chevaliers mettaient le feu aux logis des soldats chargés de les garder. L'armée française venait cependant de s'émouvoir et, du haut de sa tour, la comtesse apercevait la bannière de messire Louis d'Espagne qui flottait déjà aux mains de son porte-étendard. Elle descendit du château et courut aux remparts; les machines étaient complétement détruites, les Anglais et les Bretons se repliaient lentement vers la ville, se retirant au petit pas devant le gros de l'armée française qui venait sur eux avec de grands cris. Lorsque messire Gautier vit tous ces gens accourir, en menant grand bruit, il dit tout haut et d'une voix si forte que la comtesse put l'entendre :

« Que je ne sois jamais salué de ma chère amie si je rentre en château ni forteresse, jusqu'à ce que j'aie renversé l'un de ces venants ou que je ne sois renversé ! »

Il se retourna; les seigneurs bretons et anglais qui l'entouraient en firent autant et le combat recommença. Les assiégés reculaient toujours, mais ils se battaient en reculant et protégeaient la retraite des hommes d'armes. Les archers anglais, restés sur les remparts et fiers de leur adresse, choisissaient les uns après les autres les chevaliers français les

plus entreprenants et les faisaient tomber sous leurs coups; les bourgeois d'Hennebon, réunis sur les remparts comme à un spectacle, riaient et battaient des mains en voyant les ennemis frappés de si loin et sans pouvoir se défendre. Gautier de Manny avait déjà fait vider les arçons à trois adversaires, il se trouvait enfin devant la porte de la ville.

« Ci est temps de rentrer, dit-il à ses compagnons, nous avons fait assez de besogne pour un seul jour, et nous avons à défendre la ville de Madame. »

Au moment où ils rentraient dans Hennebon, sanglants et couverts de poussière, Jeanne vint au-devant d'eux, et jetant ses bras au cou de Gautier de Manny, elle l'embrassa franchement dans le transport de sa reconnaissance; elle en fit autant à tous les chevaliers; messire Gautier ôta son gant et, descendant de cheval, il reconduisit courtoisement la comtesse jusqu'au château :

« S'il plaît à Dieu notre Seigneur, se disait le brave chevalier, Alice ne sera jamais en une ville assiégée, ou ci y serai-je avec elle pour la défendre. »

IX

Si la joie était grande dans Hennebon, le découragement avait gagné les assiégeants; messire Louis d'Espagne appela son conseil :

« Nous perdons notre temps ici, dit-il, la comtesse ne se rendra jamais, et messire Gautier est le plus enragé jouteur qui oncques ait existé. Je l'ai déjà connu en Hainaut, avant qu'il fût au service du roi Édouard, et n'aime point à le voir en face de moi, quand je veux être assuré de la partie. Mieux vaut aller aider monseigneur qui est toujours devant Auray »

Les seigneurs français furent tous de cet avis, et l'ordre fut donné de faire les préparatifs du départ. Il n'y avait point de tentes à lever ni à plier, et les mules du train étaient moins chargées qu'à l'arrivée.

« Pour être demeurés céans si longtemps, nous n'emportons guère de butin, disaient les soldats, et nos seigneurs n'ont pas tant de bagages qu'après Rennes. Quand prendrons-nous une place d'assaut et qu'on livre au pillage? »

Du haut des remparts, toute la population d'Hennebon contemplait avec transport la retraite de l'ennemi, les femmes riaient, les hommes se moquaient, les enfants injuriaient les soldats et les valets du camp : les chevaliers anglais, graves et silencieux, regardaient défiler leurs adversaires; Gautier de Manny se retourna vers la comtesse dont les yeux lançaient des éclairs de triomphe.

« Ci, ils ont bien combattu, dit-il, et plus loin ils seront sans doute plus heureux. Vous devriez être en toutes vos places, madame, nul ne faiblirait devant vous; mais je crains pour les villes où les bourgeois sont riches et en grand nombre, ils écoutent volontiers aux propositions d'accommodement.

— Les bourgeois sont des manants ! dit Jeanne avec un mépris hautain, que ne partageait pas le chevalier anglais.

— Nenni, madame, dit-il en riant, mais ils savent compter mieux que nous, et n'ayant point de gloire à acquérir, ils gardent leur bourse et leur corps, ce qui n'est que nature; messire Louis leur va faire payer son échec. »

Gautier de Manny ne s'était pas trompé : Dinan, Guérande, Vannes se rendirent à Louis d'Espagne ou à Charles de Blois; ce dernier faisait le siége de Carhaix lorsque Gautier de Manny dit à la comtesse :

« Or, madame, nous ne sommes pas venus céans pour rester en un château; avec votre grâce, nous pourrions laisser dedans si forte garnison qu'on ne vous pût enlever d'un coup de main et nous irions chevaucher par le pays pour reprendre quelques places et forteresses et faire un peu de mal à l'ennemi. »

Jeanne sourit.

« Si vous en donnerai-je trop volontiers congé, messires, dit-elle, et voudrais pouvoir aller avec vous. »

Odette n'était pas aussi satisfaite que la comtesse; Aubry avait demandé à messire Gautier de l'emmener avec lui dans sa chevauchée; le chevalier anglais l'avait regardé.

« Tu as bonne mine et ton bras doit être solide, avait-il dit; si tu as le cœur bon, tu peux venir avec moi.

— Demandez à mon capitaine, » dit Aubry en rougissant.

Le sénéchal fit l'éloge de l'homme d'armes.

« C'est le meilleur de nos soldats, dit-il; si j'étais sage, je ne le laisserais aller; mais il voudrait, pour sa vie, accomplir quelque action d'éclat afin d'obtenir sa franchise, et d'épouser une jeune fille de la suite de madame. »

Gautier de Manny sourit sous sa moustache.

« Nous verrons à l'y aider, » dit-il brièvement.

Et quand Aubry vint le trouver en son logis pour savoir sa décision : « Tâche de te trouver toujours derrière moi, lui dit le bon chevalier, et au retour, c'est moi qui te marierai, homme libre et enrichi, quand ce serait de ma bourse. »

Aubry, tout joyeux, alla annoncer cette bonne nouvelle à Odette; elle l'attendait à la porte d'une église de la ville, où elle avait prié tout le temps qu'avait duré l'entrevue.

« Si Dieu notre Seigneur me fait la grâce de revenir céans, dit-il en riant, messire Gautier m'a promis qu'il me marierait, fût-ce de sa bourse.

— Et si tu ne reviens pas? soupirait Odette; on dit que messire Gautier va toujours aux plus grands coups.

— Il m'a dit de me tenir sans cesse derrière lui, annonça Aubry.

— Et puis quand il reviendra, il aura oublié sa promesse comme madame l'a oubliée tant de fois.

— Les chevaliers n'oublient pas comme les dames, persistait Aubry, et je saurai bien lui faire souvenir; quand je serai derrière lui dans la bataille, au lieu de crier : *Bretagne!* je crierai : *Odette! Odette!* et alors je donnerai de si bons coups qu'il sera bien obligé de faire attention à moi! »

Odette souriait à travers ses larmes.

« Si tu ne reviens pas, j'entrerai au couvent, » dit-elle; mais Aubry riait toujours.

« Ne me crois pas trop vite mort, dit-il; si j'étais fait pri sonnier, on ne le saurait pas; ce ne serait pas comme pour un chevalier : on ne saurait faire payer rançon à un homme d'armes, et on ne s'inquiète point de ce qu'il devient; je ne veux pas te trouver avec une coiffe noire en revenant. Promets-moi, si tu vois ma place vide dans la suite de messire Gautier que tu m'attendras cinq ans avant d'entrer au couvent ou.... et il hésitait.... ou avant d'épouser un autre homme! »

Odette leva sur lui des yeux pleins de reproche.

« Je promets, » dit-elle simplement.

Le lendemain, pendant que la comtesse, debout sur le rempart, regardait s'éloigner la brillante troupe des chevaliers anglais et bretons, la suivante laissait flotter au vent le voile du hennin de sa dame; elle se soutenait à peine et s'appuyait contre les créneaux, car elle ne distinguait plus Aubry, et il lui semblait déjà que sa place fût vide parmi les hommes d'armes qui chevauchaient derrière messire Gautier. Lorsque Jeanne se retourna pour rentrer au château, elle fut obligée d'appeler une autre suivante pour porter la queue de sa robe, Odette s'était évanouie sur le rempart.

X

Les chevaliers anglais et bretons avaient bien chevauché, prenant des châteaux, ravitaillant des places et poursuivant les partis ennemis qu'ils rencontraient; ils avaient même poussé jusqu'aux portes de Rennes messire Louis d'Espagne qui était blessé et se faisait porter en cette ville pour y soi-

gner ses plaies, et ils se trouvaient dans les environs de Carhaix où se tenait encore messire Charles de Blois, lorsque Louis d'Espagne, guéri depuis peu, et qui était venu retrouver le gros de l'armée, entra un matin dans la tente du comte de Blois.

« Messire, lui dit-il, je viens vous demander un don en récompense de tous les services que je vous ai rendus.

— Parlez, messire, dit aussitôt le comte sans prendre le loisir de réfléchir, il n'est nul don que je ne vous doive pour tout ce que vous avez fait pour l'amour de moi. »

Un sourire amer errait sur les lèvres de l'Espagnol.

« Grand merci, monseigneur, dit-il, je vous prie donc et requiers que vous me fassiez céans venir les deux chevaliers qui sont en votre prison à Faouet et que tantôt vous avez pris, messire Jean le Bouteillier et messire Hubert de Fresnay, et me les donniez pour en faire ma volonté : c'est le don que je vous demande ; ils m'ont déconfit et tué messire Alphonse, mon neveu, que tant j'aimais, et je leur ferai couper la tête par devant leurs compagnons qui sont ici assemblés. »

Le comte de Blois était si troublé qu'il n'avait point interrompu messire Louis.

« Certes, sire, lui dit-il enfin, je vous donnerai volontiers les prisonniers puisque vous les avez demandés, mais ce serait grande cruauté et peu d'honneur pour vous comme grand blâme pour nous tous si vous faisiez de deux si galants hommes ce que vous avez dit ; ce vous serait toujours reproché, et nos ennemis auraient bien cause d'en faire autant des nôtres quand ils les tiendraient, et nous ne savons ce qui peut nous arriver de jour en jour. Pensez-y, cher sire et beau cousin, pour en mieux aviser. »

Messire Louis grinçait des dents, il était tout armé, et il frappa si rudement la table de son gantelet de fer qu'elle se fendit comme il disait :

« Il n'en sera autrement, messire, quand tous les seigneurs du monde m'en viendraient prier, et, si vous ne me tenez votre promesse, sachez que je partirai et ne vous servirai ni aimerai jamais tant que je vivrai. »

Le comte avait besoin de messire Louis qui était un grand

capitaine, et bien qu'il regrettât amèrement de s'être si légèrement engagé, il envoya dire au châtelain de Faouet de lui envoyer les deux chevaliers en son armée. A peine y furent-ils arrivés que messire Louis d'Espagne les alla voir. Il les contempla un instant en silence, et les deux Bretons croyaient qu'il s'agissait de régler leur rançon.

« Ah ! seigneurs chevaliers, dit enfin l'Espagnol, vous m'avez blessé le corps et ôté la vie de mon cher neveu Alphonse que tant j'aimais; si faut-il que votre vie vous soit aussi ôtée, et rien ne vous en peut garantir. Vous pouvez vous confesser, s'il vous plaît, et crier merci à notre Seigneur, car votre dernier jour est venu. »

Les deux chevaliers bretons étaient aussi braves qu'hommes vivants, mais ils pâlirent et se regardèrent avec stupeur. Messire Jean s'écria :

« Comment pourrions-nous croire, messire, qu'un vaillant homme tel que vous voulût faire telle cruauté, ni que vos compagnons pussent consentir à voir mettre à mort des chevaliers pris pour faits d'armes en guerre de seigneurs?

— Si pourraient le payer autres chevaliers et écuyers, » dit messire Hubert qui s'était levé de son siége en grande colère.

Les chevaliers français qui étaient présents appuyaient les raisons des deux Bretons, mais l'Espagnol ne les écoutait seulement pas.

« Faites votre paix avec Dieu, s'il vous plaît, répéta-t-il, car, après dîner, vous aurez la tête tranchée ; » et il sortit.

Messire Gautier de Manny avait appris par les espions la demande de Louis d'Espagne et l'arrivée au camp des deux chevaliers bretons; dès le matin il réunit ses compagnons :

« Seigneurs, dit-il, ce serait grand honneur pour nous si nous pouvions sauver ces deux chevaliers, et me semble que on doit bien son corps aventurer pour arracher à la mort deux si vaillants hommes. Or donc, si messire Amaury de Clisson veut attaquer en avant le camp avec une belle troupe d'archers, je passerai par derrière pour férir en leurs tentes que nous trouverons vides. J'ai avec moi des gens qui savent bien le chemin du logis de messire Charles où sont les deux

chevaliers, et je vous promets que mes compagnons et moi ferons tout notre pouvoir pour les amener en sûreté, s'il plaît à Dieu. »

Tous les chevaliers applaudirent au projet et allèrent s'armer sur-le-champ. Messire Gautier était dans sa tente avec son écuyer qui l'appareillait, lorsque Aubry entra.

Puis-je être des vôtres, messire? demanda-t-il avec une émotion qui frappa le chevalier.

— Certes, dit messire Gautier, j'aurai besoin ce jourd'huy de ceux qui savent frapper; mais pourquoi tes yeux brillent-ils si fort, mon homme d'armes? »

Aubry souriait joyeusement.

« Messire Hubert de Fresnay a été autrefois un bon seigneur pour les parents de ma mère qui demeuraient en ses terres, et j'ai entendu parler de lui depuis que j'ai connaissance, dit-il.

— Si, dit messire Gautier, n'avons point de temps à perdre, car il est neuf heures, et c'est après dîner que la tête leur doit être tranchée. »

Aubry était déjà sorti pour prendre ses armes.

Il était dix heures et on commençait à servir le dîner des grands seigneurs, en leurs tentes, devant Carhaix; messire Louis d'Espagne mangeait seul en la sienne avec les chevaliers et écuyers de sa maison; il avait prié au repas quelques-uns de ses compagnons, mais tous avaient refusé; les moins compatissants lui en voulaient de la cruauté qu'il témoignait à l'égard des deux chevaliers bretons. Tout à coup, un grand bruit se fit entendre aux portes du camp. « L'ennemi! » l'ennemi! criait-on. Messire Louis se leva précipitamment, il saisit son épée et s'élança hors de sa tente accompagné de tous ses chevaliers. Partout les seigneurs faisaient de même, le combat était déjà engagé à la barrière; les archers anglais, postés en avant comme de coutume, harassaient les chevaliers et les empêchaient de sortir contre les Bretons qui portaient de grands coups à tous venants. Les Génois cherchaient à rivaliser d'adresse avec les Anglais, mais ils visaient avec moins de sang-froid et se pressaient davantage, en sorte que leurs arbalètes faisaient moins de mal que

les arcs de l'ennemi. Les flots des combattants avançaient et reculaient, confondus dans une épaisse mêlée à la porte du camp; pas un chevalier, pas un homme d'armes n'étaient restés en arrière; les valets profitaient du tumulte pour manger en grande hâte les dîners abandonnés.

Pendant qu'on se battait aux barrières et que messire Amaury de Clisson soutenait l'effort de toute l'armée française, messire Gautier de Manny avait pénétré dans le camp avec une poignée d'hommes d'armes.

« Si nous sommes surpris, nous irons rejoindre messire Jean et messire Hubert, dit-il à Aubry au moment où tous deux se glissaient par une porte de derrière.

— Ils font tant de bruit aux barrières que personne ne doit être demeuré de reste, » repartit l'homme d'armes; et la petite troupe avança silencieusement jusqu'à la tente de messire Charles de Blois, située au milieu du camp et magnifiquement ornée de bannières et d'armoiries. Jeanne de Penthièvre avait envoyé à son mari des équipages nouveaux depuis l'incendie devant Hennebon.

Les deux prisonniers avaient entendu le bruit des pas.

« Voici l'heure, dit messire Jean, toutes les attaques du monde ne sauraient faire oublier à l'Espagnol le moment de sa vengeance.

— Je l'aurais cru meilleur capitaine, dit Hubert de Fresnay; que Dieu nous veuille recevoir en sa grâce et le revaloir à nos ennemis!

— Ce n'est pas le sermon que nous a prêché le P. Landry, disait le Bouteillier; c'est ici le moment de penser à notre âme et d'oublier la malice des hommes; » et il venait de s'agenouiller devant le crucifix, lorsqu'une main furtive souleva la toile de la tente, le bras suivit la main, la tête suivit le bras, et Gautier de Manny se trouva en face des deux Bretons. Ils ne le connaissaient pas, ayant été faits prisonniers avant son arrivée à Hennebon; tous deux tressaillirent et crurent d'abord qu'il les venait chercher pour les mener au supplice; mais messire Gautier dit à voix basse :

« Ne craignez, mes compagnons, nous sommes ici pour vous délivrer! » et les entraînant vivement à sa suite, il les

fit monter sur deux bons coursiers qu'il avait amenés, et, sortant du camp comme ils étaient entrés, ils prirent à bride abattue le chemin d'Hennebon.

Les archers anglais avaient épuisé leurs flèches; les chevaliers bretons étaient las de frapper; écrasés par le nombre, ils se retiraient, mais sans désordre, et ils avaient causé un tel dommage aux ennemis qu'on ne songeait point à les poursuivre, messire Louis d'Espagne était pressé de rentrer au camp.

« Mes prisonniers m'attendent! » disait-il avec une ironie farouche.

Ses prisonniers galopaient en pleine campagne avec la joie d'hommes retenus depuis longtemps en prison et qui avaient vu la mort de près. Un petit parti de Français les aperçut comme ils manœuvraient pour rejoindre messire Amaury de Clisson, et ils s'élancèrent à leur poursuite ; mais la troupe de messire Gautier n'avait pas combattu, les chevaux étaient frais; ils gagnaient à chaque pas du terrain sur leurs adversaires; un arquebusier avait bandé son arme, il visait Gautier de Manny; Aubry s'en aperçut, et par un rapide mouvement de son cheval, il se porta en avant. Le coup partit, l'homme d'armes tomba; messire Gautier se retourna.

« Mort pour moi, dit-il, quand j'avais dit que je le marierais! » et il arrêta son cheval.

Le blessé fit un geste d'effroi.

« Ne tardez point, messire, cria-t-il d'une voix mourante, vous seriez pris et tous occis ; point ne mourrai.... peut-être ; dites à Odette.... »

Le chevalier ne l'entendait pas, il avait obéi au sage conseil du brave soldat qui avait donné sa vie pour lui, et déjà il disparaissait avec sa troupe dans un nuage de poussière; lorsqu'il se retourna, Aubry était étendu sans mouvement au bord du chemin.

Le vaillant guerrier avait un poids sur le cœur; on approchait d'Hennebon, et les Bretons qui l'avaient rejoint se félicitaient hautement du succès de l'entreprise; tous pressaient les mains de messire Jean et de messire Hubert; les deux troupes échangeaient le récit de leurs aventures; messire

Gautier ne parlait guère et ne souriait pas. Son front devenait plus sombre en approchant de la ville. La comtesse ne les attendait pas, ils chevauchaient depuis un mois déjà et leur dernière entreprise avait été résolue et accomplie si promptement que le bruit n'en était pas encore parvenu jusqu'à Jeanne. Mais en arrivant aux portes d'Hennebon, Gautier de Manny avait aperçu sur le rempart une jeune fille assise à côté d'une vieille femme; toutes deux attendaient comme on attend sans grande espérance de voir venir, par besoin de cœur et par inquiétude. Depuis le départ des chevaliers, Odette allait tous les jours s'asseoir sur le rempart avec dame Gudule à laquelle elle avait ouvert son cœur; la vieille Flamande racontait les siéges auxquels elle avait assisté, les blessés qu'elle avait pansés, les morts qu'elle avait ensevelis; parfois, d'une voix tremblante, elle disait comment ses trois fils avaient péri en une bataille de monseigneur Louis, le père de Mme la comtesse, et puis elle prophétisait qu'Aubry reviendrait avec sa franchise, chargé de butin et libre d'épouser Odette. La jeune fille répondait rarement, elle regardait sans cesse les chemins poudreux, les champs naguère verdoyants qui entouraient Hennebon, mais dont le long séjour des Français avait détruit en herbe les jeunes blés. Elle ne quittait ce douloureux spectacle que pour contempler la mer, morne et vide de navires. Son âme était triste jusqu'à la mort.

Tout à coup, elle releva la tête : de bien loin, car on ne voyait encore à l'horizon qu'un nuage de poussière, le vent avait apporté à ses oreilles le cliquetis des armures et le pas des chevaux; le bruit devenait plus distinct, on ne reconnaissait pas encore les bannières, mais on apercevait dans le lointain une troupe qui s'avançait à grands pas. Le cœur d'Odette battait si fort qu'elle s'appuyait contre les créneaux.

« Ce sont eux! » dit-elle enfin à demi-voix, en distinguant les couleurs de Gautier de Manny et d'Amaury de Clisson. Dame Gudule avait mis ses lunettes.

« Un lion couchant, un champ de gueules, murmurait-elle. c'est bien cela. »

Odette était debout sur le rempart, les yeux fixés sur les

hommes d'armes qui marchaient derrière les chevaliers ; elle les examina tous d'un rapide coup d'œil, puis, revenant à messire Gautier, elle cherchait derrière lui ce garde de son corps qui ne le devait point quitter, et qui devait gagner auprès de lui la liberté et le bonheur. Lorsqu'elle eut enfin compris qu'Aubry n'y était pas, que sa haute taille, ses yeux riants, ses cheveux frisés manquaient dans les rangs, elle se laissa retomber avec un gémissement. La porte venait de s'ouvrir, et la comtesse, avertie par les sentinelles, descendait en toute hâte du château au-devant de ses vaillants partisans ; une femme se traîna dans la poussière à l'étrier de messire Gautier : c'était Odette, qui ne pouvait se soutenir.

« Aubry? » demanda-t-elle des yeux plutôt que des lèvres.

Messire Gautier ne l'avait jamais remarquée, il ne connaissait pas la fiancée de l'homme d'armes parmi les suivantes de Jeanne, mais il la comprit sur-le-champ, et sa voix tremblait lorsqu'il répondit :

« Tombé là-bas.... et il montrait de loin la plaine.... comme un chrétien.... en délivrant les prisonniers. »

La jeune fille n'en entendit pas davantage. Dame Gudule la reçut dans ses bras, au moment où la comtesse Jeanne appelait auprès d'elle messire Gautier, s'étonnant dans son cœur qu'il s'arrêtât pour parler à une suivante quand la maîtresse l'attendait.

XI

Les affaires de Charles de Blois étaient assurément en bon train, mais il avait encore bien des villes et des châteaux à conquérir avant de se trouver maître de tout le duché de Bretagne, et ses alliés commençaient à se lasser de guerroyer à son profit.

« Faites trêve jusqu'à la Pentecôte, lui disaient-ils; ci aurons le temps de retourner à nos domaines et voir à nos affaires; nous recommencerons à combattre en été. »

Les conseillers de Jeanne lui en disaient autant.

« Si vous pouviez venir en Angleterre, madame, disait Gautier de Manny, et obtenir du roi, notre seigneur, qu'il voulût venir combattre en France, les alliés de messire Charles seraient trop occupés ailleurs pour lui venir en aide, et si vous finissiez vos batailles entre Bretons, vous auriez bientôt mis dehors du duché tous vos ennemis. »

La comtesse n'avait guère envie de signer la trêve; elle redoutait en son absence les intrigues de ses ennemis, mais elle jugeait sainement de l'état de ses affaires, et se sentait hors d'état de lutter contre toute la puissance de France armée contre elle.

« Ci, dit-elle, irai-je trouver le roi Édouard; mon père lui a bien fait, et monseigneur lui a rendu hommage, et il est tenu de protéger mon petit enfant. »

La trêve était à peine signée et déjà Jeanne faisait ses préparatifs de départ; depuis le jour où Odette avait entendu son arrêt des lèvres de messire Gautier, elle n'avait pas quitté sa chambre, plongée dans une stupeur muette, comme si son âme se fût envolée avec celle d'Aubry. Dame Gudule la soignait avec la tendresse d'une mère, mitigée par la rudesse naturelle à son caractère. Elle entra un matin dans la chambre de la jeune fille qui était assise auprès de la fenêtre, les bras pendants, les yeux fixes, contemplant la mer sans la voir :

« Tu seras bientôt de l'autre côté, dit brusquement la vieille femme, madame va partir dans trois jours. »

Odette se leva toute droite :

« Et si Aubry revenait? dit-elle, sortant pour la première fois de son morne accablement. Il a dit : « Peut-être ne mour- « rai-je pas...; dites à Odette... » Je l'attends. »

Dame Gudule haussait les épaules.

« Un homme d'armes ennemi laissé sur le chemin! marmottait-elle.

— Il m'a fait promettre d'attendre cinq ans avant d'entrer

au couvent, continua la jeune fille dont la raison semblait s'être réveillée; si madame m'emmène au delà des mers, il ne saura où me retrouver. »

Elle pleurait, elle n'avait pas versé une larme depuis le jour fatal; Gudule sortit sans répondre, elle rentra au bout d'un instant :

« Madame prendra Yvonne en ta place, dit-elle, elle n'emmène que six damoiselles avec leurs suivantes.

— Resterons-nous donc céans? demanda la pauvre enfant habituée à voir disposer de son sort par les autres.

— Non, certes! que feriez-vous au milieu des hommes d'armes? Madame a résolu d'envoyer celles de ses femmes qu'elles n'emmènerait pas chez sa cousine la reine de Bohême; vous y serez bien gardées, la maison de la reine est quasi un couvent. »

Odette se laissa retomber sur son siége : peu lui importait maintenant de changer de servage, tout espoir et tout amour étaient ensevelis dans le tombeau inconnu d'Aubry; au fond de son âme elle n'espérait pas le revoir, mais elle n'avait pas vu son cadavre, elle n'avait pas baisé ses lèvres glacées; sa promesse la retenait loin de l'asile que lui offrait le couvent comme à tous les cœurs brisés et aux existences isolées si fréquentes dans ces temps de trouble. La comtesse Jeanne ne s'était pas inquiétée de la douleur de sa suivante, de plus pressantes affaires occupaient ses pensées; la reine de Bohême ne saurait pas que la jeune Bretonne avait tout perdu par une matinée de décembre sur un grand chemin des environs de Carhaix; pourvu que les brodeuses fussent habiles et les luths bien accordés, peu importait aux dames que leurs suivantes fussent heureuses ou tristes. Seul, le bon chevalier, messire Gautier, pensa à la pauvre enfant privée de son protecteur et de son ami, et au moment de partir pour l'Angleterre, où il escortait la comtesse, il remit une bourse à dame Gudule, en la priant de la donner de sa part à la jeune fille qu'il avait promis de marier au pauvre Aubry :

« Elle est partie hier pour entrer en la maison de madame la reine de Bohême, qui pour l'heure est à Paris, dit dame

Gudule; mais je lui ferai tenir cette somme; ce sera un jour sa dot lorsqu'elle entrera au couvent. »

« Pauvre Aubry! » dit messire Gautier; et il offrit la main à la comtesse pour monter sur sa nef.

XII

Odette était assise dans la grande salle de l'hôtel du duc de Bourbon, à Paris; la reine de Bohême était venue l'année précédente pour voir son père; elle avait eu la douleur de le perdre, et elle avait prolongé son séjour en France pour régler les affaires de la succession; Béatrix de Bourbon, mariée jeune à un prince aveugle et beaucoup plus âgé qu'elle, avait été mal accueillie par les hautains descendants d'Élisabeth de Bohême, première femme de Jean de Brandebourg, qui lui devait sa couronne. Elle n'avait point d'enfant et avait consacré sa vie aux bonnes œuvres et aux pratiques de la dévotion; qu'elle résidât dans l'un de ses châteaux de Bohême, ou qu'elle se trouvât à Paris, dans l'hôtel de son père, elle menait la vie d'une religieuse et la faisait mener à ses femmes. La discipline de la comtesse Jeanne était exacte: depuis deux ans, ses suivantes n'avaient guère quitté le château d'Hennebon; on y avait souffert les inconvénients d'un siége prolongé, mais les émotions de la guerre, les assauts, les sorties, les chevauchées des chevaliers dans la campagne. leur retour, leur butin, tous les incidents d'une vie orageuse charmaient la monotonie du château breton. A Paris, dans la ville des merveilles, dont les moines et les voyageurs entretenaient sans cesse les curieux pendant les soirées d'hiver devant le feu de la grande salle, au milieu des deux cents mille âmes qui fourmillaient dans les rues étroites et les

carrefours boueux, la reine de Bohême, enfermée avec ses femmes dans l'hôtel de Bourbon, disait ses prières, brodait des ornements d'église, ou visitait les malades qu'elle avait réunis dans une vaste salle, régulièrement transformée en hôpital pendant ses séjours chez son père.

La plupart des jeunes suivantes se lamentaient tout bas de l'uniformité d'une semblable existence; les deux Bretonnes qui avaient accompagné Odette ressemblaient à des oiseaux sauvages enfermés soudain dans une cage et prêts à se briser la tête contre les barreaux. Elles s'échappaient sous mille prétextes pour monter dans la chambre qui leur avait été assignée, et d'où l'on distinguait l'un des ponts de la Seine, en montant sur le rebord de la fenêtre.

« Si au moins madame la reine allait faire l'aumône par la ville! disaient-elles; un jour le pont des aveugles, le lendemain celui des boiteux ou des paralytiques; on dit même qu'il y a un pont pour les lépreux.

— Celui-là ne doit guère être fréquenté, disaient les jeunes filles en frémissant d'horreur.

— Il y a tant à voir dans ce Paris, et nous ne voyons rien! » soupiraient les suivantes rappelées à leur ouvrage par dame Philiberte, chargée de diriger les femmes de la reine

Odette ne se plaignait pas, elle ne levait pas les yeux de l'étole ou de l'aube qu'elle brodait; ses doigts agiles traçaient des fleurs aux brillantes couleurs, l'or et l'argent formaient sous ses doigts de gracieux contours; mais son âme était ailleurs, elle errait en Bretagne, de prison en prison, de cachot en cachot; elle cherchait à se figurer la sombre tour et le profond souterrain où l'on avait peut-être descendu le mourant; elle voyait la botte de paille, le seau d'eau, le morceau de pain noir, et le blessé expirant lentement dans sa solitude. La torpeur de son âme avait disparu, et une amère douleur l'avait remplacée; elle passait de longues heures dans la chapelle, prosternée devant l'autel, abîmée dans son désespoir et cherchant instinctivement un refuge auprès de Dieu, sans pouvoir même le prier. Lorsque la reine paraissait dans la chapelle. à l'heure des prières ordonnées par l'Église, elle apercevait souvent sa suivante qui se relevait en toute

hâte et s'agenouillait derrière elle pour assister à l'office. Béatrix de Bourbon avait adopté la monotonie de la vie religieuse par vide de cœur et par isolement, mais elle n'avait pas sondé les grandes douleurs de l'âme; et les traits flétris, le regard morne de la jeune Bretonne étaient pour elle un objet d'étonnement, presque de curiosité.

« Savez-vous pourquoi la suivante que m'a envoyée ma cousine Jeanne est si triste et passe de si longues heures à l'église ? » demanda-t-elle un jour à dame Philiberte.

La dame haussa les épales, elle était plus polie que dame Gudule et sa voix était moins aigre, mais elle n'avait pas le cœur si chaud que la vieille Flamande; elle n'avait jamais rien aimé ni rien perdu.

« Elle devait se marier, je crois, à un homme d'armes.... et il est mort dans une chevauchée des chevaliers anglais.

— Ah ! dit la reine, ces Anglais que la comtesse avait fait venir contre monseigneur de Bretagne et ses nobles alliés, mon père m'avait conté cela.... » et elle ne pensa plus à Odette.

Tout le monde n'oubliait pas si aisément. La reine emmenait partout avec elle ses chapelains français et allemands. Sa maison était composée en grande partie de gentilshommes et dames appartenant à son royaume, mais elle avait conservé quelques suivantes françaises et les deux prêtres qui l'avaient accompagnée lorsqu'elle avait quitté sa patrie. L'un d'eux était un vieillard aux cheveux blancs, à la taille courbée, mais sur son front ridé, on lisait encore l'habitude du commandement; ses yeux gris, voilés par l'âge, s'éclairaient encore lorsqu'il lisait l'Évangile, ou qu'il entendait raconter quelque grande souffrance ou une action héroïque. Il avait été capitaine avant de devenir prêtre, mais il avait laissé sa femme et ses enfants dans un château à demi ruiné qui lui appartenait, pendant qu'il était en campagne avec le duc; un de ses voisins, qui était aussi son ennemi, avait attaqué la nuit la tour sans défense, la femme du chevalier avait péri en couvrant de son corps le berceau de ses enfants qui avaient été massacrés à côté d'elle. Le capitaine avait obtenu justice, le duc avait fait raser le château du criminel et l'a-

vait livré lui-même aux juges du roi; mais la douleur du mari et du père l'avait jeté dans un cloître, d'où il était sorti vieilli de vingt ans, pour accompagner Madame Béatrix, qu'il avait connue tout enfant, à cette cour de Bohême, où elle avait trouvé si peu de bonheur. Le vieux prêtre avait remarqué Odette; il avait lu dans ses yeux la douleur qui consumait sa vie, et il soupirait en regardant la pauvre enfant qui tâtonnait encore dans les ténèbres de la souffrance sans comprendre les consolations qu'il avait trouvées au pied de la croix.

Un jour, Odette, absorbée dans ses tristes pensées, était restée assise à sa place dans la chapelle, après la fin de l'office; le silence qui régnait autour d'elle la réveilla enfin de sa rêverie, elle leva les yeux et rencontra le regard compatissant du vieux prêtre. Cette sympathie profonde, intelligente, affectueuse, pénétra comme un baume dans l'âme de la pauvre enfant; elle se releva subitement et s'avança vers le vieillard :

« Mon père, murmura-t-elle, vous avez souffert comme moi, apprenez-moi à me soumettre comme vous! »

Le vieux prêtre ne répondit pas d'abord; il posa doucement la main sur la tête inclinée de la jeune fille et du doigt il lui montra le crucifix.

« Voilà Celui qui a souffert et qui console! »

Et il laissa Odette prosternée dans l'église.

De jour en jour, grâce aux conseils du vieux prêtre, Odette reprenait des forces pour accepter l'épreuve; la reine avait quitté Paris, elle était rentrée dans un vieux château de Bohême; le vent d'automne sifflait dans les forêts environnantes, la solitude était absolue, l'hôpital et l'église partageaient les journées de la reine; ses femmes brodaient sans relâche; Odette n'avait fait aucune objection au moment de quitter la France; l'espoir s'était éteint dans son cœur, elle avait compris qu'Aubry était mort sans doute au bord du chemin avant que les ennemis pussent lui porter de nouveaux coups; c'était dans la vie éternelle qu'il fallait désormais chercher celui qu'elle ne reverrait plus sur la terre, les lieux lui étaient devenus indifférents; mais avec la certitude

de la séparation était venu l'espoir de la réunion éternelle ; Odette attendait désormais avec patience le moment où elle serait libre d'entrer au couvent et dégagée de la promesse qu'elle avait faite à Aubry, car elle avait accepté le coup qui l'avait frappée, elle avait courbé la tête sous la main de Dieu, et les ineffables consolations de l'amour de Jésus-Christ avaient rempli son âme de paix et de soumission. Elle priait, elle espérait, elle attendait, et sur son chemin vers le ciel, elle consolait et soulageait tous ceux qui souffraient; nul visiteur n'était si joyeusement accueilli dans l'hôpital que la pâle Odette; elle avait appris assez d'allemand pour se faire entendre des malades qui gémissaient dans leurs lits ou des serfs qui souffraient dans leurs chaumières, et la reine lui laissait la liberté de consacrer sa vie à ces malheureux.

« C'est une sœur hospitalière que vous avez dans votre maison, madame, avait dit le vieux prêtre; laissez-lui accomplir sa mission sous votre toit. »

La reine avait conçu un certain goût et beaucoup de respect pour la jeune Bretonne; la douleur et la charité avaient élevé Odette au-dessus de sa situation naturelle, et sans qu'elle s'en rendît bien compte, Béatrix de Bourbon avait accepté à son égard cette sublime doctrine de l'égalité des âmes que l'Église chrétienne enseignait seule alors à travers les inégalités choquantes des droits et des conditions humaines.

XIII

Trois ans s'étaient écoulés depuis qu'Odette était arrivée en Bohême; elle n'avait pas quitté le château. Lorsque la reine tenait sa cour dans quelque ville du royaume, elle laissait la jeune Bretonne à la tête de son hôpital et la chargeait de la

distribution de ses aumônes parmi les serfs et les malades de ses terres. Le vieux chapelain ne voyageait plus; il était devenu infirme; Odette lui prodiguait les soins d'une fille, profondément reconnaissante envers celui qui l'avait amenée à l'unique consolation des affligés.

La solitude était complète dans le château depuis plusieurs mois; l'absence de la reine et de ses dames se prolongeait plus que de coutume, lorsqu'un matin une troupe de valets arriva dans la cour; ils étaient chargés par la reine d'enlever tous les coffres et les effets qu'elle avait laissés à la campagne, et ils apportaient à Odette les instructions de sa maîtresse pour l'emballage et les préparatifs du départ.

« La reine compte, disait dame Philiberte, s'en retourner en France pour passer l'hiver auprès de sa belle-sœur, Madame Isabelle de France, pendant que Monseigneur son frère combat au nom du roi en Languedoc et en Gascogne contre les chevauchées de my lord Derby. »

Suivaient les ordres de la reine pour l'entretien de l'hôpital et le soin des pauvres; mais un désir nouveau s'était emparé de l'âme d'Odette, en lisant la lettre de dame Philiberte; elle voulait retourner en France, revoir encore une fois Hennebon, et puis entrer dans un couvent de Carhaix ou de Nantes, afin de vivre et de mourir le plus près possible du lieu où était mort Aubry. Le souvenir de la patrie, l'amour et la douleur qui s'étaient assoupis sans s'effacer dans le fidèle cœur de la jeune Bretonne s'étaient réveillés avec une insurmontable puissance; elle courut dans la chambre du vieux prêtre d'un pas si rapide, qu'il s'écria en la voyant entrer, avant même d'avoir remarqué ses yeux brillants et son teint animé :

« Qu'est-il arrivé, mon enfant? et qui vous rend le cœur si joyeux? »

Odette hésitait; au moment de répondre, un remords l'avait saisie : si elle s'en allait, si elle retournait en France, comme elle en avait le désir, le vieux chapelain resterait seul; il mourrait seul. Il répéta sa question :

« Madame part pour la France, dit-elle en balbutiant

— Et elle veut vous emmener? demanda le vieillard, fixant

sur elle des regards pénétrants. Que le saint nom de Dieu soit béni! J'avais pensé à vous remettre entre ses mains, en me sentant mourir, et voici qu'il vous veut renvoyer en notre patrie pour l'y servir en paix jusqu'à la fin de vos jours. »

Odette se laissa tomber à genoux près du fauteuil du vieillard :

« Vous êtes bon, mon Père, dit-elle, et vrai disciple de Notre-Seigneur Jésus-Christ; je ne suis qu'une ingrate au cœur oublieux, car Madame ne me demande pas, et je ne pensais qu'à vous quitter pour retourner en France. Mais je n'irai pas, je resterai tant que vous aurez besoin de moi. »

Le vieillard l'écoutait attentivement; il se redressa dans son fauteuil :

« Sur votre obéissance, vous irez, » dit-il avec l'accent de commandement qu'il n'avait jamais oublié. « Quand il a plu à Dieu notre Seigneur de faire la solitude autour de moi, il y a subvenu dans sa miséricorde en se donnant lui-même à mon âme; s'il m'a suffi pendant ma longue vie, il me suffira bien à l'heure de la mort; vous resteriez seule ici après moi, et je ne vous y laisserai point demeurer. Vous allez écrire à Madame les paroles que je vous dicterai, afin qu'elle vous emmène avec elle au doux pays de France que plus ne reverrai. »

Odette baissa la tête; le sage dévouement du vieillard avait vaincu ses derniers scrupules, elle permettait à son cœur de battre joyeusement à l'idée de revoir la France, d'entendre parler français; peut-être retrouverait-elle les parents d'Aubry au village de Montfort. Elle écrivit d'une main tremblante les paroles du vieux prêtre, puis elle attendit, en redoublant ses soins à l'hôpital et parmi les serfs du domaine.

La réponse de la reine ne tarda pas; elle écrivait de sa propre main à son chapelain, autorisant volontiers Odette à venir la rejoindre, « puisqu'un couvent de Bretagne lui plaît davantage que ma maison, » disait-elle. Le prêtre sourit :

« Or, voit-on bien qu'elle n'a jamais aimé! « disait-il entre ses dents; lui qui aimait Odette comme son enfant, il la laissa partir sans un mot de retour sur lui-même, sans un

soupir de regret, encourageant et soutenant jusqu'au bout la pauvre orpheline, dont le cœur défaillait au moment d'entreprendre ce grand voyage pour tenter une nouvelle phase de la vie. Mais lorsque les derniers adieux furent échangés et que le dernier mulet de la longue cavalcade eut disparu dans les replis de la forêt, le vieillard referma tristement la petite fenêtre de sa chambre, et tendant les mains vers le crucifix, car il ne pouvait plus s'agenouiller :

« Maintenant, mon Dieu, je puis mourir ! » murmura-t-il.

Odette n'était pas encore arrivée en France, que son vieil ami avait rendu le dernier soupir.

Le cortége de la reine de Bohême était magnifique en cette occasion, car son mari, Jean de Luxembourg, l'accompagnait en France. Les guerres et les bruits de guerre avaient recommencé ; les chevauchées du comte de Derby, en Gascogne, avaient si fort inquiété le roi Philippe, qu'il avait envoyé son fils, le duc de Normandie, à la tête d'une armée considérable, pour s'opposer à ses entreprises. Le comte de Montfort s'était enfui du Louvre, où il avait été si longtemps retenu, et il était allé retrouver à Windsor le roi Édouard. Revenu un instant en Bretagne auprès de sa femme, il était retourné en Angleterre, où il venait de mourir, au moment où la reine de Bohême arrivait à Paris ; mais la mort de son mari n'avait pas déconcerté Jeanne de Montfort plus que n'avait fait sa longue captivité :

« Ci Monseigneur était mort pour nous depuis quatre ans, dit-elle, et voilà mon fils qui devient grand. »

Elle était puissamment soutenue par les Anglais et elle avait remporté plusieurs victoires sur Charles de Blois :

« Ci la trouverez à Hennebon, si y allez bientôt, ma mie, » dit dame Philiberte à Odette.

La jeune Bretonne pâlit :

« Si Dieu plaît qu'il y ait une trêve, je m'en irai aussitôt en mon pays, dit-elle, mais je ne saurais chevaucher seule par les chemins en ces temps de guerre. »

Et elle passa l'hiver à l'hôtel de Bourbon. Le retour en France, le doux son de la langue maternelle avaient un peu calmé l'ardeur de ses désirs :

« Quand j'entendrai parler breton, je serai tout a fait contente, » se disait-elle.

Aubry n'avait pas eu, comme Odette, une mère française, et il n'avait jamais su le français.

Le printemps était venu, mais nul ne songeait à faire trêve. Madame Isabelle de France prenait plaisir aux fêtes et aux tournois que donnait le roi son frère. Pour se distraire en l'absence de son mari, elle y entraînait souvent sa belle-sœur, qui cette fois n'avait point d'hôpital à l'hôtel; mais la reine cédait à regret et non sans remords :

« Je ne sais pourquoi, mais le cœur me dit que nous avançons vers de rudes traverses, disait-elle, et mieux vaudrait faire pénitence que s'amuser dans les fêtes. »

Mais Madame Isabelle se mettait à rire:

« Quand les Anglais viendraient, croyez-vous qu'ils aient toute la puissance de France, disait-elle, et mon frère n'a-t-il pas bon droit? »

Et elle appelait dame Philiberte pour revêtir la reine de ses plus beaux atours.

Le roi d'Angleterre venait de prendre terre à la Hogue, résolu, disait-il, de vider en cette campagne la question de son héritage avec Philippe de Valois. C'était le 18 juillet 1346, et comme le roi Édouard mettait le pied sur le rivage, « il tomba si rudement, dit Froissart, que le sang lui vola hors du nez. Là-dessus ses chevaliers, qui près de lui étaient, le relevèrent et lui dirent :

— Cher sire, retirez-vous en votre nef, et ne venez à présent à terre, car voici un petit signe pour vous.

— Dont répondit le roi, sur-le-champ et sans délai: Pourquoi? C'est un très-bon signe, car la terre me désire. »

Et de cette réponse furent tous très-réjouis.

On était fort animé à Paris, autour du roi Philippe; non-seulement ses grands vassaux s'empressaient à le rejoindre de tous les points du territoire, excepté ceux qui avaient déjà affaire aux Anglais en leur pays, mais le roi de Bohême et son fils Charles, roi des Romains, empereur élu d'Allemagne, le comte Jean de Hainault, le duc de Lorraine avaient pris parti pour le roi de France et se préparaient à marcher avec

lui contre les Anglais. Chaque jour apportait la nouvelle d'importants ravages en Normandie; le roi Philippe et son armée venaient de se mettre en campagne, car les Anglais approchaient de Paris et on s'effrayait dans la capitale, déjà les parties des halles approvisionnées d'ordinaire par la Normandie et la région attenante de l'Ile de France se trouvaient médiocrement pourvues de denrées; la halle du Châtelet, où se vendaient les bœufs, était presque vide, et les bourgeois encombraient les églises, priant Dieu et sainte Geneviève de défendre la bonne ville de Paris.

Dans cet effroi général, les âmes pieuses redoublaient de bonnes œuvres, espérant s'attirer la faveur de Dieu; la reine de Bohême, troublée dans sa conscience par les divertissements inaccoutumés auxquels elle avait pris part, allait en pèlerinage d'église en église, distribuant des aumônes aux pauvres qui encombraient les porches, et réunissant de nouveau dans une salle de l'hôtel de Bourbon les malades et les infirmes que lui indiquaient les prêtres. Madame Isabelle n'avait aucune objection aux dévotions de sa belle-sœur :

« Pourvu, disait-elle, que vous ne me demandiez pas de soigner avec vous ces vilains! Odette peut bien faire son salut et le mien! » ajoutait-elle en riant, et elle accordait gracieusement toutes les demandes que faisait la jeune Bretonne en faveur des pauvres et des malades recueillis dans le palais.

XIV

Pendant qu'on priait à Paris dans les églises, les deux rois s'étaient enfin rencontrés en Picardie; Édouard avait enlevé le gué de Blanchetache sur Godemar du Fay, chargé par Philippe de Valois de défendre le passage; il venait de se camper

aux limites de la forêt de Crécy, en Ponthieu, à cinq lieues d'Abbeville, où se trouvait le roi de France; ses troupes étaient fatiguées, le roi d'Angleterre résolut d'attendre l'ennemi pour donner la bataille, malgré la disproportion de ses forces.

« Prenons ci place de terre, dit-il, car je n'irai pas plus avant, si aurai vu mes ennemis et bien y a cause que je les attende; car je suis sur l'héritage de madame ma mère, qui lui fut donné en mariage; si le veux défendre contre mon adversaire Philippe de Valois. »

On lui obéit; les tentes furent plantées, le camp anglais se forma en plein champ; les Français n'avaient pas bougé d'Abbeville; le roi savait qu'Édouard s'était arrêté près de Crécy et semblait l'attendre; il en était fort joyeux, et dit que s'il plaisait à Dieu, le lendemain ils se combattraient. C'était le vendredi 25 août, et le roi de France convoqua à souper en son hôtel, à Abbeville, tous les grands seigneurs de son armée, leur faisant belle chère, et les priant qu'ils fussent tous amis et courtois sans envie, sans haine et sans orgueil, et chacun le lui promit. La fête continua joyeusement et il était tard quand les seigneurs français se retirèrent en leur logis. Pendant qu'ils buvaient et devisaient, le roi Édouard était à genoux en son oratoire, priant Dieu qu'il le laissât le « lendemain sortir de la besogne à son honneur, s'il advenait qu'il eût à combattre. »

Au point du jour, le roi d'Angleterre était à l'église avec son fils, le prince de Galles, pour assister au service divin et communier. En sortant de l'office, Édouard indiqua l'ordre du combat, et forma ses trois corps de bataille. Lorsqu'ils furent ordonnés, et que chaque comte, baron et chevalier sut ce qu'il avait à faire, « le roi d'Angleterre monta sur un petit palefroi, un bâton blanc en sa main, accompagné de ses maréchaux, et puis alla tout le pas de rang en rang, en admonestant et priant tous ses seigneurs qu'ils se voulussent entendre et penser à garder son honneur et défendre son droit, et leur disait ces paroles en riant, si doucement et de si joyeuse mine, que qui eût été tout déconforté se fût réconforté en l'écoutant et regardant. Et quand il eut ainsi visité toutes

ses batailles, et prié les gens de bien faire la besogne, il était environ midi, et se retira en sa bataille ordonnant que toutes gens mangeassent à leur aise et bussent un coup. Quand ainsi fut fait, tous revinrent en leurs batailles, ainsi qu'ils étaient ordonnés par les maréchaux, et s'assirent tous à terre, leurs bassinets et leurs arcs devant eux, se reposant pour être plus frais et dispos quand leurs ennemis viendraient, car telle était l'intention du roi d'Angleterre, que là il attendrait son adversaire, le roi de France, et se combattrait à lui et à sa puissance. »

Le roi Philippe s'était levé aussi de grand matin, et il avait entendu la messe; tous ses seigneurs étaient autour de lui; les hommes d'armes étaient logés dans les villages entourant Abbeville; plusieurs capitaines étaient même postés à Saint-Riquier. L'armée du roi de France comptait, dit-on, plus de soixante mille hommes; celle des Anglais s'élevait à vingt-cinq mille hommes tout au plus, mais le roi Philippe avait dans ses rangs dix mille Génois et une quantité de soldats des communes enrôlés sans ordre parmi ses troupes. « Les chemins en étaient couverts entre Abbeville et Crécy, et dès que le roi se mit en marche, comme ils étaient encore à trois lieues des ennemis, les bourgeois tirèrent leurs épées, criant : « A la mort! à la mort! » et on ne voyait encore personne. »

Les chevaliers avançaient au milieu de cette cohue, sans ordonnance et sans instructions; quelques-uns des conseillers de Philippe s'en émurent :

« Sire, dirent-ils, il serait bon que vous fissiez entendre à ordonner vos batailles, et que vous fissiez passer devant tous les gens de pied, afin qu'ils ne soient point foulés de ceux de cheval, et que vous envoyiez trois ou quatre de vos chevaliers chevaucher en avant, pour voir vos ennemis et en quel état ils sont. »

Ces paroles plurent au roi, qui envoya quatre chevaliers qui chevauchèrent « si avant qu'ils approchèrent des Anglais et purent bien imaginer leur affaire, et les Anglais virent bien qu'ils étaient venus là pour les voir, mais ils n'en firent semblant et les laissèrent en paix revenir. »

Les quatre chevaliers rejoignirent bientôt le roi de France et les seigneurs de son conseil qui chevauchaient le petit pas en les attendant.

« Quelle nouvelle? » dit aussitôt Philippe; et comme aucun des chevaliers ne voulait parler devant son compagnon, le roi ordonna de s'expliquer au Moine de Basèle, qu'on tenait alors pour l'un des plus vaillants chevaliers du monde, et qui plus avait travaillé de son corps, et était ce chevalier au roi de Bohême qui s'en tenait pour bien paré quand il l'avait auprès de lui.

« Sire, dit le Moine de Basèle, je parlerai, puisqu'il vous plaît, sous la correction de mes compagnons; les Anglais sont arrêtés en trois batailles et ne font nulle mine qu'ils doivent fuir; si conseillé-je, pour ma part, que vous fassiez loger tous vos gens dans les champs, pour cette journée, afin que l'arrière-garde ait le loisir d'arriver; avant que vos batailles puissent être ordonnées, il sera tard, et votre monde sera las, tandis que vos ennemis seront frais et reposés; au matin, vous aurez eu le loisir d'aviser vos ennemis et voir par quel côté il les faudra combattre, car soyez sûr qu'ils nous attendront. »

Ce sage conseil plut au roi Philippe, et les maréchaux chevauchèrent aussitôt, l'un devant, l'autre derrière, disant aux porte-étendards :

« Arrêtez bannières, de par le roi, au nom de Dieu et de monseigneur saint Denis. »

Les premiers s'arrêtèrent à cet ordre, mais les derniers chevauchaient plus avant, disant qu'ils ne voulaient pas prendre rang à la queue, et qu'ils passeraient jusqu'aux premiers. Quand ceux ci se virent rejoints par leurs compagnons, ils avancèrent à leur tour; le roi Philippe avait prudemment agi la veille au soir en faisant promettre à ses seigneurs d'être bons amis, sans envie, ni orgueil; mais nul ne tenait sa promesse, et personne ne suivait le conseil du bon chevalier, le Moine de Basèle. Le roi ni ses maréchaux ne pouvaient se faire entendre, encore moins obéir, « car il y avait là, dit Froissart, si grands gens et en si grand nombre de grands seigneurs, que chacun voulait montrer sa puissance. »

On avançait donc toujours, sans ordre de bataille, sans chefs, sans instructions, les gens de pied poussés par les cavaliers, et les chevaliers confondus avec les hommes d'armes, ne sachant même plus retrouver leur suite. Les champs disparaissaient derrière l'immense armée, déjà les sombres masses de la forêt se détachaient à l'horizon. « Les Anglais! » s'écrièrent les premiers, et en apercevant l'armée si près d'eux, ils commencèrent à reculer effrayés de leur désordre et de l'imprudence de leur chevauchée. Ceux qui étaient derrière crurent que l'avant-garde avait déjà combattu et se repliait en déroute; la confusion augmentait à chaque instant; le roi vit bien que l'heure était venue de combattre sans retard, d'ailleurs « le sang lui muait dans les veines, car il haïssait les Anglais, » dit Froissart, il cria donc à ses maréchaux :

« Faites passer nos Génois et commencez la bataille, au nom de Dieu et de monseigneur saint Denis. »

Les Génois étaient las, ils avaient fait près de six lieues à pied, tout armés et portant leurs arbalètes; ils ne se sentaient pas en humeur de combattre, et ils dirent à leurs commandants qu'ils n'étaient pas ordonnés pour faire de grands exploits. Ces paroles volaient de rang en rang, et arrivèrent jusqu'au comte d'Alençon qui « en fut durement courroucé et dit :

« On se doit bien charger de telle ribaudaille qui manque au besoin. »

Pendant que les Génois hésitaient et tardaient, bandant lentement leurs arbalètes, le ciel s'obscurcit tout d'un coup, et la pluie commença mêlée de tonnerre et d'éclairs. « Et devant cette pluie, par-dessus les batailles, avait volé si grand'foison de corbeaux que sans nombre, et démené le plus grand tempête du monde, et disaient certains sages chevaliers que c'était signe de grande bataille et d'effusion de sang. »

Lorsque le ciel s'éclaircit et que l'air redevint serein, le soleil frappait dans les yeux aux Français et les Anglais l'avaient par derrière. Ils s'étaient tranquillement levés à la vue de l'ennemi, sans bouger de la place qui leur était assignée dans

chaque bataille; le corps du prince de Galles en avant, avec les archers rangés devant en guise de herse, et ils attendaient l'assaut de l'ennemi.

Les Génois s'étaient rassemblés et on leur donna l'ordre d'avancer. « Ils commencèrent par crier si très-haut que ce fut merveille, et le firent pour ébahir les Anglais, mais les Anglais se tinrent tous cois, ni oncques n'en firent semblant. Secondement encore une fois crièrent-ils ainsi, et puis allèrent un petit pas en avant et les Anglais se tinrent encore tous cois sans mouvoir. Enfin ils crièrent encore haut et clair, et passèrent avant, puis tendirent leurs arbalètes et commencèrent à tirer. » Alors les archers anglais firent un pas à leur tour, et une grêle de flèches tomba à la fois sur les Génois « si uniement que ce semblait neige, les Génois qui n'avaient pas appris à trouver tels archers que ceux d'Angleterre, surtout ces flèches qui leur perçaient la tête, bras et visages, furent bientôt déconfits ; » les uns coupaient la corde de leurs arbalètes, les autres les jetaient à terre, et tous reculaient pour s'enfuir. Mais derrière eux se trouvait une rangée d'hommes d'armes; le roi Philippe, indigné de la mollesse de ses mercenaires, s'écria avec colère :

« Or, tôt, tuez toute cette ribaudaille qui nous empêche la voie sans raison. »

Les gens d'armes ne se le firent pas dire deux fois, en vain les Génois s'attachaient aux freins de leurs chevaux, à leurs étriers, à leurs armures; ils frappaient d'estoc et de taille sur les malheureux qui tombaient en grand nombre pour ne se plus relever. « Et toujours tiraient les Anglais en la plus grande presse qui rien ne perdaient de leurs flèches, car ils frappaient au corps ou dans les gens et les chevaux qui tombaient, et qui ne pouvaient ensuite être relevés que par force et par grand aide de gens. »

Pendant que les hommes d'armes s'ouvraient un sanglant chemin à travers les rangs des Génois, frappant leurs alliés avant leurs ennemis, le roi de Bohême, entouré de ses gens, entendit que la bataille était commencée :

« Comment se porte l'ordonnance de nos gens? dit-il au Moine de Basèle qui se tenait à côté de son cheval.

— Monseigneur, dit le chevalier d'une voix triste, les Génois sont déconfits et le roi a commandé de les tuer; si entre nos gens et eux est si grand désordre que merveille, car ils tombent et trébuchent les uns sur les autres et nous empêchent grandement.

— Ah ! répondit le roi de Bohême, c'est un petit signe pour nous. Où est messire Charles, mon fils?

— Monseigneur, nous ne savons, repartirent les chevaliers, mais nous croyons qu'il est quelque part à se combattre. »

Le roi aveugle leva un instant vers le ciel ses mains gantées de fer, puis les laissant retomber sur le cou de son cheval :

« Seigneurs, dit-il, vous êtes mes hommes, mes amis, et mes compagnons d'armes; à la journée d'huy, je vous prie et requiers très-spécialement que vous me meniez si avant que je puisse donner un coup d'épée. »

Les chevaliers se regardèrent, ils savaient tous ce que le roi leur demandait, mais, dit Froissart, « ils aimaient son honneur et leur avancement et le lui accordèrent, » puis se liant par les freins de leurs chevaux tous ensemble, de peur de perdre leur souverain dans la presse, ils le mirent tout en avant selon son désir, et s'en allèrent sur leurs ennemis.

Ils avançaient impétueusement de tout le poids de leurs chevaux lourdement armés, conduits par un aveugle intrépide; les rangs des Anglais s'ouvrirent devant eux, « et alla si avant le bon roi Jean, qu'il frappa un coup d'épée, voire trois, voire quatre, et combattit moult vaillamment, et aussi firent tous ceux qui étaient avec lui pour l'accompagner, et si bien le suivirent, et si avant se jettèrent sur les Anglais que tous y demeurèrent, ni oncques nul ne partit, et furent trouvés le lendemain sur la place autour de leur seigneur, et leurs chevaux tous attachés ensemble. » Nul ne fut rapporté à l'hôtel de Bourbon pour être soigné par madame la reine et sa fidèle Odette.

Pendant que Jean de Luxembourg se faisait tuer pour la querelle du roi de France, son fils, le roi des Romains, était venu moult ordonnément jusqu'en la bataille; mais quand il

vit que la chose allait mal pour eux, il se retira et « ne sais quel chemin il prit, » dit le chroniqueur. Les bons chevaliers n'en usaient pas ainsi, ils chevauchaient toujours plus avant et « avaient plus cher à mourir de peur qu'une vilaine fuite leur fût reprochée. » Le porte-étendard du comte Jean de Hainault, le sire de Senzelles, avait traversé de part en part les rangs des Anglais, et était arrivé de l'autre côté grièvement blessé; il était tombé en un fossé et y serait mort sans remède, si son page, qui l'avait poursuivi en tournant l'ennemi, ne fût venu lui amener un nouveau cheval; mais sachez que le sire de Senzelles ne revint pas en arrière par le chemin qu'il avait fait aussi; à vrai dire, il ne l'aurait pu.

Les grands seigneurs français combattaient vaillamment, ils avaient rompu les rangs des archers et en étaient venus aux mains avec leurs ennemis; la bataille du prince de Galles était rudement attaquée, le roi l'avait entouré de la fleur de sa chevalerie et la bataille des comtes de Northampton et d'Arundel était venue à son aide, mais le roi Édouard se tenait un peu à l'écart; les chevaliers qui entouraient le jeune prince envoyèrent un message à son père.

« Monseigneur, dit-il, les Français combattent moult aigrement, et le prince, votre fils, aura beaucoup à faire si cet effort dure longuement; le comte de Warwick et les autres seigneurs qui combattent près de lui vous prient de les venir conforter et ôter de leur péril. »

Le roi regarda le chevalier qui s'appelait messire Thomas de Warwick :

« Messire Thomas, dit-il, mon fils est-il mort ou renversé, ou si blessé qu'il ne se puisse aider?

— Nenni, monseigneur, à Dieu ne plaise, dit le chevalier, mais il est en dure passe d'armes et aurait bien besoin de votre aide.

— Messire Thomas, dit Édouard, retournez vers ceux qui vous ont envoyé et dites-leur, de par moi, qu'ils ne m'envoyent chercher pour aucune adventure qui leur advienne, tant que mon fils est en vie, et que je leur mande qu'ils laissent l'enfant gagner ses éperons, car je veux, si Dieu l'a

ordonné, que la journée soit sienne et que l'honneur lui en demeure et à ceux auxquels je l'ai baillé en charge. »

Le chevalier retourna vers ses chefs avec cette réponse; mais déjà l'effort des Français avait diminué; le roi Philippe voyait avec désespoir ses gens se fondre comme la neige sous les épées des Anglais, et il chevauchait plus avant dans l'espoir de rejoindre son frère, le comte d'Alençon et le comte de Flandre qui combattaient encore la bataille du prince de Galles; mais le comte Jean de Hainault avait vu tomber les deux seigneurs; il saisit le frein de son cheval et força le roi à regarder autour de lui, les rangs s'éclaircissaient de plus en plus. De cette foule de chevaliers et d'hommes d'armes qui s'étaient rués sur le champ de bataille, une poignée seulement restait encore debout :

« Sire, dit le comte Jean, venez vous-en, il en est temps, ne vous faites pas tuer inutilement ; si vous avez perdu cette fois, vous recouvrerez une autre. »

Et il l'entraîna comme par force loin du funeste lieu où gisaient tant de nobles seigneurs. Quatre barons seulement les accompagnaient, et si les ennemis les eussent poursuivis, le roi de France eût pu tomber entre les mains de son adversaire, mais les Anglais se réjouissaient de leur victoire ; ils n'avaient point bougé de leur place ni couru sur les fuyards.

XV

Le malheureux roi allait chevauchant et « se lamentant en complaignant ses gens, » et s'en vint jusqu'au châteeu de Braye. La porte était fermée et le pont-levis relevé, lorsque les six chevaliers demandèrent à entrer. On savait déjà l'issue

de la bataille, et le châtelain, quittant le souper qu'on venait de lui servir, monta sur les remparts.

« Qui est là et heurte à cette heure? » demanda-t-il d'une voix forte.

Le comte Jean de Hainault avait fait un pas en avant, le roi l'arrêta :

« Ouvrez, dit-il, c'est l'infortuné roi de France. »

Le sire courut aussitôt aux portes, le pont fut abaissé et le roi entra. Il était épuisé, son casque et sa cuirasse portaient les traces du combat; il avait eu deux chevaux tués sous lui, et depuis le matin il n'avait rien mangé. Il était assis près de la table du souper tandis que la châtelaine s'empressait à faire apporter du vin et les mets les plus délicats que pût fournir sa maison; il avait caché sa tête dans ses mains, nul n'osait lui parler. Quand le repas fut servi, le comte Jean toucha légèrement l'épaule du roi; il tressaillit, et se relevant brusquement, il laissa voir son visage inondé de larmes.

« Ci ai laissé là mon frère et grand nombre de mes meilleurs amis et compagnons, » dit-il.

Les chevaliers étaient tristes comme lui; ils ne mangeaient guère, quelque las qu'ils fussent. Sur le minuit, le roi repartit, ne voulant risquer de se faire prendre dans un château, et ils chevauchèrent jusqu'à Amiens. Là le roi s'arrêta et dit qu'il n'irait pas plus avant sans savoir la vérité de ses gens, lesquels étaient demeurés et lesquels étaient échappés. Et il envoya un chevalier vers la reine sa femme à Paris qui vivait en grande inquiétude, ainsi que sa belle-sœur la duchesse de Bourbon, et sa cousine la reine de Bohême.

Pendant que le faible cortége du roi fugitif s'acheminait vers Amiens, le roi d'Angleterre était descendu de l'éminence qu'il avait occupée tout le jour, sans avoir même mis son casque. La nuit était venue; on n'entendait plus crier, ni appeler, ni nommer aucune enseigne ni aucun seigneur; on venait d'allumer des torches et des fagots sur le champ de bataille; le jeune prince était encore au milieu des barons qui l'avaient si vaillamment servi; son père s'avança vers lui et le prit dans ses bras.

« Beau fils, dit-il, que Dieu vous donne bonne persévérance; vous êtes mon fils, car loyalement vous vous êtes acquitté et êtes digne de tenir terre. »

Le jeune homme tout ému s'agenouilla et baisa la main de son père.

« Ci vous dois-je ce que je suis, » dit-il modestement.

Le roi Édouard avait défendu toute réjouissance pendant qu'on pleurait à Paris, et les Anglais se félicitaient sans bruit dans leur camp. La douleur était vive en France; la belle apparence de l'armée, la vaillance des seigneurs qui la commandaient, la supériorité du nombre, le bon droit du roi Philippe avaient donné confiance aux plus timides; peu de gens avaient compris la suprême importance d'un chef habile et d'une volonté unique dans une guerre acharnée. L'hôtel de Bourbon était plongé dans le deuil; la reine de Bohême perdait à la fois son mari et son trône; la duchesse de Bourbon pleurait son père, le comte d'Alençon; elle voyait la couronne chanceler sur le front du roi Philippe, et elle était inquiète du sort de son mari guerroyant toujours en Gascogne. Odette allait d'une princesse à l'autre, leur offrant à toutes deux le trésor de consolations qu'elle avait puisé dans l'amour de Dieu et le service des pauvres; mais tout en se plongeant dans les pratiques de piété, ni Béatrix de Bourbon, ni Isabelle de France n'en comprenaient le sens caché et les douceurs secrètes; elles pleuraient les joies et les biens de la terre sans voir s'ouvrir le ciel.

« Que me reste-t-il ici-bas? disait la reine à sa fidèle suivante, je n'ai point d'enfants; ceux de mon mari m'ont toujours détestée, et certes, je ne retournerai pas en Bohême pour m'exposer à leurs dédains. Je veux fonder un couvent, Odette, dans les terres de mon apanage; tu y viendras avec moi, nous te ferons supérieure et je serai sœur Béatrix. »

Odette sourit, elle regardait malicieusement la reine embéguinée dans ses voiles de veuve.

« Ci m'en irai-je bientôt au couvent de Carhaix, dit-elle, où je ferai mon noviciat; quand madame aura fondé sa maison, elle me rappellera s'il lui plaît.

— Ce sera dès que je pourrai m'en aller en mes terres, repartit la reine ; mais veux-tu me quitter déjà, Odette?

— Madame m'a retenue bien longtemps, dit la jeune fille en levant sur elle des yeux pleins de larmes ; je languis de revoir ma Bretagne, et les chemins où j'ai passé naguère. Madame Jeanne de Penthièvre retourne à Nantes, et elle me prendra en sa suite, si madame veut. »

La reine rougit.

« Tu ne m'as jamais aimée, » dit-elle avec dépit.

Odette était parfaitement sincère.

« Je n'aurais osé, » dit-elle ; puis elle ajouta plus bas : « J'ai tous les jours prié Dieu pour madame. »

La reine lui fit signe de sortir ; lorsqu'elle se trouva seule, elle appuya son front contre le dossier sculpté de son grand fauteuil.

« Quand trouverai-je à donner mon cœur? » murmurait-elle.

C'était un mois après la bataille de Crécy, à la fin de septembre ; le cortége de Jeanne de Penthièvre traversait la plaine des environs de Nantes ; les chevaux étaient las, la journée avait été longue, on avançait lentement. Odette, les yeux voilés de larmes, le cœur agité d'émotions diverses, contemplait ces champs qu'elle avait parcourus naguère dans la joie de la jeunesse et de l'espérance. Tout à coup elle aperçut dans le lointain une maisonnette surmontée d'une croix ; la porte était entr'ouverte, une femme, debout sur le seuil, sonnait une petite cloche ; à ses pieds jouait un enfant. Odette reconnut Marie ; rien n'avait changé dans la maisonnette du lépreux, l'amour avait persisté comme la souffrance ; Eudes était toujours là, malade comme par le passé, plus malade sans doute, mais Marie ne l'avait point quitté et Dieu lui avait laissé son enfant. Odette leva les yeux au ciel. La vue de Marie lui avait rendu le courage.

« Elle n'a point abandonné son mari, se disait-elle ; le Dieu qui m'a rachetée sur la croix ne m'abandonnera pas non plus. »

Et ce fut le cœur plein de paix et de confiance qu'elle entra le lendemain au couvent.

Elle était à Carhaix depuis plusieurs mois, et toutes les religieuses l'aimaient déjà, lorsqu'elle demanda à la supérieure la faveur de franchir un jour l'enceinte. Suivie d'une sœur plus âgée, elle prit le chemin qui conduisait à Hennebon. A chaque instant elle s'arrêtait, regardant autour d'elle, comme si elle recueillait ses souvenirs; enfin elle tomba à genoux près d'un rocher qui s'élevait abruptement au milieu de la lande. Les hommes d'armes qui accompagnaient Gautier de Manny dans la chevauchée qui avait coûté si cher à Odette, avaient raconté qu'Aubry était venu tomber à côté de cette pierre. Odette y resta longtemps, prosternée comme au pied d'un tombeau; lorsqu'elle se releva son front était serein.

« Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant? » disait-elle à demi-voix, et elle regardait le ciel.

Absorbée par ses souvenirs amers et doux, Odette n'apercevait pas un homme d'armes qui marchait depuis un moment sur le bord du chemin à côté d'elle; le voile de la novice était baissé, mais sa tournure, sa démarche, le léger murmure qui s'échappait de ses lèvres avaient attiré l'attention du voyageur; la vieille religieuse, inquiète, agitée, pressait le pas, et elle eût voulu hâter les mouvements de la jeune fille, mais comme elle lui prenait la main pour l'entraîner, le vent souleva un instant ses coiffes; l'homme d'armes fit un pas en avant, il tendait les bras.

« Odette! » s'écria-t-il.

Elle avait tressailli à ce nom et, chancelante, elle vint tomber à genoux devant celui qui l'appelait. Elle semblait rêver; ses yeux, tantôt attachés sur Aubry, tantôt fixés sur le ciel, étaient baignés de larmes.

« Pourquoi cherchez-vous parmi les morts celui qui est vivant! répétait-elle, vivant, vivant! »

Et le brave soldat la relevait doucement.

« Vivant et homme libre! Je te cherche depuis cinq ans.

– Et moi, je t'attends depuis cinq ans! » murmurait-elle, comprenant à peine son bonheur.

Aubry se vantait; il n'avait pas été toujours libre de chercher celle qu'il aimait; recueilli par les Français qui l'avaient blessé et qui avaient admiré son dévouement, il avait langui



Elle vint tomber à genoux devant celui qui l'appelait. (Page 80.)

longtemps dans la prison de Carhaix; la ville avait été reprise par les Bretons assistés des Anglais, lorsque le roi Édouard était venu guerroyer en Bretagne à l'aide de la comtesse Jeanne; Gautier de Manny avait retrouvé, dans la place qu'il venait d'enlever, le fidèle homme d'armes qu'il avait si sincèrement regretté. Il l'avait emmené avec lui en Angleterre; puis, lorsque le chevalier était revenu en France avec le roi Édouard, il avait assez enrichi son serviteur pour que celui-ci pût acheter sa franchise de la comtesse de Montfort. Depuis lors, Aubry cherchait Odette; il avait entendu les récits les plus divers; elle s'était mariée en Bohême, elle y était morte dans un couvent en odeur de sainteté; elle avait pris la peste en soignant les malades à l'hôtel de Bourbon; Madame Isabelle de France l'avait fait épouser à son sénéchal, et Aubry cherchait toujours; attiré par un instinct secret, il était revenu à Carhaix, près du lieu où il avait tant souffert et pour lequel Odette éprouvait le même attrait.

Tout le couvent savait l'histoire d'Odette; la vieille religieuse s'essuyait les yeux sur le bord de la route, et lorsque la jeune fille rayonnante, transfigurée, entra au parloir avec Aubry, la supérieure les accueillit tous les deux avec un sourire et leur donna sa bénédiction. Leur mariage fut béni dans la chapelle du couvent; Aubry n'admit que les plus brefs délais.

« Elle m'échapperait encore, » disait-il.

Le même jour, Béatrix de Bourbon, la reine douairière de Bohême, épousait à Paris messire Eustache de Grancey, jeune seigneur bourguignon, et, cette fois, elle avait donné son cœur.

Jeanne de Montfort guerroyait toujours, et Jeanne de Penthièvre arrivait pour lui tenir tête, au lieu de son mari battu et prisonnier. C'était entre deux femmes qu'allait continuer la guerre de Bretagne, plus âpre et plus cruelle que jamais. Odette et Aubry étaient désormais à l'abri dans leur paisible chaumière, ils n'avaient plus à craindre que les chevauchées des chevaliers ou le pillage des soldats.

« Je te défendrai, » disait Aubry lorsque Odette tremblait au récit des combats sans cesse renaissants.

Elle levait sur lui des yeux confiants.

« De comtesse en reine, de Bretagne en France, de France en Bohême, Dieu m'a ramenée auprès de toi, il nous gardera lui-même, mon Aubry ! » disait-elle.



QUELQUE CHOSE DE GRAND

L'ENFANCE DES PASCAL

(1631-1646)

QUELQUE CHOSE DE GRAND.

L'ENFANCE DES PASCAL.

(1631-1646.)

CHAPITRE I.



LES passants qui circulaient dans la ville de Clermont-Ferrand, au mois de mai 1631, remarquaient une grande agitation autour de la maison de M. Étienne Pascal, président à la Cour des aides. Les portes étaient ouvertes, les domestiques entraient et sortaient, on entendait à l'intérieur des bruits confus; les curieux s'arrêtaient regardant aux fenêtres; une jeune fille, grande et belle, mais encore enfant, donnait ses ordres avec une fermeté précoce; les serviteurs détachaient les rideaux, emballaient les porcelaines et le linge; les murailles étaient nues, les portraits de famille avaient déjà été enlevés; les spectateurs disaient:

« Qu'arrive-t-il donc à M. le

Président? Ce n'est pas pour s'en aller à sa campagne qu'il fait pareil déplacement; il faut qu'il songe à un bien grand voyage; Mlle Pascal est fort affairée là dedans; » et on s'éloignait en plaignant la jeune fille privée de sa mère et chargée de soins au-dessus de son âge.

Parmi les curieux qui s'étonnaient et qui passaient se trouvaient des gens mieux instruits, qui ne dédaignaient pas de jeter un coup d'œil dans la maison de M. Pascal, mais qui s'arrêtaient ensuite pour discourir à leur aise. Le temps était beau, le ciel pur; l'air du printemps circulait dans les rues, venant à pleines bouffées des montagnes qui s'élevaient majestueusement à l'horizon; la riche plaine qui s'étendait à leurs pieds, couverte de verdure et de troupeaux, enchantait jusqu'aux regards distraits des bourgeois qui discutaient entre eux la résolution étrange de M. le Président.

« Me direz-vous pourquoi il a vendu sa charge et s'en va à Paris? disait un gros personnage, marchand retiré et n'ayant plus rien à faire qu'à espionner ou à blâmer les actions de ses voisins.

— On raconte qu'il veut élever en son particulier son fils unique, repartit son interlocuteur, dont la robe noire et le sac de papiers indiquaient la profession, mais nous autres de la loi n'en croyons rien; il a eu maille à partir avec M. le premier président qui n'était pas de son avis sur une cause importante, celle des Fullifer, vous savez bien, et qui ne lui a point pardonné d'avoir fait prévaloir son opinion à la Cour.

— Cela n'obligerait pas M. Pascal à se retirer, reprit l'ancien commerçant, car M. le premier président ne le saurait molester gravement.... »

L'avocat souriait avec mépris; comment un marchand pouvait-il juger du pouvoir d'un premier président?

« Il faut donc qu'il soit embarrassé en ses affaires, je l'ai déjà entendu dire; une maison sans femme, des enfants sans mère, le désordre s'y met bientôt; il y avait là dedans des compagnies continuelles, plus que de raison chez un veuf: qu'on aille conter à d'autres qu'il veut voir à son aise ses amis les savants et donner des leçons à M. Blaise; je ne me laisse pas

prendre à de semblables appeaux, il fera bien de marier Mlle Pascal avant que le bruit de sa ruine vienne à se répandre.... »

L'avocat haussa les épaules, les interlocuteurs jetèrent un dernier regard sur la maison d'Étienne Pascal, qui retentissait de coups de marteau; d'énormes caisses venaient d'en sortir.

« Il paraît que le départ est proche! » s'écria le bourgeois; et il s'éloigna en grande hâte pour semer partout dans la ville ses opinions personnelles sur l'état des affaires de M. Pascal.

Malgré l'incrédulité des bavards et même l'étonnement des gens sérieux, c'était bien à Paris et pour l'éducation de ses enfants que se rendait Étienne Pascal. Il était veuf et triste, mais sa position à la Cour des aides et ses relations de famille attiraient autour de lui beaucoup de monde et lui laissaient peu de loisir. Il ne pouvait s'occuper des devoirs de sa charge et se consacrer en même temps, comme il eût voulu, à l'éducation de son fils unique, Blaise Pascal, âgé seulement de huit ans; Gilberte avait douze ans; la petite Jacqueline était dans sa sixième année. Le père résolut de tout quitter pour s'occuper exclusivement de ses enfants.

« Je crois qu'on pourra faire quelque chose de Blaise, disait-il à ses amis qui s'étonnaient ou le désapprouvaient, et je prétends y mettre la main moi-même. »

Les prudents blâmaient M. Pascal, mais les gens qui lui étaient véritablement attachés se taisaient lorsqu'ils regardaient le petit Blaise, ce front haut et bombé, ces yeux graves et pénétrants, cette bouche à la fois si mobile et si ferme; la remarquable beauté de l'enfant et les facultés précoces qui se lisaient dans son regard excusaient la tendresse passionnée de son père et le sacrifice inouï qu'il faisait à l'éducation de ce fils chéri.

« Je n'ai que lui, » disait-il en soupirant.

On lui avait maintes fois conseillé de se remarier; il était jeune encore, sa famille était estimée; il eût aisément trouvé une belle-mère pour ses enfants parmi les demoiselles de Clermont, mais il secouait la tête.

« Ma pauvre Antoinette a emporté tout mon cœur dans le tombeau, disait-il, ce qui reste est à mes enfants.

— C'est-à-dire à Blaise, insinuaient les malins.

— C'est mon fils unique, » disait M. Pascal ; mais il jetait en même temps un regard d'amitié à sa petite Jacqueline. Gilberte était une grande personne, déjà à la tête de la maison.

Blaise jouait avec Jacqueline, aidant sa sœur à emballer la garde-robe des poupées, passe-temps favori de la petite-fille ; l'enfant causait avec la plus grande des poupées, une abbesse, au grave visage, aux mains cachées dans ses longues manches, aux coiffes blanches couvertes d'un voile noir.

« Nous allons à Paris, ma révérende mère, disait-il, et nous allons voir beaucoup de monde, des grands savants qui viendront en votre parloir....

« La révérende mère ne me répond rien, Jacqueline.... »

Mais Jacqueline, qui se chargeait d'ordinaire du dialogue des poupées, était absorbée par les soins qu'exigeait le trousseau d'une mariée.

« C'est qu'elle ne connaît pas Paris, dit-elle vivement, elle n'est pas sortie de sa clôture, elle est en un couvent réformé.

— Ce sont les bons, dit gravement Blaise ; si jamais je suis en un couvent, il sera réformé.

— Et moi aussi, dit Jacqueline ; s'il ne l'est pas, je le réformerai.

— Et que dira la révérende mère ? »

Blaise tenait toujours la poupée.

« Oh ! je serai la révérende mère ! » dit Jacqueline qui commençait à emballer le mobilier de l'abbesse.

Cette déclaration ferma la bouche à Blaise ; il frappait négligemment les meubles d'une baguette qu'il tenait à la main ; bientôt le bâton rencontra un grand plat de porcelaine placé sur une table dans le désordre du déménagement.

« Prends garde, cria Gilberte qui traversait la chambre, tu vas casser ceci qui nous vient de ma grand'mère Begon ; » et elle emporta précipitamment le plat.

Blaise était resté un instant comme pétrifié, au milieu

de la chambre; il s'élança bientôt à la poursuite de sa sœur.

« Une seule fois, Gilberte, criait-il, une seule fois, laisse moi le toucher encore; » mais Gilberte ne l'écoutait pas et elle avait déjà mis la porcelaine hors des atteintes de la longue baguette que Blaise brandissait en tous sens.

« Je te dis que je veux entendre le son, » répétait l'enfant; la soigneuse protectrice de la vaisselle haussait les épaules.

« Va-t'en faire tes essais ailleurs qu'en cette porcelaine, disait-elle, ma mère y tenait comme venant de sa mère qui l'avait apportée de Rouen à son mariage, et tu ne saurais y toucher. »

Blaise avait disparu, il était déjà dans la cuisine.

« Que venez-vous faire céans, monsieur Blaise? » criaient les domestiques, affairés et mécontents; la plupart devaient quitter le service de M. Pascal qui ne voulait pas emmener toute sa maison à Paris; ceux qui l'accompagnaient laissaient à Clermont leurs familles et leurs amis et maudissaient la fantaisie de leur maître d'aller s'établir en un lieu si lointain où il n'avait personne de proche. On n'était donc pas disposé à bien accueillir les tentatives du petit Blaise qui n'écoutait personne et s'était juché sur un tabouret pour toucher à son aise les assiettes et les plats entassés sur le dressoir. L'enfant promenait doucement sa baguette sur la porcelaine, puis il la frappait avec sa main, s'arrêtant parfois pour réfléchir; il se dressait sur la pointe des pieds pour atteindre une large écuelle placée sur une planche supérieure; le tabouret glissa et Blaise tomba, entraînant dans sa chute plusieurs assiettes qui se brisèrent. Lorsqu'il se releva tout confus, grondé par Gilberte qui était arrivée au bruit, il paraissait rêveur et préoccupé, mais il se réfugia auprès de Jacqueline.

« Sais-tu? lui dit-il, toutes les assiettes ne font pas le même bruit quand on les touche; quand elles sont vides ou pleines c'est encore plus différent; je voudrais savoir d'où cela peut venir! J'allais toucher la grande écuelle jaune pour voir si elle avait aussi un autre son, mais je suis tombé et Gilberte m'a frappé, quand je me suis relevé, parce que j'avais cassé deux assiettes.... Je recommencerai quand elle ne sera pas là.

— A casser les assiettes? demanda Jacqueline avec étonnement en cessant tout à coup la chanson de berceuse dont elle endormait ses poupées rangées devant elle dans leurs berceaux.

— Non, dit Blaise en riant, mais je les toucherai pour voir le bruit qu'elles font. Que chantais-tu donc là? Gilberte ne m'a pas appris cette chanson? »

Jacqueline rougit.

« C'est une chanson à moi, pour mes filles, » dit-elle tout bas. Blaise ne l'entendait plus, il était retombé dans ses réflexions au sujet des assiettes.

Tout le ménage était emballé et Blaise n'osait pas rentrer à la cuisine, mais il était radieux, car l'un des domestiques, servant à table au dîner, heurta le grand plat qui contenait le bœuf bouilli d'un couteau qu'il offrait à M. Pascal, et aussitôt il porta la main sur le plat pour arrêter le son.

« As-tu entendu, Jacqueline? » demanda Blaise à sa sœur, confidente habituelle de ses pensées; mais Jacqueline écoutait ce que disait son père, et elle n'avait pas remarqué comment Martin avait heurté le plat. Blaise se fit reprendre par Gilberte, tant il faisait de bruit en son coin de la table; il frappait alternativement toutes les bouteilles et les plats à la portée de sa main, s'étonnant des sons divers, et cherchant à en comprendre la raison; mais selon son habitude, il ne fit aucune question; seulement, pendant le long voyage de Clermont à Paris, il ne manqua pas une occasion de continuer ses expériences.

« Blaise a juré de fracasser la poterie de toutes les auberges, » disait M. Pascal. Jacqueline regardait son frère en riant, mais sans rien dire.

« Qu'est-ce que cela te fait? lui demandait-elle en particulier.

— Je veux savoir pourquoi tous les sons restent différents, » répétait l'enfant: il n'était pas encore parvenu à se satisfaire lorsqu'on arriva à Paris.

M. Pascal avait enfin plein contentement; ses affaires étaient arrangées à Paris et en Auvergne, il put se consacrer tout entier à l'éducation de son fils :

« Je veux toujours tenir cet enfant au-dessus de son ouvrage, disait il, et il n'apprendra jamais rien qu'il ne soit en état de le faire avec facilité. Le latin serait encore trop fatigant pour son âge, et je veux qu'il sache ce qu'est une langue avant de mettre le nez dans les règles de la grammaire. »

Blaise ne quittait donc pas son père, qui prenait plaisir à l'emmener partout avec lui; Jacqueline se trouvait un peu délaissée et elle se consolait en la société de ses poupées :

« Montre donc à lire à cette enfant, dit M. Pascal à Gilberte, elle a de l'esprit et saura bientôt s'amuser seule. »

Sa fille obéit.

« Viens çà, Jacqueline, dit-elle à sa sœur, je te vais enseigner tes lettres. »

Jacqueline approchait lentement, les bras chargés de ses poupées.

« Elles n'ont pas envie de savoir lire, dit-elle gravement; moi, je veux bien, pourvu que je sache tout de suite. »

Les lettres furent l'affaire d'une seule séance.

« Je sais déjà un peu lire, annonça Jacqueline lorsqu'elle se trouva avec son père au moment du dîner.

— Déjà? dit-il; j'en suis bien aise, car Mme Saintot, la femme du trésorier de France, m'a fait demander si j'aurais pour agréable que ses petites filles vinssent céans pour s'ébattre avec vous, et j'ai répondu comme je devais à sa civilité. »

Jacqueline ouvrait de grands yeux.

« Ont-elles des poupées? demanda-t-elle vivement.

— Je le suppose. »

Et son père riait.

« J'espère donc qu'elles les apporteront, reprit la petite; mes filles seront bien aises de les voir; ce n'est pas la peine de prendre des leçons, Gilberte, je saurai bien me divertir avec Mlles Saintot. »

Gilberte se tourna vers son père :

« Voilà déjà sa tête remplie des sociétés et des divertissements, monsieur, dit-elle avec une gravité précoce; je n'en pourrai plus rien obtenir pour le travail. »

M. Pascal souriait ; il n'oubliait pas que Jacqueline n'avait encore que sept ans.

Gilberte ne s'était pas trompée ; il n'y avait plus rien à faire de Jacqueline ; Marguerite et Euphémie Saintot venaient souvent chez M. Pascal, mais plus souvent encore on demandait à emmener Jacqueline.

« Cette petite est si gracieuse et si jolie, disait Mme Saintot, qu'elle amuse toutes les compagnies, et c'est à qui l'aura sur ses genoux , ou la prendra dans son carrosse. »

M. Pascal laissait faire, flatté et touché de l'amitié qu'on témoignait à ses enfants, mais Jacqueline seule répondait aux avances des amis de son père ; Gilberte était sérieuse et grave, elle était chargée de tous les soins de la maison.

« Gilberte a trop à faire avec ses clefs pour aller en compagnie, » disait Jacqueline lorsqu'on regrettait l'absence de sa sœur.

Blaise ne quittait presque pas son père et il affectionnait la société des savants que fréquentait M. Pascal, beaucoup plus que le salon de Mme Saintot et les belles dames qui caressaient Jacqueline. Les leçons de lecture de la petite fille ne prospéraient pas.

« Je ne sais plus que faire de toi, » disait un matin Gilberte désespérée ; elle avait appelé plusieurs fois sa sœur pour lui faire étudier sa leçon, mais Jacqueline était occupée de ses poupées qu'elle habillait avec beaucoup de luxe.

« Mes filles ne sont pas prêtes, répondait-elle imperturbablement, elles vont après dîner chez Mme Saintot où elles doivent jouer la comédie. »

Et Gilberte, en dépit de son humeur, ne pouvait s'empêcher de sourire en entendant la petite fille qui répétait aux poupées le rôle qu'elles devaient représenter, les instruisant gravement sur leur maintien et leurs manières.

« On fait la révérence en entrant.... de bonne grâce..., non, on ne croise pas les bras..., on repousse un peu sa robe ainsi.... Ah ! ma sœur, que lis-tu donc là ? »

L'enfant courut à Gilberte ; pour prendre patience, Mlle Pascal avait ouvert un livre qui se trouvait sur la table : c'étaient des vers ; Jacqueline écoutait avec de grands yeux,

ses lèvres tremblaient, elle posa la main sur le bras de sa sœur.

« Quand tu me voudras faire lire, dit-elle, fais-moi lire dans un livre de vers, et je dirai ma leçon tant qu'il te plaira. »

Gilberte souriait avec un peu de mépris.

« Comment une enfant comme toi saurait-elle distinguer les vers d'avec la prose? repartit-elle.

— Fais-moi lire en ce livre, » répétait Jacqueline.

Et elle touchait le volume qui l'avait si fort captivée.

« Je ne te fâcherai plus pour dire ma leçon. »

Elle répétait en même temps tout bas et comme pour elle-même quelques vers de la tragédie de Scudéry qu'avait lus sa sœur.

« Veux-tu lire? » dit Gilberte frappée de la force de mémoire que témoignait l'enfant; elle avait tendu le livre à sa petite sœur, qui lisait presque sans effort, tant elle avait bien retenu les vers; lorsqu'on ouvrit à un autre endroit, la petite ne se trouva plus si habile :

« J'y tâcherai tant que je pourrai, dit-elle, car ceci est beau, et je veux lire les vers moi-même. »

Elle communiqua sa résolution à ses amies Marguerite et Euphémie.

« Moi, je sais lire, dit Marguerite qui avait neuf ans, et je vais te dire une chose : si nous faisions des vers nous-mêmes, ce serait bien plus amusant.

— Mais il faut savoir, disait Euphémie, il y a des règles, comme dans la grammaire.... J'ai entendu ma mère qui disait à M. Voiture : « Vous m'apprendriez toutes les règles que je « ne saurais jamais faire les vers. »

— Je demanderai à Blaise, » dit Jacqueline.

Mais Blaise ne savait pas les règles de la poésie.

« Tu as toujours bien fait des chansons pour tes poupées, et elles étaient en vers, disait-il.

— Oh! ce ne sont pas des vers de poupée que je veux faire maintenant, assurait la petite fille, j'apprends à lire, il faut que je fasse de beaux vers comme ceux que je sais par cœur.... »

Et elle récitait un rondeau de Voiture qu'elle avait appris la veille chez Mme Saintot.

« C'est trop difficile pour moi, dit Blaise. Tu ne sais pas, j'ai commencé de mettre sur du papier ce que j'ai compris sur les sons, c'est très-intéressant, je te le lirai quand tu voudras ! »

Jacqueline ne répondit pas, elle réfléchissait à un grand parti.

M. Pascal était rentré; il était dans son cabinet avant le souper, lorsque la porte s'entr'ouvrit, et il vit entrer la petite Jacqueline. Elle avait huit ans, mais elle était si mince, si délicate qu'on ne lui en eût pas donné plus de six; son beau visage n'était pas voilé, comme celui de son frère Blaise, par la profondeur des occupations intérieures, elle était tout animation et gaieté. Elle faisait gravement la révérence lorsque son père lui tendit les bras; la petite courut à lui et grimpa sur ses genoux; elle le caressait, visiblement troublée; la porte était restée entr'ouverte et Blaise attendait sur le seuil.

« Que voulez-vous, mademoiselle? » demanda son père en riant.

L'enfant se laissa glisser à terre, et prenant aussitôt le ton plaisamment cérémonieux que M. Pascal avait employé avec elle :

« Monsieur, repartit-elle, nous voudrions que vous nous fissiez l'insigne honneur d'enseigner à Blaise les mathématiques et de me montrer à faire des vers. »

Le front de M. Pascal s'était assombri à la première requête; il regardait son fils toujours à la porte.

« Je ne saurais encore t'enseigner les mathématiques, Blaise, dit-il, je sais par mon expérience que cette étude remplit l'esprit et ne laisse plus de place et de goût pour les autres sciences, et je veux d'abord que tu sois bien instruit en latin et en grec; après cela, pour te récompenser, je t'enseignerai les mathématiques.

— Qu'est-ce que c'est donc que cette mathématique ? » demanda Jacqueline qui s'appuyait sur les genoux de son père, suivant de ses grands yeux pénétrants le désappointement

qui se lisait sur les traits de Blaise comme le mécontentement de son père.

— C'est le moyen de faire des figures justes et de trouver les proportions qu'elles ont entre elles, répondit M. Pascal dont les regards ne quittaient pas son fils; un éclair de satisfaction passa sur le front de Blaise, mais Jacqueline fit la moue :

— Je ne comprends pas du tout, » dit-elle bien bas

M. Pascal reprit, s'adressant toujours à son fils :

« Je te défends de m'en parler davantage et d'y penser jamais. »

Blaise inclina respectueusement la tête et referma la porte, laissant sa petite sœur avec son père.

« Montrez-moi donc à faire des vers, » insistait Jacqueline.

Il riait.

« Que veux-tu faire des règles?

— Je veux écrire des vers dans un livre, comme M. Corneille, M. de Scudéry ou M. de Voiture.... Marguerite et Euphémie vont apprendre aussi. »

Et M. Pascal expliqua en souriant quelques-unes des lois de la versification.

« Il y en a plus que cela! soutenait Jacqueline. Euphémie dit que c'est comme la grammaire que vous montrez à Blaise.

— Pas tout à fait, heureusement pour ta petite cervelle; mais tu vas oublier tout cela.... »

Jacqueline secouait la tête. Lorsqu'elle sortit du cabinet de son père, son petit visage était radieux.

« Maintenant je saurai comment il faut dire, » murmurait-elle.

Et elle courait par la maison, répétant les vers qu'elle avait appris sans effort en les entendant réciter chez Mme Saintot. La poésie qu'affectionnait Gilberte et qu'elle lisait parfois à sa petite sœur lorsque celle-ci avait bien pris ses leçons, était plus grave que les vers de M. de Voiture ou de M. de Benserade, amis et commensaux ordinaires de Mme Saintot. Gilberte était surtout adonnée aux cantiques pieux.

Jacqueline savait lire, fort heureusement, car sa patiente institutrice, sa maternelle sœur, allait la quitter pour quelque temps ; M. Pascal était appelé en Auvergne par des affaires.

« Notre tante Begon a laissé là-bas un bien à mes enfants, dit-il à Mme Saintot ; les procureurs et les notaires n'en finissent pas, je serai obligé d'aller mettre la main à toutes ces paperasses. Ce qui m'embarrasse le plus, ce sont mes enfants.

« Pourquoi n'emmèneriez-vous pas Blaise ? » demanda Mme Saintot toujours disposée à conseiller à ses amis ce qui pouvait leur être agréable.

M. Pascal soupira :

« Je n'ose interrompre ses études pour si longtemps, dit-il ; j'ai pourvu à un abbé qui viendra ici chaque jour le faire travailler, et notre vieille Madeleine veillera à ses repas et à sa santé ; mais je ne saurais ainsi laisser mes filles.

— Donnez-les-moi, dit vivement Mme Saintot. Mlle Gilberte trouvera peut-être la maison bien mondaine, mais elle pourra vivre en sa chambre s'il lui convient, et notre petite Jacqueline est déjà quasi mon enfant. Elle s'amusera à faire des vers avec Marguerite et Euphémie ; quand M. de Voiture est céans (Mme Saintot rougissait légèrement en prononçant ce nom), ou même M. de Benserade, elle se cache derrière les rideaux pour les entendre, et je crois vraiment qu'ils prennent plaisir à dire leurs poésies pour elle. »

M. Pascal sourit; il commençait à être fier des talents naissants de Jacqueline ; il avait récemment ramassé sur l'escalier un morceau de papier qu'avait perdu la petite fille, et sur lequel Blaise avait écrit de sa grosse écriture mal formée des vers que sa sœur lui avait dictés :

« Je m'en souviendrai bien, avait dit Jacqueline.

— Mais tes poupées ne se les rappellent pas, » avait assuré Blaise, et Jacqueline avait consenti à répéter ses vers un à un pendant que son frère les écrivait, pour la satisfaction des poupées auxquelles elle attribuait toujours les sentiments et les goûts qui l'animaient elle-même.

Lorsque M. Pascal annonça à Gilberte l'invitation de Mme Saintot, elle rougit vivement.

« C'est une maison de grande compagnie, dit-elle à demi-voix, et on ne saurait éviter d'y voir bien du monde. »

Son père la regardait en riant :

« Tu n'es guère de ton âge, dit-il enfin après un moment de réflexion; si je t'emmenais avec moi en Auvergne, crois-tu que Jacqueline se comportât bien sans toi chez Mme Saintot? »

Gilberte ne pouvait réprimer sa joie; revoir la ville où elle était née, les parents et les amis qui avaient entouré son enfance, prier sur le tombeau de sa mère! Son plus ardent désir semblait près de s'accomplir. Elle hésita cependant un instant avant de répondre; elle interrogeait sa conscience sur la question de son père.

« Tout le monde aime la petite Jacqueline, dit-elle enfin, et elle a dans le fond autant de bon sens que les gens plus âgés, tout animée qu'elle est au plaisir et aux divertissements; Mme Saintot sera très-bonne pour elle.... »

M. Pascal coupa court aux scrupules de sa fille.

« Je suis résolu, dit-il, je t'emmènerai avec moi à Clermont, Blaise restera céans avec M. l'abbé Durand et Madeleine; nous laisserons Jacqueline chez Mme Saintot. Elle pourra faire et entendre des vers tout à son aise. »

II

M. Pascal partit avec sa fille aînée; Jacqueline avait beaucoup pleuré en les quittant; Blaise cachait ses larmes qu'il trouvait indignes d'un homme.

« Si je n'avais le loisir de m'appliquer à ce que je voudrai, disait-il à sa petite sœur que Mme Saintot allait emmener dans son carrosse, je serais bien marri de rester céans tout seul, mais je sais déjà ce que je ferai. »

Jacqueline ne posa pas de questions; les lectures que lui faisait Blaise de son traité des sons ne l'intéressaient pas beaucoup.

« Nous aussi, nous savons ce que nous ferons pour nous bien divertir, dit-elle en avançant son front pour demander un baiser; quand tu me viendras voir, tu le sauras. »

On appelait Jacqueline, elle embrassa son frère et sauta dans la voiture. Blaise resta un instant sur le seuil tout pensif.

« Personne n'entre jamais en cette salle, murmurait-il entre ses dents, et j'ai une provision de charbon. »

Lorsque M. l'abbé Durand arriva au logis de M. Pascal, pour donner sa première leçon, il fallut longtemps chercher son élève; et lorsqu'il parut enfin, la vieille Madeleine ne put obtenir de savoir où il s'était caché.

« Qu'est-ce qu'il y aura dans notre pièce, Jacqueline? » criaient les deux petites Saintot comme leur compagne descendait du carrosse; la mère riait en se tournant vers M. de Voiture qui l'attendait et sortait du salon au bruit.

« Je ne sais ce que ces enfants ont en la tête, dit-elle, mais la petite Pascal ne songe qu'à deux choses : faire des vers et habiller des poupées. La voiture en était pleine. »

En effet, Jacqueline avait doucement repoussé ses amies.

« Tout à l'heure, dit-elle, il faut d'abord que j'installe mes filles, elles seraient inquiètes, se trouvant en une maison inconnue; » et elle se hâtait pour monter les escaliers, les bras chargés de ses poupées.

Mme Saintot venait d'appeler un laquais, lui ordonnant de fermer les volets de sa chambre pour modérer l'ardeur du soleil; Jacqueline avait entendu et s'était assise sur une marche; elle avait laissé tomber ses poupées, serrant seulement la favorite contre sa poitrine; au bout d'un instant elle releva la tête, ses compagnes l'interrogeaient.

« T'es-tu fait mal? pourquoi demeures-tu là? viens te divertir avec nous! » disaient-elles.

— Voyez la bonté de Madonte.... commença Jacqueline; Madonte, c'est votre mère.... »

Marguerite et Euphémie s'écriaient :

Voyez la bonté de Madonte,
Son œil qui n'a pas de pareil,
Ne veut pas souffrir le soleil
De crainte de lui faire honte.

« Oh ! que c'est joli, comme tu vas vite !

— J'ai bien plus de peine, dit gravement Euphémie, et je ne fais rien de si beau ; c'est que je ne sais pas si bien les règles. »

Marguerite avait pris sa course pour répéter à Mme Saintot le quatrain sur *Madonte;* Jacqueline avait ramassé ses poupées et elle venait d'arriver dans la chambre qui lui était destinée.

« Les berceaux de mes filles ne sont pas encore déballés, dit-elle, je vais d'abord les asseoir sur des chaises. » Et lorsque la gouvernante de Mlles Saintot vint appeler les petites filles, elle trouva les poupées de Jacqueline assises en cercle et formant la compagnie, tandis que les enfants accroupies à terre discutaient les personnages de la comédie qu'elles prétendaient composer.

Le sujet était déjà choisi ; il était de l'invention de Mlles Saintôt, *Dorimène ou l'amour vainqueur du mépris.* Une dame appelée Climène accablait de ses dédains son fidèle amoureux Thyrcis, il se détachait d'elle et se prenait à aimer Dorimène qui répondait à ses vœux. Jacqueline eût voulu quelque chose de plus héroïque.

« Pourquoi Thyrcis ne mourrait-il pas de douleur aux pieds de Climène? demandait-elle.

— On ne meurt pas d'amour, disait Marguerite, c'est seulement dans les vers.

— Mais ce sont des vers, » soutenait Jacqueline. Elle renonça cependant à ses idées et son esprit commençait à travailler en faveur de Thyrcis.

« On ne peut pas seulement obtenir que ces petites filles daignent manger, disait Mme Saintot à Voiture ; elles sont en leur chambre avec leur gouvernante, mais, lorsqu'on apporte le souper, Mlle Pascal dit : « Je ne saurais venir que je n'aie

« achevé la scène que j'ai commencée. » Marguerite et Euphémie font de même, et comme elles ont encore toutes les trois beaucoup de peine à écrire, en mettant de l'encre à leurs rubans et à leurs dentelles, les mets ont le temps de se refroidir avant qu'elles aient fini. Vous ne faites pas ainsi, monsieur; et elle offrait à Voiture le plat qu'on venait de poser devant elle.

— C'est le feu sacré, dit le poëte en riant; à force de brûler, il s'éteint un peu, lorsqu'on n'a plus huit ans; non que j'aie jamais été aussi précoce que ces jeunes demoiselles. N'entendrons-nous pas le résultat de tant de travaux? »

Mme Saintot éclata de rire.

« Euphémie m'a promis une grande représentation, et de quoi amuser ma compagnie, mais Jacqueline et Marguerite l'ont fait taire. Je pense cependant qu'elles comptent bien jouer leur comédie. »

Lorsque Blaise vint voir sa sœur, il la trouva enchantée.

« Nous avons tout fini, dit-elle, et Mme Saintot promet que nous aurons une représentation en grande compagnie; elle a dit qu'elle prierait M. l'abbé Durand pour que tu puisses venir avec lui.

— Avez-vous bien des personnages en votre comédie? » demanda Blaise, comme s'il était saisi de l'ardeur théâtrale de sa petite sœur.

Jacqueline rougit.

« Trois seulement, dit-elle, il n'y a qu'une suivante de Dorimène qui vient un moment sur la scène, et c'est Socratine Berjault qui la doit jouer; nous ne pouvions lui en faire dire davantage, car elle est si sérieuse qu'elle trouve déjà les vers une grande frivolité. Si j'avais pensé que tu aimerais à jouer aussi, j'aurais bien fait un personnage de plus.

— C'était seulement pour savoir, dit Blaise; je m'ennuie sans toi au logis, quand j'ai fini mes devoirs et qu'il ne fait plus clair.

— Madeleine n'allume-t-elle pas la lampe? demanda Jacqueline avec étonnement.

— Si fait, et Blaise rougissait de nouveau, mais elle est

fixée au plafond, et je ne saurais l'emporter où je veux; je suis forcé de rester dans la salle.

— Où voudrais-tu donc aller? » disait Jacqueline; mais Blaise secouait la tête, il gardait soigneusement son secret

Jacqueline cependant était rêveuse et préoccupée; elle méditait un grand sacrifice.

« Blaise sera content! » se disait-elle; et avec ce mépris des satisfactions égoïstes et personnelles qui devaient la caractériser toute sa vie, elle s'écria :

« Si tu voulais jouer Thyrcis à ma place, tu aurais bientôt appris ton rôle!

— Thyrcis! dit Blaise, c'est toi qui joues Thyrcis.

— Oui.... mais ce sera toi.... j'ai composé presque tous les vers qu'il doit dire; c'est le plus long; il n'y a qu'un berger; il faut bien qu'il parle davantage que les bergères.... »

Blaise se mit à rire.

« Tu n'aurais plus de rôle si je jouais Thyrcis, et j'aime mieux te regarder, dit-il; je n'aurais pas le temps d'apprendre tous les vers du berger, puisqu'il est si bavard. »

Jacqueline insistait, plaidant contre son désir secret; mais lorsque Blaise eut décidément répondu :

« Je te dis que non, j'ai bien autre chose en tête, » les yeux de la petite fille rayonnaient d'une satisfaction involontaire; le personnage de Thyrcis lui tenait fort au cœur.

Le jour de la représentation vint enfin; Blaise était arrivé de bonne heure avec M. l'abbé Durand, mais il n'avait pu voir Jacqueline et ses compagnes.

« On est en train de nous costumer, » criaient les petites filles par le trou de la serrure; et Blaise s'était retiré dans le salon, écoutant M. de Benserade qui disait des vers en attendant les jeunes actrices. Blaise était appuyé contre la paroi, et une ombre de dédain relevait sa lèvre, comme s'il avait eu l'instinct de l'affectation puérile des poésies à la mode.

« Jacqueline dira tout aussi bien dans un quart d'heure, » pensait-il.

On venait de fermer les portes au fond du salon, où se dressait une espèce de théâtre, et Blaise sortit de sa rêverie pour attendre le commencement de la représentation.

« Vous verrez cette petite Pascal, disait Mme Saintot, elle est jolie à croquer sous son habit de berger. »

Blaise pensait à Gilberte.

« Elle ne serait pas satisfaite de voir Jacqueline sous un accoutrement d'homme, » se disait-il.

Le rideau venait de se lever; Marguerite Saintot entrait en scène sous le personnage de Climène; elle se promenait seule, se moquant des assiduités et des chagrins de Thyrcis; tout le monde riait de l'aplomb de la petite fille.

« Elle est charmante ainsi, » disait Benserade. Mais un murmure d'admiration salua l'apparition de Jacqueline. Ses cheveux frisés sur ses épaules pour simuler une perruque, son justaucorps brun, ses chausses de soie verte, la houlette garnie de rubans qu'elle tenait à la main, tout semblait s'unir pour rehausser la beauté de son visage et la grâce de ses mouvements.

« Pour vous j'abandonnerai mon cœur.... » disait Thyrcis en entrant :

Mais vous avez tant de vigueur,
Que si vous n'étiez pas si belle,
Je serais sans doute infidèle....

Il se jetait en parlant aux pieds de sa dame; un petit sourire effleura les lèvres de Climène et pouvait à la rigueur être de situation; mais le chagrin de Thyrcis était si sérieux, ses inquiétudes et son trouble si pénétrants, que l'assemblée se prenait involontairement à détester Climène. Euphémie Saintot qui jouait Dorimène, sous la conduite de la grave Socratine, fut accueillie avec faveur comme la consolatrice du malheureux berger.

Thyrcis commençait à se détacher de Climène, et celle-ci ressentait les tourments de la jalousie. Dorimène recevait avec bonté les timides vœux du pastoureau; Blaise s'étonnait de l'aisance avec laquelle sa petite sœur se lamentait, s'irritait, se consolait, suppliait.

« On dirait qu'elle a fait ce métier-là toute sa vie. Gilberte ne sait guère, pendant qu'elle est à Clermont, quel bruit on fait autour de Jacqueline. »

La délicatesse fière de l'écolier répugnait aux applaudissements de Mme Saintot et de sa compagnie.

Dorimène prodiguait ses faveurs à Thyrcis dont tous les maux étaient passés. La gouvernante de Mlles Saintôt, cachée dans la coulisse, faisait retentir les sons harmonieux de sa guitare, le berger assis aux pieds de sa dame se prit à chanter doucement :

Climène était la reine de mon âme;
Cette ingrate dame
Méprisait mes feux !
Mais quand je vis les yeux de Dorimène,
Je quittai Climène,
Je brûlai pour eux.

Lors mon bonheur à soi seul comparable
D'amant misérable
Me rendit heureux,
Me faisant voir les yeux de Dorimène;
Lors quittant Climène,
Je brûlai pour eux.

Bénis, mon cœur, cette heureuse journée,
Heure fortunée
Qui changea mes feux;
Où je pus voir les yeux de Dorimène,
Je brûlai pour eux.

La voix de Jacqueline était pure et fraîche, chacune de ses paroles résonnait clairement; les transports de la société n'avaient plus de bornes; Thyrcis rougit légèrement et disparut derrière le paravent un peu plus vite que Dorimène; lorsqu'on rappela les acteurs sur le théâtre, Marguerite et Euphémie entraînèrent Socratine à leur suite. Thyrcis s'était déjà dépouillé de son justaucorps et enfilait précipitamment une jupe.

« Je n'ai pas envie d'écouter les compliments ce soir, » marmottait le berger. Les bergères recueillirent, sans se faire prier, toute l'admiration de la compagnie.

III

On attendait le retour de M. Pascal; il avait achevé ses affaires à Clermont et disposé du bien que ses enfants venaient d'hériter.

« Je ne veux avoir que des rentes sur l'Hôtel de ville, disait-il; ce m'est plus commode à Paris que d'avoir des terres au loin sans les pouvoir surveiller. »

Gilberte avait vu du monde.

« On est ici en compagnie continuelle, écrivait-elle à Blaise, et malgré le plaisir que j'ai eu de revoir nos parents, je serai toute aise de me retrouver chez nous en plus grand repos; nous avons passé hier la journée à la campagne chez Mme Périer; M. son fils, qui est déjà conseiller à la cour des aides, nous était venu querir en carrosse.

— Il faut que je me hâte, s'écria Blaise, je n'aurai plus guère de loisir. »

Et il courut s'enfermer dans la salle basse où il passait toutes ses récréations depuis le départ de son père. Madeleine en avait vainement cherché la clef.

Jacqueline était toute joyeuse; elle répondait en riant aux reproches que lui faisaient les petites Saintot :

« Je me suis bien divertie et je vous aime fort, mais j'aime plus encore M. mon père et ma *Fidèle* (c'est ainsi qu'elle appelait sa sœur Gilberte); vous ne le sauriez trouver mauvais. »

On devait jouer encore une fois la comédie, mais les petites avaient été obligées d'ajouter de nouveaux rôles pour contenter les acteurs qui demandaient à s'enrôler, et Jacqueline regrettait la simplicité de la première action

« Tous ces personnages-là n'ont vraiment rien à faire, disait-elle, Blaise a eu raison de n'en vouloir pas être. »

— Tu dis cela parce que tu as peur qu'on ne fasse plus attention à Thyrcis.... » prétendait Marguerite Saintot. Jacqueline redressa sa petite taille, ses yeux lançaient des éclairs de mépris et de colère; elle était accoutumée à ce qu'on fît partout attention à elle :

« C'est Thyrcis qui a été le plus applaudi, » dit-elle fièrement. Mais ses lèvres tremblaient et elle fondit en larmes, honteuse elle-même de son mesquin amour-propre. Il fallut toutes les prières de ses amies et l'ordre de Mme Saintot pour la décider à jouer le rôle du berger dans la seconde représentation.

« Toutes ces frivolités n'ont pas fait grand mal à Jacqueline, monsieur, dit Gilberte à son père le lendemain de leur arrivée, après avoir couché sa petite sœur; elle est maigre et agitée, mais toujours aussi simple et gaie; je crois cependant qu'il y a trop d'allées et de venues en cette maison pour une enfant comme elle.... Cette comédie a fait bien du bruit. »

M. Pascal se mit à rire.

« A dix ans, il ne saurait y avoir grand dommage, repartit-il; Blaise me préoccupe plus que Jacqueline; à peine avait-il l'air satisfait de nous voir, et je l'ai cherché plusieurs fois sans le trouver. Je ne sais ce qu'il fait, il paraît tout rêveur. »

— J'ai entendu parler d'un traité sur les sons, dit Gilberte qui avait pris plus d'intimité avec son père pendant leur voyage.

— J'en ai aussi trouvé quelques lambeaux dans ses papiers, » dit M. Pascal; mais il restait préoccupé. A peine fut-il levé le lendemain matin, qu'il se mit en quête de son fils; Blaise n'était déjà plus dans son lit.

« Avez-vous vu M. Blaise? » demanda-t-il à Madeleine qui lavait sa cuisine et qui circulait sur ses patins au milieu d'un déluge d'eau de savon. La vieille servante grommelait :

« Il est sans doute en la salle basse, dont il a pris la clef,

et où je ne saurais entrer pour chercher les pots à beurre, » dit-elle avec humeur.

M. Pascal ne l'écoutait plus ; il était déjà à la porte de la salle basse ; elle était restée entre-bâillée ; Blaise avait médité de s'enfuir dès qu'il entendrait le pas de son père dans la maison, mais celui-ci n'avait point fait de bruit; l'enfant était absorbé, M. Pascal entra sans que son fils eût seulement relevé la tête.

Blaise était étendu à terre, traçant sur le pavé de la salle des figures de géométrie; des cercles, des lignes, des triangles couvraient déjà une partie du sol. M. Pascal s'était arrêté confondu; l'écolier se retourna et se releva en rougissant violemment :

« Qui t'a enseigné tout cela? demanda son père, désignant les figures géométriques.

— Personne, dit Blaise.

— Où as-tu trouvé des livres?

— Je n'en ai point.

— Qu'est-ce que tu fais là?

— J'essaye de faire des figures justes et de trouver les proportions qu'elles ont entre elles.... Blaise hésitait.... Vous avez dit que c'était là toute la mathématique.... mon père.... »

M. Pascal n'avait pas dit un mot de ses défenses à son fils; il examinait attentivement les figures.

« Ce n'est pas aisé de faire un rond bien parfait et une barre bien droite en ces pavés, reprit l'écolier, mais j'y suis tout de même parvenu, je crois ; voyez, mon père? »

Et dans son ignorance naïve de tous les termes de Géométrie, appelant toujours les cercles des ronds et les lignes des barres, il expliquait rapidement à son auditeur stupéfait les découvertes auxquelles il avait été successivement amené. A lui tout seul, sans maître, à l'âge de douze ans, l'enfant était arrivé à la trente-deuxième proposition d'Euclide, et il avait retrouvé les axiomes mathématiques du grand géomètre grec.

M. Pascal écoutait, faisant des questions comme pour s'éclairer sur les connaissances de son fils, sans lui adresser un reproche, sans le gronder de lui avoir désobéi Blaise, em-



« Qui t'a enseigné tout cela ? » (Page 108)

porté par l'ardeur de son génie, heureux de parler du sujet qui absorbait toute son âme, avait oublié ses craintes et ses scrupules; il interrogeait à son tour, désireux de profiter de la science de son père ; mais celui-ci le repoussa doucement :

« Plus tard, Blaise, dit-il, ceci est assez pour aujourd'hui; nous causerons quand je rentrerai, j'ai affaire au dehors, va préparer tes leçons. »

Le souvenir des devoirs négligés fit rougir Blaise; il sortit précipitamment de la salle basse. M. Pascal s'arrêta un instant pour examiner les figures de géométrie, il soupira :

« La sagesse et la prudence humaine ne sont que folie, » murmurait-il entre ses dents.

Et il sortit à son tour, fermant soigneusement la porte.

« Bon ! disait Madeleine, il emporte aussi la clef; je ne pourrai pas encore ce matin arriver jusqu'aux pots de beurre. »

M. Pascal courait dans la rue, il se hâtait afin de trouver encore au logis son ami, M. Le Pailleur, fort savant mathématicien. M. Le Pailleur n'était point marié; il était seul dans sa chambre, déjeunant paisiblement auprès de la fenêtre ouverte, un livre sur les genoux, lorsque son ami vint à entrer. Il se leva et lui tendit la main, mais M. Pascal gardait le silence et restait immobile. Une grande inquiétude traversa l'esprit du savant, il regarda son ami et vit deux larmes qui coulaient sur ses joues :

« Qu'avez-vous donc? s'écria-t-il; vous est-il advenu quelque malheur? ne me célez pas plus longtemps la cause de votre déplaisir. »

M. Pascal poussa un profond soupir, comme pour soulager sa poitrine.

« Je ne pleure pas d'affliction, dit-il enfin, mais de joie. Vous savez les soins que j'ai pris pour ôter à mon fils la connaissance de la géométrie, de peur de le détourner de ses autres études, et voici cependant ce qu'il a fait.... »

Il expliqua en quelques mots les découvertes de Blaise et les efforts de génie qui avaient surmonté son ignorance M. Le Pailleur restait confondu.

« On peut dire en quelque façon qu'il a inventé les mathématiques, dit-il enfin; il ne serait pas juste d'enchaîner plus longtemps cet esprit et de lui cacher encore les connaissances; il lui faut laisser voir les livres sans le retenir davantage. »

C'était aussi l'avis de M. Pascal. Rentré chez lui, il chercha Blaise. L'enfant était occupé d'un thème latin, feuilletant consciencieusement son dictionnaire, tout reconnaissant, maintenant qu'il avait eu le loisir d'y réfléchir, de l'indulgence que son père avait témoignée pour sa désobéissance.

« Blaise, dit M. Pascal en s'asseyant auprès de lui, je ne prétends plus t'empêcher d'étudier les mathématiques, je te donne ceci, et il lui tendait les éléments d'Euclide, mais à une seule condition : c'est que tu l'étudieras seulement à tes heures de récréation et que tu viendras me consulter si tu ne comprends pas. »

L'écolier rougit.

« Ce sera sans doute bien souvent, mon père, » dit-il modestement.

Il n'avait aucune idée des livres de mathématiques, son père ayant toujours pris soin de les enfermer. Il ne savait que ce qu'il avait deviné.

« Blaise ne veut plus jouer, Gilberte, » disait Jacqueline avec dépit.

L'automne commençait à faire place à l'hiver; Blaise lisait Euclide à ses moments de loisir, et il n'avait pas encore eu recours à son père.

« Ce n'est guère difficile, monsieur, » disait-il lorsque M. Pascal lui adressait quelques questions. Et il continuait à travailler pour son propre compte dans la salle basse que son père lui avait abandonnée.

« C'est bien commode pour dessiner par terre, » disait l'enfant.

Madeleine avait fini par transporter toutes ses provisions dans une autre pièce.

« On ne saurait faire un pas là dedans sans effacer quelqu'un des griffonnages de M. Blaise, disait-elle; alors il se fâche, et, ce qu'il y a de pis, c'est que M. le président en fait autant. »

La vieille servante n'avait jamais pu renoncer à ses habitudes, elle ne comprenait pas que son maître eût vendu sa charge.

« Tout ça pour venir vivre à Paris, » disait-elle.

IV

Jacqueline se consolait de l'abandon de Blaise en faisant des vers toute la journée; chaque semaine, pendant que son père assistait aux conférences que tenaient entre eux les savants, premier germe de l'Académie des sciences, elle allait retrouver Mlles Saintot et quelques autres jeunes filles qui avaient, comme elle, la passion de la poésie. Elles s'amusaient entre elles à écrire des billets, et Jacqueline avait fort à faire de répondre à tous ceux qu'on lui adressait.

« Tu écris plus vite et mieux que les autres, disait Euphémie Saintot dont l'admiration pour Jacqueline allait toujours croissant; montre-nous donc les vers que tu as faits sur la grossesse de la reine; Mme de Morangis a dit à ma mère qu'ils étaient si jolis.

— Je ne les ai pas, dit Jacqueline qui rougissait; Mme de Morangis les a emportés, elle a dit qu'elle les voulait lire à quelqu'un.

— Dis-les-nous, alors, cria Marguerite, tu n'oublies jamais ce que tu as écrit. »

Jacqueline riait.

« C'est un sonnet, » dit-elle.

Sus, réjouissons-nous, puisque notre princesse
Après un si long temps rend nos vœux exaucés,
Et que nous connaissons que par cette grossesse
Nos déplaisirs sont morts et nos malheurs cessés.

Que nos cœurs, à ce coup, soient remplis d'allégresse;
Par qui nos ennemis vont être renversés,
Qu'un Dauphin va porter dans leur sein la tristesse,
Et que tous leurs desseins s'en vont bouleversés.

Français, payez vos vœux à la divinité,
Ce cher Dauphin si longtemps souhaité
Contentera bientôt votre juste espérance;

Grand Dieu, je te conjure avec affection
De prendre cette reine en ta protection,
Puisque la conserver, c'est conserver la France.

« Mais c'est à Sa Majesté qu'il faut montrer cela, s'écria Euphémie Saintot comme Jacqueline finissait; ma mère ne va guère à la cour, mais M. de Benserade le pourrait bien faire voir à M. le cardinal. Tu me donneras le papier quand Mme de Morangis te l'aura rendu. »

Jacqueline ne répondit rien, Mme de Morangis avait parlé de mener la petite fille à Saint-Germain pour la présenter à la reine.

M. Pascal était tout occupé avec Blaise qui continuait ses études de latin d'après des règles et sur une grammaire que son père avait composées tout exprès pour lui, et il n'avait pas prêté grande attention à ce qu'on disait des vers de Jacqueline, lorsque Mme de Morangis lui fit demander la permission de le visiter dans son cabinet.

« Je viens, dit-elle en entrant, pour enlever Jacqueline. »

Le père se leva étonné et un peu troublé; les gentillesses de sa petite fille lui revenaient subitement en mémoire, et il lui semblait qu'il ne pût se passer d'elle.

« L'enlever, madame! » répéta-t-il.

Mme de Morangis eut pitié de son inquiétude.

« Pour quelques heures seulement, dit-elle. Sa Majesté a vu ses vers et désire que je l'amène à Saint-Germain. »

Gilberte avait déjà appris la nouvelle et veillait à la toilette de l'enfant.

« N'oublie pas tes révérences, lui disait-elle, et comment on nous a enseigné à baiser la robe.... »

Jacqueline riait, mais elle rougissait en même temps.

« J'aime fort Mme de Morangis qui est très-bonne pour

moi, disait-elle, mais je serais plus contente si mon père et toi veniez avec nous. »

Il fallut partir cependant, et Jacqueline restait pensive dans le carrosse ; Gilberte avait eu grand'peine à l'empêcher d'emmener une poupée :

« Tu deviens trop âgée pour de semblables délassements, » disait-elle.

Mais Jacqueline soignait toujours ses *filles*, comme elle les appelait, et si Mme de Morangis n'eût attendu pour la conduire avec elle, Gilberte n'aurait pu obtenir que la petite fille partît sans sa poupée favorite ; par bonheur elle n'était pas habillée.

« Je m'ennuie sans mes enfants, disait Jacqueline, je les tiendrai désormais toujours en toilette pour sortir avec moi, une du moins, chacune à leur tour. »

Elle regrettait d'autant plus sa poupée qu'on ne pouvait entrer dans le cabinet de la reine, et qu'il fallait attendre au milieu d'une grande et nombreuse compagnie. Jacqueline ne connaissait personne.

On la remarqua bientôt. Son apparence enfantine, son air timide, la beauté de son visage attirèrent surtout l'attention de Mademoiselle, fille de Gaston d'Orléans et nièce du roi, celle qui devait être un jour la grande Mademoiselle, fort jeune encore, mais déjà très-animée et assez volontaire.

« Qui est cette petite fille ? demanda-t-elle à quelques-unes des dames.

— Elle est venue à la suite de Mme de Morangis, dirent-elles ; on assure qu'elle s'appelle Mlle Pascal, elle est fille d'un magistrat d'Auvergne et elle fait des vers.

— Elle fait des vers ?... Je veux qu'elle m'en fasse. » Et Mademoiselle s'avança vers Jacqueline, que Mme de Morangis avait présentée à quelques personnes ; un groupe s'était formé autour d'elle.

« Puisque vous faites si bien les vers, dit brusquement l'impérieuse princesse, faites-en tout aussitôt pour moi. »

Jacqueline ne répondit que par une révérence, mais elle repoussa doucement ceux qui l'entouraient et se retira dans un coin du salon.

« Qu'on ne la dérange pas ! s'écria Mademoiselle, je veux voir ce qu'elle me saura faire sur-le-champ. »

Les conversations continuaient à voix basse, par égard pour l'ordre de Mademoiselle ; certains regards curieux se dirigeaient vers Jacqueline ; elle avait appuyé sa tête dans ses deux mains au grand détriment de la coiffure que naguère Gilberte avait arrangée avec tant de soin ; au bout de quelques minutes, elle se leva et s'avança vers la jeune princesse. Ses yeux étaient baissés, elle avait un peu rougi et sa voix tremblait légèrement lorsqu'elle commença :

Muse, notre grande princesse
Te commande aujourd'hui d'exercer ton adresse
A louer sa beauté ; mais il faut avouer
Qu'on ne saurait la satisfaire,
Et que le seul moyen qu'on a de la louer,
C'est de dire en un mot qu'on ne saurait le faire.

« Je ne vous avais pas dit de me faire des compliments, dit Mademoiselle qui riait ; mais quand on me devrait trancher la tête sur l'heure, je ne saurais, pour sauver ma vie, faire ce que vous venez de me montrer. Pourriez-vous bien faire aussi des vers pour Mme de Hautefort ? »

Jacqueline leva les yeux sur la beauté calme et le front serein de Mme de Hautefort ; elle était retournée dans son coin, lorsqu'on ouvrit la porte du cabinet de la reine, annonçant qu'il était permis d'entrer. Mme de Morangis appela Jacqueline ; la cour se pressait pour passer dans l'appartement royal ; l'enfant se trouvait à côté de Mme de Hautefort ; elle posa doucement sa petite main sur le bras nu de la dame d'honneur :

« Baissez-vous un peu, madame, dit-elle à demi-voix, et je vous dirai les vers que vous m'aviez commandé de faire pour vous. »

Mme de Hautefort souriait avec bonté, admirant la verve facile de la petite fille. Comme on entrait chez la reine, Mme de Morangis prit Jacqueline par la main et lui ordonna de réciter à Sa Majesté les vers qu'elle avait faits pour elle.

Jacqueline obéit, moins intimidée qu'elle n'avait été dans

le grand salon. Anne d'Autriche lui tendit une de ses belles mains si vantées :

« Venez çà, dit-elle, et dites-moi la vérité : Ne vous a-t-on pas aidée en ce que vous venez de me dire? »

Jacqueline avait rougi, un peu d'indignation se peignit dans ses yeux.

Mademoiselle s'avança :

« Pour ça, non, ma tante, dit-elle, car elle vient de faire des vers pour moi à l'instant; n'en a-t-elle pas fait aussi pour vous, madame de Hautefort? »

La reine se fit répéter les deux épigrammes, comme on disait alors, puis caressant avec bonté la tête de l'enfant :

« Vous allez rester tout à l'heure avec moi quand je ferai ma collation, et vous ferez des vers si vous voulez.

— Je serai votre maître d'hôtel, ma tante, s'écria Mademoiselle; cette petite me plaît et je la veux revoir. »

Mme de Morangis regardait sa protégée non sans inquiétude, mais il semblait que Jacqueline se fût déjà familiarisée avec l'air de la cour; lorsque la collation fut apportée, elle se déganta de la meilleure grâce et mettait un genou en terre pour offrir la serviette à la reine; Anne d'Autriche se pencha vers elle et la baisa au front; Mademoiselle tenait déjà les confitures et les fruits.

« Je crois que je n'aurai plus d'autres serviteurs, » dit la reine en riant.

Jacqueline tarda si longtemps à rentrer au logis, que Gilberte commençait à s'inquiéter.

« Elle a eu l'honneur de servir Sa Majesté, » expliqua Mme de Morangis; et comme Gilberte regardait sa sœur avec étonnement, « elle n'était pas plus troublée que céans, ajouta la dame en riant, et la reine m'a recommandé de la ramener. »

Jacqueline était déjà rentrée dans sa chambre.

« Je n'ai pas vu mes filles depuis ce matin, disait-elle, et voici qu'il est l'heure de souper. »

M. Pascal se fit raconter les aventures de la petite fille, il fallut réciter les vers.

« C'est Mme de Hautefort que j'aime le mieux, dit Jacqueline en terminant son récit, elle a des yeux comme des étoiles.

— Plus beaux que ceux de Sa Maiesté? » demanda Gilberte.

Jacqueline réfléchit un moment.

« Oui, dit-elle, car ils sont plus doux. »

V

M. Pascal était occupé à de grandes affaires; les rentes sur l'Hôtel de ville étaient menacées d'une forte réduction; on parlait de payer un cinquième de moins sur le revenu, et les personnes qui avaient mis tous leurs biens là dedans, comme M. Pascal, étaient irritées et inquiètes. On se réunissait chez le chancelier Séguier pour aviser aux moyens d'obtenir du soulagement en cette matière; mais la colère égarait parfois les intéressés, et un jour du mois de mars 1638, plusieurs s'emportèrent si vivement que le cardinal de Richelieu en fut instruit. Deux des imprudents furent aussitôt conduits à la Bastille, on vint informer de cela M. Pascal.

« On vous va chercher, disaient ses amis, vous êtes parmi les plus lésés, car vous vous êtes défait de tous vos autres biens, regardant celui-là comme le plus commode et le plus sûr. On dit que vous avez donné de solides raisons contre la mesure.

— Sans doute, répondait M. Pascal sans s'effrayer, car les raisons à donner étaient fortes.

— Vous aurez le loisir de les considérer à la Bastille si vous ne prenez souci de vous cacher, » insistait M. le Pailleur, arraché à ses mathématiques par le danger de son ami. Gilberte pleurait.

« Retirez-vous chez quelqu'un, mon père, suppliait-elle; et prenez soin de vous-même.

— Comment vous laisser tout seuls en cette maison? disait le pauvre père.

— Si vous êtes à la Bastille, nous serons seuls aussi et sans savoir pour combien de temps ; au moins nous pourrons vous venir voir au lieu où vous serez caché.

— Venez chez moi, » demandait M. le Pailleur; mais il fut décidé que les exempts iraient tout droit chercher M. Pascal chez son meilleur ami; il avait consenti à grand'peine à se laisser cacher.

« Je n'ai fait aucun mal, » disait-il.

Blaise était furieux.

« On nous dépouille pour nous enfermer ensuite quand nous protestons, s'écriait-il, c'est ainsi que va la justice de ce monde! »

Gilberte avait grand'peine à le pacifier; elle était plus grave que jamais; la réputation de Jacqueline allait croissant, on la recherchait dans toutes les compagnies; Blaise était emporté par l'élan de son génie, et c'était en vain qu'on prétendait l'asservir aux règles ordinaires de l'éducation; il passait les nuits à travailler pour suppléer aux loisirs qui lui manquaient le jour, et Madeleine grondait lorsqu'il demandait de la chandelle.

« Que fais-tu donc en ta chambre? » disait Jacqueline.

— Un traité des coniques, » repartit brièvement l'écolier.

La petite fille haussait les épaules.

« Je ne sais ce que cela signifie, disait-elle en riant, je le demanderai à mon père quand j'irai le voir chez M. Roberval. »

Les enfants de M. Pascal savaient toujours en quel lieu il se trouvait; les exempts avaient une fois paru chez lui, et on avait fait quelques recherches pour le trouver, mais sans animosité; et le secret avait été bien gardé. Tout enfant qu'était encore Jacqueline, elle savait éviter de parler de son père devant les compagnies où la menaient Mme de Morangis et Mme Saintot; et les curieux qui l'avaient quelquefois interrogée s'étaient promptement dégoûtés de ce jeu tant les reparties de la petite fille étaient vives et mordantes. Nul n'aurait osé questionner Gilberte qui se tenait au logis. C'était

elle qui veillait aux besoins de son père en lui envoyant des habits et du linge; elle allait souvent le voir, mais c'était Jacqueline que M. Pascal réclamait le plus fréquemment; Blaise était absorbé dans son nouveau travail; depuis qu'il avait des livres, il ne se trouvait plus jamais embarrassé, à moins que son génie ne dépassât les maîtres qu'on lui avait donnés, et qu'il ne fût contraint de fermer les livres pour chercher seul et dans son propre fond à résoudre les questions qui se pressaient dans son esprit. Il lui arrivait parfois lorsqu'il allait visiter son père de lui communiquer ses difficultés, mais sans attendre la réponse et comme un homme qui parle tout haut. A la visite suivante, si M. Pascal faisait allusion au problème : « J'ai trouvé, » disait le jeune homme, et la chose en restait là.

« Mon fils a ouvert ses ailes, » murmurait le père, et il remerciait Dieu dans son cœur.

C'était donc Jacqueline qui se chargeait d'amuser le fugitif; elle lui apportait les vers qu'elle avait faits, elle lui racontait les divertissements auxquels elle avait pris part, et les gens qu'elle avait vus dans les compagnies; elle imitait avec une verve intarissable les attitudes particulières, les manières ridicules, les propos des personnes de sa connaissance, les faisant toutes passer devant les yeux de son père.

« Je n'ai besoin d'aller à la comédie, disait-il, tu me la donnes tout entière avec un seul acteur.

— Il y a aussi mes filles, » disait Jacqueline en montrant ses poupées qu'elle ne manquait jamais d'emporter avec elle. « J'en ai une au logis que j'ai habillée comme M. le chancelier; c'est devant elle que toutes les autres racontent leurs affaires.

— Prends garde qu'elles ne soient mises à la Bastille si elles parlent trop haut, disait M. Pascal en souriant tristement.

— Les portes sont fermées, il n'y a pas de traîtres parmi mes filles, » disait Jacqueline. Elle était loin de pardonner aux espions qui avaient instruit le cardinal de Richelieu des imprudentes paroles prononcées chez le chancelier.

Un jour M. Pascal attendait Jacqueline, lorsqu'il vit arriver Blaise. Le jeune homme paraissait troublé.

« Vous ne verrez point ma sœur aujourd'hui, monsieur, dit-il, elle est malade en son lit.

— Qu'a-t-elle donc? »

M. Pascal avait quitté son fauteuil, il appuyait la main sur l'épaule de son fils.

« Gilberte a envoyé querir le médecin ; mais elle croit, et Madeleine aussi, que ce doit être la petite vérole, elles m'ont déjà interdit sa chambre. »

Blaise était évidemment fort irrité.

« C'est une preuve du bon jugement de votre aînée, dit le père qui serrait précipitamment ses papiers et mettait ordre à sa toilette ; maladif comme tu l'es, tu pourrais prendre le mal sans être aucunement utile à ta sœur. Mais elle ne me mettra pas hors de la chambre et j'y vais. »

Il s'avançait déjà vers la porte ; Blaise le suivait, tout surpris.

« Attendez, mon père, s'écria-t-il enfin, la nuit n'est pas encore tombée et vous pourriez être reconnu. »

Ce fut à grand'peine qu'il réussit à retenir M. Pascal, pendant quelques heures, loin du lit de sa fille malade.

« Croyez-vous que les exempts me viendront chercher dans cette chambre? » disait-il en riant avec mépris.

L'obscurité commençait lorsque M. Pascal rentra dans sa maison qu'il ne consentit pas à quitter tant que Jacqueline fut en danger. Lorsqu'elle avait les yeux fermés par la violence du mal, elle reconnaissait de loin les pas de son père et se calmait à son approche. Il la veillait presque toujours seul et répondait aux instances de Gilberte qui le conjurait de se reposer :

« Je te dis que je suis plus en sûreté dans cette chambre qu'en aucun autre lieu ; la petite vérole écarte les exempts. »

Jacqueline commençait à se lever lorsque son père fut obligé de la quitter.

« Tu n'es plus assez malade pour me protéger, » disait-il en riant afin de cacher son émotion. Il avait bien de la peine

à s'éloigner de sa pauvre fille, pour lors si défigurée qu'on n'avait pas encore osé lui faire voir un miroir.

Dès que son père fut parti, Jacqueline appela Gilberte.

« Donnez-moi un miroir, je vous prie, » dit-elle; sa sœur hésitait.

« Toi qui fais si peu de cas de la beauté! » insistait l'enfant en souriant.

Gilberte se détourna pour aller chercher le miroir, deux grosses larmes coulaient sur ses joues; elle avait travaillé à éteindre dans son âme l'estime de ses agréments personnels, mais la beauté de Jacqueline lui tenait au cœur; celle-ci se regarda longtemps sans rien dire.

« Dieu me veut protéger, » dit-elle enfin en rendant le miroir à sa sœur. « Tous ces petits creux, et elle touchait du doigt les traces de sa maladie, sont les gardiens qu'il m'a envoyés à cet effet; j'espère répondre à ses grâces. »

Gilberte écoutait sa sœur, stupéfaite de son calme courage. Jacqueline avait toujours été simple, peu occupée de sa personne et comme indifférente aux succès de sa beauté et de son esprit; mais quelle jeune fille ne s'en rend pas compte et n'y attache pas secrètement un certain prix? L'enfant attira sa sœur vers elle.

« Te voilà toute triste, ma fidèle, murmura-t-elle; tu as plus de chagrin que moi, qui en ai bien un peu, mais ce sera tantôt fini, car la volonté de Dieu est toujours adorable. Je resterai davantage avec vous. Personne ne se souciera d'un tel laideron. Donnez-moi, je vous prie, mes poupées. »

Et pendant toute sa convalescence, qui fut longue et pénible, Jacqueline ne parla pas une seule fois de sa beauté, seulement elle ne se regardait jamais au miroir.

VI

On était au mois de février de l'année 1639 ; M. le cardinal de Richelieu, malade et ennuyé, prit fantaisie de voir une comédie représentée par des enfants. La duchesse d'Aiguillon, sa nièce, qui avait le soin de l'amuser, se mit en quête des petites filles qui devaient jouer les rôles ; elle fit parler à Mme Saintot, demandant sa fille Euphémie.

« Ne pourriez-vous pas, ajouta le messager de la duchesse, nous faire avoir la petite Pascal, celle qui a été plusieurs fois à la cour devant Sa Majesté et Mademoiselle, qui fait si bien les vers ?

— J'y tâcherai, » dit Mme Saintot ; et elle courut au logis de M. Pascal.

Il n'y osait point rentrer, et, depuis plusieurs jours, il était même parti pour l'Auvergne, ayant de nouveau été inquiété par des avis indirects. Gilberte était seule ; toujours occupée des soins du ménage, elle tenait à la main un bas qu'elle tricotait, lorsque Mme Saintot la vint trouver.

« M. le cardinal veut faire représenter en son hôtel l'*Amour tyrannique* de M. de Scudéry, dit elle ; et il a fantaisie que la pièce soit jouée par des enfants. »

Gilberte releva brusquement la tête, elle avait l'esprit trop vif pour ne pas deviner déjà la requête, mais elle n'avait aucune envie de la devancer et Mme Saintot continua :

« Mme d'Aiguillon m'a fait demander Euphémie, et on m'a fait savoir en même temps.... » Gilberte regardait sa visiteuse d'un air si glacial que Mme Saintot hésitait dans son discours.... « on m'a fait savoir que M. le cardinal aurait

pour agréable de voir votre sœur se charger d'un rôle; il a entendu parler d'elle.

— Vraiment! dit Mlle Pascal sans rien relâcher de sa froideur; je suis céans sans père ni mère, avec mon frère, bien affligée de l'absence de M. mon père, et nous n'avons pas assez reçu de plaisir de M. le cardinal pour être fort empressés de lui en faire. »

Blaise venait d'entrer plus résolu encore que Gilberte.

« Il n'y a point lieu d'y penser, madame, dit-il; nous sommes dans la peine, du fait de M. le cardinal, et n'avons ni les uns ni les autres le cœur à lui donner de la joie. »

Mme Saintot se leva avec quelque humeur.

« Comme vous voudrez, dit-elle sèchement, je ferai savoir à Mme d'Aiguillon que vous n'avez pas le désir de l'obliger. »

Gilberte ne répondit pas, Blaise s'était découvert et accompagnait Mme Saintot à son carrosse.

« Vous ne connaissez guère le monde, monsieur Blaise, » dit l'amie de Voiture.

Le jeune homme s'inclina fièrement.

« Peut-être, madame, dit-il, mais je crois savoir ce que nous devons à mon père et à nous-mêmes. »

Il rentrait dans la maison en parlant ainsi.

« Si j'avais eu mission de Mme d'Aiguillon, j'en aurais bien dit davantage, pensait Mme Saintot; mais je n'osais m'aventurer en cette affaire, nous verrons bien quand j'aurai fait passer le refus. »

Deux jours s'étaient à peine écoulés, et Mme Saintot revenait chez M. Pascal.

« C'est encore moi, dit-elle en entrant, bien que je dusse être fâchée de votre rudesse de l'autre jour ; j'ai fait dire à Mme d'Aiguillon que Jacqueline ne saurait avoir l'honneur de jouer en son hôtel, toute la famille étant trop triste de la situation précaire de son chef; sur ce, il est venu chez moi un gentilhomme chargé par la duchesse de ces propres paroles : « Dites aux enfants de M. Pascal que j'avais justement ima-« giné ce moyen en leur faveur, pensant que possible cela « pourrait servir au retour de leur père, si cette petite le de-« mandait au cardinal. » J'avais bien flairé cela d'avance, et

j'en étais d'autant plus irritée contre vous. Voyez maintenant ce qu'il vous convient de faire. »

Gilberte écoutait, indécise et troublée ; elle avait fait appeler Blaise qui suivait le raisonnement de Mme Saintot comme un problème de mathématiques.

« Ceci est moins satisfaisant que la science, » pensait-il tout bas, mais il avait cependant pris son parti.

« Ce cas étant, Gilberte, je crois qu'il convient laisser aller Jacqueline ; nous ne saurions nous pardonner si nous n'avions pas fait ce qui était en notre pouvoir pour tirer M. mon père de ses embarras.

— A la bonne heure, dit Mme Saintot, qui se formalisait rarement d'un premier refus ; je vais faire savoir à Mme d'Aiguillon qu'elle peut compter sur sa meilleure actrice. Cela est généreux de ma part, ajouta-t-elle en riant, car j'ai une grâce à demander en cour, et ma pauvre Euphémie ne sera guère remarquée à côté de Jacqueline. Quel bonheur que son teint soit redevenu uni ! »

Les scrupules commençaient déjà à s'éveiller dans le cœur de Gilberte.

« Si vous avez quelque faveur à solliciter, madame, pourquoi y mettrions-nous obstacle ?... » Mais Mme Saintot lui coupa la parole.

« La grâce que je désire obtenir est sans importance, dit-elle, auprès de celle que vous recherchez ; demain, Jacqueline aura son rôle ; Euphémie a déjà reçu le sien, que lui a apporté M. de Bois-Lambert. Par bonheur votre sœur n'a guère besoin de temps pour le savoir. »

Elle était remontée en carrosse ; Gilberte était allée querir Jacqueline qui avait ignoré la première visite de Mme Saintot. Elle ouvrit de grands yeux lorsque sa sœur lui annonça le rôle qui l'attendait. Gilberte avait soigneusement mis en avant les espérances qu'on attachait à cette ouverture, car elle s'exagérait la répugnance qu'éprouverait Jacqueline à paraître devant si grande compagnie. La petite réfléchit un moment.

« L'*Amour tyrannique !* dit-elle, cela doit être de M. de Scudéry, c'est une grande pièce et point du tout comme mon

pauvre Thyrcis; je serai peut-être empêchée là dedans.... et il faut plaire à M. le cardinal.... si je pouvais avoir quelques leçons.... Si mon père était céans, je le prierais de me faire voir une seule fois M. de Mondory... ' »

Gilberte avait encore moins de goût aux comédiens qu'aux comédies, mais son bon sens pratique l'emporta cette fois sur ses scrupules ; elle consulta Blaise.

« J'irai voir Mondory, dit le jeune homme, il est de Clermont et ne nous refusera pas son aide en cette passe. Jacqueline ne saurait manquer de lui agréer quand il la verra. »

Son espérance ne fut pas trompée ; lorsque le jour de la représentation arriva, le grand comédien avait plusieurs fois visité la maison de M. Pascal ; il revint le matin même.

« Vous nous ferez honneur ce soir, dit-il à sa petite élève qui commençait à être émue, et j'y serai le premier à vous applaudir. »

Jacqueline était cependant la moins troublée des trois, Gilberte et Blaise devaient l'accompagner à l'hôtel du cardinal.

« Si cette entreprise ne réussissait pas, je ne me consolerais point d'avoir permis que ma sœur parût en cette affaire, » disait Blaise.

Gilberte était préoccupée du costume de sa sœur et de l'habit qu'elle avait été obligée de se faire faire. Mme Saintot la rassurait.

« Mme d'Aiguillon m'a promis d'intercéder auprès de M. le cardinal en votre faveur, disait-elle.

— Mme de Morangis a vu M. le chancelier, repartit Gilberte ; il se trouvera à la représentation et dira comment M. mon père n'a rien eu à faire avec ce bruit pour les rentes. »

Mme Saintot souriait; elle avait assisté aux explosions de colère de M. Pascal, et avait peine à croire qu'il n'eût pas parlé un peu haut.

« M. Mondory est déjà parti, reprit-elle, et en sortant il m'a chuchoté à l'oreille : « Je vais préparer les voies à votre sup- « plique. » Tout le monde s'y employant, nous ne saurions échouer.

— Voilà plus d'un an que mon père est poursuivi, murmurait Gilberte, et c'est aujourd'hui seulement que chacun imagine de s'y employer, à l'occasion d'une comédie ! »

Elle soupirait encore lorsqu'elle monta en carrosse ; Jacqueline avait l'air résolu.

« Tu n'oublieras pas ce que M. de Mondory t'a appris ? lui demanda sa sœur à demi-voix, comme on emmenait la petite fille en compagnie des acteurs.

— Je n'oublierai rien, » repartit l'enfant. Gilberte et Blaise se perdirent dans la foule.

Jacqueline n'avait rien oublié ; les applaudissements retentissaient dans toute la salle chaque fois qu'elle paraissait ; le cardinal, faible et perclus de goutte, se soulevait dans son fauteuil pour battre des mains ; il riait, et ses yeux, si perçants d'ordinaire, avaient une expression de gaieté qui ne leur était pas naturelle. Mme d'Aiguillon et Bois-Lambert étaient tout joyeux du résultat de leurs peines.

« Je vous sais bon gré de m'avoir si bien diverti, ma nièce, dit le cardinal en s'appuyant sur l'épaule de Bois-Lambert comme la pièce finissait ; je dormirai mieux pour avoir ri ainsi ; cette petite Pascal est ravissante. »

Il parlait encore lorsque Jacqueline descendit du théâtre ; on avait rappelé les petits acteurs, et elle attendait, espérant que Mme d'Aiguillon la ferait demander pour la présenter au cardinal ; mais voyant que celui-ci se retirait sans qu'on l'eût avertie, elle ne consulta personne et courut tout simplement à lui. Comme elle s'avançait, elle fit la révérence ; les ravages de la petite vérole avaient disparu sur son visage, ses membres délicats et la pureté de son teint lui faisaient donner dix ans tout au plus, bien qu'elle en eût bientôt treize. Le cardinal se rassit en la voyant approcher et la prit sur ses genoux. Il la caressait, lui faisant des compliments sur la pièce et sur son rôle ; mais le courage avait tout à coup manqué à Jacqueline, et elle se mit à pleurer.

« Qu'avez-vous, mon enfant ? » demanda le cardinal, qui avait vu verser bien des larmes sans s'émouvoir.

L'enfant balbutiait des vers qu'elle avait préparés pour demander la grâce de son père.

« Je n'entends pas; » et le cardinal se tournait vers Mme d'Aiguillon. « Que demande-t-elle?

— Elle voudrait obtenir le retour de son père, dit la duchesse; Mondory et moi vous en avons parlé aujourd'hui.

— Ah! » fit le cardinal dont le front s'était un peu rembruni. Mais Jacqueline avait repris ses forces, elle leva ses jolis yeux tout baignés de larmes sur le tout-puissant ministre et prononça d'une voix plus ferme :

Ne vous étonnez pas, incomparable Armand,
Si j'ai mal contenté vos yeux et vos oreilles:
Mon esprit, agité de frayeur sans pareille,
Interdit à mon corps et voix et mouvement;
Mais pour me rendre ici capable de vous plaire,
Rappelez de l'exil mon misérable père :
C'est le bien que j'attends d'une insigne bonté;
Sauvez cet innocent d'un péril manifeste :
Ainsi vous me rendrez l'entière liberté
De l'esprit et du corps, de la voix et du geste.

Le cardinal avait écouté sans rien dire en caressant toujours l'enfant qui était restée sur ses genoux. La voix de Jacqueline était redevenue claire, elle ne pleurait plus; lorsqu'il eut fini, Richelieu se tourna vers le chancelier, debout auprès de son fauteuil :

« M. Pascal est-il si innocent que cela? demanda-t-il en souriant.

— Fort innocent, monseigneur, dit le chancelier; la chose s'est passée chez moi, et M. Pascal n'a rien dit qui sentît la sédition.

— Pour lors, dit le cardinal à Jacqueline, mandez à votre père qu'il revienne, mon enfant, je suis bien aise de le rendre à une si aimable famille. »

Mme d'Aiguillon venait de lui montrer dans la foule Gilberte et Blaise qui avaient fait quelques pas en avant dans leur anxiété, cherchant à entendre ce qui se passait, et le cardinal avait remarqué leur extrême beauté. Jacqueline avait fait mine de se jeter aux pieds du ministre, mais il la retenait sur ses genoux. L'enfant releva la tête .



L'enfant balbutiait des vers. (Page 12.)

« Monseigneur, dit-elle, j'ai encore une grâce à demander à Votre Éminence. »

Mme d'Aiguillon la regardait avec surprise : personne n'avait parlé d'une seconde faveur; la petite fille attendait la réponse du cardinal, il n'était pas accoutumé à ce qu'on prît des libertés avec lui, et la gentillesse de l'enfant l'amusait.

« Demandez-moi ce que vous voudrez, dit-il, je vous l'accorderai.

— C'est que je supplie Votre Éminence de trouver bon que mon père ait l'honneur de lui faire la révérence quand il sera de retour, afin qu'il la puisse remercier lui-même de la grâce qu'Elle nous fait aujourd'hui. »

Le cardinal se pencha vers l'enfant et la baisa au front.

« Non-seulement je l'accorde, mais je le souhaite, dit-il; mandez-lui qu'il revienne en toute assurance, et quand il me viendra voir, qu'il amène toute sa famille. Adieu, ma nièce; le divertissement lasse, je vous donne le bonsoir, je vas me coucher. »

Jacqueline s'était laissée glisser de ses genoux, et faisant promptement la révérence, elle avait couru rejoindre son frère et sa sœur. Tous les trois avaient disparu dans la foule pendant que le cardinal montait lentement les degrés pour se rendre à son appartement; il marmottait entre ses dents des vers de la pièce qu'il venait de voir.

« Scudéry a de grandes obligations à cette petite Pascal, » dit-il à Bois-Lambert, comme celui-ci le quittait.

La première chose que fit M. de Bois-Lambert le lendemain fut d'aller faire une visite au logis de M. Pascal.

On y était en grande joie et trop occupé pour remarquer fort les avances du plat courtisan; à peine rentrée à la maison, Jacqueline avait annoncé qu'elle allait écrire à son père.

« Nous enverrons un exprès pour le faire revenir, dit Blaise.

— Un exprès en Auvergne ! Gilberte ouvrait de grands yeux à cette prodigalité inouïe.

— A moins que je n'aille moi-même le querir, » continua le jeune homme.

Sa sœur avait encore bien plus d'objections à cette idée.

« Nous ne saurions nous passer de toi céans, dit-elle; si M. le cardinal nous voulait parler....

— Il ferait demander Jacqueline. »

Et Blaise riait, un peu piqué peut-être de devoir à une enfant cette faveur qu'il eût achetée de tout son sang. La petite fille s'était déjà esquivée ; et s'enveloppant d'une grande cape de laine brune par-dessus son costume de théâtre, elle écrivait dans sa chambre, sans feu, à la faible lueur d'une chandelle, sans songer à l'heure ni à sa fatigue :

« Monsieur mon père,

« Il y a longtemps que je vous ai promis de ne vous point écrire si je ne vous envoyais des vers, et n'ayant point eu le loisir d'en faire, à cause de cette comédie dont je vous ai parlé, je ne vous ai pas écrit il y a longtemps. A présent que j'en ai fait, je vous écris pour vous les envoyer et pour vous faire le récit de l'affaire qui se passa hier à l'hôtel de Richelieu, où nous représentâmes *l'Amour tyrannique* devant M. le cardinal. Je m'en vais vous raconter de point en point tout ce qui s'est passé.

« Premièrement, M. de Mondory entretint M. le cardinal depuis trois heures jusqu'à sept heures et lui parla presque toujours de vous, de sa part et non de la vôtre : c'est-à-dire qu'il lui dit qu'il vous connaissait, lui parla fort avantageusement de votre science, de votre vertu et de vos autres bonnes qualités. Il parla aussi de cette affaire des rentes et lui dit que les choses ne s'étaient pas passées comme on lui avait fait croire, et que vous vous étiez trouvé une fois chez M. le chancelier, et encore que c'était pour apaiser le tumulte, et pour preuve de cela, il lui conta que vous aviez prié M. Faget d'avertir M.... (je ne sais plus quel nom); il lui dit aussi que je lui parlerais après la comédie. Enfin, il lui dit tant de choses qu'il obligea M. le cardinal à lui dire : « Je vous « promets de lui accorder tout ce qu'elle me demandera. » M. de Mondory dit la même chose à Mme d'Aiguillon, laquelle lui disait que cela lui faisait grand'pitié et qu'elle y apporterait

tout ce qu'elle pourrait de son côté. Voilà tout ce qui se passa devant la comédie et que M. de Mondory a raconté à Blaise et à Gilberte. Quant à la représentation, M. le cardinal parut y prendre grand plaisir, mais principalement quand je parlais. Il se mettait à rire, comme aussi tout le monde de là.

« Dès que la comédie fut jouée, je descendis du théâtre avec le dessein de parler à Mme d'Aiguillon; mais M. le cardinal s'en allait: ce qui fut cause que je m'avançai tout droit à lui, de peur de perdre cette occasion-là en allant faire la révérence à Mme d'Aiguillon. Outre de cela, M. de Mondory me pressait extrêmement d'aller parler à M. le cardinal. J'y allai donc et je lui récitai les vers que je vous envoie et qu'il reçut avec une extrême affection, et des caresses si extraordinaires que ce n'est chose imaginable; car, premièrement, dès qu'il me vit venir à lui, il s'écria : « Voilà la petite Pascal ! » puis il m'embrassait et il me baisait; et pendant que je disais mes vers, il me tenait toujours entre ses bras et me baisait à tout moment avec grande satisfaction; et puis quand je les eus dits, il me dit : « Allez, je vous accorde tout ce que vous « me demandez, écrivez à votre père qu'il revienne en toute « sûreté. » Là-dessus Mme d'Aiguillon s'approcha, qui dit à M. le cardinal : « Vraiment, monsieur, il faut que vous fas- « siez quelque chose pour cet homme-là; j'en ai ouï parler : « c'est un fort honnête homme, et fort savant, c'est dommage « qu'il demeure inutile. Il a un fils qui est fort savant en ma- « thématiques et qui n'a pourtant que quinze ans. » Là-dessus, M. le cardinal dit encore une fois que je vous mandasse que vous revinssiez en toute sûreté. Comme je le vis de si bonne humeur, je lui demandai s'il trouverait bon que vous lui fissiez la révérence; il me dit que vous seriez le bienvenu, et puis parmi d'autres discours : « Dites à votre père quand il « sera revenu qu'il me vienne voir, » et me répéta cela trois ou quatre fois. Après cela, comme Mme d'Aiguillon passait, ma sœur l'alla saluer, à qui elle fit beaucoup de caresses et lui demanda où était mon frère et qu'elle aurait bien voulu le voir; cela fut cause que ma sœur le lui mena; elle lui fit encore grands compliments et lui donna beaucoup de louan-

ges.sur sa science. On nous mena ensuite dans une salle, où il y eut une collation magnifique de confitures sèches, de fruits, limonades et choses semblables. En cet endroit-là, elle me fit des caresses qui ne sont pas croyables. Enfin je ne puis vous dire combien j'y ai reçu d'honneur, car je ne vous écris que le plus succinctement qu'il m'est possible. Je m'en ressens extrêmement obligée à M. de Mondory qui a pris un soin étrange. Je vous prie de prendre la peine de lui écrire par le premier ordinaire pour le remercier, car il le mérite bien. Pour moi, je m'estime extrêmement heureuse d'avoir aidé en quelque façon à une affaire qui peut vous donner du contentement. C'est ce qu'a toujours souhaité avec une extrême passion, monsieur mon père, votre très-humble et très-obéissante fille et servante

« Jacqueline Pascal. »

Gilberte et Blaise avaient enfin terminé leur conférence et décidé quel serviteur ils expédieraient le lendemain à leur père pour l'engager à revenir au plus tôt. Mlle Pascal croyait sa petite sœur couchée depuis longtemps :

« La pauvre enfant n'en peut plus, » dit-elle, comme elle entrait, cachant soigneusement de la main sa lumière, afin de ne pas réveiller la petite endormie. Jacqueline releva la tête.

« Que fais-tu donc et pourquoi n'es-tu pas couchée à cette heure? demanda Gilberte d'un air mécontent.

— Il fallait bien écrire à monsieur mon père, dit gravement l'enfant, je lui devais raconter tout ce qui s'était passé.

— Je donnerai donc ceci demain à l'exprès. »

Et Gilberte pliait la lettre, l'attachant avec un fil de soie.

Jacqueline riait, comme si elle n'eût pas été lasse.

« Demain! tu veux dire aujourd'hui, ma fidèle, il est deux heures après minuit; quand j'ai commencé d'écrire, j'ai regardé l'horloge; minuit avait sonné, ce qui fait que j'ai mis *hier* en racontant l'aventure à mon père.

— Hier ou aujourd'hui! s'écria Gilberte, viens te coucher ou tu seras malade. »

Lorsque les deux sœurs eurent fait leur prière, comme l'aînée couvrait l'enfant et fermait ses rideaux, Jacqueline lui passa les bras autour du cou.

« Oh! ma fidèle, que je suis contente! dit-elle bien bas.

— Il faut remercier Dieu, » dit Gilberte en baisant gravement au front la petite dont la peau était brûlante; elle éteignit la lampe et le silence régna seul dans la chambre. Jacqueline n'osait s'agiter dans son lit.

VII

Quinze jours s'étaient écoulés et on attendait M. Pascal; il avait fait grande hâte, ne voulant pas laisser refroidir la bonne volonté du cardinal et le zèle de ses amis. A peine était-il arrivé au logis, qu'on lui conseillait de se préparer à son voyage de Ruel.

« M. le cardinal a dit que nous y devions aller tous, » insistait Jacqueline.

Mais Gilberte n'était pas de cet avis.

« Mon père n'a que faire de tant de jeunesse, » disait-elle.

M. Pascal partit seul. A son retour, il entra en riant dans la salle où travaillaient les deux sœurs.

« Nous aurions bien pu écouter Jacqueline, Gilberte, dit-il gaiement, car je n'ai point vu M. le cardinal.

— Serait-il malade ou de nouveau fâché? s'écria l'enfant qui s'était levée si brusquement, que les deux poupées cachées par le linge qu'elle cousait tombèrent sur le carreau.

— Non, dit M. Pascal, mais il m'a fait demander par un gentilhomme si mes enfants étaient avec moi; lorsque j'ai

répondu négativement, il m'a donné l'ordre de les aller querir et de revenir demain avec eux.

— C'est Jacqueline qu'il veut revoir, dit gravement Gilberte ; il a pris fantaisie pour elle, le soir de la comédie, quand elle lui a parlé si hardiment. »

Jacqueline, assise par terre, caressait ses poupées.

« Vois donc, ma fidèle, disait-elle en les montrant à sa sœur, Petite a reçu un coup à la joue qui lui a fait grand mal.

— Ne finiras-tu donc jamais de cette enfance? s'écria Gilberte en retirant vivement les poupées des mains de sa sœur; n'entends-tu pas que nous devons aller demain à Ruel?

— J'entends bien. »

Et la petite reprenait tendrement ses filles.

« Mais en attendant il faut coucher mes enfants qui sont malades de leur chute. »

Et elle disparut de la chambre. M. Pascal riait, mais Gilberte était fâchée :

« On ne sait jamais quel âge elle a, murmurait-elle, si c'est six ans ou vingt ans !

— Laissez-la ainsi, dit son père qui ne prévoyait pas plus que Gilberte que Jacqueline préludait, par le soin de ses poupées, à la direction des pensionnaires de Port-Royal; il faut que j'aille commander un carrosse pour aller faire demain notre révérence en famille à monseigneur le cardinal. »

Lorsque M. Pascal et ses enfants arrivèrent à la porte du magnifique château que le ministre habitait autant que possible, de préférence à son palais de Paris, ils s'aperçurent qu'ils étaient attendus; les huissiers et les gentilshommes de service les firent entrer sur-le-champ dans un premier salon et ils n'attendirent guère avant de passer dans le cabinet du cardinal. Il était seul, assis dans un vaste fauteuil à côté d'une table couverte de papiers.

« Le sort du monde est là parmi ces dépêches, » se disait M. Pascal tout en avançant sur un signe du ministre. Celui-ci leva ses yeux pénétrants, habitués à juger des hommes et des choses; il regarda un instant l'ancien président qui avait

conservé cette gravité digne, honneur de la magistrature française.

« Je suis bien aise de vous voir, monsieur, dit-il avec une bienveillance marquée; il était juste de vous rendre à une famille qui mérite toute votre application. »

Il regardait avec curiosité Blaise et Gilberte qu'il avait à peine vus, attachant surtout ses yeux sur le jeune homme qui rougisait sans baisser la tête. Le cardinal avait posé la main sur l'épaule de Jacqueline qu'il avait attirée auprès de lui.

« Je vous recommande vos enfants, ajouta-t-il; ayez-en soin, car j'en veux faire quelque chose de grand. »

Il avait touché sa sonnette, un gentilhomme parut.

« Faites voir Ruel à M. Pascal, dit-il, et ayez soin de lui offrir des rafraîchissements avant son départ. »

L'audience était finie. En se retrouvant en plein air, Gilberte se suspendit au bras de son père.

« Ayez soin de vos enfants, répétait-elle, comme si vous aviez besoin qu'on vous recommandât de prendre application pour nous!... »

M. Pascal se mit à rire.

« Cela signifie tout simplement que mes amis se sont trompés en croyant que j'allais obtenir de grandes faveurs, dit-il. M. le cardinal ne veut rien faire pour moi que de me laisser rentrer librement au logis, ce dont je lui rends grâce.... Je n'ai jamais sollicité autre chose, et sans *l'Amour tyrannique*....

— Justice vous aurait été faite, mon père, dit vivement Blaise, tôt ou tard!

— Tard peut-être, et non tôt, repartit M. Pascal, et en attendant je n'aurais pu prendre pour vous cette application que m'a recommandée le cardinal.... Voyez donc comme Jacqueline se promène dans cette allée; on dirait qu'elle fait des vers. »

En rentrant, la petite fille plaça un papier plié dans la main de son père :

« Si vous vouliez envoyer ceci à Son Éminence quand vous l'aurez lu? » dit-elle tout bas.

M. Pascal parcourut des yeux le remercîment.

« Ceux qui demandaient la grâce valaient mieux, dit-il en riant, mais j'enverrai néanmoins ceux-ci. »

Jacqueline sautait par la chambre :

« Voilà qui est fini ! s'écriait-elle, nous allons être tranquilles en notre maison ; Blaise prétend qu'il ne saurait travailler, tant nous sommes distraits. »

On n'était pas au bout des agitations de famille ; M. Pascal s'était mépris en croyant que Richelieu, plus frappé du mérite de ses enfants que du sien, le destinait uniquement à achever leur éducation. L'avis lui vint bientôt qu'il était nommé membre de l'intendance de Normandie en la généralité de Rouen. C'était un grand avancement et une position inespérée. Lorsque M. Pascal alla remercier le cardinal avant de partir, le ministre lui demanda s'il emmenait ses enfants.

« Sans doute, monseigneur, dit le père.

— Vous me les ramènerez plus tard, quand ils seront élevés, je vous ai dit que j'en ferais quelque chose de grand. »

Dieu avait décidé avant le cardinal de faire quelque chose de grand des enfants de M. Pascal. Blaise avait achevé son traité des coniques, et Descartes, auquel il l'avait envoyé, se refusait à le croire original, tant il était surpris du génie de cet enfant de seize ans ; Jacqueline était à peine établie dans la maison que son père avait louée à Rouen, lorsqu'on y reçut la visite de M. Pierre Corneille, le grand Corneille, comme on commençait à l'appeler. Rouen était une ancienne capitale, ville de fêtes et de grandes réunions ; on y donnait chaque année des prix de poésie à l'occasion de la Conception de la Vierge.

« Vous devriez faire des vers sur ce sujet, » dit le poëte en se tournant vers la petite fille qui cousait modestement dans un coin de la salle, levant parfois ses yeux ardents sur celui qu'elle avait choisi secrètement pour son modèle. Elle rougit sans répondre ; mais lorsque les juges du concours se réunirent pour lire les pièces de poésie qui leur avaient été envoyées, Corneille sourit en trouvant un papier signé « Jacqueline Pascal. » Le prix lui fut décerné.



« Ceci est le premier fleuron de votre couronne. » (Page 142.

« Elle n'a que quatorze ans, messieurs, dit Corneille, et elle sera un jour une des gloires de notre ville, étant établie céans avec M. son père. Ceci est vraiment beau et digne d'être cité, ajouta-t-il, relisant quelques strophes du petit poëme de Jacqueline ; cette enfant a très-bien comparé l'arche de l'alliance avec Notre-Dame :

L'une tient en son flanc le bonheur de nos pères,
Et l'autre dans le sien notre espoir le plus cher ;
L'une par son pouvoir divertit leurs misères,
Et l'autre par le sien nous garde de pécher.
Si l'une a fait gagner plusieurs fois des batailles
Parce que dans son sein un trésor est caché,
L'autre ne fait pas moins, ayant en ses entrailles
De quoi nous faire vaincre et dompter le péché.

« Ceci est vraiment beau, » répétait Corneille avec une indulgence toute paternelle.

Jacqueline hochait la tête, lorsqu'il vint lui-même annoncer à M. Pascal le succès de sa fille.

« C'est beau quand vous le lisez, » dit-elle en riant.

Le jour où les prix devaient être décernés en public, Jacqueline était malade et dans son lit. On proclama le nom de la petite fille; sa couronne était là, mais personne ne la réclamait. Corneille se leva au milieu de l'assemblée; les applaudissements qui le saluaient couvraient sa voix; il fit un signe de la main pour demander le silence, et remerciant par quelques vers impromptus le président et les juges au nom de Mlle Pascal, il tendit la main pour recevoir le prix. Insigne honneur que d'être couronnée par les mains du grand Corneille! Jacqueline en était tout émue, lorsque Gilberte vint lui annoncer dans sa chambre que les tambours et les trompettes qu'on entendait dans la rue venaient accompagner M. Corneille qui s'était chargé de lui apporter son prix.

« Ne pourrai-je me lever un instant pour le voir, ma fidèle? » demanda humblement l'enfant.

Gilberte sourit et commença de l'habiller. Lorsque Jacqueline, pâle et faible, entra dans le parloir où Corneille causait avec M. Pascal, le grand poëte vint au-devant d'elle et la

baisa au front, comme naguère le cardinal de Richelieu ; puis lui tendant le prix qu'il tenait à la main :

« Ceci est le premier fleuron de votre couronne, » dit-il.

Six ans encore, et ce premier fleuron devait être foulé aux pieds de Jacqueline avec la couronne de son talent et de sa jeunesse. Saisie en même temps que son illustre frère d'une sainte ferveur, mais plus fidèle que lui dès le début aux puissantes impressions qu'ils avaient tous deux reçues, elle commençait dès lors à mener dans la maison de son père la vie des religieuses qu'elle devait achever à trente-six ans dans le cloître de Port-Royal. C'est là que son frère vint bientôt lui confier sa résolution de renoncer à son tour au monde. Le cardinal de Richelieu était mort sans avoir rien fait pour les enfants qu'avait devinés son pénétrant génie. Blaise et Jacqueline Pascal n'avaient rien trouvé d'assez grand pour eux sur la terre, ils s'étaient tout entiers donnés à Dieu.



VAUX ET PIGNEROL

FOUQUET

(1661-1680)

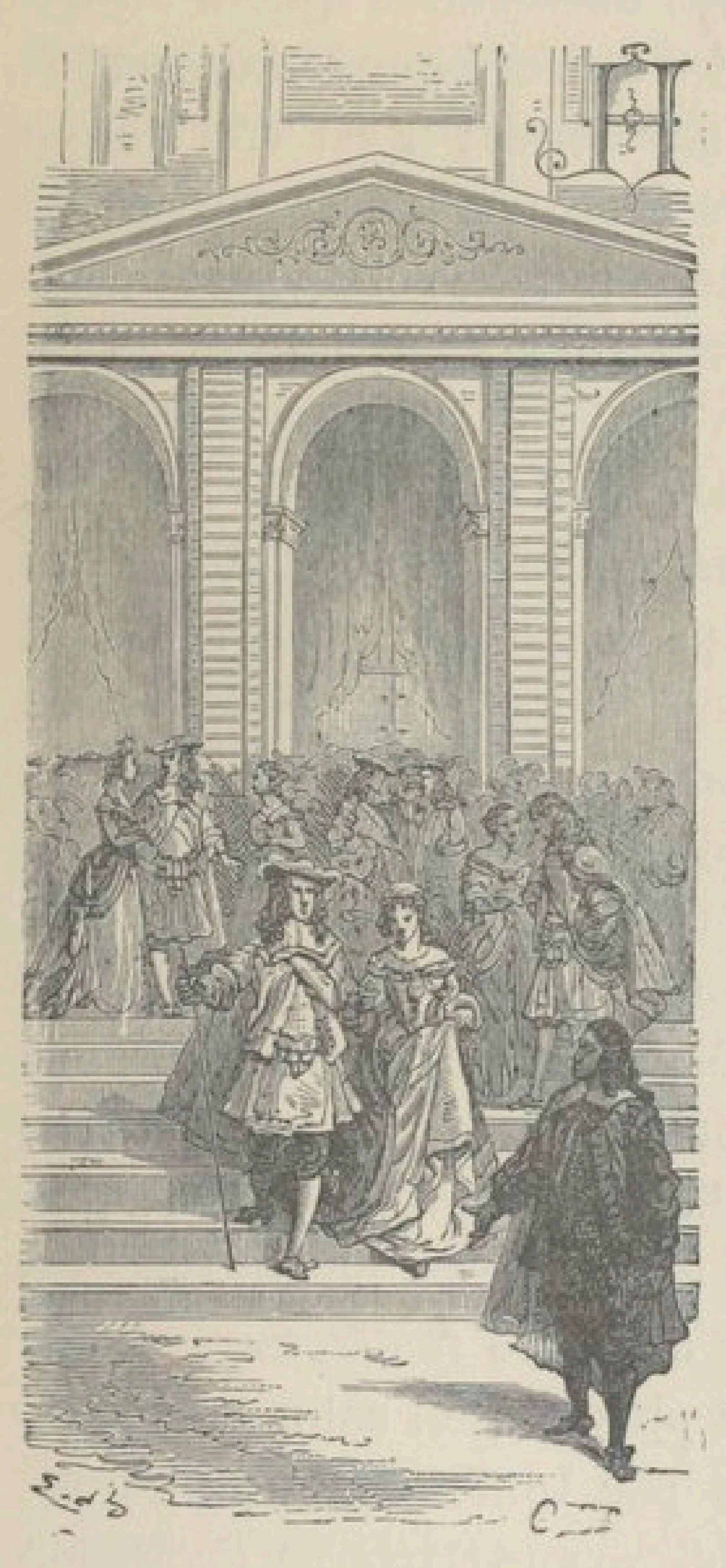
VAUX ET PIGNEROL.

FOUQUET.

(1661-1680.)

« Quò non ascendam? »
(Où ne monterai-je pas?)

CHAPITRE I.



Hélène! dites donc à Laporte qu'il aille voir chez l'apprêteuse si les points de Venise que j'ai donnés à réparer ne seront pas tantôt prêts; j'en aurai besoin pour aller chez M. le surintendant, » disait à l'une de ses femmes Mme la marquise de Sévigné au milieu d'août 1661.

Hélène envoya Laporte et reparut bientôt, consternée.

« Les points de Mme la marquise ne sont pas achevés, dit-elle, et l'apprêteuse ne sait si elle aura le temps de les finir avant le 17. »

Mme de Sévigné lisait, elle se leva vivement.

« Que dites-vous, Hélène? s'écria-t-elle; il me faut mes points, je n'en ai pas d'autres pour accommoder mon habit.

— Ah! madame ne sait pas dans quel état sont tous les marchands; il n'y en a pas un qui ne perde la tête; les tailleurs et les tailleuses sont sur les dents; on ne trouve plus une faiseuse de rabats qui veuille s'engager à rien fournir; voilà plus de dix nuits que l'apprêteuse ne s'est couchée, à ce qu'elle a dit à Laporte. Tout le monde de Paris doit aller chez M. le surintendant; on dit qu'il n'y aura jamais rien eu de si beau et qu'il y a vingt mille personnes invitées. »

Mme de Sévigné sourit; elle avait vu le matin même Mme Fouquet qui lui avait assuré que les invitations s'élevaient en tout à six mille.

« Nous ne voulons pas aller au delà, avait-elle dit, et depuis trois jours nous refusons toutes les sollicitations. »

— Cela ne fait pas revenir mes points, dit Mme de Sévigné d'un air pensif; et comme je me suis toujours fait scrupule d'avoir des choses qui ne sont pas nécessaires quand on n'a pas le nécessaire, je n'en ai point d'autres pour le fameux 17. Voilà ce que c'est que de payer ses dettes; il est vrai que la conscience oblige à cette préférence et même à la justice de n'en pas faire d'autres.... Laporte, mon carrosse; j'irai moi-même chez cette apprêteuse voir s'il n'y a pas moyen de lui faire entendre raison. »

Toute la cour était dans le même état que Mme de Sévigné, et beaucoup de personnes avaient plus de souci qu'elle, qui n'attachait pas une extrême importance à sa toilette et qui n'avait pas encore de fille à mener dans le monde. Mlle de Sévigné était trop jeune pour paraître en si grande compagnie, bien que les amis de sa mère assurassent dès lors qu'elle serait un jour la plus jolie fille de France, titre qu'elle devait porter dans la correspondance de Mme de Sévigné jusqu'au jour de son mariage avec M. de Grignan. On était donc en grande préoccupation dans toutes les garde-robes; chacun voulait paraître avec éclat dans la fête magnifique qui se préparait; et le 16 août, les laquais allaient et venaient dans les rues, chargés des commissions de leurs maîtresses, tandis que les marchands ne savaient plus à quel saint se vouer, assaillis qu'ils étaient à la fois par toutes leurs pratiques. Les femmes les plus raisonnables avaient trouvé l'occasion

bonne pour se faire faire un nouvel habit, véritable événement alors dans les familles et soigneusement noté aux registres des maris. La fête que M. le surintendant offrait au roi Louis XIV, au château de Vaux-le-Vicomte, justifiait et expliquait toutes les dépenses.

C'était le 17 août, vers le milieu du jour; les équipages royaux attendaient dans la grande cour du palais de Fontainebleau; le roi monta en carrosse avec Monsieur, son frère, la comtesse d'Armagnac, la duchesse de Valentinois et la comtesse de Guiche; Madame (Henriette d'Angleterre) était seule dans sa litière; ses filles d'honneur la suivaient en voiture; la jeune reine, retenue au logis par sa grossesse, faisait, en soupirant, ses adieux à sa belle-mère; Anne d'Autriche soupirait aussi; elle parlait à demi-voix à une religieuse, la supérieure de la Miséricorde, Provençale d'un grand mérite venue à Paris pour fonder un couvent et qui avait beaucoup d'influence sur la reine mère.

« Je vous sais bon gré d'être venue jusqu'ici pour m'informer, ma mère, disait-elle; ce que vous me racontez m'afflige sans m'étonner; le roi est instruit de tout ceci et de bien autre chose; j'ai grand'peine à le retenir.... » Et sur un avis chuchoté par la religieuse : « Je sais, je sais, reprit la reine, mais il faut prendre temps et savoir agir au bon moment. Adieu, ma mère. — Adieu, ma fille; » et elle baisa au front la jeune reine qui n'avait aucune part aux manœuvres ni aux secrets de la politique et qui regrettait tout simplement de ne pouvoir aller à Vaux.

Bien des invités étaient déjà arrivés lorsque le cortége royal prit la route qui conduisait au château du surintendant; la poussière avait été soigneusement abattue par des arrosages répétés, et les équipages qui se croisaient en tous sens ayant pris la file pour suivre ceux du roi, ce fut accompagné d'une grande partie de sa cour que Louis XIV arriva devant le perron du palais que l'architecte Levau avait construit et que le peintre Lebrun avait décoré pour Fouquet Le roi avait été sombre pendant la route, et les saillies de Mme de Valentinois n'avaient pu lui arracher un sourire; Monsieur était de mauvais humeur et taquin comme une

femme nerveuse; les dames n'étaient pas fâchées d'échapper à leurs illustres compagnons lorsque le carrosse s'arrêta et que M. le surintendant lui-même parut à la portière pour recevoir le roi

Sur le premier degré du perron attendait Mme la surintendante, Marie Madeleine de Castille Villemareuil, entourée de ses enfants, tous jeunes encore : trois fils et une petite fille qui tenait la robe de sa sœur aînée, la marquise de Charost, fille de Fouquet par son premier mariage avec Marie Fourché, dame de Quéhillac; la jeune femme portait déjà dans le regard et sur toute sa personne une gravité douce qui faisait prévoir la haute piété à laquelle elle devait s'adonner plus tard sous la conduite de Fénelon.

Mme Fouquet fit quelques pas au-devant du roi; mais déjà Louis XIV montait les degrés, son chapeau à la main, saluant les femmes; il avait à peine répondu aux remercîments du surintendant qui semblait troublé et inquiet. Le roi promenait ses regards autour de lui.

« Mademoiselle avait raison de dire que ce lieu-ci était enchanté! » remarqua-t-il, jetant un coup d'œil sur les salons ouverts du magnifique palais et sur les jardins immenses qui s'étendaient à l'entour. « Je n'ai rien vu de si beau, assurément pas en mes maisons. »

Fouquet pâlit....

« Ce lieu appartient à Votre Majesté comme toutes les demeures de son royaume..., » dit-il à demi-voix.

La reine mère venait de descendre au bas du perron; le surintendant se hâtait pour la recevoir, mais elle avait les yeux attachés sur son fils; un signe imperceptible avertit le prince de se contenir; un instant encore et le jeune roi se retournait souriant vers Mme Fouquet qui n'avait rien vu ni rien compris de ce menaçant échange de paroles et de regards.

« Ne voulez-vous point nous faire entrer, madame? dit Louis XIV, il fait chaud sur la route et nous nous reposerons volontiers.... » Puis interpellant le surintendant qui donnait la main à Anne d'Autriche : « Votre mère n'est point ici? » demanda-t-il avec une bienveillance qui démentait l'accent de ses dernières paroles.

Fouquet répondit avec empressement :

« Le roi sait que ma mère est toute en Dieu, elle ne s'adonne point aux frivolités qui nous peuvent divertir ; mais elle sera plus occupée de Vaux en ce jour qu'elle ne l'a été dans toute sa vie, car elle sait l'honneur que me fait Votre Majesté....

— Qu'elle s'en souvienne dans ses prières ! » murmura la reine mère en espagnol ; elle connaissait Mme Fouquet et avait été longtemps favorable au surintendant ; elle souriait en expliquant à demi-voix à son hôtesse le déplaisir qu'avait éprouvé la jeune reine et la raison qui rendait le repos indispensable pour elle. Madame avait refusé d'entrer dans le château.

« Je connais Vaux, » avait-elle dit, et elle était déjà dans les jardins avec sa cour habituelle ; les jeunes gens s'empressaient autour d'elle et de ses charmantes filles d'honneur ; Monsieur la suivait à quelque distance, mordant ses lèvres fardées à chaque éclat de rire, et s'appuyant sur le bras du chevalier de Lorraine qui lui parlait à l'oreille, écartant du bout de sa canne le moindre caillou qui eût pu heurter les pieds délicats de Monseigneur ; le prince s'arrêtait par instants pour examiner les dentelles et les bijoux des femmes qui passaient, les discutant avec son favori comme la plus frivole des petites-maîtresses. Le roi son frère était entré dans le château.

Mme Fouquet avait l'honneur d'entretenir Louis XIV, lui montrant simplement, sans ostentation comme sans embarras, les splendeurs de la demeure que son mari avait élevée, et dont elle n'appréciait ni le luxe ni la folle dépense. Le roi s'arrêtait devant les tableaux, les statues, les objets d'art entassés dans les vastes salons : chaque jour quelques acquisitions nouvelles, venues des quatre coins du monde, prenaient place dans la collection du surintendant qui entretenait partout en Europe des agents chargés de voiler leur diplomatie sous une curieuse recherche des raretés artistiques ; le roi avait surtout remarqué les tableaux de Lebrun, admirant et louant avec un goût déjà sûr et fin les belles couleurs et l'art exquis du maître.

« Vous me ferez venir M. Lebrun, je veux le voir et lui

commander quelque chose, » avait-il dit à Fouquet. Lorsqu'il aperçut un tableau allégorique enchâssé dans l'un des panneaux du grand salon, une émotion visible se trahit un instant sur son visage.

« Qu'est-ce que ceci, monsieur? demanda-t-il vivement en se tournant vers le surintendant.

— C'est une Nuit, sire, dit Fouquet assez confus.

— Toujours de M. Lebrun?

— Oui, sire.

— Et que signifient ces jeunes filles et ces enfants?

— Ce sont les heures de la nuit et les devanciers de l'aurore, à ce qu'on m'a raconté, » dit ingénument Mme Fouquet.

Anne d'Autriche regardait attentivement le tableau, y cherchant la cause du trouble de son fils. Elle se détourna avec un petit soupir de satisfaction; elle avait reconnu, sous les cheveux flottants de la troisième Heure, le doux regard, la grâce timide, les traits un peu irréguliers d'une des filles d'honneur de Madame Henriette, Louise de la Baume le Blanc, connue dans l'histoire sous le nom de Mme de la Vallière.

Louis XIV s'était éloigné, il serrait entre ses doigts la poignée de son épée et se promenait à grands pas dans le salon, regardant autour de lui d'un air distrait. Il releva bientôt la tête, et il examinait les peintures du plafond; tout autour de la corniche, une frise d'élégants ornements entourait les armes des Fouquet; un écureuil grimpant devant lui, avec cette devise : *Quò non ascendam* Au pied de l'arbre qu'escaladait l'écureuil, l'habile artiste avait groupé des lézards et des couleuvres qui semblaient siffler en lançant leur venin.

« Voilà un petit animal bien ambitieux, » disait le roi entre ses dents; puis il reprit tout haut en s'adressant au surintendant : « Fouquet ne signifie-t-il pas *écureuil* en quelque langue, monsieur? demanda-t-il.

— En patois breton ou angevin, sire, repartit le ministre qui avait lui-même levé les yeux sur le significatif emblème; le roi sait que nous sommes originaires de Bretagne.

— C'est pourquoi vous aimez tant cette province, repartit le roi qui se dirigeait vers la porte; allons voir les jardins, on raconte que ce sont ceux d'Armide »

Le magnifique parc de Vaux offrait en effet un aspect enchanteur.

« Vaux ne sera jamais plus beau que ce jour-là, » écrivait peu après la Fontaine, et toute la cour confirmait son jugement.

Les femmes éparses dans les longues allées, au bord des cascades et des pièces d'eau, les riches habits des seigneurs qui s'amusaient à monter dans les barques peintes et dorées qui sillonnaient les ondes limpides, les parterres émaillés de fleurs éclatantes sous les rayons du soleil : tout ce somptueux mélange de l'art et de la nature, du luxe et du goût, frappèrent Louis XIV d'une admiration profondément mêlée d'envie et de colère.

« Voyez, ma mère, dit-il à demi-voix, si ce faste insolent ne mérite pas un coup d'éclat. »

La reine lui toucha légèrement l'épaule.

« Tout vient à point à qui sait attendre, » murmura-t-elle.

Le roi s'était retourné et son visage s'était radouci ; il fit un pas en avant vers sa belle-sœur qui descendait l'allée des Sapins, légère et gaie comme une nymphe ; elle faisait signe à Louis XIV ; celui-ci quitta brusquement le surintendant qui venait le rejoindre et laissa à sa mère le soin d'entretenir leurs hôtes.

« Que tout ceci est beau ! disait Madame. Voyez donc, mon frère, comme ces eaux retombent en gerbe étincelante, et ces jets de diamants que jettent tous ces monstres marins ; il y en a un là-bas qui ressemble à M. de Ventadour ; regardez, n'est-ce pas à s'y méprendre ? » et elle indiquait du bout de son éventail un énorme triton soufflant dans une conque.

Le roi se mit à rire.

« Vous m'égayez toujours, Henriette, » disait-il ; mais il se détournait en parlant et ses regards semblaient chercher quelqu'un dans la foule qui suivait Madame. Celle-ci riait doucement.

« Venez du côté de la fontaine de la Couronne, il y a encore des embellissements depuis la fête qu'on nous donna il y a six semaines.

— Est-ce une couronne fermée? » demanda le roi comme s'il avait eu connaissance d'une imprudente lettre de Mme du Plessis-Bellière à Fouquet, lui souhaitant cette marque du souverain pouvoir.

« Je ne sais à qui vous en avez aujourd'hui! s'écria Madame avec une petite moue; comment voulez-vous qu'une couronne fermée lance des jets d'eau? c'est plus beau encore que la cascade! » Et prenant le bras du jeune monarque sur qui toute la cour lui imputait une puissance sans bornes, elle l'entraîna vers les pièces d'eau; la foule des courtisans s'était peu à peu réunie autour d'eux, à l'exception des petits groupes qui erraient dans les épaisses allées; Mme de Charost, occupée de faire les honneurs du château aux femmes qui ne l'avaient pas encore visité, regardait le jardin d'un œil d'envie.

« On serait bien là-bas, se disait-elle, et mieux encore au Parc des Dames, près de ma tante. »

Ce couvent ou la grave maison de sa vieille grand'mère attiraient seuls cette belle personne entourée de tous les hommages et de toutes les séductions de la cour.

La foule s'était réunie sur une vaste terrasse sablée auprès de la grande cascade; on y voyait des tentes dressées de toutes parts où se tenaient de nombreuses loteries; les dames se pressaient autour des marchandes vêtues de casaquins de soie rayée bleu et blanc, de jupes courtes et de bonnets garnis de dentelles comme en une foire de village.

« Rien ne saurait être plus galant; on met à la loterie sans payer et on gagne à tout coup, » disait à Mme du Plessis-Bellière Mme de Sévigné qui attendait son tour.

Des bracelets, des bagues, des épingles, des dentelles passaient des étalages aux mains des gagnantes; on applaudissait lorsqu'un objet convoité échéait en partage à une personne aimée dans la cour; on chuchotait malignement lorsque les lots semblaient mal appropriés. Les courtisans se mêlaient aux femmes, gagnant parfois des armes, quelquefois un de ces fameux rabats de dentelle qui atteignaient alors un prix exorbitant.

« M. de la Guiche n'avait que faire d'une épée, disait-on, il se sait trop bien servir de celle qu'il avait; » mais on parlait bas, car les duels étaient sévèrement interdits, et M. de la Guiche ne s'était pas vanté d'une aventure récente.

Mme de Sévigné venait de mettre au jeu; elle reçut une magnifique garniture de points de Venise.

« Voyez, dit-elle plaisamment à sa voisine : c'est la Providence qui me récompense; j'avais failli ne pouvoir venir ici faute d'avoir fait apprêter mes dentelles à temps, ayant eu autre chose à faire du revenu de mes fermes que d'acheter des garnitures. »

On souriait, on savait quelle peine avait eue Mme de Sévigné à se tirer des embarras où l'avait laissée son mari

Les étalages des marchandes se dégarnissaient rapidement; le roi qui n'avait point tiré à la loterie se rapprochait avec Madame; ils avaient causé un instant à voix basse; le front de la princesse se voilait d'une ombre légère; le surintendant venait lui-même chercher ses illustres invités.

« Le roi veut-il qu'on serve le souper? » demanda-t-il.

Louis fit gaiement un signe de la tête; il semblait avoir repris tout son empire sur lui-même, et ce prince de vingt-trois ans pouvait dire comme l'Auguste de Corneille :

Je suis maître de moi comme de l'univers.

Toute trace de dépit ou d'irritation avait disparu, et Madame ne resta pas longtemps pensive; on entrait dans le château, où le souper le plus magnifique attendait le roi et sa cour. La table royale était tout entière servie en or massif

« Je ne crois pas, si on fondait à cette heure tout ce qui se pourrait trouver dans mes coffres, qu'il y eût assez d'or et d'argent pour couvrir la table d'une semblable vaisselle. Qu'en dites-vous, monsieur... le surintendant? »

Le roi s'adressait à Fouquet; le ministre rougit légèrement.

« Votre Majesté n'est pas si fort à court, dit-il.

— Vraiment! dit le roi en riant, je suis fort aise de l'apprendre; j'ai fantaisie de me faire faire aussi un service. J'entendais dire récemment, n'est-ce pas par vous, monsieur

Colbert? qu'il n'y avait pas dans tous mes châteaux une paire de chenets en argent pour ma chambre à coucher!

— Ceci est vérité, sire, répondit Colbert qui inclinait gravement la tête; mais en ce lieu-ci on ignore quels sont les métaux précieux, tant la profusion en est grande. Combien pouvez-vous avoir de ces assiettes d'or massif, monsieur? »

Et Colbert examinait attentivement la magnifique vaisselle placée sur la table comme pour en apprécier le poids et la valeur. Fouquet regardait à peine son interlocuteur.

« Je ne sais pas ces choses-là, dit-il dédaigneusement, mais M. de Gourville vous en informera si vous êtes curieux.

— Je crois qu'il y en a environ trente-six douzaines, » murmura l'ami de Fouquet, plus au courant que lui des affaires de sa maison; il laissait prudemment dans l'oubli les cinq cents douzaines d'assiettes d'argent entassées sur les tables servies pour les courtisans; M. Colbert avait aperçu cette omission, il souriait malignement; le roi causait librement avec le surintendant, admirant la décoration de la salle à manger et s'enquérant du maître d'hôtel qui avait si admirablement ordonné le souper d'une telle compagnie :

« Il s'appelle Vatel, sire, dit Fouquet, et il était jusqu'à ce jour un inestimable serviteur; je ne sais pas si les éloges de Votre Majesté ne lui feront pas perdre la tête.

— Vous lui ferez néanmoins mes compliments, » dit le roi qui achevait de souper avec l'appétit qui le caractérisa toujours et que sa jeunesse rendait alors naturel; puis repoussant son siége, il se releva en s'écriant :

« Et maintenant, monsieur le surintendant, qu'allez-vous nous donner pour nous divertir? »

Fouquet était radieux, le nuage qui avait assombri le début de la journée s'était dissipé ; toujours disposé à se flatter, il concevait de nouveau l'espoir d'endormir le roi dans les plaisirs et les fêtes; Olympe Mancini, la comtesse de Soissons, était là, triomphante dans son éclatante beauté, vêtue d'un costume bizarre et de couleurs chamarrées, chargé d'ornements et de pierreries qui eussent écrasé la plupart des femmes, mais qui prêtait à ses traits saillants et à ses yeux étincelants un charme funeste; Madame prodiguait, pour son royal frère,

les grâces infinies de cet esprit qui animait tout son corps aussi bien que son âme ; et dans le fond de la salle, à la table de sdames d'honneur, comme il convenait à si modeste personne, se tenait cachée Mlle de la Vallière. Que de séductions et de périls charmants autour d'un roi si jeune ! Fouquet se sentait rassuré.

« Les comédiens attendent les ordres de Votre Majesté, dit Mme Fouquet, le théâtre est dressé au bas de l'allée des Sapins.

— Vous descendiez tout à l'heure par là, Henriette? » dit le roi à l'oreille de Madame.

Elle rougit et fit un geste suppliant ; les yeux de Monsieur observaient jalousement les moindres mouvements de sa femme ; le roi s'en aperçut et entraîna la cour dans le jardin ; le ciel était radieux, la lune venait de se lever, on avait allumé des lampions dans tous les bosquets ; une masse de lumières entouraient le théâtre.

Tout combattait à Vaux pour le plaisir du roi,

écrit la Fontaine à son ami Maucroix :

La musique, les eaux, les lustres, les étoiles.

La comédie se devait jouer en face de la grande pièce d'eau, sur un théâtre ouvert ; le roi, placé sur un siége sous une vaste tente, dominait les acteurs ; il aperçut le premier un rocher qui s'avançait sur les ondes argentées par mille flambeaux :

« Qu'est-ce que ceci? s'écria-t-il ; tout est merveilleux à Vaux, les pierres elles-mêmes cèdent à l'enchantement général ! »

Le rocher venait de se transformer en une vaste coquille qui s'entr'ouvrit bientôt, pendant que les Nymphes, les Tritons, les Amours tout à l'heure immobiles au bord de l'eau, s'approchaient de la coquille enchantée, leurs torches à la main ; une déesse venait d'en sortir,

Qui ressemblait à la Béjart,
Nymphe excellente dans son art.

« Et que rien ne surpasse, » dit la Fontaine.

« C'est le prologue, sire, » annonça Fouquet.

Et le roi écouta avec une visible satisfaction le bel éloge composé par Pellisson et que récitait la jolie comédienne, pendant que les Naïades et les dieux marins se groupaient de nouveau autour d'elle.

Jeune, victorieux, sage, vaillant, auguste,
Aussi doux que sévère, aussi puissant que juste;
Régler et ses États et ses propres désirs,
Joindre aux nobles travaux les plus nobles plaisirs,
En ses justes projets jamais ne se méprendre,
Agir incessamment, tout voir et tout entendre :
Qui peut cela peut tout; il n'a qu'à tout oser,
Et le ciel à ses vœux ne peut rien refuser;
Les termes marcheront, et si Louis l'ordonne,
Les arbres parleront mieux que ceux de Dodone;
Hôtesses de leurs troncs, moindres divinités,
C'est Louis qui le veut, sortez, nymphes, sortez!

Elle parlait encore et les arbres voisins du théâtre s'entr'ouvrirent, laissant échapper des Dryades vêtues de gaze d'un vert tendre comme les jeunes feuilles des bois; les termes se mirent en mouvement, les statues qui bordaient la pièce d'eau descendirent de leur piédestal et rejoignirent les divinités aquatiques; un ballet se forma, véritable prologue de la comédie que les acteurs du roi allaient représenter; Molière venait de composer en quelques jours sa pièce des *Fâcheux* pour cette fête, et l'ordre des danses se trouvait à chaque instant interrompu par quelque fantaisie d'un danseur *fâcheux* qui intervenait mal à propos dans les figures. Il fallut expliquer à Louis XIV le sens de ce désordre apparent qui choquait ses instincts de régularité; une fois averti, il goûta plus que personne l'art qui avait su introduire tant d'ordre et de grâce dans le désarroi et l'apparente négligence. La musique cessait à peine, lorsque les comédiens parurent sur la scène; le roi salua Molière d'un geste et d'un sourire qui encouragèrent à la fois l'auteur, les acteurs et le maître du logis. Fouquet avait éprouvé un moment d'inquiétude en entendant retracer par Pellisson les jeunes vertus du roi qu'il voulait engourdir dans les délices :

« Si tout cela allait être vrai! » se disait-il.

Il ne s'amusa pas moins à la représentation des *Fâcheux*, le succès fut immense :

J'en suis ravi, car c'est mon homme,

écrivait la Fontaine.

Te souvient-il bien qu'autrefois
Nous avons conclu d'une voix
Qu'il allait ramener en France
Le bon goût et l'air de Térence ?
Plaute n'est plus qu'un plat bouffon;
Et jamais il ne fit si bon
Se trouver à la comédie....

Le roi riait encore des malheurs d'Éraste toujours arrêté par un importun pendant qu'il veut aller à son rendez-vous avec Orphise, lorsqu'il aperçut Molière; il l'appela :

« Voilà un grand original que vous avez oublié, » lui dit-il à demi-voix après les premiers compliments, en lui montrant M. de Soyecourt qui passait. Molière comprit aussitôt.

« Le chasseur fâcheux! murmura-t-il; malheureusement je ne connais pas les termes de vénerie....

— Venez me voir une matinée, je vous les apprendrai, dit le roi en riant.

— Je devrai à Votre Majesté la meilleure scène de l'ouvrage, » repartit le grand comique en s'inclinant.

Il ne s'était pas encore éloigné du roi, lorsqu'une gerbe de feu éclata devant eux ; elle se mêlait sur les eaux aux jets étincelants des fontaines; il semblait qu'une pluie d'étoiles vînt s'unir aux fêtes de la terre, et que les astres voulussent à leur tour saluer le souverain pour lequel on prodiguait tant de richesses.

De ce bruit, Neptune étonné,
Eût craint de se voir détrôné
Si le monarque de la France
N'eût rassuré par sa présence
Le dieu des moites tribunaux,
Qui crut que les dieux infernaux
Venaient donner des sérenades
A quelques-unes des Naïades;
Enfin la peur l'ayant quitté,

Il salua Sa Majesté.
Je n'en vis rien, mais il n'importe·
Le raconter de cette sorte
Est toujours bon, et, quant à toi,
Ne t'en fais pas un point de foi.

Louis XIV ne dit, pas plus que la Fontaine, s'il avait vu le maître des eaux, mais il se tourna vers le surintendant :

« La terre, l'eau et le feu s'étant évertués pour nous divertir, je présume, monsieur, dit-il, que vous n'avez pas d'autre élément à nous présenter?

— S'il en était un quatrième, je l'aurais amené aux pieds de Votre Majesté! » repartit Fouquet, rempli de satisfaction. Il avait fait atteler les carrosses du roi, et les tambours des mousquetaires commandés pour l'escorte retentissaient déjà dans la cour extérieure. Comme le roi montait en carrosse avec la reine, sa mère, et que les courtisans attendaient son départ pour prendre congé à leur tour, une illumination subite, immense enveloppa toute la coupole du château; les flammes semblaient menacer le ciel, et des fusées sans nombre saluèrent le bruit des chevaux qui sortaient de la cour; quelques-uns se cabrèrent; un des carrosses de la suite royale fut même renversé dans le fossé, mais les voitures du roi avaient déjà pris les devants.

Louis XIV avait mis la tête à la portière, contemplant en silence l'illumination qui s'éteignait aussi rapidement qu'elle s'était embrasée; lorsque les dernières fusées retombèrent en pluie de feu et que les grandes lignes du château disparurent dans la nuit, le roi se laissa retomber pesamment sur les coussins.

« Ah ! Madame, s'écria-t-il avec colère en se tournant vers sa mère, ne ferons-nous pas rendre gorge à tous ces gens-là?

II

Le château et le parc de Vaux n'avaient pas encore repris leur aspect accoutumé, au lendemain de leurs dernières splendeurs, lorsque le carrosse du surintendant prit le chemin de Paris. Il était seul, lisant des papiers et s'arrêtant parfois, la tête dans ses mains.

« Voilà bien des comptes pour Belle-Isle, j'aurai de la peine à trouver tant d'argent; aussi la place est-elle en bon état de défense, et si Neuchèze est fidèle, je reste le maître de la mer. »

Il relisait la lettre d'un de ses agents sur les côtes de Bretagne qui venait de parcourir secrètement Concarneau, Guingamp, le duché de Penthièvre, Guérande, le Croisic et le mont Saint-Michel, places fortes, toutes aux mains de Fouquet, sous le nom de ses amis.

« Je disais bien, monseigneur, achevait son correspondant, que vous triompheriez de vos ennemis et que vous fouleriez aux pieds l'envie. Tous les bruits qui ont couru se sont si fort dissipés, qu'on ne parle que de votre génie, du crédit que vous avez sur l'esprit du roi; vous êtes trop juste et vous aimez trop l'État pour que Dieu ne bénisse pas toutes vos affaires. »

Fouquet souriait en repliant la lettre.

« Peut-être y a-t-il autre chose! pensa-t-il, mais je le saurai chez ma mère; je trouverai du feu à la cuisine pour faire paraître l'écriture, et Nicole ne me trahira pas. J'ai fait hier un bon coup; le roi a pris plaisir à Vaux..., ce dont Colbert enrageait.... Qui sait ce qu'il lui dit aujourd'hui? Je ne serais pas surpris quand j'apprendrais un de ces jours ma nomination dans l'ordre; le roi doit être content...; le million que je

lui ai prêté sur ma charge de procureur général a rempli ses coffres.... Harlay tarde pour les quatre cent mille livres qui restent à payer; je serais fâché de le presser; il faut cependant que j'achève l'affaire de Créquy: Mme du Plessis en est inquiète, et j'ai besoin d'être assuré de la Méditerranée comme de l'Océan; j'ai bien cru un moment que je ne le pourrais pas faire général des galères.... Richelieu y tenait tant.... sans la petite de la Motte.... Ah! c'est qu'elle est jolie! Manneville la déteste.... rivalité de femmes.... Manneville n'a rien à craindre de personne....

Cachez-vous, filles de la reine
Petites;
Manneville est de retour;
Ma'mour!...

Et fredonnant ce couplet qui avait couru à la cour après une absence de la belle Mlle de Manneville, Fouquet tomba dans une rêverie qui le conduisit sans s'en apercevoir jusqu'à la porte d'une maison de modeste apparence, dans une rue écartée, non loin de l'hôtel du surintendant. Celui-ci avait donné l'ordre d'aller tout droit chez sa mère. Il sortit du carrosse d'un pas léger, faisant signe au laquais de l'attendre au dehors, et il entra dans une petite cour pavée, fraîche, calme, au fond de laquelle s'élevaient quelques arbres. Mme Fouquet n'avait jamais voulu quitter la maison qu'elle avait occupée avec son mari, où étaient nés ses douze enfants, et que peuplaient pour elle les souvenirs de ses plus belles années.

« C'est ici que j'ai vécu depuis que votre père acheta sa charge au Parlement au moment de notre mariage, répondait-elle aux instances de son fils qui eût voulu l'attirer chez lui, et, s'il plaît à Dieu, j'y mourrai. Je n'ai pas voulu aller retrouver vos sœurs au Parc des Dames, je ne ferai pas de jaloux entre mes fils.

— Le fait est que vous tiendriez à merveille la maison de l'archevêque de Narbonne ou celle de monseigneur d'Agde.... »

Et le surintendant riait.

« Maintenant que Gilles a épousé Mlle d'Aumont, vous

pourriez bien former chez moi une communauté, ma femme et ma fille de Charost en seraient volontiers religieuses.... »

Mme Fouquet riait aussi.

« Je suis abbesse chez moi, disait-elle, et Nicole est la prieure; je n'admettrai dans mon couvent que votre petite Marie.... »

Mme Fouquet avait une prédilection marquée pour l'unique fille du second mariage du surintendant, âgée pour lors de cinq ans seulement.

Fouquet s'était arrêté dans la petite cour, respirant librement cette atmosphère paisible et sereine sous laquelle il se sentait délivré d'un fardeau; il repoussait doucement les vieux serviteurs accourus au bruit de ses chevaux; il lui semblait redevenir jeune et hardi, comme à vingt ans, en montant le petit escalier; il frappa à la porte de sa mère, elle s'ouvrit; un prêtre sortait: c'était M. Claude Joly, curé de Saint-Nicolas des Champs, ami et confident ordinaire de Mme Fouquet dans ses nombreuses œuvres de charité. Le surintendant salua amicalement:

« Vous conspirez toujours avec ma mère, monsieur le curé, dit-il en riant; quelle nouvelle mine creusez-vous en ce moment?

— Vous le demanderez à madame; dit le prêtre, s'il n'y avait d'autres conspirations au royaume que les nôtres, on pourrait supprimer les espions et les exempts. »

M. Joly avait appuyé sur le mot *espion* avec un accent particulier; Fouquet en fut frappé, il se pencha vers lui :

« Connaissez-vous des espions ou des espionnés? demanda-t-il à demi-voix.

— Les espions sont partout, dit M. Joly.

— Pas ici! »

Et Fouquet jetait autour de lui un regard confiant comme pour assurer les vieilles murailles de son fidèle attachement; il rencontra au pied de l'escalier les yeux d'un petit laquais qu'il ne connaissait pas et qui semblaient attachés sur lui.

« Les espions sont partout, reprit le prêtre, et les espionnés feront bien de se garder. »

Il n'en dit pas davantage; Fouquet le laissa passer et entra chez sa mère.

Marie Maupeou, Mme Fouquet, était petite et délicate; elle n'avait jamais quitté le deuil depuis la mort de son mari, et sa simple robe noire, ses coiffes unies, son voile de crêpe rappelaient l'habit religieux; son teint était uni et blanc, ses lèvres minces et fermes, ses yeux noirs brillaient encore d'un vif éclat; elle était penchée sur un livre de comptes, lorsqu'elle releva la tête au son des pas de son fils. L'expression d'une profonde tendresse se peignit sur ses traits; elle se leva et tendit les bras au surintendant.

« Je ne vous attendais pas aujourd'hui, Nicolas, dit-elle, après les fatigues du jour et de la nuit.

— J'ai laissé à ma femme le soin de veiller au rétablissement de toutes choses, dit le surintendant en riant; j'avais besoin de vous voir, ma mère.... »

La vieille femme avait posé la main sur son bras et le regardait d'un air d'inquiétude.

« Tout s'est-il bien passé? demanda-t-elle.

— A merveille; les danseurs, les comédiens et les artificiers ont fait leur devoir comme Vatel, et c'est tout dire. »

Elle secouait la tête avec impatience :

« Que m'importent ces malheureux?... Êtes-vous content? »

Fouquet hésita un instant.

« J'étais très-content hier, ce matin encore, mais.... je ne sais pourquoi.... mes soucis m'ont repris tout à l'heure, à la porte de votre chambre; votre curé m'a parlé mystérieusement d'espions et d'espionnés. Qu'est-ce que ces mots-là veulent dire ici ? »

Fouquet avait ramené sa mère à son fauteuil, il s'était assis auprès d'elle, et la vieille femme passait doucement ses mains ridées sur le front de son fils.

« Il dit ce qui est dans l'air, mon enfant, ce qu'il a peut-être appris plus positivement au confessionnal; même ici, dans cette paisible demeure, le bruit de vos dangers vient troubler mon repos; j'ai tremblé et prié pour vous toute la journée d'hier; on avait dit que vous seriez arrêté en votre château au milieu de la fête. »

Le surintendant bondit de son siége :

« Arrêté ! comment aviez-vous su cela?... »

La main de sa mère l'attirait vers le fauteuil....

« Je n'ai rien su, dit-elle ; une pauvre femme..., elle rougissait légèrement, qui se meurt d'un mal grave et que je vais soigner chaque matin, m'avait dit hier en me racontant la visite d'une religieuse qui lui avait apporté des secours : « Elle a beaucoup parlé, madame ; elle dit qu'il y aura du « nouveau aujourd'hui, et que.... M. le surintendant.... pour- « rait bien finir la journée moins bien gaiement qu'il ne l'a com- « mencée. » J'ai questionné prudemment ; elle ne savait pas à quel couvent appartenait la religieuse qui s'était dite chargée des aumônes d'une très-grande dame.... j'ai cru comprendre qu'il s'agissait de la reine mère.... Mais ma pauvre malade souffre trop pour être bien curieuse, et je n'ai pas pu savoir si la visiteuse venait des dames de la Miséricorde, comme je le supposais. »

Fouquet restait pensif.

« Je suis las de tous ces avis, dit-il enfin ; le roi m'a fait hier la meilleure mine qui fût possible. »

Le surintendant avait déjà oublié les regards sévères et les mouvements de colère après l'arrivée de Louis XIV.

« Il m'attend demain pour travailler avec lui ; mais à voir le plaisir qu'il prenait à la fête, il se lassera bientôt de faire si sérieusement son métier de roi, comme il dit, et le pouvoir me reviendra tout entier.... si je peux me débarrasser de MM. Colbert et le Tellier ! »

Fouquet serrait les dents en prononçant le nom de ses ennemis ; Colbert avait pu l'entraîner à vendre sa charge de procureur général et à se dépouiller ainsi des priviléges parlementaires dans le vain espoir d'obtenir le collier de l'ordre du Saint-Esprit ; mais il ne pouvait endormir les défiances du surintendant qui se sentait toujours surveillé par cet impitoyable calculateur. Colbert savait, mieux que personne, ce que valaient les revenus de l'État et quelle faible partie un arrivait dans les coffres du roi ; il était destiné à se faire en immortel honneur en remettant l'ordre et l'économie dans les finances de la France, et toutes les habiletés et les ma-

nœuvres de Fouquet ne pouvaient engourdir sa vigilance ni séduire sa probité.

Mme Fouquet avait écouté son fils sans l'interrompre; lorsqu'il s'arrêta plongé dans ses réflexions, elle lui dit très-bas, comme si elle craignait elle-même l'oreille des espions :

« C'est au pouvoir de M. le cardinal que vous aspirez? »

Fouquet fit un signe de tête, un sourire effleura ses lèvres; peut-être avait-il visé plus haut que Mazarin, et son ambition ne se serait-elle pas contentée d'amasser des trésors comme l'habile Italien qui avait su se faire Français pour servir la grandeur et les intérêts de la France, tout en conservant jusqu'au bout les passions avides d'un joueur et d'un débauché qui avait naguère manqué d'argent. La vieille femme reprit :

« Il était bien puissant, M. le cardinal, et il était bien riche; on dit qu'il a laissé trois cents millions.... »

Fouquet fit de nouveau un signe de tête.

« J'ai entendu dire à M. de Brienne.... le père.... auquel son fils l'avait raconté, qu'il était dans une petite galerie du palais Mazarin, où il y avait de belles tapisseries, quelques jours avant la mort de M. le cardinal, quand il pouvait à peine sortir de son lit et marcher tout seul; il entendit ouvrir une porte, puis un bruit de pantoufles comme d'un homme fort languissant et sous le poids d'une grande maladie; le jeune Brienne eut peur d'être trouvé là et se cacha derrière un rideau; il vit alors M. le cardinal qui s'avançait si pâle et si défait qu'on le connaisait à peine; ses yeux étaient creusés et semblaient déjà hagards; il regardait à droite et à gauche, s'arrêtant et se tenant à tous les meubles, il marmottait tout bas :

« Il faut quitter cela.... et encore cela.... Que j'ai eu de
« peine à acquérir ces choses!... Puis-je les abandonner sans
« regret?... Je ne les verrai plus où je vais!... »

Quand il rentra dans son appartement, Brienne était tout tremblant et la sueur lui coulait sur le visage; il dit à son père qu'il n'avait jamais senti la vanité des choses humaines....

« Vous aussi, mon fils, vous avez eu bien de la peine à ac-

quérir toutes ces choses ; si Dieu vous appelait demain à comparaître devant lui, que vous en resterait-il ? »

Fouquet ne répondait pas, il croyait revoir le cardinal ; il lui semblait retrouver devant lui ce maître à la fois impérieux et habile qu'il avait fidèlement servi pour ses intérêts politiques et souvent trompé dans les affaires de finances, lorsque tous deux aspiraient également à s'emparer des ressources nécessaires à leurs énormes dépenses. Le surintendant repassait dans son esprit les sommes qu'il avait payées pour les dettes de jeu du cardinal, les entreprises douteuses où ils s'étaient engagés ensemble ; il remontait jusqu'à la Fronde, aux exils de Mazarin, aux services qu'il lui avait alors rendus de concert avec son frère, l'abbé Fouquet, qu'il ne voyait plus, avec lequel il était brouillé. La figure qu'avait évoquée Mme Fouquet, les souvenirs qui se rattachaient au cardinal, faisaient tort à l'enseignement qu'elle en avait voulu tirer ; toute l'orageuse carrière de Mazarin et la part qu'il y avait prise lui-même repassaient devant les yeux du surintendant.

« J'ai vu M. le cardinal bien plus menacé que je ne suis, se disait-il, il s'en est toujours tiré, et il est mort dans son lit, au faîte de sa puissance. Pourquoi serais-je moins heureux ? »

Fouquet ne tenait pas compte de la différence des ennemis, Mazarin était détesté et poursuivi par un parti dans l'État ; le sort de son ambitieux disciple dépendait d'un monarque absolu qui venait de saisir d'une main ferme le pouvoir qu'on lui avait si longtemps disputé.

Mme Fouquet avait observé attentivement son fils, lisant ses pensées sur son visage avec cette intuition profonde que la tendresse donne aux mères ; elle soupira, le coup n'avait pas porté cette fois ; l'âme de son fils était trop absorbée par les affaires, les ambitions, les soucis et les plaisirs de la terre pour que la pensée du jugement et de l'éternité y pût encore trouver sa place ; elle joignit les mains comme pour prier, son fils se pencha vers elle pour l'embrasser.

« J'ai apporté cent louis pour vos pauvres, dit-il en déposant le rouleau d'or sur la table. »

Mme Fouquet souriait; elle refusait tous les dons de son fils; jamais elle n'avait voulu changer le modeste train de sa maison, ni rien dépenser au delà de son revenu, mais elle n'avait pas le cœur de repousser ses libéralités en faveur des pauvres.

« C'est à Dieu qu'il donne et il lui tiendra compte de ses aumônes pour le salut de son âme, » pensait-elle.

La même recommandation accompagnait chacune de ses charités.

« Priez pour mon fils le surintendant, » répétait-elle à tous les malheureux qu'elle assistait.

III

Colbert en était venu à ses fins; il avait réussi à persuader au surintendant de conseiller un voyage au roi. Fouquet, effrayé de l'abîme qu'il voyait ouvert sous ses pieds, espérait ainsi distraire le jeune monarque des investigations auxquelles il semblait disposé à se livrer; le roi avait parlé de la Bretagne où se tenaient les États, et Fouquet avait encouragé cette idée; il y tenait des places nombreuses, des gouverneurs à sa dévotion; le lieu lui semblait moins dangereux que tout autre, et, malade qu'il était d'une fièvre intermittente, il promit d'accompagner le roi. C'était de Bretagne qu'il avait compté faire partir le mouvement qui le devait délivrer, lorsque, du vivant de Mazarin, il avait écrit le projet secret trouvé derrière une glace dans sa maison de Saint-Mandé, et qui fut contre lui l'une des plus redoutables armes de son procès.

Le roi allait donc en Bretagne, et Fouquet faisait ses préparatifs de départ; de fâcheux présages venaient chaque jour

le troubler, les courtisans avisés lui semblaient moins obséquieux que de coutume; l'un d'eux, M. de Saint-Aignan, fort avancé dans les bonnes grâces du roi, lui avait même hautement déclaré qu'il renonçait à son amitié. Au conseil, le roi avait proposé un changement dans le mouvement des fonds; l'innovation devait rendre très-difficile les dépenses secrètes et le surintendant s'était écrié avec humeur : « Je ne suis donc plus rien!... » Il avait cherché ensuite à réparer cette imprudence, mais le mot était dit, et le Tellier avait poussé du coude le bonhomme Brienne assis à côté de lui.

M. Fouquet avait fait ses adieux à sa mère; la sainte femme lui avait donné sa bénédiction : « Allez, mon enfant, dit-elle, et que Dieu vous conduise! » Mme de Charost était là, les yeux pleins de larmes; tendrement attachée à son père, mais élevée dans les principes d'une piété austère, elle avait l'esprit trop fin et le jugement trop droit pour ne pas pénétrer les causes de la disgrâce qui le menaçait; tant de prodigalités et de hauteur imprudente, une ambition et une vie également désordonnées devaient nécessairement amener une chute terrible; le cœur de la fille était déchiré, elle n'était pas encore arrivée aux régions sublimes de la foi et du détachement où planait sa grand'mère, mais elle comprenait mieux que Mme Fouquet les dangers qui entouraient le ministre; M. de Charost vivait à la cour et il recueillait soigneusement les bruits qui expiraient au seuil de la petite maison de la mère. C'était avec raison que Fouquet avait pu douter de la disposition de son gendre à le soutenir dans une révolte, lorsqu'il écrivait dans son projet secret : « M. le marquis de Charost pourrait amener ma fille à Calais; il faudrait que Mme du Plessis fît souvenir à celle-ci de toutes les obligations qu'elle m'a, et de l'honneur qu'elle peut acquérir en tenant, par ses caresses, ses prières et sa conduite, son beau-père et son mari dans mes intérêts, sans qu'ils entrassent dans aucun tempérament là-dessus. »

Mme de Charost embrassa son père sans rien dire; puis elle courut se jeter aux pieds de l'autel à Saint-Nicolas des Champs. Chez le surintendant, on était aussi agité, mais le

trouble n'arrivait pas jusqu'à sa femme, simple et confiante, passionnément attachée à son mari dont elle ne soupçonnait pas les désordres, et qui ne doutait pas plus de sa sagesse que de sa puissance. Mme de Charost enviait parfois sa belle-mère, tout en méprisant un peu la portée de son intelligence.

« Mme Fouquet est d'un calme! disait-elle à son mari.

— C'est qu'elle ne sait pas où elle va, assurait M. de Charost. »

Le surintendant s'inquiétait et se rassurait tour à tour; il avait vu Mme du Plessis Bellière, sa confidente sur divers sujets, sa plus ferme et sa plus habile amie dans les grandes comme dans les petites affaires; elle avait fait jouer des ressorts qui lui paraissaient sûrs, et le résultat n'en avait pas été heureux; elle avait envoyé M. de Créquy, son gendre, pour informer Fouquet; il avait trouvé le ministre qui tremblait de la fièvre; l'accès se terminait à peine lorsque le jeune Brienne demanda à le voir; on le fit entrer; le surintendant, fort pâle et abattu, questionna Brienne sur ce qu'on disait du voyage de Nantes.

« Je l'ai conseillé au roi, dit-il.

— Ma foi, repartit Brienne, je n'en sais rien du tout.

— Monsieur votre père ne vous a-t-il rien dit?

— Non, monsieur.

— M. le marquis de Créquy sort d'avec moi et vient de m'avertir que la duchesse de Chevreuse me rend de très-mauvais offices.

— Je ne sais pas cela non plus.

— La reine mère me fait dire par Bartillac de me garder de la duchesse.

— C'est vous, monsieur, qui me l'apprenez.

— Je ne suis plus procureur général et je ne serai pas longtemps surintendant. On me leurre d'un collier de l'ordre qu'on ne me donnera peut-être jamais, et me voilà perdu sans ressource. J'ai même prêté au roi le million que M. de Harlay m'a payé sur le prix de ma charge, dont il me doit encore quatre cent mille livres. J'ai quelque argent sur les aides, mais ces fonds ne sont guère assurés. J'ai bien encore

quelques sommes assez considérables entre les mains d'un de mes plus fidèles amis; mais tout cela est peu de chose si l'on doit m'ôter la surintendance. Je dois plus de quatre millions auxquels je m'étais engagé pour les dépenses de l'État!... »

Le surintendant s'était soulevé sur son coude, regardant d'un œil perçant le jeune homme fort étonné de cette brusque confidence, comme s'il eût voulu découvrir dans son cœur les renseignements qui pouvaient s'y cacher. Il se laissa retomber sur ses oreillers.

« Mais, quoi! il faut se résoudre à tout, reprit-il, je ne puis croire que le roi veuille me perdre! »

Brienne avait pris son parti de répondre.

« Le roi vous a trop promis pour vous tenir tant de choses, monsieur, dit-il; croyez-vous qu'il veuille avoir un premier ministre? »

Fouquet secoua la tête. Bien des illusions s'étaient dissipées depuis quelques jours. Brienne continua :

« Pour le collier de l'ordre, je le tiens fort mal assuré; vous n'êtes plus procureur général; la faute est faite; le meilleur parti que vous puissiez prendre est de parler à la reine mère qui vous aime et qui vous a fait donner l'avis de la mauvaise volonté que Mme de Chevreuse avait pour vous.

— Je l'ai déjà fait, et elle ne m'a rien dit que de général; peut-être ne sait-elle rien des desseins du roi contre ma personne.... »

C'était d'Anne d'Autriche que Mme de Motteville avait appris à appeler la dissimulation une laide mais nécessaire vertu. Fouquet avait appuyé son front sur ses mains.

« Pourquoi le roi va-t-il en Bretagne et premièrement à Nantes? ne serait-ce point pour s'assurer de Belle-Isle?... »

Brienne s'étonnait, depuis le début de la conversation, que le surintendant n'eût pas prévu ce danger en engageant le roi à se rendre aux États de Bretagne.

« Si j'étais à votre place, dit-il, j'aurais cette crainte et je la croirais bien fondée.

— Le marquis de Créquy m'a dit la même chose que vous,

et Mme du Plessis-Bellière aussi. Je suis fort embarrassé, je vous l'avoue, de prendre une résolution. Nantes!... Belle-Isle!... Nantes!... Belle-Isle!... »

Il répétait ces deux mots comme pour y chercher une inspiration.

« M'enfuirai-je? reprit-il, ce qu'on serait peut-être bien aise que je fisse; me cacherai-je? cela me serait peu facile, car quel prince, quel État, si ce n'est peut-être la république de Venise, oserait me donner sa protection? Irai-je à Livourne? cela n'est guère honorable pour moi.... Peut-être, après tout, partirai-je demain pour Nantes comme je l'avais résolu; je voyagerai lentement, et je voudrais y devancer le roi. Vous voyez ma pensée, écrivez-moi exactement tout ce que vous apprendrez de ma destinée, et surtout gardez-moi le secret. »

Fouquet se penchait vers le jeune homme pour l'embrasser; il avait les larmes aux yeux; Brienne pleurait.

« C'est un homme perdu! » se disait-il en sortant.

Et lorsque son père l'interrogea sur son entrevue avec le surintendant :

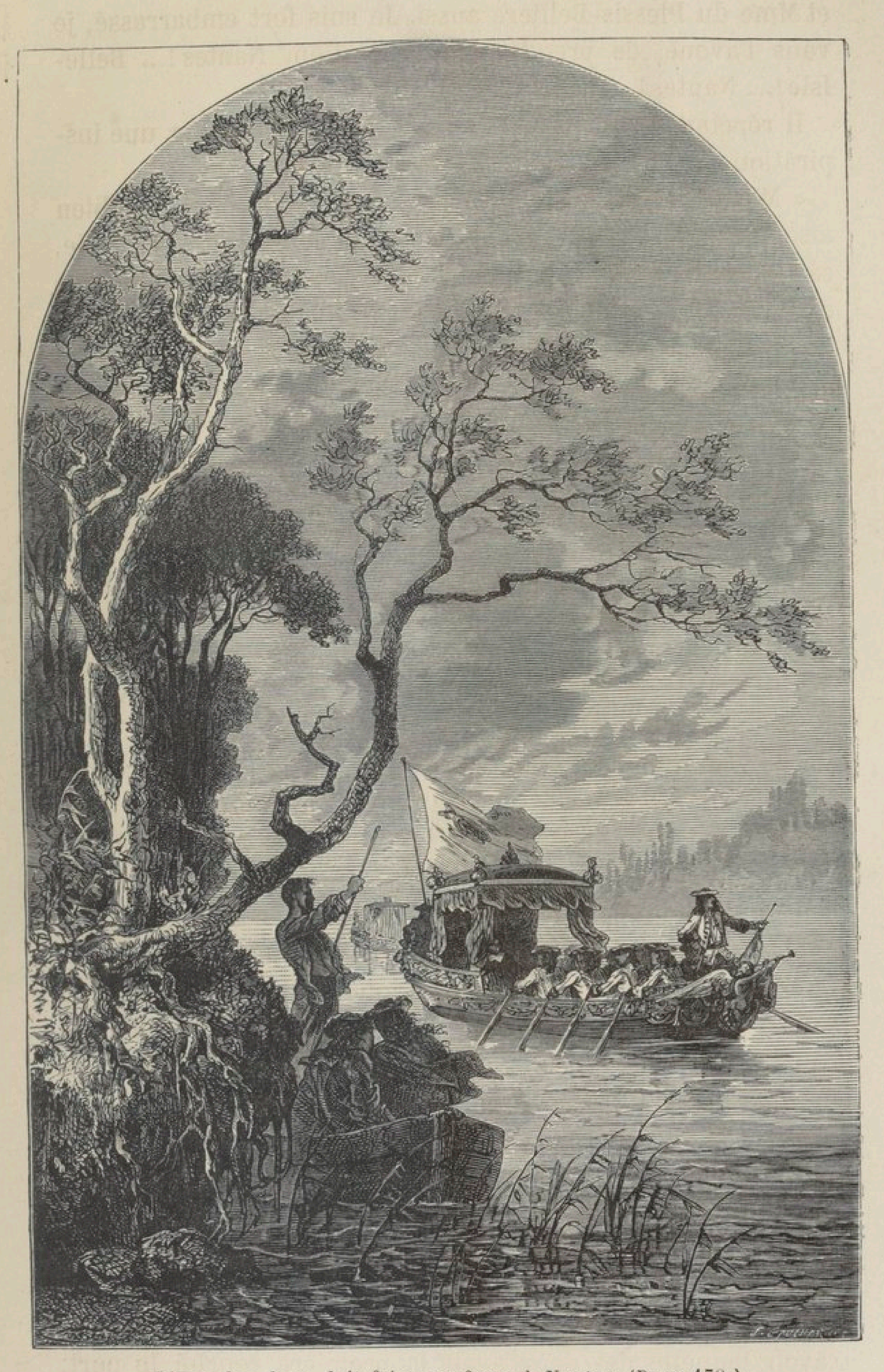
« Il s'est tellement ouvert avec moi, dit le jeune secrétaire d'État, qu'il est aisé de voir qu'il ne sait plus où donner de la tête. Nous verrons peut-être bien des choses en ce voyage. »

Brienne était à son tour parti pour Nantes. Comme il descendait la Loire en bateau, il vit passer à côté de lui l'élégant navire qui portait Fouquet; les rameurs étaient nombreux, revêtus de la livrée du surintendant, et l'embarcation volait sur les flots. En arrière, à quelque distance, venait la barque de Colbert et de Michel le Tellier. Les amis de Brienne regardaient comme lui les deux légers navires; l'un d'eux le poussa du coude.

« Voyez ces deux cabanes, dit-il, elles se suivent avec autant d'émulation que si les rameurs disputaient un prix sur la Loire; l'une des deux doit faire naufrage à Nantes. »

Brienne suivait des yeux les embarcations rivales, mais elles avaient disparu dans le brouillard du soir, et on ne put savoir laquelle des deux avait la première touché le port.

Le roi était parti de Fontainebleau décidé à perdre Fou-



L'une des deux doit faire naufrage à Nantes. (Page 170.)

quet, dans l'intention cependant d'attendre l'automne pour exécuter son projet; mais comme il l'écrit lui-même dans ses *Mémoires*, « étant allé vers la fin du mois d'août à Nantes, où les États de Bretagne étaient assemblés, et de là, voyant de plus près qu'auparavant les ambitieux projets de de ce ministre, je ne pus m'empêcher de le faire arrêter en ce lieu même, le 5 septembre. Toute la France, persuadée aussi bien que moi de la mauvaise conduite du surintendant, applaudit à cette action, et loua particulièrement le secret dans lequel j'avais tenu, durant trois ou quatre mois, une résolution de cette nature, principalement à l'égard d'un homme qui avait des entrées si particulières auprès de moi, qui entretenait commerce avec tous ceux qui m'approchaient, qui recevait des avis du dedans et du dehors de l'État, et qui, de soi-même, devait tout appréhender, par le seul témoignage de sa conscience. »

La conscience de Fouquet n'était pas si éclairée que le voulait croire Louis XIV; il avait grandi et avait vécu dans un temps de désordre politique, financier et moral; il avait été étourdi par les grandeurs inespérées qu'il avait obtenues, et les fumées de son ambition l'avaient aveuglé au point de lui faire perdre non-seulement le sentiment de ses devoirs envers le roi et l'État, mais la prévoyance et la discrétion les plus ordinaires. Il se savait menacé, sur le penchant de la ruine, et cependant son faste accoutumé l'entourait à Nantes; il y habitait un magnifique hôtel, paré pour lui de splendeurs nouvelles; sa femme l'avait accompagné ainsi que quelques-uns de ses amis; M. de Lyonne, ministre d'État et son intime confident, avait voyagé avec lui dans son carrosse; ses gens étaient en grand nombre et ne se doutaient guère que leur maître avait choisi sa demeure parce qu'il y connaissait un canal souterrain communiquant avec la Loire, qui pouvait lui permettre, au besoin, de s'échapper et de se réfugier à Belle-Isle. Le surintendant avait été repris de la fièvre lorsque M. de Brienne vint, de la part du roi, s'enquérir de ses nouvelles. Cette attention du jeune secrétaire d'État ranima le malade; il lui fit signe de s'approcher, il souriait, tout souffrant qu'il était.

« Monsieur, lui dit-il, vous êtes de mes amis, je vais m'ouvrir à vous : Colbert est perdu ; ce sera demain le plus beau jour de ma vie.

— Demain? répétait Brienne, dont les informations n'étaient pas si favorables. Tous les arrangements sont bouleversés au château, on n'arrive plus chez le roi que par un petit corridor si étroit que Rose (le secrétaire du roi) qui y écrit sur une table, est obligé de se déranger pour laisser passer; M. de Gesvres, qui est de quartier, est à la porte, et Chamarante (le premier valet de chambre) lui tient compagnie. M. le Tellier a été toute la matinée enfermé avec Sa Majesté, et quand je suis entré, il a jeté un morceau de taffetas vert sur la table couverte de papiers.... Tout cela donne fort à penser.

— Tout cela regarde Colbert, reprit le surintendant avec assurance, j'ai moi-même donné les ordres pour le faire conduire au château d'Angers; c'est Pellisson qui a payé les ouvriers qui ont mis la prison hors d'état d'être insultée. »

Tant de détails n'avaient pas convaincu Brienne, bien que Mme Fouquet, assise au pied du lit de son mari, reflétât sur son visage la satisfaction du surintendant. Lorsqu'il revint sur la fin de la journée pour recommander à Fouquet de se trouver le lendemain au conseil à sept heures, parce que le roi voulait aller à la chasse, il trouva la rue remplie de mousquetaires, la maison en était entourée. L'accès de fièvre avait quitté le ministre, mais il était de nouveau inquiet.

« Monsieur, dit-il à Brienne, on vient de me donner avis que Chevigny, l'un des capitaines aux gardes, est monté sur deux grands bateaux avec sa compagnie pour aller se saisir de Belle-Isle; Gourville me presse de me sauver par l'aqueduc. »

Et en quelques mots Fouquet découvrit à son visiteur le secret de la communication avec la Loire.

« Mais, ajouta-t-il, je n'en veux rien faire; il faut courir le risque. Je ne puis croire que tout cela soit contre moi. Je serai demain au conseil à l'heure fixée. »

Le dernier ordre du roi à Brienne fut de se trouver à six heures du matin chez le surintendant.

« Il travaille toute la journée et la moitié de la nuit derrière ses rideaux, dit Louis XIV, et sur le matin il pourrait s'attarder, je veux être à la chasse de bonne heure.

— Fièvre ou non, sire? demanda Brienne.

— A sept heures, » dit brièvement le roi, qui venait de donner ses instructions écrites à M. d'Artagnan, sous-lieutenant d'une compagnie des mousquetaires, qu'il avait choisi pour exécuter l'arrestation de Fouquet.

Les ordres étaient précis et minutieux. Dès le point du jour, les mousquetaires, les chevau-légers et les gardes du corps étaient rangés en ordre de bataille autour du château. Six mousquetaires furent postés devant la maison du surintendant, un instant après que Brienne eut amené son collègue au conseil. Fouquet avait mal dormi et ses traits étaient fatigués par les soucis et la maladie, lorsqu'il passa entre les lignes des soldats pour monter au château.

« Les équipages du roi sont sur pied de bonne heure et en grand nombre, » dit-il à Brienne.

Celui-ci ne répondit pas, il avait le cœur serré. Le conseil dura jusqu'à onze heures. En sortant, Brienne vit la porte de Fouquet gardée; le Tellier venait de donner l'ordre de mettre les scellés sur ses papiers; le roi avait retenu Fouquet sous prétexte de quelques affaires; Brienne remonta précipitamment au château. Un carrosse fermé, entouré de six mousquetaires, sortait de la cour au même instant. Fouquet avait été arrêté sur la petite place de la cathédrale, comme il montait dans sa chaise; M. d'Artagnan avait ordonné aux porteurs d'arrêter, et tendit l'ordre au ministre déchu.

« Je me croyais dans l'esprit du roi mieux qu'aucune personne du royaume, dit Fouquet avec trouble. Évitons l'éclat, monsieur, je vous supplie. »

Le mousquetaire le fit entrer dans une maison voisine: c'était celle du grand archidiacre de Nantes, oncle de M. Fouquet par sa première femme. Quelques personnes passaient sur la place et s'arrêtaient au bruit. Fouquet reconnut une de ses créatures; il lui jeta ces mots en passant:

« Mme du Plessis-Bellière, à Saint-Mandé. »

Puis il entra dans la maison pressé par les soldats. Quel-

ques instants plus tard, il était dans le carrosse qu'avait vu Brienne, et il partait pour le château d'Angers qu'il avait fait réparer pour servir de prison à Colbert.

IV

Les ordres du roi ne s'étaient pas bornés à l'arrestation et à la saisie des papiers de Fouquet à Nantes; il avait également pourvu à l'incarcération du fidèle commis et constant ami du surintendant, le poëte Pellisson. Gardé quelque temps au château de Nantes, le client rejoignit son patron à Angers sans apercevoir le visage de celui pour lequel il s'était perdu. Lyonne et Gourville tremblaient d'être enveloppés dans la même disgrâce, mais le roi prit soin de les rassurer.

« Les fautes sont personnelles, dit-il à Lyonne qui parut le soir, pâle et inquiet, au cercle royal. J'ai fait arrêter le surintendant parce qu'il était temps que je fisse mes affaires moi-même; vous étiez son ami, mais je suis content de vos services. »

Malgré son inquiétude, Gourville avait eu le courage d'aller trouver Mme Fouquet, abandonnée dans une maison gardée à vue, en face des appartements sous les scellés; une partie de ses gens avait pris la fuite; elle se trouvait sans amis, sans argent, sans ressources; mais elle n'était préoccupée que de son mari et ne demandait d'autre faveur que de l'aller rejoindre. Le dévouement et la vertu avaient prêté à cette modeste femme une dignité fière; pas une plainte ne s'échappa de ses lèvres dans le premier moment d'une chute d'autant plus terrible que rien ne l'avait préparée pour elle, et que son aveugle confiance au génie de son mari lui avait toujours voilé l'étendue des périls qui le menaçaient. Elle ne

pleurait pas lorsque Gourville entra chez elle; appuyée contre la fenêtre, elle regardait avec un douloureux désir la route d'Angers qu'elle avait vu prendre au carrosse de son mari, avant même que le bruit de l'arrestation fût arrivé jusqu'à elle, et qu'elle pût savoir quel était le coupable entouré de tant de gardes et de soldats. Elle se retourna lentement au bruit, et Gourville recula d'étonnement; dix ans avaient passé sur le pâle visage de Mme Fouquet depuis qu'il l'avait quittée la veille au soir, riant auprès du lit de son mari. Elle tendit les mains à l'unique ami qui fût venu la trouver dans sa détresse.

« J'avais attendu M. Pellisson, » dit-elle naïvement, trahissant, sans le vouloir, la moindre confiance que lui inspirait Gourville; il en eût peut-être été blessé un autre jour.

« Pellisson est arrêté! dit-il à demi-voix.

— Ah! mon Dieu, s'écria la pauvre femme, n'en était-ce pas assez? Faut-il faire encore le malheur des autres? »

Elle cachait sa tête dans ses mains, versant sur le danger de Pellisson les larmes que ne lui avait pas arrachées sa propre ruine.

« Puis-je aller retrouver M. le surintendant? » demanda-t-elle vivement, mais se reprenant tout à coup.... « mon mari, veux-je dire? » et elle se redressait toute fière du lien sacré que nulle disgrâce, nulle volonté humaine ne pouvait dissoudre.

Gourville secoua la tête.

« M. le Tellier vient de me dire.... en me rassurant sur mon propre compte.... que vous seriez envoyée à Limoges, dit-il très-bas.

— Toute seule? loin de lui?

— J'ai pensé que vous seriez sans argent.... » continuait Gourville.

Elle porta vivement la main à son escarcelle, mais elle rougit en y trouvant seulement quelques écus et une pièce d'or.

« J'ai apporté céans deux mille pistoles, reprit précipitamment Gourville, et si vous êtes envoyée à Limoges, un de mes amis vous y accompagnera. »

Il n'avait pas achevé, lorsqu'un exempt apporta la lettre de cachet. Ce n'était pas une arme dont Fouquet fît souvent usage contre ses ennemis lorsqu'il était puissant; sa femme n'en avait jamais vu; elle regardait la missive à elle adressée avec étonnement; Gourville l'ouvrit.

« C'est bien à Limoges, dit-il, je vais prendre soin de pourvoir à votre voyage; » et il poussa vivement le contrevent de la fenêtre pour empêcher la malheureuse femme de voir les groupes de curieux qui s'ameutaient sur la place et d'entendre les jurements de M. de Gesvres qui était furieux de n'avoir pas été chargé de l'arrestation; il se démenait devant la maison en compagnie de M. de la Feuillade, pensionnaire de Fouquet et qui se croyait obligé de faire des contorsions de possédé; le capitaine aux gardes criait de toutes ses forces :

« Pourquoi me déshonorer? disait-il; j'aurais arrêté mon frère, à plus forte raison mon plus intime ami; est-ce que le roi soupçonne ma fidélité? Qu'il me fasse couper le cou! »

Gourville les salua froidement et passa; à travers leur colère, réelle ou simulée, les deux courtisans ne purent s'empêcher de rougir; c'était par les mains de Gourville que leur parvenaient d'ordinaire les libéralités qu'ils sollicitaient de Fouquet.

Deux courriers cependant se hâtaient sur la route de Nantes à Paris; un gentilhomme ordinaire du roi, M. de Vouldy, était monté dans une chaise de poste, aussitôt après l'arrestation du surintendant, pour porter au chancelier l'ordre d'apposer les scellés à Vaux, à Saint-Mandé, à Paris, sur tous les papiers de Fouquet, mais il était partout devancé par un valet de chambre du prisonnier, nommé Laforêt; le premier, il avait appris les paroles de Fouquet à M. Codru sur la petite place de la cathédrale, et sautant à cheval sans attendre d'ordre de personne, il profita des relais établis par son maître, de sept en sept lieues, pour arriver à Saint-Mandé chez Mme du Plessis-Bellière, douze heures avant que les ordres du roi fussent rendus au chancelier Séguier. L'amie du surintendant ne sut ou ne voulut pas profiter de cet avantage l'abbé Fouquet qu'elle avait fait demander en toute hâte et

qui oublia, dans le malheur de son frère, les dissentiments qui les séparaient naguère, voulait qu'on mît le feu à sa maison de Saint-Mandé, pour détruire toutes les preuves funestes à l'accusé. Mme du Plessis s'y opposa; elle soutint qu'il n'avait point commis d'actes répréhensibles depuis que le roi avait pris lui-même les rênes du gouvernement, que pour le passé, il n'avait fait qu'obéir aux ordres de Mazarin, et que ce serait le condamner et avouer ses crimes que de détruire les preuves de son innocence. L'habile confidente avait oublié le projet de soulèvement; peut-être le croyait-elle détruit comme on l'avait conseillé naguère à Fouquet; elle ne sut mettre en sûreté ni les papiers cachés derrière la glace du petit cabinet, ni la cassette qui contenait les lettres particulières du ministre déchu. On résolut d'attendre simplement les ordres du roi; un ou deux des agents inférieurs de Fouquet avaient déjà pris la fuite pour se cacher à l'étranger.

Laforêt ne s'était pas arrêté à Saint-Mandé; toujours au galop, il avait couru à Paris. Il arriva à la porte de Mme Fouquet et, tout haletant, couvert de boue et de poussière, il monta jusqu'à la chambre de la vieille dame, semant sur ses pas la consternation dans la maison. Il entra; Mme Fouquet était debout au milieu de la chambre, pâle, comme si un instinct secret l'eût avertie.

« M. le surintendant est arrêté, » dit Laforêt.

Elle le regardait, comprenant à peine.

« M. Fouquet a été arrêté hier par ordre du roi, il est à cette heure en route pour le château d'Angers, » reprit le fidèle valet.

Elle étendit les bras, leva les yeux au ciel, et se laissant tomber à genoux :

« Je vous remercie, mon Dieu! s'écria-t-elle, je vous ai toujours demandé son salut, en voilà le chemin! »

Elle restait agenouillée. Laforêt referma doucement la porte, saisi de vénération et de crainte.

« Si celle-ci ne va pas tout droit en Paradis! » murmurait-il en se rendant à l'office où les domestiques terrifiés attendaient ses nouvelles. A la même heure un valet gascon ap-

portait à Mme Pellisson la nouvelle de l'arrestation de son fils.

M. de Vouldy était enfin arrivé; les scellés étaient apposés partout et la nouvelle circulait dans Paris, accueillie par des sentiments divers; les nombreux amis de Fouquet étaient consternés; mais au premier abord, et sous le coup d'une prévention encore mystérieuse, ils n'osaient pas se montrer, encore moins affirmer son innocence. L'abbé Fouquet venait de recevoir l'ordre de se retirer dans ses abbayes, Mme du Plessis-Bellière était envoyée à Montbrison ; elle obtint à grand'peine la permission de demeurer à Châlons; l'archevêque de Narbonne et l'évêque d'Agde étaient relégués dans leurs diocèses, et plusieurs autres amis de Fouquet avaient été contraints de quitter Paris. Tant de rigueur terrifiait d'autant plus les partisans de l'accusé que les ennemis faisaient grand bruit des papiers trouvés à Nantes.

« Je ne puis rien te dire de mes affaires, écrivait la Fontaine à Maucroix, le 10 septembre; elles ne me touchent pas tant que le malheur qui vient d'arriver au surintendant; il est arrêté et le roi est violent contre lui, au point qu'il dit avoir entre les mains des pièces qui le feront pendre.... Ah! s'il le fait, il sera autrement cruel que ses ennemis, d'autant qu'il n'a pas, comme eux, intérêt d'être injuste. »

Cependant le roi venait d'arriver à Fontainebleau; il avait passé à Angers sans voir Fouquet, mais son premier soin fut de se faire apporter une grande partie des papiers trouvés à Saint-Mandé et que Colbert envoya chercher par un détachement de mousquetaires. Les magistrats chargés de l'inventaire réclamèrent vivement contre ce procédé sommaire.

« On pourra dire, écrivit le conseiller la Fosse au chancelier, que le sieur Colbert, qui n'est pas tenu pour le meilleur ami de l'accusé, est venu prendre les actes qui pouvaient servir à sa justification; en sorte qu'on aura droit de jeter quelque envie et reproche sur des juges qui auraient laissé emporter des pièces de la maison d'un si fameux débiteur par quelques mousquetaires, sur une lettre missive du sieur Colbert, personne privée en cette rencontre et sans aucun ordre écrit ni verbal de Sa Majesté. »

Les juges avaient donc tourné la difficulté en envoyant à Fontainebleau l'un des leurs avec les papiers demandés; on exprimait en même temps le désir de voir bientôt les pièces rentrer dans le dossier, elles furent en effet rapportées pour la plupart à Saint-Mandé quelques jours après.

Le roi et la reine mère fouillaient la cassette secrète de Fouquet, y trouvant de nombreuses preuves de son audacieuse galanterie, de ses excessives prodigalités et des intrigues de tout genre qu'il menait à la fois; et les courtisans, non contents de ce qui transpirait sur l'honneur de beaucoup d'hommes et la réputation de bien des femmes, inventaient de fausses lettres et d'odieuses calomnies; pendant ce temps, le ministre déchu, enfermé dans sa prison d'Angers, isolé et abattu, revenait d'un seul élan au solennel souvenir de Dieu et de l'éternité qui semblait toujours, dans ce siècle, veiller à la porte des mondains, prêt à les pénétrer d'un salutaire effroi dès que les bruits de la terre venaient à faire silence. Le fils d'une si pieuse mère ne pouvait être abandonné de Dieu; en dépit de toutes les erreurs et de toutes les fautes de sa vie, il n'avait pas oublié les leçons qu'il avait reçues sur ses genoux. Avant de songer à se défendre, le premier soin de Fouquet fut pour le salut de son âme; il écrivit à Michel le Tellier pour demander à voir un prêtre, c'était derrière la vertu de sa mère que cet homme naguère si puissant cherchait à s'abriter.

« Je suis affaibli et exténué incroyablement, écrit il; si la fièvre quarte est un effet de mélancolie, le lieu où je suis ne dissipe pas beaucoup le chagrin. Je puis être surpris par la mort et par la perte de la raison ou de la parole, car souvent j'ai peine à parler; mon inquiétude pour ma conscience est assez raisonnable. Le roi est trop bon et trop juste pour me refuser le secours que je demande avec empressement depuis longtemps. Je ne puis avoir l'esprit en repos que je n'aie fait tout ce que j'aurai pu pour me mettre bien avec Dieu, et comme j'ai de grands comptes à lui rendre, que j'ai eu plusieurs affaires délicates et de grandes administrations dans des temps fâcheux, j'ai besoin d'un homme très-capable avec lequel j'ai beaucoup de consultations à faire et de points à

résoudre.... J'avais souhaité de voir M. Joly pour ce qu'il a déjà assez de connaissance de ma conscience, m'ayant assisté dans une grande maladie, pour ce qu'ayant servi M. le cardinal, il est susceptible des affaires du monde, pour ce que le connaissant j'aurais pris grande confiance en lui, et que d'ailleurs étant homme d'une vertu et probité connue, et ayant depuis peu reçu des grâces du roi, il eût dû être moins suspect qu'un autre.

« Mais si cela ne se peut et que le roi veuille avoir pitié de moi dans une affaire aussi délicate et à laquelle je crois même qu'il est obligé devant Dieu, je me jette à ses pieds autant que je le puis et implore sa bonté pour avoir agréable qu'on avertisse ma mère de me choisir un ecclésiastique capable et non suspect en qui je puisse prendre confiance pour la décharge de ma conscience et que le roi me fasse la grâce de lui permettre de l'amener ici elle-même; elle en fera toute la dépense et diligence nécessaires. Ce me sera un double secours et temporel et spirituel, car je la tiens plus capable pour mon mal qu'un grand nombre d'habiles médecins.

« Mais comme elle n'a peut-être pas l'honneur d'être connue du roi ni assez de M. le Tellier pour qu'il pût répondre d'elle, je ne doute point que la reine mère qui la connaît et tout ce qu'il y a de gens de piété qui l'ont vue, et qui savent la vertu et la sainteté de sa vie, ne répondent qu'elle ne voudrait pas pour un royaume, ni pour la vie de tous ses enfants et la sienne ensemble, avoir fait une menterie et un péché, quel qu'il fût. Elle peut donc donner sa parole et faire serment, même signer et s'obliger, tant pour elle que pour celui qu'elle amènera, qu'ils ne se mêleront dans aucune affaire que de ma conscience et de ma santé, et ne se chargeront de lettres, ni de messages ou commissions de qui que ce soit pour moi, ni en s'en retournant de moi pour qui que ce soit. Je ne vois pas ce qu'il peut y avoir de suspect ni de difficile qui entre en balance avec un si grand bien et une si grande nécessité; si elle était d'une autre nature, je n'insisterais pas autant. »

Fouquet avait raison de compter sur le dévouement de sa mère; sans savoir le désir de son fils, qui l'eût remplie de

joie et de reconnaissance, elle avait d'elle-même sollicité la faveur de lui envoyer un prêtre. Elle ne s'était adressée ni à Colbert, ni à le Tellier; elle était naturellement fière. et si la profonde piété qui remplissait son âme obtenait d'elle le pardon des ennemis, elle ne pouvait s'abaisser jusqu'à les supplier. Elle écrivit au roi, à la reine mère, elle s'adressa à la jeune reine.

« Vous attendez votre fils, madame, et vous serez empressée d'en faire un chrétien dès qu'il aura vu le jour, aidez-moi à sauver l'âme de mon fils. »

On fit espérer, on promit même; mais les délais se succédaient, les jours s'écoulaient sans que Mme Fouquet reçût l'autorisation tant désirée et demandée devant tant d'autels; Mme de Charost ne sortait plus des églises et elle y emmenait sa petite sœur Marie. L'enfant joignait gravement ses petites mains et balbutiait une prière pendant que sa sœur répandait devant Dieu les angoisses d'un cœur cruellement blessé.

Dieu avait exaucé les requêtes plus promptement et plus directement que les suppliantes n'avaient osé l'espérer; dans sa prison, seul avec ses remords et ses chagrins, le ministre déchu avait entendu la voix divine; la paix était rentrée dans son âme, et avec la paix le courage. Il avait écrit de nouveau à Michel le Tellier, mais cette fois il n'implorait plus, il se défendait, rappelant les services qu'il avait rendus au roi, les droits qu'il avait acquis à sa bienveillance et demandant la liberté pour unique faveur.

Pendant qu'il réclamait en vain ce bien suprême, on continuait à Paris l'inventaire de ses papiers, et la colère du roi allait toujours croissant, grâce aux habiles manœuvres des ennemis de Fouquet et des preuves qui se découvraient chaque jour de son ambition effrénée, de ses prodigalités coupables et de ses folles amours.

V

Depuis longtemps Fouquet n'était plus à Angers; il n'avait fait que passer au château d'Amboise, où le fidèle la Fontaine alla quelques mois plus tard contempler la porte de la cellule qu'il avait occupée.

Qu'est-il besoin que je retrace
Une garde au soin non pareil,
Chambre murée, étroite place,
Quelque peu d'air pour toute grâce;
Jours sans soleil,
Nuits sans sommeil,
Trois portes en six pieds d'espace?

Vous peindre un tel appartement
Ce serait attirer vos larmes;
Je l'ai fait insensiblement,
Cette plainte a pour moi des charmes....

Il fallut arracher la Fontaine à la vue de cette prison.

Le captif fut amené à Vincennes. Comme il passait à côté de sa maison de Saint-Mandé : « J'aimerais mieux prendre à gauche qu'à droite, dit-il à M. d'Artagnan, toujours chargé de sa garde, mais puisque j'ai été assez malheureux pour déplaire au roi, il faut bien prendre patience. » Sur sa route, le ministre tombé s'était aperçu d'autres ressentiments : la population qui accourait au bord du chemin l'accablait d'injures sur son passage. Les souffrances des pauvres étaient grandes : les agents du fisc ou des traitants leur faisaient payer les exactions des grands financiers; ils avaient appris à attribuer tous leurs maux à Fouquet : « Ne craignez pas qu'il s'échappe, criait-on aux soldats, nous l'étranglerons

plutôt de nos mains. » Fouquet rentra la tête dans la voiture, triste et abattu par une haine qui lui révélait des misères auxquelles il n'avait pas songé. « Encore un sujet de pénitence, » murmurait-il entre ses dents. Au fond de sa conscience, il commençait à comprendre que, « s'il était assez malheureux pour avoir déplu au roi, » il avait eu le malheur plus grave encore d'offenser Dieu.

On ignorait chez Mme Fouquet que le prisonnier eût été transféré à Vincennes. Sa femme n'avait pu obtenir de le rejoindre; mais elle avait reçu l'autorisation de revenir à Paris, sous le toit de sa belle-mère; elle y avait retrouvé ses enfants. Mme de Charost y venait chaque jour : la foi et la prière ranimaient le courage de ces pauvres femmes, unies dans une même douleur et une dévorante inquiétude; on n'avait point de nouvelles de M. Fouquet; on ne savait pas s'il avait reçu les missives qu'on avait cherché parfois à lui faire tenir; l'instruction était commencée, une nouvelle chambre de justice, chargée de réformer les abus des finances et de punir ceux qui y avaient pris part, venait d'être instituée par le roi, sur la proposition de Colbert; mais elle n'était pas encore arrivée au fait de M. Fouquet; l'animosité publique s'était réjouie de voir enfin lever le jour de la justice, mais les parlementaires, nombreux dans la nouvelle chambre, prétendaient l'appliquer selon leurs antiques usages; ce n'était point le fait des ennemis de Fouquet, et ils s'inquiétaient en particulier des dispositions de Guillaume de Lamoignon, premier président du parlement de Paris.

Mmes Fouquet étaient réunies dans une petite salle où l'on venait de dîner; les enfants étaient avec elles; Marie était assise aux pieds de sa grand'mère :

« Saurons-nous pas bientôt où est M. mon père? » disait-elle.

Son frère aîné, le comte de Vaux, comme on l'appelait, serrait les poings dans l'embrasure de la fenêtre; affectueux et hardi, il souffrait à grand'peine la contrainte et le silence qu'exigeait sa grand'mère; elle ne voulait pas qu'un mot de colère ou de plainte, fût-il sorti de la bouche d'un enfant, pût être rapporté au roi pour aigrir sa colère contre le pri-

sonnier: le petit garçon ne comprenait pas cette prudence et n'obéissait qu'à regret. Il obéissait cependant, car, en dépit des flatteurs et du luxe qui l'entouraient naguère, Mme Fouquet avait élevé ses enfants dans un respect filial profond et sincère, surtout à l'égard de sa belle-mère; la vieille femme passait la main sur les cheveux bouclés de sa petite-fille.

« Il faut attendre.... avec Dieu, » dit-elle à demi-voix et comme si elle s'exhortait elle-même à la patience.

On frappa rudement à la porte; un exempt entra, une lettre et une petite boîte à la main, qu'il tendit à la jeune Mme Fouquet; puis, comme s'il était pénétré de compassion à la vue de cette petite chambre, de ces femmes et de ces enfants effrayés, il dit tout haut, sans s'adresser à personne: « Le prisonnier n'est pas malade, je l'ai vu hier sur les remparts, » et il sortit.

La pauvre Mme Fouquet n'osait pas ouvrir la lettre, elle ne la regardait même pas, tant elle craignait d'être de nouveau envoyée au loin; sa belle-mère s'approcha d'elle.

« Que vous veut-on, ma fille? » Puis, jetant les yeux sur l'écriture : « C'est de mon fils! » s'écria-t-elle, et il lui fallut un effort pour ne pas arracher aux doigts tremblants de sa belle-fille le papier qu'elle avait tant de peine à ouvrir. Un secret triomphe se mêlait à la joie de la jeune femme : c'était à elle qu'écrivait son mari; le premier billet qui eût franchi depuis trois ans les murailles des prisons était pour elle!

— Vincennes! Il est si près de nous, ma mère, s'écria-t-elle; et elle lut tout haut :

« Le roi m'a permis de vous écrire ce mot pour vous adresser ce diamant, que je vous supplie de faire vendre, et, du prix en provenant, donnez un tiers au Grand-Hôpital, et les deux autres tiers en autres œuvres pies, telles que vous les jugerez meilleures, soit à des pauvres honteux, soit à délivrer des prisonniers ou autres emplois semblables. Le prix doit être au moins de quinze mille francs. Je fais état de prendre demain du quinquina et ensuite être quitte de ma fièvre quarte, dont il ne me reste plus guères. Je vous sup-

plie de prier Dieu qu'il me donne ce qui m'est nécessaire, et je le conjure de vous conserver. »

Mme de Charost était entrée sans bruit pendant la lecture; elle était tombée à genoux comme les autres femmes; involontairement elle avait jeté les yeux autour d'elle au passage de la lettre qui se rapportait aux *pauvres honteux*. « Sous peu, les premiers seront ici, » pensait-elle; mais elle n'osa rien dire, lorsque la grand'mère joignant les mains, dans l'excès de sa reconnaissance, s'écria à haute voix :

« Mon Dieu, qui ramenez mon fils à vous et lui inspirez dans sa détresse l'amour des bonnes œuvres, je fais vœu de vous offrir pour le même but une somme égale à celle que produira la vente du diamant qu'il a consacré ainsi à votre service. »

Elle continuait à prier, absorbée dans sa sainte joie; la petite Marie s'était relevée, elle passait les bras autour du cou de son frère aîné resté debout dans un coin.

« Dis-moi, Nicolas, disait-elle bien bas, pourquoi avons-nous fait notre prière?

Sa mère s'approcha d'elle; elle l'avait entendue.

« Nous avons de bonnes nouvelles de votre père, dont nous étions fort inquiets, » dit-elle en les embrassant.

Le front de son fils se dérida; il comprenait les simples paroles de sa mère; la pieuse exaltation de la vieille Mme Fouquet troublait et irritait quelquefois l'enfant.

La période de l'inaction et de la silencieuse inquiétude était passée; le moment d'agir arrivait pour les femmes, dont toutes les pensées et toutes les prières se concentraient sur le prisonnier. Mme de Charost n'était pas libre; son beau-père avait été ébranlé dans sa situation à la cour par la chute du surintendant; il était inquiet et pressait son fils de retenir sa femme dans le zèle qu'elle manifestait pour son père. Mmes Fouquet se réjouissaient de ce qu'aucune entrave, aucune prudence humaine ne pouvaient les empêcher de consacrer leurs jours et leurs nuits au service d'un fils et d'un mari.

« Il n'a que nous, » disait en pleurant la jeune femme à sa belle-mère; « tous vos fils sont suspects pour sa cause, et nos amis nous évitent avec soin.

— Il a Dieu, dit la vieille dame d'une voix ferme, qui juge suprêmement et fera faire justice. »

La foi pouvait seule soutenir leur courage, car les rapporteurs étaient nommés, et ils avaient été choisis parmi les conseillers que Mmes Fouquet avaient récusés dès le début.

La sagesse et la prévoyance humaines sont trompées par la miséricorde de Dieu comme par ses rigueurs : des deux juges rapporteurs que redoutaient Mmes Fouquet, l'un devait sauver l'accusé par sa constante équité et sa ferme droiture. Le procès de Fouquet devait illustrer le nom d'Olivier d'Ormesson, en lui coûtant tout l'espoir de sa carrière. Le second rapporteur, M. de Saint-Hélène, avait la goutte et ne pouvait se rendre à la Bastille où le surintendant venait d'être amené. Le premier président avait témoigné si peu de zèle que le roi avait résolu de faire présider la cour par le chancelier Séguier. M. de Lamoignon cessa même bientôt d'assister au procès; l'instruction continua sans lui.

« On dit que mon mari récuse la cour, ma mère! » s'écria la jeune Mme Fouquet, qui était allée de bonne heure à l'église; « je viens de voir Mme Poncet au sortir de la messe; » la vieille femme frémit à ce nom; le conseiller Poncet avait été actif dans le premier inventaire; « elle m'a abordée d'un air revêche et m'a dit :

« — Il paraît que M. Fouquet ne trouve pas la cour de justice digne de l'entendre; il l'a récusée hier devant M. Poncet et le conseiller Regnard. »

— Je ne savais que répondre; j'ai demandé si Messieurs avaient été à Vincennes; elle a dit sèchement que oui, mais que les rapporteurs n'auraient pas désormais de si longs voyages à faire, car M. d'Artagnan amenait en ce jour son prisonnier à la Bastille : je n'ai plus rien dit, elle m'a tourné le dos. Devinez-vous pourquoi elle a parlé ainsi, ma mère? est-ce à cause de M. le chancelier? »

La vieille Mme Fouquet se leva toute droite; fille, femme et mère de parlementaires, elle s'étonnait de la lenteur d'esprit de sa belle-fille, née et élevée comme elle dans l'atmosphère de la justice :

« Il relève du parlement de Paris, s'écria-t-elle, il ne veut

être jugé par d'autres, et cette cour faite à dessein, qui n'est ni chair ni poisson..., ne saurait convenir à l'honneur de mon fils.... ni à sa sûreté, » ajouta-t-elle plus bas.

L'institution du tribunal d'exception avait alarmé la mère; elle avait compris que la colère du roi allait loin et visait haut, puisqu'elle prenait soin de choisir les juges et de changer la juridiction.

La femme de Fouquet partageait les inquiétudes de sa belle-mère, mais sans sonder leur amertume; un mouvement de faveur commençait à se manifester dans le public, amené par la ferme attitude du prisonnier, par la compassion et le respect qu'inspirait sa famille, et surtout par l'animosité violente déployée contre lui. Fouquet avait commis des crimes et il en avait rêvé d'autres; il avait imité et exagéré les dépenses, les désordres et les fraudes de ses prédécesseurs, et son ambition avait été peut-être plus insensée que la leur; mais l'inimitié qui s'acharnait à le perdre menaçait de voiler ses torts. Mme Fouquet apprit bientôt que son fils récusait la présidence du chancelier. Elle sourit tristement. « C'est le roi lui-même qui l'a placé, dit-elle, il ne l'en retirera point. » La requête de Fouquet fut en effet rejetée; il en produisit aussitôt une autre, réclamant contre les fraudes pratiquées dans l'inventaire de ses papiers, et dénonçant hautement le commis de Colbert, M. Berryer, qui avait dressé les listes; le conseiller qui avait signé, M. Pussort, était oncle de M. Colbert et le plus acharné à la perte du prisonnier. Les pièces écrites par Fouquet tenaient tête à l'instruction de son affaire et à la vérification des procès-verbaux de l'Épargne, dont Olivier d'Ormesson avait été chargé. Interrogé chaque jour par le rapporteur, Fouquet expliquait, commentait, atténuait les faits qui pouvaient lui être contraires; le dépouillement avançait lentement, bien que les rapporteurs y consacrassent leurs jours et leurs nuits,

« Comment se fait-il que le public soit saisi à mesure de tous les incidents du procès? » demanda un jour le roi avec humeur; les pièces de M. Fouquet courent partout et elles sont habilement faites.

— M. le surintendant n'a jamais manqué d'esprit, repartit

Colbert, qui n'avait pas encore perdu l'habitude de donner un titre à son rival tombé..., et il est aidé au dehors par ses amis.

— Ne pouvez-vous y mettre ordre? » insistait le roi.

Colbert baissa la tête; il n'avait pas épargné ses efforts.

Une activité constante, mais silencieuse et contenue, régnait dans la petite maison de Mme Fouquet. Quelques amis y avaient reparu, chaque jour plus nombreux; mais leurs visites n'étaient point la cause des fréquentes sorties de la jeune Mme Fouquet, ni des mystérieuses descentes de sa belle-mère dans les caves de sa demeure. Le soir, à la nuit tombée, des messagers qui se glissaient le long des murailles arrivaient à la porte, souvent entre-bâillée ou gardée par Nicole elle-même; la cuisine était abandonnée, car la vieille servante faisait constamment le guet. Les uns remettaient des feuilles manuscrites, d'autres des papiers imprimés encore humides; quelques-uns recevaient de nouveaux paquets; et lorsqu'on s'éloignait sans bruit, on voyait souvent Mme Fouquet, enveloppée dans ses coiffes, qui sortait de la maison accompagnée d'un vieux domestique. Nul ne savait où elle allait : plusieurs fois on l'avait suivie; mais avertie par son instinct ou par la vigilance de son serviteur, elle avait disparu tout à coup sous une porte cochère ou repris subitement le chemin de sa maison, sans que les espions pussent découvrir le but de ses courses nocturnes.

Ce qu'on savait, à n'en pas douter, c'était que les pièces écrites par M. Fouquet sortaient mystérieusement de la Bastille et arrivaient aux mains de ses amis, qui les faisaient secrètement imprimer et répandre en grand nombre dans Paris. Les efforts de la police avaient réussi à saisir une presse établie vis-à-vis de l'hôpital des Incurables; les ouvriers avaient été envoyés à la Bastille.

« Vous pourrez vous amuser à imprimer tout à votre aise, sous les yeux de M. Fouquet, avait dit rudement le lieutenant des exempts, car vous allez être logés sous le même toit. »

Cependant, la publication des documents ne s'était pas ralentie.

« Il doit y avoir au moins trois presses fonctionnant nuit et jour, » disait Colbert dans son dépit.

Il ne se trompait pas. Fouquet dans sa prison était tenu au courant de tous les incidents qui pouvaient influer sur l'opinion publique; c'était à cette disposition générale des esprits aussi bien qu'à ses juges que répondait le prisonnier dans chacune des pièces auxquelles il travaillait tout le jour. Une fois son œuvre achevée, les manuscrits sortaient de la Bastille par la connivence d'un geôlier gagné, et l'affaire passait aux mains de Mmes Fouquet. La vieille mère avait tout conçu, tout organisé; elle prodiguait à pleines mains ce que les pauvres lui avaient laissé des économies de vingt années; elle avait établi une presse à Montreuil, une autre en Champagne, à côté d'un ami sûr; elle avait caché dans sa cave des machines et des imprimeurs. Sa belle-fille la secondait avec un zèle infatigable et une intelligence aiguisée par sa tendresse pour son mari. Elle n'aurait pas su imaginer le plan d'ensemble, mais elle en dirigeait admirablement les détails; c'était elle qui portait les manuscrits aux copistes et qui traitait avec les distributeurs secrets, elle qui se rendait la nuit à Montreuil et veillait aux expéditions en Champagne. Entourée depuis dix ans du luxe le plus énervant, ne mettant jamais pied à terre dans la rue, entourée de flatteurs et de valets, elle avait rejeté loin d'elle son indolence comme un vêtement hors de saison; et la nuit ou le jour, par la pluie comme par le beau temps, elle suivait silencieusement les vastes ressorts des affaires de son mari. Sans le dévouement de sa mère et de sa femme, Fouquet serait resté muet vis-à-vis du public, car il ne voyait que son rapporteur.

M. d'Ormesson était prudent et circonspect; son père, doyen du conseil d'État, exercé à la diplomatie dans les désordres du temps passé, l'avertissait des écueils et le mettait en garde contre les paroles et les démarches inconsidérées; mais les ennemis de Fouquet sentaient cependant qu'il n'était pas à eux et cherchaient vainement quelque moyen de l'entamer; on avait essayé les promesses, on passait aux menaces; le chancelier se plaignait hautement des interminables longueurs de M. d'Ormesson

« Si on écoute toujours l'accusé, on n'en finira jamais! » s'écriait-il avec humeur.

Le rapporteur chargé de papiers arrivait à la séance, il lui allait un huissier pour porter ses sacs, il se redressa, non sans hauteur :

« Qui faudrait-il donc écouter, monsieur? demanda-t-il, serait-ce les accusateurs? »

Le chancelier ne répondit pas, mais, dans sa colère, il jeta au feu plusieurs arrêts qu'on lui avait apportés à signer :

« Voilà des affaires bien avancées, » disait avec regret le magistrat qui avait rédigé les sentences, « ce sont choses à recommencer. »

M. d'Ormesson rentra chez lui, fort irrité :

« J'ai dit à plusieurs de la chambre, raconta-t-il à son père, que je n'aimais pas qu'on me donnât le fouet tous les matins et que M. le chancelier était une manière de correcteur que je ne souffrirais pas.

— Ce sont là paroles fort imprudentes, mon frère, dit Nicolas d'Ormesson, moine minime en visite chez son père, et qui vous sont sans doute inspirées par Mme de Sévigné, notre parente; on sait en quelle estime elle tenait M. Fouquet, on parle de lettres d'elle trouvées dans sa cassette. »

Les deux magistrats se retournèrent à la fois sur le moine :

« Vous devriez avoir honte, monsieur, dit le vieux M. d'Ormesson; ne connaissez-vous pas mieux les gens dont vous parlez et que les lettres de Mme de Sévigné avaient rapport au mariage de notre cousin de la Trousse...? »

Le mépris qui se peignait dans les yeux de son frère imposa silence au moine, non moins que le sévère reproche de son père; il balbutia quelques excuses....

« L'impartialité d'Olivier étant notoire....

— Que disiez-vous donc tout à l'heure?... » reprit le doyen.

Nicolas d'Ormesson ne tarda pas à reprendre le chemin de son couvent.

« Nous devrions faire pénitence de ce que nous avions pensé sur M. d'Ormesson, ma mère, dit Mme de Charost, arrivant un matin chez Mme Fouquet; non-seulement il agit avec une droiture que nous ne pouvions espérer....

— Il est du Parlement, son père et son grand-père en étaient avant lui.... » murmurait la vieille Mme Fouquet.

« Mais encore il paye le prix de son intégrité, le voilà dépouillé de l'intendance de Soissons. »

La femme de Fouquet pâlit, elle supportait avec un courage inattendu les douleurs et les angoisses de sa situation, mais elle perdait tout à coup ses forces lorsqu'elle apprenait les disgrâces qui atteignaient les amis engagés avec elle dans la défense du prisonnier; au fond de son âme se cachait l'amère conviction du besoin d'expiation; elle avait ouvert les yeux sur les fautes de son mari, tout en les palliant encore, et elle offrait à Dieu ses souffrances comme un sacrifice naturel et nécessaire; mais le coup qui frappait M. d'Ormesson la fit chanceler :

« Quelle haine nous poursuit, dit-elle, et comme nous avons besoin d'efficaces secours ! »

Mme Fouquet la mère regardait les jeunes femmes, sans rien dire; une foi triomphante se lisait dans ses yeux :

« J'élève mes yeux vers les montagnes d'où me viendra mon appui ! » murmura-t-elle.

Depuis le premier élan de ses espérances pour le salut d'une âme qui lui était si chère, la mère n'avait pas faibli un instant dans sa conviction; Dieu ramenait à lui son fils; qu'importait le chemin?

« On dit, reprit bientôt Mme de Charost, que M. d'Ormesson a trouvé mon père en bonne santé.... Saviez-vous qu'il a des oiseaux qu'il nourrit dans une cage? »

Mme Fouquet sourit; tant de papiers, tant de pièces justificatives ne passaient pas de la Bastille à la petite maison de sa mère, sans que le prisonnier y traçât quelques lignes d'une encre invisible. Plusieurs fois, en portant les documents aux copistes, Mme Fouquet s'était assurée avec inquiétude qu'on ne les approcherait pas du feu :

« Il faut risquer quelque chose, ma fille, » disait Mme Fouquet la mère.

Mais dès que les dépêches secrètes étaient un peu longues, lorsqu'elles pouvaient être comprises par un étranger, la jeune Mme Fouquet s'enfermait le soir dans sa chambre et

copiait elle-même la pièce tout entière; elle savait depuis longtemps quels oiseaux élevait son mari dans le coin de sa tour, des petits étourneaux trouvés dans un creux de muraille :

« Je leur apprends à parler, écrivait-il; bientôt ils sauront le nom de Marie. »

« J'ai reçu la visite de M. Colbert, » annonça à son fils le vieux André d'Ormesson, comme le jeune magistrat rentrait fort las de la cour; il venait d'apprendre que le prisonnier allait être transféré au château de Moret, et il s'irritait d'avance du surcroît de fatigue qu'entraînerait cet éloignement.

« Que vous a-t-il dit? demanda-t-il en déposant ses sacs de papiers, Pussort est plus furieux que jamais.

— M. Colbert n'est jamais furieux, dit froidement le doyen; il m'a assuré que le roi était convaincu de la droiture de vos intentions et ne voulait pas contraindre vos sentiments; mais le procès traîne en longueur, le roi le voudrait terminer, et il est fort extraordinaire qu'un grand roi, craint de toute l'Europe, ne puisse venir à bout de faire juger un de ses sujets.

— Que lui avez-vous répondu, mon père? demanda Olivier, dont les yeux commençaient à briller.

— J'ai répondu que j'étais bien fâché que le roi ne fût pas satisfait de votre conduite, mais que vous aviez toujours pratiqué ce que je vous avais recommandé : craindre Dieu, servir le roi et rendre la justice sans acception de personnes. La longueur du procès dépend de l'étendue et de l'importance de l'affaire, ai-je dit; vous ne sauriez supposer, monsieur, que le rapporteur cherchât à plaire à M. Fouquet, dont la fortune est ruinée, et à déplaire au roi, de qui dépendent toutes les grâces! »

Le jeune magistrat allait et venait par la chambre :

« Au moins faut-il que nous ayons l'honneur d'avoir fait notre devoir, si le procès nous coûte Soissons, dit-il en s'arrêtant devant son père; qu'a reparti M. Colbert?

— Rien du tout, et il est sorti fort sérieux. On est venu céans me dire que la cour allait être transportée à Fontainebleau pour fuir l'air de Paris qui devient mauvais aux juges

— Ce sera plus près de Moret, remarqua le rapporteur, mais vos avis me feront grand'faute, mon père. »

Le vieillard sourit :

« Fontainebleau n'est pas si loin que je ne vous puisse aller voir, dit-il, et d'ailleurs, votre conscience est éclairée par la crainte de Dieu et la connaissance de vos devoirs ; je ne crains pas de vous voir sortir de la bonne voie. »

Le père et le fils échangèrent un regard affectueux ; ils étaient dignes l'un de l'autre.

Les fatigues d'Olivier d'Ormesson allaient être diminuées ; le roi ordonna que M. Fouquet ne vît plus son rapporteur que deux fois chaque semaine. Le prisonnier s'en émut et présenta une requête à la chambre ; comme de coutume la pièce était déjà publique lorsque les magistrats la renvoyèrent au roi, en le priant de prononcer. Fouquet venait d'être transporté à Moret à l'improviste et sans qu'il en fût prévenu. Louis XIV fit venir les rapporteurs :

« Quand je trouvai bon que M. Fouquet eût un conseil libre, dit-il, j'ai cru que son procès durerait peu de temps ; mais il y a deux ans qu'il est commencé et je souhaite extrêmement qu'il finisse. Il y va de ma réputation. Ce n'est pas que ce soit une affaire de grande conséquence.... au contraire, je la considère comme une affaire de rien ; mais dans les pays étrangers, où j'ai intérêt que ma puissance soit établie, l'on croirait qu'elle n'est pas grande si je ne pouvais pas venir à bout de faire terminer une affaire de cette qualité contre un misérable. Je ne veux néanmoins que la justice.... mais je souhaite de voir la fin de cette affaire de quelque manière que ce soit.... »

Le roi hésitait et restait court ; il réfléchit un moment, puis se tournant vers les magistrats avec une grâce majestueuse :

« J'ai oublié ce que je voulais dire, » avoua-t-il en souriant.

Il médita encore un instant :

« Je ne le retrouve pas, dit-il, cela est fâcheux, car en ces affaires, il est bon de ne rien dire que ce qu'on a pensé ; je ne veux pas dire une parole de trop quand il s'agit de la vie d'un homme.

— La vie d'un homme! » répétait M. d'Ormesson en quittant la présence royale: «Je ne m'étais donc pas trompé; on en veut à sa tête! Ils se sont égarés; M. de Turenne a raison dans ce qu'il disait l'autre jour à mon père, on a fait la corde si grosse qu'on ne peut plus la serrer pour l'étrangler; il n'y fallait d'abord qu'une cordelette. »

La cour avait enfin entendu le rapporteur; on arrivait au milieu de novembre 1664, et les juges comme le prisonnier allaient rentrer à Paris. La vieille Mme Fouquet était fort occupée de faire imprimer la requête de son fils pour récuser MM. Pussort et Voysin, les plus acharnés de tous à le perdre. Elle était descendue dans les caves, lorsqu'elle s'entendit appeler d'une voix à peine contenue par la prudence. Sa belle-fille était sur les degrés :

« Hâtez-vous, ma mère, disait-elle, le temps presse. »

La vieille femme émue et tremblante avait peine à se soutenir; comme elle arrivait au palier sa belle-fille la reçut dans ses bras :

« Il va passer tout à l'heure sur la route de Charenton, dit-elle, M. de Gourville me l'a fait savoir; si son carrosse n'est pas fermé, peut-être pourrai-je l'apercevoir! Je ne l'ai pas vu, ma mère, depuis qu'il m'a si gaiement quittée, il y a eu trois ans le 5 septembre!... »

La mère avait recouvré son calme :

« Allez, mon enfant, dit-elle, et que Dieu vous favorise! Qui emmenez-vous? »

Mme Fouquet hésitait :

« Ne viendrez-vous point? » demanda-t-elle à demi-voix et comme par conscience.

Toute dévouée qu'elle était à sa belle-mère, il lui semblait que les pénibles mouvements de la vieille femme entraveraient les siens. La mère sourit; elle lisait dans le cœur de la pauvre femme, et lui pardonnait ses innocentes jalousies; l'absolu dévouement maternel ne réclamait rien, donnant tout:

« Vous savez que je ne sors de ma maison que pour aller à l'église, dit-elle, vous me donnerez des nouvelles de mon fils; emmenez Nicolas, vous le voyez agité; la vue de son père lui fera du bien. »

Mme Fouquet baisa la main de sa belle-mère; elle reconnaissait, sans la comprendre, la délicate et pénétrante sympathie qui allégeait tous ses fardeaux et adoucissait toutes ses amertumes : une heure plus tard, elle arrivait avec son fils au lieu indiqué.

L'enfant avait voulu causer, ravi de se retrouver dans la campagne, seul avec sa mère, souvent absorbée par les affaires; il se répandait en transports à l'idée de revoir son père. Mme Fouquet ne répondait pas, elle sanglotait derrière son mouchoir, et son fils se tut. Elle était possédée par une pensée unique, regardant le ciel gris, l'horizon sombre, la longue route qui se déroulait en serpentant; ses désirs volaient vers le carrosse qui allait amener son mari. Elle ne voyait pas qu'un assez grand nombre de personnes s'étaient réunies peu à peu au même endroit; on l'avait saluée sans qu'elle s'en aperçût; le petit comte de Vaux avait reconnu quelques amis de son père, et il eût voulu s'approcher d'eux, mais sa mère le retenait d'une main ferme, comme s'il eût été l'ancre de ses espérances; l'enfant ne pouvait échapper à cette étreinte instinctive; on entendait dans le lointain le bruit des roues, le cliquetis des armes :

« Voilà ton père ! » dit Mme Fouquet en se penchant sur son fils.

Les chevaux arrivaient au grand trot, ceux des mousquetaires comme ceux du carrosse; M. d'Artagnan, qui commandait l'escorte, reconnut sur-le-champ Mme Fouquet :

« Au pas ! » cria-t-il d'une voix brève.

La course se ralentit aussitôt. Le prisonnier étonné mit la tête à la portière; il était un peu engraissé, un peu pâle; voilà tout, c'était lui; sa femme poussa un cri, elle était à la portière, presque sous les pieds des chevaux; elle ne voyait rien, n'entendait rien que son mari. Il l'embrassait et lui serrait les mains, joyeux lui-même et profondément ému par la tendresse passionnée de sa femme; il avait attiré à lui son fils et caressait l'enfant qui se laissait faire sans rien dire. En même temps, plus clairvoyant que Mme Fouquet, il reconnaissait les amis assez hardis pour proclamer leur fidélité et leur faisait des signes d'affection et de reconnaissance. Mme Fouquet commençait à se calmer :

« Ma mère? » dit le prisonnier.

« Elle est bien, et vous fait dire que vous espériez en Dieu.

— Je le fais, murmura-t-il.

— Votre fille de Charost et les enfants sont en bonne santé; tout marche comme nous pouvons désirer.... »

Elle avait laissé tomber sa voix; Fouquet se baissa pour saisir ses paroles, mais M. d'Artagnan avait entendu avant lui :

« En marche ! » cria-t-il.

Un dernier regard, un serrement de mains, le prisonnier embrassa encore une fois son fils :

« Emmenez-moi, » criait l'enfant.

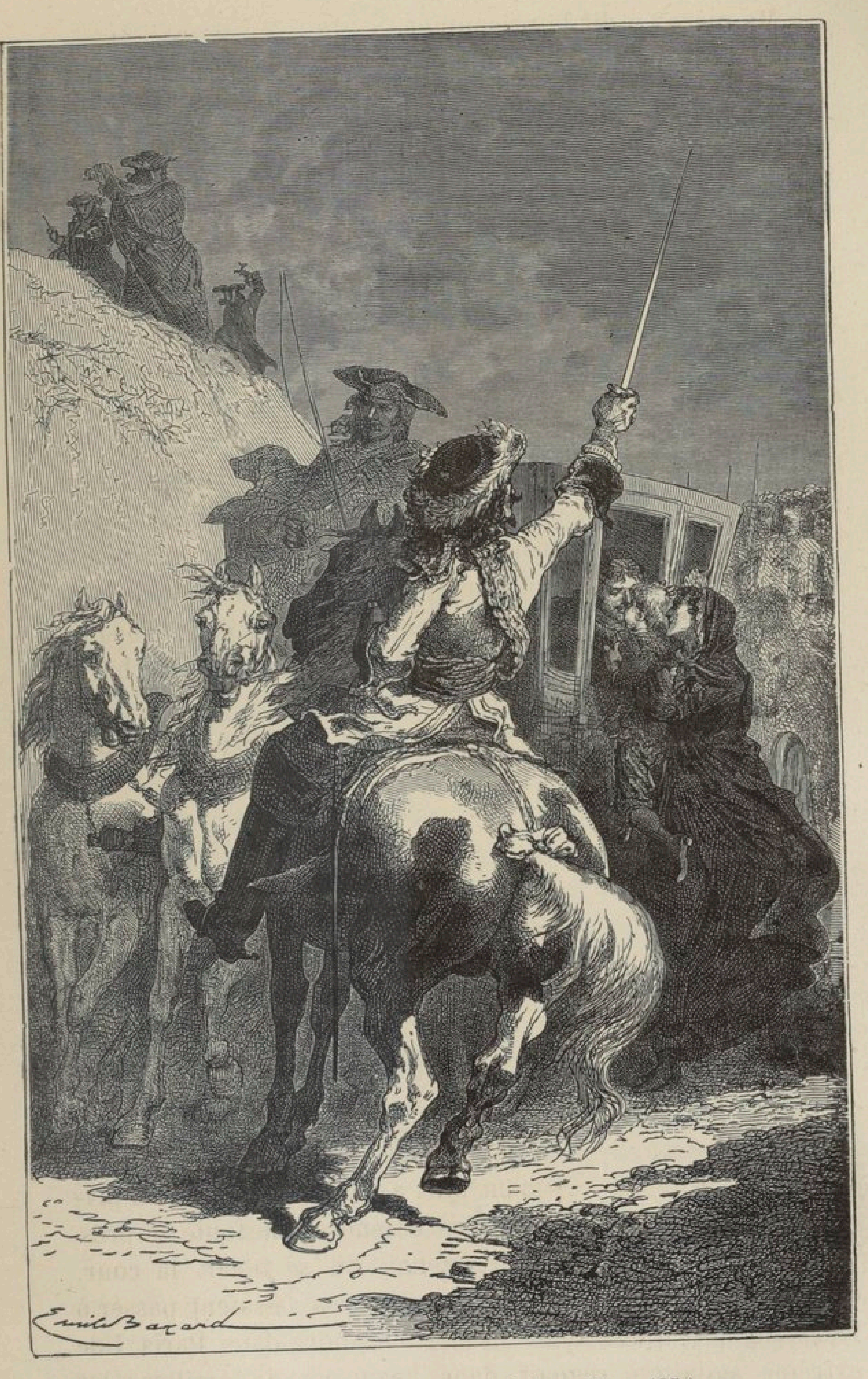
Fouquet le rendit à sa mère; les chevaux reprirent leur rapide allure, et le cortége disparut. Mme Fouquet l'avait regardé du bord de la route, immobile et muette; lorsqu'elle ne vit plus rien, elle entraîna son fils en larmes, et cachant son visage de l'autre main, elle entra dans une église voisine.

M. d'Artagnan retroussait impatiemment sa moustache en galopant auprès du carrosse :

« Je ne me serais jamais cru le cœur si tendre, » marmottait-il entre ses dents.

VI

Les presses qui avaient imprimé les *requêtes* de Fouquet restaient oisives, elles n'avaient plus à parler et la voix du prisonnier allait désormais se faire entendre. La foule se pressait autour du Palais de l'Arsenal, où se tenait la cour, attendant les nouvelles que les magistrats faisaient passer à leurs amis, et qu'on allait aussitôt répandre dans Paris. Une extrême agitation régnait dans beaucoup de familles; les financiers compromis dans les affaires de M. Fouquet avaient



« Au pas! » cria-t-il d'une voix brève. (Page 197.)

marié leurs filles dans les plus grandes maisons de France; la réforme des finances atteignait bien des gens; les avis, naguère si divisés, devenaient de plus en plus favorables à l'accusé; le courant de l'opinion publique combattait en sa faveur contre la colère du roi, l'animosité de Colbert et la servilité des juges courtisans. Les femmes, réunies dans quelques maisons amies, entassées auprès des fenêtres, regardaient venir les messagers, et discutaient entre elles, d'heure en heure, les incidents du procès. Nulle part on n'écoutait avec une anxiété plus poignante que dans la petite maison de Mme Fouquet; nulle part aussi on n'attendait plus visiblement avec Dieu et en sa présence. La mère, assise dans son fauteuil, couverte de ses habits de deuil, soutenait ses enfants par son inébranlable foi; les porteurs de nouvelles s'arrêtaient sur le seuil, saisis de respect en pénétrant dans cette atmosphère de sainte douleur et de pieuse résignation.

« M. Fouquet est sur la sellette, mesdames, » dit l'abbé d'Effiat entrant le 14 novembre dans l'après-midi auprès de Mme Fouquet, de Mme de Charost, de Mme d'Aumont et de quelques autres femmes, amies intimes de la maison Mme Fouquet la mère n'avait pas voulu de foule.

« Nous serions mieux seules, » avait-elle dit.

Mais sa belle-fille ne repoussait pas comme elle les sympathies terrestres, et elle avait admis peu à peu quelques visiteuses; ce fut elle qui se leva à l'entrée de l'abbé.

« Vous l'avez vu, monsieur? demanda-t-elle vivement.

— Oui, madame; je l'ai salué à son passage; il m'a rendu son salut en me disant, avec cette mine que vous lui connaissez : « Monsieur, je suis votre très-humble serviteur.... » Et l'abbé d'Effiat, fort ému, s'appuya contre une chaise.

Mme Fouquet ne pouvait parler, ce fut sa belle-mère qui reprit :

« A-t-il reconnu la cour, monsieur?

— Non, madame, et lorsque M. le chancelier lui a ordonné de lever la main, il a répété les raisons qui l'empêchaient de prêter serment; le chancelier s'est jeté dans de grands discours pour faire voir le pouvoir légitime de la Chambre, que le roi l'avait établie et autres paroles de ce

genre; sur quoi M. Fouquet a répondu que souvent on faisait des choses par autorité qu'on ne trouvait pas juste quand on y avait fait réflexion.... » M. le chancelier l'a interrompu.

« Comment, vous dites donc que le roi abuse de sa puissance?

— C'est vous qui le dites, monsieur, a immédiatement repris M. Fouquet, et non pas moi; ce n'est point ma pensée, et j'admire qu'en l'état où je suis, vous me vouliez faire une affaire avec le roi; mais, monsieur, vous savez bien vous-même qu'on peut être surpris ; quand vous signez un arrêt, vous le croyez juste; le lendemain, vous le cassez : vous voyez qu'on peut changer d'avis et d'opinion. »

Un léger sourire errait sur les lèvres de la vieille Mme Fouquet; Mme d'Aumont s'écria :

« J'admire comment M. l'abbé retient tout cela. »

M. d'Effiat fit un léger salut. Mme Fouquet ni Mme de Charost n'avaient parlé, mais leurs yeux interrogeaient le narrateur; il reprit :

« Cependant, dit M. le chancelier, quoique vous ne reconnaissiez pas la Chambre, vous lui répondez, vous lui présentez des requêtes, et vous voilà sur la sellette.

— Il est vrai, monsieur, j'y suis, a dit M. Fouquet, mais je n'y suis pas par ma volonté; on m'y mène; il y a une puissance à laquelle il faut obéir; c'est une mortification que Dieu me fait souffrir et que je reçois de sa main; peut-être pourrait-on me l'épargner après les services que j'ai rendus et les charges que j'ai eu l'honneur d'exercer. »

La vieille Mme Fouquet n'écoutait plus; elle avait entendu son fils de ses oreilles, elle l'avait vu de ses yeux sur la sellette pendant le récit de M. d'Effiat; il avait rendu témoignage à la puissance de Dieu; il s'était courbé sous sa main paternelle; elle n'en demandait, elle n'en voulait pas savoir davantage; elle se leva comme pour congédier les visiteuses; ce fut dans la petite cour et à voix basse que l'abbé acheva de raconter l'interrogatoire aux femmes qui l'avaient suivi; la mère était déjà à genoux devant son crucifix.

Les jours s'écoulaient, mais les séances de la cour étaient

suspendues, car la reine était malade et en grand danger; aucun remède ne semblait agir; Mme de Charost arriva de bon matin chez sa grand'mère :

« Qu'en pensez-vous, madame? dit-elle; Sa Majesté a communié tout à l'heure en viatique; elle ne voulait pas d'abord, disant qu'elle voulait bien communier, mais non pas mourir; il a fallu deux heures pour la décider. On dit qu'elle s'en va; ne pourriez-vous lui faire tenir votre fameux emplâtre? je le porterais si vous vouliez; un petit succès en cour nous serait bien utile à cette heure. »

Mme Fouquet jeta un regard sévère à sa petite-fille.

« Il s'agit à cette heure des souffrances de Sa Majesté et non de nos affaires, dit-elle; je vais préparer le remède et prierai ensuite Dieu qu'il y donne l'efficace; vous pourrez le remettre de ma part à Mme de Beauvais, chez la reine mère, elle le fera tenir aux femmes de la reine. »

Mme de Charost baissa les yeux, confondue par la réprimande de sa grand'mère; celle-ci avait appelé sa belle-fille, et l'onguent fut composé avec des prières muettes et d'ardentes aspirations vers le Dieu *qui frappe et qui guérit*, *qui perd et ressuscite*. Son appui était le seul qu'attendît la mère du captif, le seul même qu'elle daignât invoquer.

« On dit que c'est Mme Fouquet qui a sauvé la reine, racontait le soir Mme de Sévigné à son amie Mlle de Scudéry; c'est une vraie sainte et qui fait des miracles; elle a envoyé une sorte d'emplâtre par Mme de Charost, en faisant dire à Sa Majesté qu'elle priait Dieu de la soulager; on n'a pas consulté les médecins, car la reine a voulu qu'on appliquât le remède sur-le-champ; une heure après, elle commençait déjà d'aller mieux, et M. de Brancas, qui sort du Palais, m'a dit tout à l'heure qu'elle était sauvée. Ceci sera peut-être bon pour notre pauvre ami. »

Mlle de Scudéry secoua la tête.

« La jeune reine ne se fait guère écouter, dit-elle avec doute; quand elle aura bien crié que Mme Fouquet l'a guérie, tout en restera là. »

La prévoyance de Sapho, comme on appelait Mlle de Scudéry, ne l'avait pas trompée. Le lendemain de bonne heure,

le roi, sortant du Louvre, trouva Mmes Fouquet qui l'attendaient dans le vestibule; la jeune femme avait entraîné sa belle-mère :

« Il doit avoir le cœur touché et content, » disait-elle.

Mme Fouquet la mère céda, sans grande espérance; toutes deux se jetèrent aux pieds du roi. La femme balbutiait :

« Sire, ayez pitié de nous! »

La mère joignait les mains et semblait implorer la majesté suprême aux genoux du roi terrestre. Louis XIV laissa tomber un coup d'œil distrait sur les suppliantes, porta la main à son chapeau par une habitude courtoise et passa outre sans répondre. La jeune Mme Fouquet pleurait, toujours agenouillée; mais sa belle-mère s'était relevée, plus droite et plus ferme dans sa démarche que les années ne le lui permettaient d'ordinaire.

« Allons trouver Celui qui écoute les prières, ma fille, » dit-elle.

Et ce fut appuyée sur le bras de la vieille femme que la pauvre désolée entra à l'église de Saint-Nicolas des Champs. M. Joly, le curé, était l'un des plus fidèles amis et des plus fermes soutiens de Mmes Fouquet.

Les séances de la cour avaient recommencé et la faveur générale pour l'accusé allait croissant. Fouquet, jugé promptement, équitablement, et d'après les formes ordinaires de la justice, eût été condamné de l'aveu universel. L'acharnement de ses ennemis lui avait donné tout Paris pour partisans. On répétait de maison en maison ses mots heureux; en sortant de l'Arsenal, il s'était arrêté devant un bassin auquel on travaillait, il avait donné son avis, puis il s'était retourné en riant vers M. d'Artagnan en disant :

« N'admirez-vous point de quoi je me mêle? c'est que j'ai été autrefois assez habile sur ces sortes de choses-là.

— Moi qui suis de ceux qui aiment M. Fouquet, disait Mlle de Scudéry, je trouve cette tranquillité fort belle; il y a des gens qui appellent cela une affectation, comme sa réponse à l'ode de M. de la Fontaine au roi.

— Qu'a-t-il donc dit là-dessus? demanda Mme Du Plessis

Guénégaud dont le mari, compromis dans les affaires du surintendant, était alors à la Bastille.

— Il y en a long, dit Sapho, mais la pièce finissait ainsi :

Laisse-lui donc pour toute grâce
Un bien qui ne lui peut durer,
Après avoir perdu la place
Que ton cœur lui fit espérer,
Accorde-nous les faibles restes
De ces jours tristes et funestes,
Jours qui se passent en soupirs.
Ainsi les tiens filés de soie
Puissent se voir comblés de joie,
Même au delà de tes désirs!

M. Fouquet voulait qu'on retranchât tout cela, disant que c'était trop bassement demander une chose que l'on doit mépriser....

« Mépriser la vie! s'écria Mme de Sévigné, cela est bon pour M. Fouquet; mais pourquoi la Fontaine y serait-il tenu pour lui?

— C'est justement ce qu'a dit le bonhomme, » reprit Mlle de Scudéry; « c'est moi qui parle, a-t-il répondu, moi qui demande une grâce qui nous est plus chère qu'à vous; il n'y a point de termes si humbles, si pathétiques et si pressants que je ne m'en doive servir en cette rencontre; quand je vous introduirai sur la scène, je vous prêterai des paroles convenables à la grandeur de votre âme.... »

Mme de Sévigné passa vivement son mouchoir sur ses yeux.

« C'est égal, dit-elle, j'aimais mieux la supplique des Nymphes de Vaux :

Vous dont il a rendu la demeure si belle,
Nymphes, qui lui devez vos plus charmants appâts,
Si le long de ces bords Louis porte ses pas,
Tâchez de l'adoucir, fléchissez son courage;
Il aime ses sujets, il est juste, il est sage;
Du titre de clément rendez-le ambitieux :
C'est par là que les rois sont semblables aux Dieux;
Du magnanime Henri qu'il contemple la vie,
Dès qu'il se put venger il en perdit l'envie,

Inspirez à Louis cette même douceur :
La plus belle victoire est de vaincre son cœur,
Oronte est à présent un objet de clémence.
S'il a cru les conseils d'une aveugle puissance,
Il est assez puni par son sort rigoureux,
Et c'est être innocent que d'être malheureux !

— Bravo, madame, dit M. de Coulanges qui entrait, voilà des choses qu'il faudrait faire entendre à M. Pussort.

— Qu'a-t-il fait encore, ce Pussort? s'écria vivement Mme de Sévigné qui s'était levée.

— M. Fouquet vient de parler deux heures, et quand il a fini, Pussort s'est levé comme vous venez de faire, et il s'est écrié : « Dieu merci, on ne se plaindra pas qu'on ne l'a pas laissé parler tout son saoul ! »

— Voilà de belles paroles de juge, n'est-il pas vrai?

— M. le président de Nesmond est mort; on dit que M. le chancelier a grand'peur d'attraper son érésipèle....

— Si cela pouvait lui donner les sentiments d'un homme qui va paraître devant Dieu, ce serait quelque chose, dit gravement Mlle de Scudéry, mais il faudra dire de lui comme d'Argant : *mori come visse.*

— M. de Nesmond s'est repenti, dit M. de Coulanges en baissant la voix, on dit qu'en expirant il a témoigné que son plus grand déplaisir était de n'avoir pas voté pour la récusation de Pussort et de Voysin; on le répétait aujourd'hui à la cour, mais fort bas, car le roi a fait savoir qu'il ne le trouvait pas bon. Connaissez-vous les *défenses* de M. Pellisson, mesdames? »

Mme de Sévigné fit la moue :

« J'en admire les grands morceaux, dit-elle, mais je ne sais pas bien les raisons, il me semble.... elle hésitait un peu.... qu'elles vont presque à prouver les désordres qu'on reproche à notre pauvre ami. »

Mlle de Scudéry, amie intime de Pellisson, rougit légèrement.

« Il est plus resserré que jamais, dit-elle, on ne lui permet plus de se promener sur la terrasse ni de cultiver ses fleurs;

pour lui, il ne pense qu'à M. Fouquet et ne s'occupe point de se défendre lui-même.

— C'est donc à ses amis à y pourvoir, » dit Mme de Sévigné beaucoup plus préoccupée du danger du ministre que de la détention du commis.

Sapho sourit; elle avait laissé dans son secrétaire une lettre commencée pour demander à M. Colbert quelque adoucissement au sort de Pellisson.

Ne me dérobez point ce beau trait de clémence,
Je l'attends, et mes vœux sont les vœux de la France!

« Voilà ce que je trouve de mieux dans toutes les pièces de M. Pellisson, en prose ou en vers, disait la marquise qui s'était levée et rattachait ses coiffes ; elle sortait lorsque Mlle de Scudéry s'écria :

« Si nous allions jusqu'au logis de Mme Jacquinet, nous le verrions passer.... »

On hésitait, le désir de Mlle de Scudéry l'emporta; Mme de Sévigné tira de sa poche un petit masque et le mit sur son visage.

« Je pleurerai comme une sotte, dit-elle, et je ne veux pas qu'il me voie les yeux rouges. »

Mme Du Plessis Guénégaud refusa d'accompagner ses amies.

« Je n'ai pas le cœur à voir passer un prisonnier, » dit-elle doucement.

Elle resta seule, toutes les femmes étaient pressées de profiter de l'idée de *Sapho*.

« Je l'ai vu venir d'assez loin, écrivait Mme de Sévigné à M. Arnauld de Pomponne; M. d'Artagnan était auprès de lui; cinquante mousquetaires à trente ou quarante pas derrière; il paraissait assez rêveur; pour moi, quand je l'ai aperçu, les jambes m'ont tremblé et le cœur m'a battu si fort que je n'en pouvais plus. En s'approchant de nous pour rentrer dans son trou, M. d'Artagnan l'a poussé et lui a fait remarquer que nous étions là; il nous a donc saluées et a pris cette mine que vous savez. Je ne crois pas qu'il m'ait reconnue, mais je vous avoue que j'ai été étrangement saisie quand je

l'ai vu rentrer dans cette petite porte. Si vous saviez combien on est malheureux quand on a le cœur fait comme je l'ai, je suis assurée que vous auriez pitié de moi ; mais je pense que vous n'en êtes pas quitte à meilleur marché de la manière dont je vous connais. Adieu, monsieur; faites bien prier Dieu. »

La recommandation de Mme de Sévigné n'était nulle part mieux pratiquée qu'en la maison de Mmes Fouquet ; on y priait Dieu du matin au soir et du soir au matin ; Mme de Charost avait repris ses visites dans les églises ; la jeune Mme Fouquet l'accompagnait d'ordinaire avec tous ses enfants ; la vieille mère restait au logis.

« Ma mère a fait une chapelle de sa chambre, disait sa belle-fille, je n'y entre jamais sans vénération, tant je sais qu'on y a prié Dieu. »

Les interrogatoires touchaient à leur terme ; on commençait déjà à discuter les votes des juges, on ne parlait qu'à voix basse de la sentence ; M. Pussort proclamait hautement qu'elle ne pouvait aller qu'à la mort, nul n'osait en rien dire à Mmes Fouquet.

« On a parlé à la cour de votre emplâtre, ma mère, dit un matin Mme de Charost en arrivant ; M. le chancelier disait, comme il fait toujours : « Voilà un endroit où l'accusé ne « saurait répondre. » M. d'Ormesson s'est écrié en donnant les raisons pour mon père : « Ceci est l'emplâtre qui guérira, « monsieur; » tout le monde a ri. On dit que mon père a été bien fort ; comme M. le chancelier l'accusait d'avoir marqué des sommes avant qu'elles fussent payées : « Les sommes « étaient destinées, » a-t-il dit. « Ce n'est pas suffisant, » insistait le chancelier. « Mais, monsieur, par exemple, a repris « mon père, quand je vous donnais vos appointements, j'en « avais quelquefois décharge un mois avant, et comme cette « somme était destinée, c'était comme si elle eût été don- « née. » M. le chancelier a un peu rougi, il a dit : « Il est vrai, « je vous en avais l'obligation. — Ce n'est pas pour vous le « reprocher, monsieur, a dit mon père, j'étais heureux de « vous servir en ce temps-là, mais les exemples me revien- « nent selon le besoin. »

Mme Fouquet la mère souriait avec un peu d'amertume :

« Il aurait pu rappeler au chancelier d'autres choses que l'avance de ses appointements, dit-elle, il n'a pas plus oublié que moi le temps passé.

— C'est ce qu'il a fait, ma mère, j'oubliais de vous le raconter; M. mon beau-père était ravi de ce qu'il en avait appris, il se souvient aussi de nos troubles. On parlait de ce malheureux projet qu'on reprend toujours quand on ne sait plus que dire, et M. le chancelier s'est écrié : « Vous ne pou-« vez pas dire que ce ne soit pas un crime d'État? — Je con-« fesse que c'est une folie et une extravagance, a répondu « mon père, mais non pas un crime d'État. Je supplie ces « messieurs, a-t-il ajouté en se tournant vers les juges, de « trouver bon que je leur explique ce que c'est qu'un crime « d'État; ce n'est pas qu'ils ne soient plus habiles que moi, « mais j'ai eu plus de loisir qu'eux pour l'examiner; un « crime d'État, c'est quand on est dans une charge principale, « qu'on a le secret du prince et que, tout d'un coup, on se « met du côté des ennemis, et qu'on engage toute sa famille « dans les mêmes intérêts, qu'on fait ouvrir les portes des « villes, dont on est gouverneur, à l'armée des ennemis et « qu'on les ferme à son véritable maître, qu'on porte dans le « parti tous les secrets de l'État: voilà, messieurs, ce qui « s'appelle un crime d'État. » On dit que M. le chancelier ne savait où se mettre et que les juges avaient fort envie de rire. »

La jeune Mme Fouquet ne riait pas.

« Cela n'est bon qu'à irriter encore M. le chancelier, soupirait-elle; si j'osais, je dirais que mon mari a eu tort de se laisser entraîner.... Après tout, M. le chancelier le tient en ses mains.

— Il est aux mains de Dieu, » dit la vieille mère, relevant d'un seul mot le cœur et les pensées de ses enfants.

Les jeunes femmes gardaient le silence; un léger sourire entr'ouvrait les lèvres minces de Mme Fouquet la mère, ses pensées se reportaient au temps de la Fronde et aux embarras qu'avait causés naguère M. Séguier aux fidèles serviteurs du roi :

« *Nolite confidere principibus, nec filiis hominum*, soupirait-elle, *quia non est salus in illis.* »

M. d'Ormesson devait officier le premier ce jour-là.

« Il a conclu au bannissement perpétuel et à la confiscation de tous les biens, » vint-on dire le soir à Mmes Fouquet.

La belle-fille se leva toute tremblante.

« Le bannissement, dit-elle, la confiscation! Et c'est la clémence, que restera-t-il donc à demander pour les ennemis?

— La vie! dit la mère d'une voix creuse, en serrant dans ses doigts osseux la main de la jeune femme; n'avez-vous pas vu depuis le début où ils visaient?

— Hélas! non, ma mère, » et elle était tombée à genoux, auprès du fauteuil de Mme Fouquet, « je craignais quelques années de prison et une lourde amende.... Je ne croyais pas revoir Vaux et Saint-Mandé.... Je n'avais pensé qu'à l'honneur de mon mari.... »

La vieille femme se pencha pour embrasser sa belle-fille.

« Vous aviez raison, mon enfant, dit-elle très-bas.... mais l'honneur sera comme Saint-Mandé, vous ne le reverrez plus.... C'est de sa vie et de son âme qu'il s'agit maintenant, car il est coupable, » ajouta-t-elle en baissant encore la voix.

La jeune femme leva sur elle des yeux égarés, et lisant dans son regard la confirmation de la sentence, elle s'affaissa lourdement à terre, sous le poids de son désespoir. Mme Fouquet avait levé les mains au ciel; elle priait.

Pendant que la mère, dans son inflexible droiture, condamnait devant sa conscience le fils qu'elle aimait, la violence des ennemis se déchaînait devant la cour; le second rapporteur, M. de Sainte-Hélène, avait conclu à la mort sur l'échafaud, disant qu'il fallait croire que le roi ferait grâce, mais que c'était lui seul qui le pouvait faire.

« M. Pussort parla quatre heures, mais avec tant de véhémence, tant de chaleur, tant d'emportement, tant de rage, écrivait Mme de Sévigné à M. de Pomponne, que plusieurs juges en furent scandalisés, et on croit que cette furie peut faire plus de bien que de mal à notre pauvre ami. Il a redoublé de force sur la fin de son avis, et a dit sur ce crime

d'État qu'un certain Espagnol nous devait faire bien de la honte, qui avait eu tant d'horreur d'un rebelle qu'il avait brûlé sa maison parce que Charles de Bourbon y avait passé; qu'à plus forte raison nous devions avoir en abomination le crime de M. Fouquet; que pour le punir, il n'y avait que la corde et les gibets; mais qu'à cause des charges qu'il avait occupées et qu'il avait plusieurs parents considérables, il se relâchait à prendre l'avis de M. de Sainte-Hélène. »

« Que dites-vous de cette modération, madame? demanda le lendemain M. de Charost qui avait accompagné sa femme chez sa grand'mère. C'est à cause qu'il est oncle de M. de Colbert et qu'il a été récusé qu'il a voulu en user si honnêtement.... »

La vieille femme tourna lentement ses regards sur le jeune gentilhomme, elle parlait difficilement et comme si elle cherchait ses idées.

« Les cris des bourreaux ne peuvent être discutés ici, dit-elle, nous sommes sur la croix. »

M. de Charost se tut, contemplant en silence cette agonie maternelle dont il ne pouvait sonder l'amertume; la jeune Mme Fouquet s'était enfermée avec sa belle-mère; de temps à autre, quelqu'un venait frapper à la porte de leur chambre avec une nouvelle ou un avis; les amis allaient et venaient, agissant auprès des conseillers qui devaient encore opiner, mais presque tous avaient pris leur parti et on le savait. On comptait et on recomptait les voix, quelques-unes restaient douteuses; on n'avait pas pu pénétrer depuis plusieurs jours auprès de M. de Massenau, très-malade, disait-on.

« Massenau s'est fait porter à la cour, vint-on dire à Mme Fouquet; il avait été saigné à minuit, c'était aujourd'hui son tour d'opiner; il souffrait des douleurs si incroyables que M. le chancelier l'a vu pâlir, il lui a dit: « Monsieur, « vous n en pouvez plus, retirez-vous. » Massenau a dit: « Il est vrai, monsieur, mais il faut mourir ici. » Et il a opiné avec beaucoup de force comme M. d'Ormesson; puis il s'est évanoui et il a fallu l'emporter; on dit qu'il est déjà mieux. »

Mme Fouquet avait écouté en silence.

« Prions Dieu qu'il guérisse, » dit-elle ; et M. de Massenau se crut sauvé lorsqu'il apprit qu'elle intercédait auprès de Dieu pour sa guérison.

Les nouvelles se succédaient d'heure en heure ; on répétait déjà, dans les rues, le quatrain improvisé à la fin du discours de M. Poncet :

Poncet ne montra point de fiel
Comme avait fait Pussort,
Mais par un discours tout de miel
Conclut doucement à la mort.

Les amis de M. Fouquet respiraient cependant, car les avis favorables l'emportaient ; on savait d'avance quel serait celui du chancelier ; il opina le dernier et conclut à la mort ; mais la clémence triomphait : treize juges s'étaient prononcés pour le bannissement, neuf seulement pour la mort. La vengeance était déçue ; Fouquet était sauvé.

M. de Charost, pâle et inquiet, avait passé la journée aux portes de l'Arsenal ; il accourut le premier chez Mme Fouquet.

« Sauvé ! » dit-il en entrant.

Sa femme vint à lui les bras tendus.

« Combien ? demanda-t-elle.

— Treize contre neuf. »

La jeune Mme Fouquet, à genoux, rendait grâce à Dieu ; la mère était debout au milieu de la chambre, les mains levées vers le ciel.

« Maintenant je puis mourir, murmurait-elle, mon fils est sauvé ! »

Quinze jours plus tard, le prisonnier arrivait à Pignerol ; par un abus de sa puissance, le roi avait commué la peine du bannissement en une captivité perpétuelle ; Fouquet était seul, sans sa femme qui avait vainement demandé à l'accompagner ; séparé de son médecin et de son valet de chambre qui sanglotaient en le quittant ; malade et faible, enveloppé dans les fourrures que lui avait prêtées M. d'Artagnan pour ce rude voyage ; il entrait vivant dans son tombeau.

VII

A l'entrée des vallées de Chisone et de Lemina, sur le versant d'une de ces collines par lesquelles se termine, du côté du Piémont, la grande chaîne des Alpes, s'élevait une forteresse d'un sombre aspect; le flanc du coteau était parsemé de maisons aux toits rouges, aux fenêtres ouvertes, aux portes hospitalières ; mais, au-dessus d'elles, menaçante et triste, la prison de Pignerol dominait tout le paysage et attirait tous les regards. Des murailles épaisses, de hautes tours, des ponts-levis, des barreaux aux étroites ouvertures, quelques soldats épars sur les parapets, tel était le spectacle qui frappait les yeux et glaçait le cœur de ceux qui montaient lentement les glacis au mois de mars 1679, quatorze ans après l'arrivée de M. Fouquet dans ce lieu sinistre.

« Comment mon père a-t-il pu vivre si longtemps ici? » murmuraient deux jeunes gens qui avaient pris les devants et qui s'arrêtaient pour regarder autour d'eux en attendant leurs compagnes. L'un d'eux portait l'uniforme des chevau-légers; il avait vingt-cinq ans, il était grand et robuste, son regard était hardi et fier; son frère avait l'air doux et grave qui convenait à son costume d'abbé : « On vit partout où Dieu veut qu'on vive, » dit-il très-bas en se parlant à lui-même. Ses regards se portaient sur sa mère, qui marchait difficilement et comme accablée de faiblesse; une jeune fille lui donnait le bras, soutenait ses pas et son courage, tout en contemplant les murailles de Pignerol avec une ardente e douloureuse impatience.

« Encore un moment et nous verrons M. mon père, disait-elle; vous vous reposerez auprès de lui, ma mère. »

Mme Fouquet levait les yeux au ciel. Depuis dix-huit ans elle n'avait trouvé de repos qu'auprès de Dieu.

Les sombres portes de la prison s'étaient entr'ouvertes, glissant sans bruit sur leurs gonds; la famille du captif se trouvait comme lui séparée du reste des hommes; M. de Saint-Mars était là, le fidèle et inflexible geôlier, qui depuis tant d'années, la nuit et le jour, surveillait les moindres mouvements du prisonnier, comptait les morceaux qu'il mangeait et les remèdes nécessaires à sa santé, déjouant ses plus habiles efforts pour envoyer ou recevoir des nouvelles. Il avait ordonné de fouiller minutieusement les visiteurs; le geôlier ne pouvait se relâcher de sa vigilance, et ce fut la rougeur de l'indignation sur le front que Mlle Fouquet parut devant son père pour la première fois depuis quatorze ans. Elle avait huit ans lorsqu'elle lui avait dit adieu au lendemain de sa sentence, elle en avait vingt-deux aujourd'hui : elle était enfant, elle était devenue femme; elle recula en apercevant M. Fouquet. « Je ne l'aurais pas reconnu, » murmurait-elle.

Sa mère n'avait pas hésité; elle n'avait rien vu du changement dans le visage, de la taille courbée, du teint plombé par la souffrance et la reclusion; elle avait volé dans les bras de son mari, muette sous l'excès de sa joie; depuis dix-huit ans, depuis la funeste journée du 5 septembre 1861, qui avait vu arrêter le surintendant, elle n'avait demandé, elle n'avait désiré aucune autre grâce que celle qui lui était enfin accordée; elle leva sur M. Fouquet des yeux baignés de larmes, mais rayonnants d'une joie céleste; son mari l'embrassait en silence, jetant par instants des regards attendris sur ses enfants qui attendaient leur tour.

« Le bonheur est plus difficile à supporter que la souffrance, » dit-il enfin, lentement et comme s'il avait peine à parler; « laissez-moi embrasser ma fille, ma chère âme; je n'ai pas la force de soutenir ma joie. »

Mme Fouquet se releva et tous deux se regardèrent; les traces de leur longue agonie se lisaient sur leurs visages, quelque transformés qu'ils fussent par le bonheur de la réunion; la femme tremblante s'était laissée tomber sur un siége, et ses mains amaigries retenaient le bras de son mari;

un désordre plus sérieux encore paraissait avoir atteint la santé de celui-ci : en dépit d'un embonpoint maladif, son teint était jauni et toute la vie semblait être réfugiée dans ses yeux ardents. Mlle Fouquet s'était jetée à ses pieds.

« Bénissez-moi, mon père, » disait-elle; puis, comme il posait les mains sur sa tête en murmurant quelques paroles de prière, elle se releva soudain : « Je vous apporte la bénédiction de ma grand'mère, dit-elle; elle m'a chargée de vous répéter ses paroles : « Dites à mon fils de prendre patience; « nous serons bientôt ensemble. »

— Elle va bien? » demanda le prisonnier, comme étonné de recevoir des réponses à ses questions.

Mlle Fouquet regardait son père avec tristesse.

« Elle a l'air plus jeune que vous, dit-elle à demi-voix.

— Elle a souffert et moi j'ai péché! » dit M. Fouquet; et il se détourna pour embrasser ses fils. Il passait la main sur le collet d'uniforme du jeune lieutenant.

« Je supplie la divine bonté de récompenser M. de Louvois des bontés qu'il nous fait, dit-il; je n'en vois point de plus grande que cette faveur qu'il vous a accordée d'entrer dans le monde comme si je ne vous avais pas perdu d'avance.... »

Le jeune homme fit un geste de dénégation apparente; son père regardait le jeune abbé.

« Pour vous, vous avez choisi la bonne part.... celle que ne traversent point les hommes,... si vous ne prétendez point aux bénéfices, mon fils.... Comment vont MM. vos oncles? Je sais que mon frère de Narbonne est entré dans son repos.

— Ils vivent en paix, monsieur, dit Charles Fouquet; pour moi, je me propose d'entrer chez les pères de l'Oratoire; la seule distinction qu'on puisse acquérir chez eux est de servir Dieu.

— C'est la meilleure, c'est la seule. »

Et le ministre déchu, entouré de tous les siens, dans cette prison où depuis quatorze ans il vivait seul, élevait les mains vers le Maître miséricordieux qu'il avait si longtemps négligé, et qu'il avait retrouvé compatissant et fidèle dans l'extrémité de sa détresse. Mme Fouquet s'agenouilla, sa fille imita son exemple, le jeune prêtre répéta tout haut une

prière ; l'intolérable émotion du premier instant de la réunion s'exhala aux pieds de Dieu.

On entendait du bruit dans les corridors voûtés et une voix qui grondait. Mlle Fouquet se rapprocha de sa mère.

« M. de Saint-Mars crie bien haut, » dit le jeune militaire d'un ton méprisant.

Son père souriait.

« M. de Saint-Mars parle toujours fort bas, ce qui ne l'empêche pas de se faire obéir, dit-il ; c'est M. de Lauzun qui tempête ; pendant plus d'un an il a chassé M. de Saint-Mars de sa chambre à force d'injures, et notre geôlier n'avait d'autre ressource, pour le surveiller en conscience, que de monter sur un gros arbre près de sa fenêtre, afin de suivre ses mouvements.

— Et vous n'avez pas suivi cet exemple, mon père, » s'écria impétueusement le comte de Vaux. Je ne vois point d'arbre près d'ici, et vous auriez été en paix !...

— Il ne m'eût pas été séant de jurer et d'insulter M. de Saint-Mars, » dit gravement M. Fouquet.

Le jeune homme se tut ; il n'avait pas encore compris la transformation que les chagrins, le remords et la solitude avaient opérée dans la nature de son père, naguère plus bouillante et plus énergique que la sienne.

M. Fouquet reprit :

« Je ne fus jamais plus surpris qu'un jour : j'étais déjà ici depuis plus de six ans, lorsque je vis entrer M. de Lauzun dans ma chambre, par un trou qu'il avait pratiqué dans la muraille. Il était en grand uniforme avec le cordon bleu, comme s'il allait chez le roi ; je n'en croyais pas mes yeux, car je reconnaissais le visage de Péguillin, que j'avais laissé si petit garçon à la cour. Je ne sais pas encore s'il ne m'a pas menti en tout ce qu'il m'a raconté ; est-il vrai qu'il ait épousé Mademoiselle...? »

Fouquet s'était retourné vers sa femme. Elle tressaillit ; depuis qu'il parlait de Lauzun, elle n'avait rien entendu.

« Cela est vrai, mon père, et en outre, il a commandé une armée, répondit M. de Vaux. On dit que sa disgrâce ne sera pas longue et qu'il va rentrer en faveur. »

Fouquet secouant la tête :

« Il est déjà ici depuis sept ans, dit-il, c'est toute une vie. »

On se taisait; les consolations divines avaient calmé et sanctifié les souffrances de la prison et de la solitude, mais le fer n'en avait pas moins pénétré jusqu'à l'âme; le coupable s'était courbé sous la main qui le frappait, remontant de la justice imparfaite des hommes à la justice parfaite de Dieu, accueillant toutes les expiations, embrassant toutes les croix; mais le fardeau avait cependant écrasé celui qui le portait, et, sous l'apaisement d'une volontaire acceptation de la souffrance, les enfants de Fouquet lisaient instinctivement l'épuisement du corps et de l'âme. Marie serrait ses mains l'une contre l'autre. « Je n'abandonnerai jamais mon père, » disait-elle dans son cœur.

Mme Fouquet s'en promettait autant; ses fils étaient contraints de la quitter : M. de Vaux était rappelé à son régiment; on réclamait le jeune abbé à l'Oratoire.

« Les femmes n'ont ni colonels ni supérieurs, » disait Mlle Fouquet avec un sourire de triomphe; sa mère regardait son mari; son colonel et son supérieur à elle était là.

On avait bien de la peine à se défendre des visites de M. de Lauzun, maintenant que les prisonniers étaient autorisés à se voir.

« Je ne vis jamais homme si hardi, » soupirait quelquefois Mme Fouquet.

« Est-il vrai, mon père, demanda un jour Marie, que la première fois que M. de Lauzun vit ici un confesseur, il lui sauta à la barbe, la tirant de toutes ses forces pour s'assurer que c'était un vrai moine et non un geôlier déguisé? Il me l'a raconté lui-même, mais je ne crois pas tout ce qu'il dit.

— Et vous faites sagement, ma fille. » Le prisonnier la regardait; une nouvelle inquiétude lui avait traversé l'esprit; il soupirait aussi en pensant qu'il n'avait encore pu obtenir un confesseur qui lui inspirât confiance et qu'il n'eût pas de fortes raisons de croire animé du lâche dessein de faire sa fortune aux dépens d'un affligé.

Il allait devoir à sa fille cette dernière consolation : Mlle Fouquet avait écrit à sa grand'mère l'ardent désir du prisonnier;

la vieille femme sortit de sa retraite; elle vivait seule avec son dernier petit-fils qu'elle faisait élever sous ses yeux, à la campagne, dans une petite maison près d'Autun; elle se fit mettre en chaise de poste et alla à Paris implorer de Louvois la faveur d'envoyer un confesseur à son fils. C'était à Louvois qu'on devait la réunion de la famille; ce fut encore lui qui accorda la permission de choisir un prêtre de Paris pour le prisonnier de Pignerol. Une lettre de sa mère annonça à M. Fouquet son arrivée. Il écrivait quelques jours plus tard :

« J'ai gardé votre billet comme un miracle et une relique. Votre main est plus forte que la mienne, et votre bonté extrême pour un fils qui vous a donné tant de déplaisirs. Ce seront autant d'ornements à la couronne que vous avez méritée par vos vertueuses souffrances et qui ne vous peut manquer. Je vous supplie de me pardonner si je prie Dieu tous les jours qu'elle vous soit retardée, jusqu'à ce que je me puisse jeter à vos pieds pour ne me plus séparer de vous que par une mort qui sera la bien venue quand j'aurai fait mon devoir. »

La mère souriait en lisant ces dernières paroles : « Le pauvre enfant a fait son devoir à cette heure, disait-elle, puisqu'il a vu un bon prêtre; que Dieu nous laisse maintenant aller l'un et l'autre en paix! »

La jeune Mme Fouquet, comme on l'appelait encore, semblait sur le point d'atteindre le port avant sa belle-mère et son mari. L'air vif de Pignerol, la contrainte de la prison, la tristesse du spectacle agissant sur une santé délabrée l'avaient mise aux portes du tombeau. Elle voulait rester dans la forteresse et mourir auprès de son mari. Il la conjurait de n'en rien faire; le prêtre venu de Paris lui fit un devoir de s'éloigner; elle y consentit avec une extrême douleur.

« Ceci est vraiment l'amertume de la mort, disait-elle en se séparant de sa fille comme de son mari. » Mlle Fouquet avait obtenu l'autorisation de rester auprès de son père. « Je ne vous reverrai pas; je serai morte avant que vous ayez obtenu votre grâce. »

Le prisonnier souriait tristement et secouait la tête; il

n'espérait guère sa grâce et comptait moins encore sur la vie de sa femme.

« Vous vous guérirez dès que vous serez de retour auprès de ma grand'mère, » assurait Marie, soutenant de son jeune courage les cœurs abattus de ses parents ; « M. de Louvois ne s'arrêtera pas en si beau chemin ; il vous délivrera, mon père, ne fût-ce que pour faire pièce à M. Colbert ; je vous l'amènerai, ma mère, et nous serons bien heureux ensemble. »

Mme Fouquet ne pouvait retenir ses larmes à cette riante image d'un bonheur qu'elle n'espérait pas ; il fallut l'emporter évanouie dans le carrosse où l'attendait le confesseur qui devait la ramener à sa belle-mère ; elle avait embrassé son mari pour la dernière fois.

La grâce des hommes se faisait attendre, mais la grâce de Dieu arrivait. L'œuvre de la patience était accomplie dans l'âme de Fouquet ; le joueur, le débauché, le prodigue, l'ambitieux était devenu humble, soumis, respectueux.

« M. Fouquet ne songe qu'à prier Dieu, écrivait son geôlier ; il est autant patient et modéré que mon autre prisonnier est furibond. »

Les dernières inquiétudes de Fouquet étaient pour sa fille, que Lauzun persécutait d'incommodes attentions ; mais la modestie fière de la jeune fille et son esprit résolu le rassuraient toujours. « Elle sera destinée à un meilleur sort, » se disait-il. D'ailleurs, l'emprisonnement volontaire de Mlle Fouquet devait se terminer avec celui de son père, qui sentait déjà les approches de la mort. Il avait éprouvé plusieurs malaises qui lui faisaient pressentir une mort subite, et cette attente l'avait surtout décidé à éloigner sa femme : « elle n'aurait pu résister à ce coup, pensait-il ; ma fille est plus forte ; elle a été élevée par ma mère ; je lui ouvrirai bientôt les portes de la prison. »

C'était la nuit ; le prisonnier était enfermé dans sa cellule, les lourds verrous, les grosses clefs avaient séparé le père et la fille ; Mlle Fouquet dormait encore, lorsqu'une femme d'un geôlier qui la servait entra chez elle au point du jour ; elle paraissait troublée.

« M. Fouquet est malade, » dit-elle.

Marie ne demanda pas si elle pouvait descendre, si les portes étaient ouvertes et les verrous tirés; elle s'élança dans le corridor : toutes les barrières étaient levées, car le grand Libérateur était entré dans la prison. Fouquet était sur son lit; il respirait encore, mais ses yeux étaient fermés, et le dernier souffle de la vie s'échappait péniblement de sa poitrine. Sa fille se jeta à genoux auprès de lui; les paupières du mourant se soulevaient; il murmurait quelques paroles sans suite; Marie se penchait pour écouter : « Pardon! » dit-il enfin plus nettement, et il expira.

L'expiation était accomplie devant les hommes; Dieu n'avait pas tardé si longtemps pour pardonner au pécheur repentant.



DERRIERE LES HAIES

GUERRE DE LA VENDÉE

(1793-1794)

DERRIÈRE LES HAIES.

GUERRE DE LA VENDÉE.

(1793-1794.)

CHAPITRE I.



'ÉTAIT le soir; déjà les ombres de la nuit enveloppaient la campagne; les grands arbres des haies dépouillés de leurs branches élevaient leurs troncs noirs et leurs têtes sans feuilles au-dessus des buissons de houx et de noisetiers; le silence de la vallée n'était troublé que par les aboiements de quelques chiens se répondant de métairie en métairie; à la porte d'une ferme, une jeune fille debout, le corps penché en avant, et se retenant au chambranle, écoutait les bruits lointains et cherchait à pénétrer le secret des ténèbres.

« Ils ne viennent pas ! dit-elle, se retournant à demi, et il est tard. Mon bon Seigneur ! qu'auront-ils fait là-bas ?

— Je peux te dire ce qu'ils n'ont pas fait; » et une femme pâle, couchée au fond de la chambre dans un vaste lit à rideaux verts, se souleva péniblement sur son coude. « Ils n'ont pas tiré, j'en réponds.

— Ah! » s'écria la jeune fille; et elle fit un pasdans la cour pour écouter plus facilement : on entendait retentir dans le lointain des voix confuses, et on apercevait par instants des lanternes qui scintillaient dans les haies.

« Les voilà, dit-elle, ils parlent bien haut, tous les gars sont ensemble; j'espère qu'ils ne vont pas venir jusqu'ici; Pierre et Jacques nous raconteront tout avant de se coucher.

— Sors le pain, dit la mère d'une voix brève, et tire un pot de vin.

— Ils ont déjà soupé à Bressuire, objectait la jeune fille.

— Fais ce que je te dis; » et le modeste repas fut bientôt placé sur la table.

La malade s'était redressée; elle s'appuyait sur ses oreillers; deux taches rouges avaient remplacé sur ses joues sa pâleur ordinaire; ses yeux ardents dans leurs orbites creusées par la fièvre étaient attachés sur la porte; elle attendait. Marthe-Marie regardait toujours dans l'obscurité.

« Les voilà qui débouchent au Champ-Mêlé, disait-elle; je vois les lumières; ils chantent en chœur: je reconnais la voix de Pierre; ils ne sont déjà plus si nombreux; il n'y a plus que les gars de par ici; ceux des Aubiers et des Échaubroignes vont retourner chez eux; les voilà arrêtés devant le calvaire. Ils ne chantent plus, ils seront bientôt ici; les voilà, ma mère; » et elle rentra, laissant la porte ouverte derrière elle.

Dix ou douze jeunes gens la suivaient et entraient presque aussitôt qu'elle dans la cuisine de la ferme; à leur tête se trouvaient les deux fils de la maison.

« Qu'est-ce que vous avez fait? demanda leur mère, se redressant sur son lit.

— Pas grand'chose, dit Jacques qui avait jeté sur la table son chapeau à larges bords; on a causé, voilà tout.

— Et vous n'avez pas tiré?

— Pour ça, non, on ne nous l'a pas demandé non plus; c'était seulement pour nous entendre. Quoique ça, on dit qu'il y avait eu du bruit à Chollet hier, mais à Bressuire tout s'est passé en douceur.

— Pour aujourd'hui; » et la mère regardait toujours ses deux fils.

Marthe-Marie coupait le pain, elle n'avait pas levé les yeux.

« Y avait-il bien du monde à la ville? demanda-t-elle enfin.

— Mais oui, tout le monde de la ville, et les gars de toutes les paroisses. On nous a fait bien de l'honneur à nous autres; il y avait par là un dragon, » et il regardait sa sœur avec malice, « qui nous a demandé des nouvelles de tout le monde de chez nous. Il avait bonne mine, ma foi, sous son uniforme.

— Ah! oui, le fils de Gady, l'épicier, dit en riant un des jeunes gens; son père a de la fameuse eau-de-vie, tout de même. »

Marthe avait de nouveau baissé les yeux. Sa mère la re gardait sans rien dire; elle se retourna vers ses fils.

« Et à quand l'assemblée?

— Le 14 mars, dit Jacques d'une voix brève.

— Et que fera-t-on?

— Je n'en sais rien, je ne tirerai pas : M. le curé l'a défendu.

— Je ne tirerai pas! Je ne tirerai pas! » répétaient les jeunes gens avec une excitation croissante.

La malade se souleva avec effort.

« Pierre et Jacques, » dit-elle, en étendant les mains vers ses fils, » si jamais vous tirez au sort, si vous touchez un fusil pour obéir à ceux qui nous ont ôté nos prêtres pour nous faire vivre en païens et nous exposer à mourir sans sacrements, je vous donne d'avance ma malédiction. Souvenez-vous-en tous! » et son regard flamboyant s'arrêtait sur sa fille qui avait courbé la tête comme pour recevoir un coup.

« Vous pouvez être tranquille, ma mère, » s'écrièrent les deux jeunes gens : « si nous prenons un fusil, ça sera pour

autre chose, et n'ayez pas peur, vous aurez M. le curé à temps.

— Jacques! » s'écria Marthe, et elle repoussait ses frères, passant à travers les jeunes paysans amis de la famille qui mangeaient encore autour de la table; « ne vois-tu pas que ma mère se trouve mal?

La malade était en effet retombée sur ses oreillers, son excitation l'avait épuisée, elle s'était évanouie.

« Où est M. le curé ce soir? » disaient les jeunes gens; « on le saura à la métairie des Guérêts, c'est de là qu'il part toujours pour se cacher.

— J'y vas, » dit un jeune homme robuste, aux larges épaules, qui n'avait pas encore parlé, mais qui avait constamment regardé Marthe à la dérobée.

Tous les paysans sortirent avec lui; la jeune fille, l'effroi dans les yeux et la mort dans le cœur, cherchait à ranimer sa mère; la malédiction semblait déjà peser sur elle; Jacques et Pierre la regardaient faire avec l'impuissance ordinaire aux hommes de la campagne devant la maladie. Tous deux serraient les poings en contemplant ce pâle visage et ces membres glacés déjà par un froid mortel.

Tout à coup, Jacques étendit le bras vers le crucifix.

« Je jure, dit-il, par l'eau de mon baptême, de ne toucher un fusil que pour défendre les bons prêtres et pour aider les braves gens, si ma mère peut rouvrir les yeux et nous donner encore une fois sa bénédiction.

— Ainsi soit-il! » dit Pierre.

Au même instant leur mère rouvrait les yeux.

« Je croyais que c'était fini, dit-elle; a-t-on été chercher M. le curé? »

Il venait d'entrer. Par un bonheur inespéré, Joseph Bruneau se glissant de cachette en cachette, avait rencontré presque aussitôt le curé, ancien ministre de la paroisse de Saint-Aubin, naguère remplacé par un prêtre qui avait prêté le serment exigé par l'Assemblée nationale et que réprouvait la conscience du vieux curé. Son successeur occupait le presbytère et disait tout seul la messe à l'église, pendant que la population entière se pressait dans les bois ou à quelque

lieu de pèlerinage où le curé qu'elle aimait lui célébrait l'office. Le vieux prêtre leva la main en entrant

« Que la paix soit sur cette maison! » dit-il. Puis, regardant la malade, il se mit aussitôt en prières.

Les deux jeunes gens s'étaient agenouillés, Marthe était prosternée au pied du crucifix.

La mourante avait reçu les derniers sacrements; une paix profonde se peignait sur son visage; elle ne parlait presque plus, mais elle entendait encore, et son regard pénétrant suivait tous les mouvements de ses enfants. Marthe s'était rapprochée d'elle; ses deux frères debout au fond de la cuisine, le chapeau à la main, causaient avec le prêtre; celui-ci parlait bas.

« Oui! on a pris une pièce de canon, les papiers du district ont été brûlés, la caisse pillée; on dit que les hommes de tout ce côté-là vont marcher!

— Ils sont bien loin! » s'écria Jacques, oubliant dans son excitation l'état de sa mère; « mais si on ne se lève pas chez nous, j'irai les rejoindre; on n'a pas oublié par ici ce qu'on nous a fait, il y a deux ans, quand on vous a chassé du presbytère, monsieur le curé. »

Le prêtre étendit la main avec un geste d'autorité et de douceur.

« Ne songez pas à nos injures, mes enfants, dit-il, le Seigneur Jésus-Christ a pris soin de ses serviteurs; mais ne souillez jamais vos mains d'une guerre impie en combattant à côté des meurtriers de votre roi. »

Pierre avait jeté un regard sur le lit où sa mère, plus blanche que le linge qui l'entourait, reposait sur ses oreillers les suivant toujours des yeux.

« Je suis sûr qu'elle pense à mon oncle Jean, dit-il à voix basse et d'un accent solennel; quand elle regarde comme ça, je sais bien qu'elle le voit encore à la porte de la métairie des Trois-Saules, aux Échaubroignes; il était criblé de coups de fourche; il en avait reçu vingt-deux; on lui criait: Rends-toi! il disait: Rendez-moi mon Dieu! et il est mort. Ma mère ne l'a jamais oublié.

— Ni moi non plus, dit le prêtre en se découvrant; pau-

vre Jean! je lui avais cependant bien dit que personne ne pouvait lui ôter son Dieu! »

La mourante avait soulevé sa main alourdie; ses lèvres remuaient; ses enfants s'approchèrent.

« Faites comme Jean, dit-elle, je vous bénis. »

Elle avait fermé les yeux; le prêtre à genoux disait les prières des agonisants; Marthe s'était levée pour abaisser complétement les paupières de la morte, et elle sanglotait silencieusement au pied du lit. Les deux jeunes gens se relevèrent.

« J'irai demain à Clisson voir ce que dit M. Henri, dit Jacques.

— J'irai avec toi, dit Pierre; c'est bien dommage qu'il ne soit pas ici, nous y aurions été cette nuit. »

Le prêtre regarda l'horloge.

« Il est une heure, dit-il, je retourne à la métairie des Guérêts· on m'attend pour la messe à l'aube du jour à la clairière de Saint-Pierre, y serez-vous, mes enfants?

— Ce n'est guère notre chemin, » disait Jacques en hésitant.

Marthe se releva :

« Et après, quand M. le curé reviendra-t-il?

— Mercredi? demanda le curé interrogeant les jeunes gens du regard.

— Oui, dirent-ils, nous aurons parlé à M. Henri, comme elle aurait voulu; nous pourrons la mettre en terre; en attendant, Marthe veillera ici. »

Marthe frissonnait sans rien dire. « Faites comme Jean! » avait dit sa mère en expirant; sa malédiction reposait sur ceux qui s'étaient rangés de l'autre côté. La jeune fille était retombée à genoux, la tête cachée dans ses mains; elle priait encore lorsque le curé sortit de la ferme accompagné par ses deux frères.

II

La levée de trois cent mille hommes ordonnée par la Convention nationale troublait les châteaux comme les chaumières. Le Poitou et l'Anjou étaient habités par des gentilshommes nombreux, dont la plupart n'avaient point émigré et qui avaient quitté la cour ou l'armée pour se cacher dans leurs campagnes au milieu des paysans qui leur étaient dévoués et qui pensaient partout comme eux. Les villes, petites et peu nombreuses, avaient subi l'influence révolutionnaire; les républicains y étaient en majorité et les jeunes gens se rendaient sans difficulté au tirage, entraînés par cette ardeur guerrière qui, passant sur la France comme un vent de tempête, emportait tout à coup aux frontières assez de soldats pour défendre le sol de la patrie et pour porter la guerre à l'étranger. Ceux qui partaient n'approuvaient pas tout ce qui se faisait; beaucoup n'y comprenaient rien; la Terreur commençait à Paris et s'étendait déjà dans les provinces, mais le sentiment national était ému; c'était la France qu'on défendait. Laissés à eux-mêmes, les paysans du Poitou et de l'Anjou auraient peut-être obéi comme les autres et tourné contre l'étranger l'ardeur patiente qu'ils déployèrent contre les soldats de la République ; mais un coup mortel leur avait été porté; on leur avait enlevé les prêtres qu'ils aimaient, auxquels ils avaient confiance, pour leur donner des inconnus soumis à cette République qui commençait à faire profession d'impiété. Les sentiments religieux, plus puissants que tous les autres sur cette population honnête et douce, s'étaient dès lors soulevés contre le pouvoir nouveau. Le procès et la mort du roi avaient accru leur colère; ils étaient irrités et

inquiets; les pèlerinages avaient pris une nouvelle importance; de tous les villages on se rendait aux lieux vénérés, les cierges allumés et la croix en tête; mais les paroisses qui avaient eu le malheur de se voir imposer un curé assermenté, un *intrus*, comme on les appelait, portaient souvent leur croix couverte d'un voile; un des prêtres proscrits disait la messe, et lorsque les autorités de la ville voisine cherchaient à dissiper le rassemblement, les paysans serraient plus fort leurs bâtons noueux, ils étaient déjà prêts à se faire tuer pour leurs *bons prêtres*.

Ce fut dans cet état d'esprit que l'ordre du tirage trouva la population du Poitou et de l'Anjou; les paysans consultèrent leurs anciens curés, qui donnèrent partout le conseil de ne point obéir aux exigences de la République; l'avis s'accordait avec les intérêts des cultivateurs, troublés à l'idée de voir partir les jeunes gens, soutiens et gloire de la famille; on résolut de ne pas tirer; avec le refus vinrent les violences de la résistance; le Poitou et l'Anjou étaient déjà soulevés en dix endroits, lorsque, le 12 mars 1793, Jacques et Pierre Goureau prirent, à l'aube du jour, le chemin du château de Clisson où M. Henri de la Rochejaquelein, fils de leur seigneur, était resté avec son cousin et son ami, M. de Lescure, depuis que tous deux étaient revenus de Paris après le massacre du 10 août.

Clisson s'élevait dans une position pittoresque, au sommet d'un rocher, entouré de grands bois; des ruisseaux tombant en cascades à travers les arbres murmuraient doucement aux premiers rayons du soleil; le silence régnait encore dans les vastes cours du château; on ne songeait point à la chasse, plaisir ordinaire des seigneurs poitevins; les chiens jappaient faiblement dans leurs chenils; seuls, quelques piqueurs commençaient à sortir des écuries, bâillant et s'étirant les bras; l'inquiétude n'avait pas pénétré parmi les gens du château de Clisson, ils dormaient en paix au bord du précipice.

Les domestiques dormaient, mais les maîtres veillaient; les lampes, qui avaient brûlé toute la nuit, jetaient une faible lueur dans le grand salon, tous les hôtes du château étaient réunis, vêtus comme la veille au soir, inquiets et agités.

M. de Lescure, debout auprès de la cheminée, écoutait en silence, avec la gravité sereine qui lui était ordinaire, les arguments de son cousin Henri.

« C'est impossible, disait vivement le jeune homme, je ne tirerai pas ; je ne puis pas me battre contre les émigrés : mon père en est ; pas davantage contre les paysans de nos paroisses s'ils se soulèvent comme on le dit ; mieux vaut périr.

— Tu as raison, dit M. de Lescure, il serait honteux de se battre contre des amis ; mais moi, qui suis commandant de la garde nationale, on va m'appeler avec les hommes que contient le château ; que ferai-je ?

— Tu refuseras de marcher ! s'écria M. de la Rochejaquelein, et je viendrai avec toi. »

M. de Lescure serrait la main de son ami. Henri hésitait. Au coin de la cheminée était assise Mme de Donissan, mère de Mme de Lescure ; elle écoutait la conversation des deux cousins et l'avis unanime de tous les assistants.

« Vous avez tous la même opinion, messieurs, dit-elle en élevant légèrement la voix comme si elle résumait la discussion, plutôt mourir que de se déshonorer ; j'approuve ce courage : voilà qui est résolu. » Puis s'appuyant sur le dossier de son fauteuil dont elle serrait les deux bras de ses mains délicates : « Ainsi donc, reprit-elle, il faut mourir. »

Mme de Lescure se pressait en silence contre sa mère, un domestique ouvrit la porte et recula avec étonnement en apercevant la société réunie dans le salon qu'il avait cru traverser pour se rendre à l'appartement de M. de la Rochejaquelein.

« Il y a en bas deux gars de Saint-Aubin qui demandent à parler à M. Henri, dit-il.

— Faites-les monter, dit M. de Lescure ; et de grâce, mesdames, pas d'imprudence, nous n'aurions déjà pas dû laisser soupçonner aux gens cette conférence nocturne. »

Jacques et Pierre entraient tordant leurs chapeaux entre leurs mains ; ils n'avaient cru voir que M. Henri. Il s'avança au-devant d'eux.

« Comment va votre mère ? » demanda-t-il à Jacques.

Le paysan releva la tête.

« Morte cette nuit, » dit-il d'une voix rauque.

Henri tressaillit.

« Et comment êtes-vous ici? s'écria-t-il avec étonnement.

— Marthe est avec elle, dit Pierre; elle a dit en mourant : « Faites comme Jean, » notre oncle qui a été tué, il y a deux ans, aux Échaubroignes, vous savez bien, monsieur Henri; et puisque les gars de Saint-Florent et ceux de Chollet ont pris leurs bâtons et leurs fusils plutôt que de tirer, nous venons savoir ce que veut faire M. Henri. C'est-il vrai, monsieur, comme ils disent à la Durbellière, que vous irez dimanche tirer à la milice de Boësmé, quand vos paysans se battent pour ne pas tirer? Venez avec nous, monsieur, tout le pays vous obéira. »

Henri se retourna, il jeta sur son cousin un regard de triomphe; puis tendant la main aux deux paysans :

« J'irai avec vous, dit-il, et tout de suite si vous voulez; je vais demander mon cheval.

— Ah! pas de ça, monsieur Henri, s'écria vivement Jacques, vous tomberiez dans les patrouilles des Bleus; nous en avons rencontré deux qui venaient de Bressuire, ils ont peur par là; ils se souviennent de ce qu'on a fait autrefois; quoique ça, nous n'avons guère de fusils et encore moins de poudre, on a tout enlevé; il faut venir par les petits chemins, monsieur Henri, et partir tout de suite, car nous avons bien six lieues à faire avant d'arriver à la Durbellière; nous sommes venus tout droit, mais nous ne nous en irons pas de même, vous seriez arrêté. »

M. de Lescure avait fait un pas vers son cousin.

« Je viens avec toi, dit-il avec un emportement auquel il n'était pas sujet; je ne saurais rester ici. »

Mme de Lescure n'avait pas encore parlé, elle se leva; elle était jeune et jolie; ses yeux bleus, sa vue basse lui donnaient un air de timidité craintive; elle prit le bras de son mari.

« Vous n'irez pas? dit-elle tout bas; comment nous laisseriez-vous ici sans vous? »

Il la regarda avec inquiétude, il hésitait.

« C'est impossible! s'écria Henri; tu n'es pas dans la même situation que moi; tu n'es pas forcé de tirer; tes paysans

n'ont pas marché, nous ne savons pas même ce qu'est l'insurrection; je vais aller voir si c'est quelque chose de sérieux; s'il y a de la raison à se soulever, tu pourras venir; maintenant, il y aurait de la folie. »

Son cousin ne répondait pas; son regard exprimait une ardeur contenue et une violente lutte intérieure; sa femme restait suspendue à son bras; les hôtes du château environnaient Henri de la Rochejaquelein; tout à l'heure chacun avait conclu à la résistance; au moment d'en donner le premier signe on hésitait, on craignait.

« Si vous allez avec vos paysans, disait Mlle Desessarts, fille d'un ancien ami de M. de Lescure, réfugiée chez lui, vous nous compromettrez tous, on viendra de Bressuire et on nous mettra en prison. »

Henri était troublé, il regardait M. de Lescure.

« Je serais désolé d'attirer sur toi la persécution, disait-il; je suis entre tes mains, je ferai ce que tu voudras.

— Va, dit M. de Lescure, c'est l'honneur et ton opinion qui t'appellent; je suis assez malheureux de ne pouvoir te suivre; la crainte de la prison ne m'engagera pas à t'empêcher de faire ton devoir.

— Eh bien! je viendrai te délivrer! » s'écria Henri, le regard flamboyant, et redressant sa taille mince et flexible, comme un chef destiné à commander et à se faire obéir : « Descendez, mes amis, je vous suis, » ajouta-t-il en se tournant vers les deux paysans, spectateurs muets de cette scène.

« J'ai cru un moment que nous n'emmènerions pas M. Henri, disait Jacques en trébuchant sur le grand escalier de pierre.

— Oh! moi, j'avais bien vu tout de suite dans ses yeux qu'il viendrait, dit Pierre; j'espère seulement qu'il va nous laisser le temps de manger un morceau à la cuisine. »

Les efforts avaient recommencé pour retenir M. de la Rochejaquelein; les femmes et les vieillards étaient nombreux à Clisson, et l'aspect du danger présent, immédiat, terrifiait les timides. Henri restait debout, les yeux fixés sur la porte, troublé, mais toujours résolu.

« Voilà qui est fini, mesdames, dit enfin M. de Lescure; le

départ est décidé, je vous demande de n'en plus parler ; » et il attira son jeune cousin dans la fenêtre pour lui donner quelques conseils.

Le respect qu'inspirait M. de Lescure avait fermé la bouche à tout le monde, et le silence régnait dans le salon, lorsque le chevalier de Sivray se leva dans un coin.

« Je veux aller avec M. Henri, dit-il tout d'un coup.

— Vous, monsieur ! s'écria Mme de Lescure qui retenait à grand'peine un éclat de rire, mais vous serez arrêté !

— Je ne veux pas être pris avec vous, répétait le chevalier avec effroi ; si je suis avec M. Henri, je pourrai me sauver !

— Je croyais que c'était pour vous battre que vous vouliez aller avec Henri, insistait Mme de Lescure.

— Pas du tout, c'est pour m'enfuir, pour me cacher.

— Mais Henri est suspect, il est désigné, on le poursuivra, et s'il est avec vous il ne pourra pas sauter les haies, franchir les fossés, vous le perdrez et vous vous perdrez avec lui.

— Quand il entendra du bruit, il se sauvera, et il me laissera là.

— Me croyez-vous aussi poltron que vous? dit Henri qui avait quitté l'embrasure de la fenêtre, nous périrons ou nous serons sauvés ensemble.

— Il me défendra, s'écriait le chevalier avec transport, il me défendra ! » Et baisant les mains d'Henri, il se tournait d'un air suppliant vers M. de Lescure. « Laissez-moi m'enfuir, monsieur, c'est Dieu qui m'en a donné les moyens et le désir. »

M. de Lescure cachait à grand'peine son dégoût.

« Comme vous voudrez, monsieur, dit-il brièvement ; encore un mot, Henri ! »

La petite pièce avait succédé à la grande ; le chevalier, tremblant, frissonnant, mais triomphant, suivait à pas pressés les longues enjambées d'Henri et des deux paysans ; et ce fut le son de sa voix qu'on entendit le dernier des fenêtres du château ; il répétait en disparaissant derrière une haie :

« Il me défendra ! M. Henri me défendra ! »

III

Pendant que M. de la Rochejaquelein traversait le pays sous la garde de ses deux conducteurs, l'insurrection populaire et spontanée des paysans s'étendait et s'organisait déjà. Les jeunes gens revenus triomphants de Saint-Florent avaient passé en chantant devant la maison de Jacques Cathelineau, voiturier colporteur de laines :

« Es-tu chez toi, Jacques? avait-on crié en ouvrant la porte.

— Me voilà! » Et Cathelineau sortit du fournil où il pétrissait le pain de la famille; ses bras étaient nus, couverts de farine; un large tablier blanc enveloppait sa taille.

« Qu'est-ce que vous faites donc ici à cette heure?

— Nous revenons du tirage avec une pièce de canon; » et riant toujours, ils racontaient les événements de la journée. « Si tu avais vu le beau feu que faisaient les papiers du district; il y aurait eu de quoi faire cuire ton pain! »

Jacques Cathelineau ne riait pas; il avait détaché son tablier et il essuyait ses bras.

« Mon habit, » dit-il à sa femme. Puis, se tournant vers les jeunes gens ivres de leur triomphe : « Vous ne savez pas ce que vous avez fait, leur dit-il; vous avez attiré sur tout le pays des châtiments terribles; on va fusiller les uns et on expédiera les autres sur le Rhin; on brûlera nos maisons et on coupera la tête à nos prêtres, mais il n'y a pas moyen de faire autrement maintenant; il faut nous révolter et voir ce que nous pouvons faire pour rétablir l'ordre et la religion. »

Le voiturier s'était redressé; son regard doux et rêveur lançait des éclairs; il regardait en face ses jeunes compagnons étonnés, honteux, mais entraînés par sa parole et par le res-

pect qu'il inspirait. A dix lieues à la ronde, on appelait Jacques Cathelineau le *Saint d'Anjou*. « Adieu, Jeanne! dit-il en jetant un dernier regard autour de sa chaumière, je vais avec eux. »

Jeanne ne répondit pas, elle ne protesta pas; seulement, elle serrait son dernier enfant entre ses bras; deux autres s'accrochaient à ses jupons.

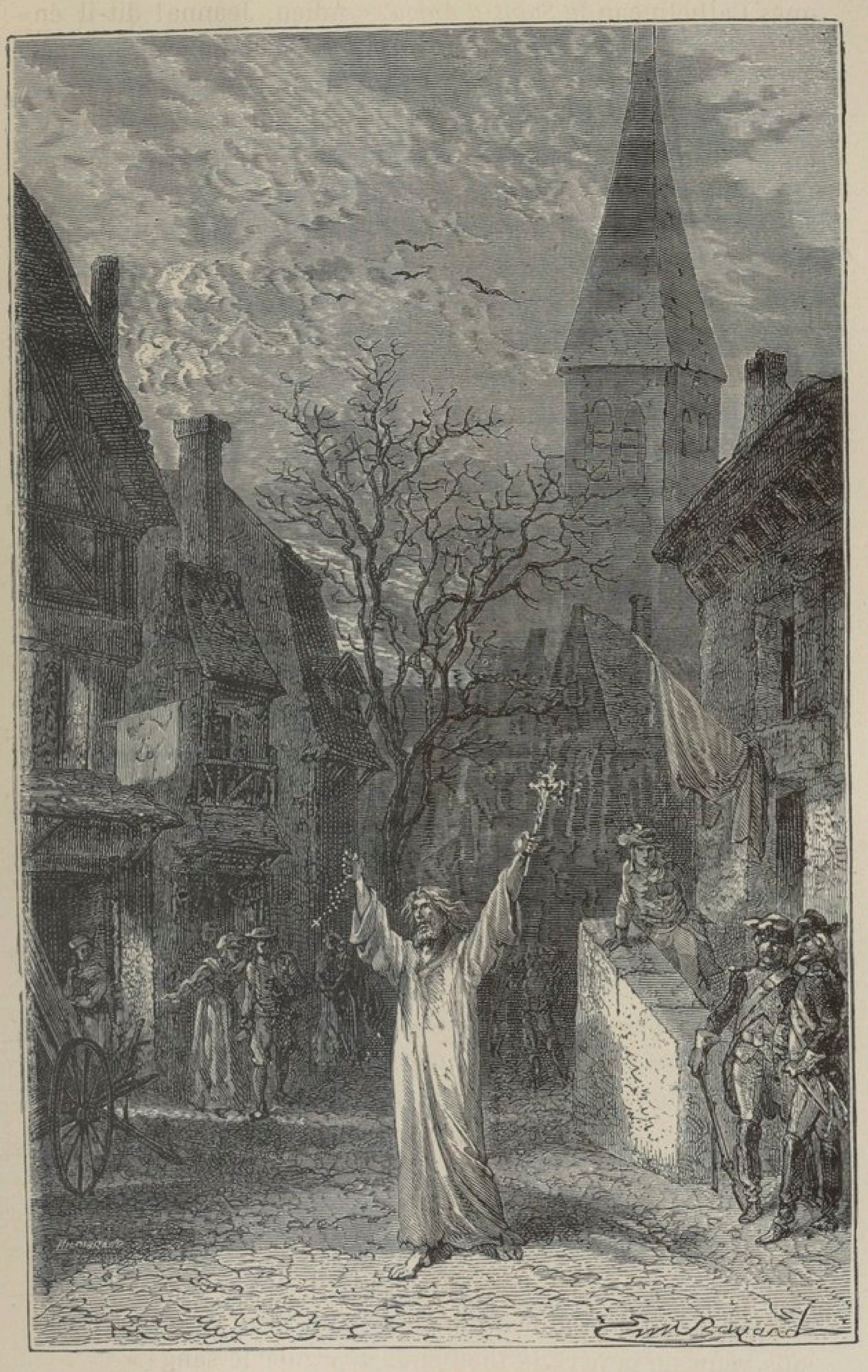
« Le bon Dieu aura pitié de toi, il te protégera, » dit Cathelineau à demi-voix; et il sortit précipitamment de la chaumière, comme s'il avait peur de faiblir.

Au nom de Jacques Cathelineau, les jeunes gens des paroisses voisines se soulevèrent en masse; un mouvement analogue s'était opéré sous la conduite de Stofflet, garde-chasse de M. de Maulevrier, et les deux bandes se réunirent. Les paysans étaient presque tous armés de bâtons, fort peu possédaient des fusils, et ceux-là même n'avaient point de poudre; quelques-uns portaient des haches et des faux. Dans cet équipage, Stofflet marcha sur Chollet; Cathelineau avait attaqué Jalais et Chenillé qui avaient ouvert leurs portes. L'épouvante était générale à Chollet; les femmes et les enfants n'osaient plus sortir des maisons; depuis la veille, un homme vêtu d'une longue robe, la tête et les pieds nus, tenant à la main un crucifix surmonté d'une couronne d'épines, parcourait les rues de la ville; plusieurs fois on avait voulu l'arrêter; mais il avait disparu, se cachant dans des recoins inconnus aux gendarmes; et tout à coup on entendait de nouveau retentir sa voix prophétique :

« Rendez-vous, mes bons amis; rendez vos armes, sans quoi la ville va être mise à feu et à sang.

— Il faut absolument s'emparer de lui, dit le procureur-syndic: et faisant signe à deux gendarmes, tous trois s'avancèrent au moment où l'énergumène redoublait ses cris et brandissait un chapelet qu'il portait à sa ceinture, invitant la population à se mettre en prières; les deux soldats lui mirent la main sur l'épaule; il se retourna vivement; le magistrat allait l'interroger, il ne lui en laissa pas le temps :

« Vingt mille hommes marchent sur vous, s'écria-t-il; je suis venu de la part de Dieu pour épargner le sang! »



« Rendez-vous, mes bons amis, rendez vos armes. » (Page 236.)

On l'emmena en prison, mais ses paroles avaient semé partout l'épouvante. Les administrateurs venaient de réunir la garde nationale; on savait vaguement que des rassemblements s'étaient formés dans la campagne, mais l'assemblée pour le recrutement s'était passée tranquillement, et les autorités croyaient avoir calmé les paroisses environnantes, en promettant que les fils de laboureurs ne partiraient pas. Une sommation de l'armée *chrétienne*, glorieux nom que prenaient les paysans, vint bientôt troubler ces espérances; on engageait la ville à se rendre, promettant à ce prix que les personnes et les biens seraient respectés.

L'enthousiasme républicain était aussi vif que la passion religieuse; le procureur-syndic, ayant lu la proclamation signée par Stofflet, se retourna vers les fonctionnaires et la garde nationale de Chollet réunis autour de lui.

« On ne délibère pas quand l'émeute est à nos portes, s'écria-t-il; des républicains marchent où le danger les appelle; ils vont au-devant des rebelles! suivez-moi! » et il ordonna une sortie contre les troupes de Stofflet qui s'avançaient vers la ville.

On obéit, mais l'ardeur n'était pas générale; les habitants de Chollet comptaient dans la campagne des parents et des amis; ils craignaient de les voir dans les rangs des insurgés et ils espéraient leur protection si la ville tombait entre leurs mains; de leur part, la résistance fut molle; le procureur-syndic se fit en vain tuer à la tête de ses troupes, avec un courage digne du nom[1] qu'il portait; l'armée chrétienne, forçant les rangs de la garde nationale, se trouva bientôt dans les murs de Chollet; le château tenait encore; le combat était plus vif sur ce point, un certain nombre de fonctionnaires avaient déjà péri; on capitula : les prisonniers furent rassemblés dans la cour du district, et placés sous bonne garde. Stofflet veillait lui-même à l'exécution de ses ordres; les paysans eussent volontiers laissé échapper les bourgeois entassés sur la place.

Il était nuit, des feux brûlaient dans les rues, les insurgés

1. M. de Polignac

s'endormaient à côté; un certain nombre s'étaient installés dans les maisons; les chefs de bandes, réunis dans la salle du syndic, discutaient le sort des prisonniers; on les avait fait comparaître les uns après les autres, leur faisant subir une sorte d'interrogatoire.

« Il faut faire un coup d'éclat, » dit Stofflet, dont les traits durs et grossiers exprimaient un féroce triomphe. « Quand on saura ce qu'on gagne à nous résister, les portes des villes s'ouvriront toutes seules. »

Cathelineau n'était pas là; les prêtres qui avaient accompagné les bandes de Stofflet n'avaient pas sur lui la même influence que sur les paysans; il était entouré de quelques misérables, premiers meneurs d'un mouvement confus et que les gentilshommes devaient bientôt remplacer : l'un d'eux, surnommé *Six-Sous*, enchérissait sur les paroles de Stofflet :

« Oui, oui, tuons-les tous, et pillons les maisons! il faut de l'argent pour faire la guerre, et c'est dans la bourse des bourgeois qu'il faut le prendre! »

Un homme vêtu en meunier, un long fouet à la main, un large chapeau sur la tête, se leva en entendant parler Six-Sous; il se découvrit, et la tonsure de ses cheveux révéla son état : c'était le curé fugitif de la Baronnière, paroisse voisine de Chollet.

« Si j'entends encore parler de vol et de pillage, je quitte l'armée en lui donnant ma malédiction! s'écria-t-il, et j'emporte avec moi son titre de chrétienne qu'elle ne méritera plus. »

Stofflet avait baissé la tête; deux ou trois chefs appuyaient les paroles du prêtre; Six-Sous avait disparu derrière ses camarades :

« Voyez! » dit le curé en s'avançant vers la fenêtre de la salle : les prisonniers étaient réunis dans la cour, le jour s'était levé, une pluie froide les glaçait jusqu'aux os; leurs mains liées, leurs pâles visages avaient excité la compassion des paysans; n'osant enfreindre les ordres et les laisser aller, prévoyant que les chefs discutaient entre eux une question de vie et de mort, un cercle nombreux de soldats insurgés s'était formé autour de la cour; ils s'étaient mis à genoux et

tous répétaient les prières du matin, implorant Dieu pour la vie des prisonniers. « Ils demandent grâce pour leurs ennemis au Père des miséricordes, » dit le curé, regardant fixement ceux des chefs qui avaient parlé de la nécessité d'un exemple.

Tout le monde était ému. Au même instant on entendit des cris aux portes de la ville :

« Bonchamps ! » criaient les femmes et les enfants de Chollet.

« M. le marquis ! » disaient les paysans des environs.

Les chefs sortirent au-devant de lui; Stofflet haussait les épaules avec humeur, Six-Sous et ses pareils avaient disparu; le curé de la Baronnière avait couru le premier vers les arrivants :

« C'est Dieu qui vous envoie, monsieur le marquis, s'écria-t-il; venez sauver les prisonniers que ces messieurs avaient bien envie de fusiller.

— Fusiller les prisonniers ! » M. de Bonchamps promenait autour de lui son ferme et calme regard; « souiller dès le début de la guerre des mains consacrées au service de Dieu et du roi ! Vous n'y pensez pas, mes amis ! où serait la bénédiction de Dieu sur nos armes? Ce que nous allons tenter est difficile; nous ne pouvons pas même espérer la gloire : les guerres civiles n'en donnent pas; mais nous marchons au nom de Dieu et pour sa cause : il saura nous donner la force et la victoire; la récompense éternelle nous attend pour nos travaux d'un moment; gardons-nous de commettre des crimes et d'éloigner ainsi de nous les faveurs du ciel. Chollet nous a déjà coûté assez de sang, n'en faisons pas couler une goutte inutilement; qu'on fasse rentrer les prisonniers et qu'on les traite avec humanité; vous le voulez ainsi, messieurs? » ajouta le marquis en se tournant vers les chefs qui l'avaient précédé à la tête des bandes insurgées, et qui cédaient involontairement à l'ascendant d'une supériorité d'esprit et de cœur plus puissante que celle du rang.

« Tous, monsieur ! » dit Stofflet, ramené lui-même; et les cris de reconnaissance des gardes nationaux s'unirent aux transports de joie des paysans; les républicains sincères ne

16

criaient pas, ils ne remerciaient pas; ils passaient d'un air sombre devant les chefs des insurgés; nul ne fit attention à leur indignation; Cathelineau arrivait aux portes de Chollet.

IV

Pendant que l'insurrection s'avançait vers le Poitou qui se soulevait à son tour, les habitants du château de Clisson voyaient venir avec inquiétude le jour du tirage; les gens de M. de Lescure étaient descendus le matin au bourg, les paysans étaient encore calmes; le curé de Boësmé avait prêté serment, et les paroisses environnantes n'étant point privées du prêtre auquel elles avaient confiance ne s'étaient pas accoutumées depuis plusieurs mois à violer les ordres du gouvernement pour assister, dans les bois et au milieu des rochers, au culte divin célébré par les « bons prêtres, » comme on les appelait. M. de Lescure était revenu au château au sortir de la messe; ses hôtes étaient moins nombreux; le parti pris par Henri de la Rochejaquelein avait paru périlleux à bien des gens; quelques-uns l'avaient rejoint, d'autres étaient allés chercher ailleurs un abri plus sûr, les femmes et les vieillards étaient presque seuls restés à Clisson; leur impuissance et leur vieillesse retenaient M. de Lescure par les plus forts liens.

On revenait lentement de Boësmé; trois jeunes filles précédaient leur mère, causant et riant entre elles; l'aînée, Mlle Marie Boguet, était plus sérieuse que ses sœurs.

« Si nous étions obligées de nous enfuir! disait-elle, où irions-nous nous cacher?

— Nous ne nous cacherions pas, s'écria vivement Céleste, la plus jeune des trois; nous irons avec l'armée chrétienne,

nous soignerons les blessés, nous ferons la soupe pour les soldats ; j'ai emprunté un tablier blanc au cuisinier pour voir quelle mine j'aurai avec, et je suis très-gentille !

— Et maman ? reprenait Marie.

— Maman restera avec Louise à l'ambulance, elle consolera ceux qui auront du chagrin, et Louise raccommodera les vestes déchirées.

— Et mon père, quand irons-nous le rejoindre ?

— Pourquoi mon père est-il parti ? » murmurait Céleste entre ses dents ; mais le respect ne lui permettait pas d'exprimer tout haut ses pensées, et elle dit seulement : « Quand nous aurons battu les bleus et remis le roi sur le trône, mon père reviendra en France et nous serons heureux tous ensemble. »

M. de Lescure était debout sur le perron.

« On n'attend plus que vous pour déjeuner, mesdemoiselles, » dit-il en riant ; et les jeunes filles, honteuses, effarées, prirent leur course comme des biches et disparurent dans le vestibule ; M. de Lescure rentra derrière elles.

« Pauvres enfants ! disait-il, comment les laisser ici san protection ? » et il soupirait.

On était à table et on causait gaiement.

« J'ai presque honte que nos gens aient tiré pour la milice, disait Mme de Lescure, pendant qu'Henri est parti avec ses paysans !

— Ils n'y avaient point de répugnance personnelle, ma chère, dit gravement son mari, et on n'engage pas les hommes dans une insurrection quand leur conscience n'a pas parlé.

— Oh ! si j'avais dit un mot à Germain et à Florent, leur conscience aurait bien parlé ! insistait Mme de Lescure.

— C'est-à-dire que vous auriez mis la vôtre à la place de la leur, » repartit son mari qui ne mangeait pas et dont le front paraissait chargé de tristesse. Il regardait vaguement par une fenêtre en face de lui, lorsque tout à coup ses yeux devinrent fixes ; il se souleva à demi, puis se rassit en murmurant : « Tout à l'heure ! »

« Qu'avez-vous vu, mon ami ? s'écria sa femme assise en

face de lui et qui avait aperçu son mouvement sans distinguer l'altération de sa physionomie; voulez-vous quelque chose?

— Non! » dit M. de Lescure; et il regardait toujours par la fenêtre. Au même instant un domestique entra brusquement dans la salle à manger.

« Le château est cerné, monsieur le marquis, criait-il tout troublé; on vient nous arrêter!

— Eh bien! dit M. de Lescure en se levant, qu'on m'emmène, je suis prêt! Je suppose que toute la maison n'en est pas; » et il sortit avec sa femme au-devant des gendarmes Ils n'étaient pas plus d'une vingtaine qui regardaient avec un peu d'étonnement le groupe de vieillards, de femmes et de jeunes filles qui se pressaient en tremblant à la porte du vestibule.

« Il me semble que tous ces citoyens-là ne sont pas bien dangereux pour la République, murmuraient entre eux les soldats; quand même ce ne seraient pas des braves gens, comme on dit. » Mais le sergent s'était avancé vers M. de Lescure, il tenait un papier ouvert :

« Par ordre du procureur-syndic, le citoyen Lescure et la citoyenne son épouse, ainsi que toutes les personnes suspectes qui pourront se trouver à Clisson, doivent être arrêtés et emmenés à Bressuire pour la sûreté de la République. »

M. de Lescure haussa légèrement les épaules.

« Je vous suis, dit-il; mais quel mal peuvent faire ces femmes et ces enfants? »

Mme de Lescure serrait le bras de son mari.

« Où vous allez, j'irai, dit-elle à demi-voix.

— Je sais, et un sourire de tendresse éclaira un instant le grave visage du marquis; mais vos parents, votre fille?

— La petite est en sûreté chez sa nourrice; ma mère...? et elle se retournait vers Mme de Donissan qui descendait le perron.

— Je vais avec ma fille, » dit celle-ci à haute voix.

Mme de Lescure quitta son mari et courut vers elle.

« Non, restez ici, conjurait-elle tout bas; vous n'êtes pas

comprise dans l'arrestation; mon père défendra le château et protégera ceux qui resteront.

— Ton père? » et elle lui montrait M. de Donissan debout à côté de son gendre et de M. Bernard de Marigny son cousin; tous deux avaient déclaré qu'ils partageraient le sort de M. de Lescure.

Un gendarme s'était approché.

« Dans tous les cas, madame aurait dû venir, dit-il, l'acte d'arrestation porte : « toutes les personnes suspectes. »

— Vous voulez donc m'ôter le plaisir de me sacrifier pour ma fille? dit Mme de Donissan d'un accent si tendre et si digne que le gendarme interdit ne répondit pas.

— Elle a des yeux qui brillent comme des diamants, » se disait-il; et il retourna se mêler au groupe de ses camarades.

Tous les chevaux avaient été mis en réquisition depuis un mois déjà pour le service de la République; on attelait des bœufs à la voiture; les rangs des hôtes du château s'étaient éclaircis; quelques personnes avaient prétexté leur santé; d'autres s'étaient déguisés en gens de service; Mme Boguet et ses filles restaient debout dans un coin.

« Sont-elles suspectes, les petites citoyennes? » avait demandé un gendarme. Le sergent hésitait, il n'était pas du pays et ne connaissait pas les personnes; on n'avait pas osé confier l'arrestation de M. de Lescure aux brigades de Bressuire, et on avait attendu l'arrivée des renforts étrangers appelés contre les rebelles pour exécuter un ordre donné depuis dix jours.

« Je viendrai avec vous, dit Mme Boguet, prenant tout à coup son parti et s'avançant vers Mme de Lescure; nous serons plus en sûreté avec vous que seules à Clisson; on pourrait venir piller, et vous savez, ajouta-t-elle plus bas et les larmes aux yeux, que je n'ai plus au monde un toit que je puisse dire mien.

— M. Desessarts reste ici, dit très-bas Mme de Lescure; il s'est déguisé, je l'ai vu tout à l'heure à la cuisine en bonnet de coton et en habit blanc. »

Mme Boguet réprima un sourire

« J'aime mieux me trouver sous la protection de M. de Lescure que sous celle d'un cuisinier, » dit-elle.

Ses filles s'étaient approchées.

« Oui, allons en prison, dit Céleste à ses sœurs, c'est le commencement des aventures; M. Henri nous délivrera, il l'a promis.

— Pauvres enfants! disait tout bas leur mère.

— Et moi je protégerai Mlle Marie, » murmurait M. de Marigny.

« En voiture, mesdames, dit M. de Lescure. Mme Boguet vient avec nous? ajouta-t-il avec étonnement.

— Qui protégerait mes enfants? » demanda-t-elle les yeux baignés de larmes.

Il s'inclina sans répondre.

« La protection d'un prisonnier! » marmottait-il entre ses dents.

Tous montèrent en carrosse et la lourde voiture s'ébranla lentement, entourée de vingt gendarmes; on prit le chemin de Bressuire. Le sergent avait tiré son sabre, il s'adressa à sa troupe :

« Citoyens, dit-il, j'espère que vous vous empresserez de rendre témoignage de la soumission avec laquelle on a obéi et de l'accueil que nous avons reçu! »

Tous les gendarmes applaudirent, les passions de la guerre civile n'étaient pas encore déchaînées.

V

Les patriotes de Bressuire n'étaient pas rassurés; on entendait parler du soulèvement de toutes les paroisses; les échos de Chollet, de Saint-Florent, de Chenillé étaient arri-

vés jusqu'à leurs oreilles; tout le monde était aux portes; les femmes avaient caché leur argent, leur linge et leurs beaux habits.

« On dit qu'on n'a pas pillé à Chollet, assuraient les plus hardis.

— Oui; mais à Saint-Florent, on a tout brûlé, reprenaient les timides.

— Les papiers du district, ce n'est pas grand dommage! » Et tout le monde riait, excepté les officiers municipaux qui avaient leur dignité à conserver.

Les administrateurs étaient réunis à l'hôtel de ville, au district, comme on disait, un peu émus, car on attendait le retour des gendarmes envoyés à Clisson, et ils ne revenaient pas.

« Si les rebelles se trouvaient par là, disait-on, les patriotes n'étaient pas en nombre pour leur résister; on dit que M. Henri s'est mis à la tête des paysans.

— Bah! un enfant! disait dédaigneusement un cordonnier qui n'avait jamais eu l'honneur de vendre des bottes à M. de la Rochejaquelein.

— Puisque M. le marquis a émigré, il faut bien que ce soit son fils, » disait le cordonnier rival, qui avait la pratique du château de la Durbellière; mais à ce nom de *M. le marquis*, tous les administrateurs se redressèrent avec indignation, et le malheureux cordonnier confus, effrayé, sortit en toute hâte du conseil, prétextant une indisposition.

« C'est un aristocrate, il faut le signaler, » dit solennellement son ennemi, et tous les autres applaudirent. Les gendarmes n'arrivaient pas.

Ils étaient en route cependant, mais le bon accueil du château de Clisson s'était étendu jusqu'au dîner, et les patriotes ne s'étaient point pressés à table; on approchait de Bressuire, et les habitants, entendant le pas lourd des bœufs et le roulement de la voiture, sortirent de la ville pour voir arriver le cortége; un certain nombre d'hommes de mauvaise mine, presque tous étrangers au pays, criaient d'une voix rauque :

« A bas les aristocrates! »

Les volontaires, entraînés par leur exemple, répétaient le même cri. Le sergent s'avança vers eux le sabre haut :

« Voulez-vous vous taire, imbéciles! s'écria-t-il; si tous les citoyens valaient ceux-là, la République ne serait pas en péril.

— Menez-nous au district, » dit M. de Lescure en mettant la tête à la portière.

Il était tellement respecté dans le pays que la foule s'écarta sans l'insulter; le carrosse s'arrêta à la porte de l'hôtel de ville; le sergent entra pour faire son rapport.

« Où faut-il conduire les prisonniers? » demanda-t-il.

Les administrateurs hésitaient.

« A la Forêt-sur-Sèvres! » dit le cordonnier.

Beaucoup de gens avaient déjà été conduits dans ce petit château appartenant naguère à M. Duplessis-Mornay, et où il était mort. Les gardes avaient grand renom de patriotisme, on avait parlé d'un massacre; le brave sergent tremblait pour les prisonniers qui avaient touché son cœur.

« Laissez retourner les citoyens à Clisson et donnez-leur des gardes, dit-il, je m'offre à les commander.

— Le vin est bon à Clisson, à ce qu'il paraît, » dit le cordonnier en ricanant.

Le gendarme le regarda en face; il n'était pas du pays et ne connaissait pas les antécédents des administrateurs.

« Sais-tu par hasard ce que c'est qu'un honnête homme? » demanda-t-il avec mépris.

Le cordonnier était pourpre de colère, mais personne ne faisait attention à lui.

« Clisson est isolé, il serait facile de l'enlever d'un coup de main, et Boësmé n'est déjà pas trop sûr, dit le procureur-syndic; il vaut mieux les garder ici.

— Qu'on leur donne au moins la ville pour prison, dit le sergent; il y a là six femmes contre trois hommes, sans compter une grande belle brune qui est montée sur le siége et que personne ne m'avait dit d'arrêter; elle est venue par-dessus le marché. »

Les administrateurs se mirent à rire, le sergent sortit pour disposer des prisonniers

En son absence, la voiture soigneusement gardée par l'escorte avait été entourée par la foule; un officier municipal, revêtu d'un bel uniforme tout neuf, fendit la presse et s'avança vers le carrosse.

« Si ces messieurs du district y consentent, je m'offre à garder chez moi les prisonniers, » dit-il à haute voix.

Mme de Lescure le regardait avec étonnement et non sans inquiétude; était-ce un ami ou un ennemi? Elle se retourna vers Agathe, sa femme de chambre, sœur de lait de M. de Lescure, qui, ne voulant pas l'abandonner, s'était juchée à grand'peine sur le siége entre le cocher et M. de Marigny.

« C'est M. Gady, l'épicier de madame la marquise, dit-elle à demi-voix.

— Nous ne disposons pas de nos personnes, dit M. de Lescure, sans quoi j'accepterais sur-le-champ l'hospitalité de M. Gady. »

L'officier municipal se rengorgea, heureux de voir qu'on savait son nom.

« Mais je veux parler moi-même au district, continua M. de Lescure, je ne sais pourquoi on m'a arrêté, et je demande qu'on fasse mon procès.

— Je demande qu'on fasse le mien, » disait tout bas Céleste qui riait toujours; sa sœur la poussait du coude pour la faire taire.

Le sergent avait reparu.

« Je n'ai pas pu obtenir de vous ramener à Clisson, citoyenne, dit-il à Mme de Lescure, mais vous pouvez vous loger dans la ville où vous voudrez; on ne vous mènera pas en prison.

— Alors nous allons chez M. Gady, dit joyeusement Mme de Lescure; sa figure me revient tout à fait, et nous serons tout portés pour acheter notre sucre. »

Elle riait, son mari la regarda avec compassion.

« Faites attention à vos paroles, » dit-il tout bas en passant près d'elle pour descendre de voiture et entrer à l'hôtel de ville.

La jeune femme rougit; elle cherchait le visage réjoui du brave épicier, mais il avait disparu; un jeune homme grand,

robuste, à l'œil ouvert, aux cheveux épais et frisés s'avança à sa place.

« Mon père est allé chez nous pour faire préparer les quartiers, dit-il en souriant; je vais montrer le chemin au cocher. Et les quatre bœufs amenèrent bientôt la voiture à la porte de l'officier municipal.

L'émoi était grand dans la petite maison; l'épicier était arrivé tout essoufflé.

« M. le marquis et ces dames vont venir loger ici, » s'écria-t-il en entrant dans la boutique où sa femme et ses filles se trouvaient seules; les pratiques étaient toutes sur la place autour de la voiture; « il faut arranger tout de suite les chambres d'en haut. »

L'épicière s'était levée, les bras pendants, la bouche béante.

« M. le marquis? répétait-elle lentement.

— Oui, M. le marquis de Lescure et ces dames, il y en a six dans le carrosse; je ne les connais pas, sauf Mme la marquise; je l'ai vue un jour à la messe à Boësmé, dans le vieux temps, ajouta-t-il en se reprenant. Allons, Catherine, Marie, dépêchons-nous. »

Catherine avait souri en se penchant vers sa sœur.

« Je parie que c'est Jean qui a donné ce conseil à mon père, il ne pense qu'à faire plaisir aux nobles et aux prêtres à cause de Marthe; je serai tout de même bien aise de voir une marquise avant qu'il n'y en ait plus du tout. » Et elle courait ouvrir les fenêtres des deux petites chambres d'honneur soigneusement conservées pour les parents qui venaient de loin ou pour les négociants en relations d'affaires avec Gady et qui venaient quelquefois à Bressuire pour leur commerce.

On avait à peine eu le temps de secouer les rideaux d'indienne violette à fleurs et de jeter sur le lit un couvre-pied de satin jaune qui avait appartenu « à défunt votre grand'mère, » disait Mme Gady à ses filles, lorsque la voiture s'arrêta à la porte. M. de Donissan descendit le premier pour donner la main aux dames; Gady les fit entrer promptement et les poussa presque dans l'arrière-boutique. Les oisifs de la ville qui avaient suivi le carrosse commençaient

à refluer dans le petit magasin ; l'épicier s'avança vers eux après avoir fermé la porte du fond.

« Les citoyens désirent-ils quelque chose? demanda-t-il.

— Un sou de tabac, dit gravement un patriote. — Et le plaisir de voir tes aristocrates, dit un second avec impudence.

— Je n'ai pas d'aristocrates chez moi, dit intrépidement Gady; j'ai des prisonniers de la République dont je réponds. »

Le ton résolu du brave épicier, les larges épaules de son fils, qui se tenait debout devant la porte du fond, et un involontaire sentiment de respect pour les gentilshommes qui n'avait pas encore eu le temps de s'effacer complétement, firent reculer la foule ; la boutique fut bientôt vide ; il n'y restait que deux ou trois acheteurs. Une jeune fille, les yeux baissés, demandait un morceau de savon; au son de sa voix, Jean Gady s'avança vers elle; Marthe (car c'était elle) leva sur lui un regard suppliant mais ferme.

« Je voulais vous voir encore une fois, parce que c'est la dernière, » murmura-t-elle; et payant son acquisition, elle sortit brusquement de la boutique; l'instant d'après, elle avait disparu dans les rues étroites de la ville, mais Jean la suivait à distance; c'était en pleine campagne qu'il voulait lui parler.

Céleste Boguet avait écarté le coin du rideau qui voilait la porte vitrée.

« Voilà notre dragon qui sort, dit-elle tout bas à sa sœur; il y avait là tout à l'heure une petite paysanne jolie comme une madone; je suis bien aise qu'il ne soit plus là; il a les épaules si larges qu'il m'empêchait de regarder. Peut-être connaît-il cette jeune fille?

— Tais-toi donc, Céleste, disait Mlle Boguet, tu ne sais ce que tu dis.

— Je sais très-bien ce que je dis, insistait la petite étourdie ; mais maintenant qu'il n'y a plus personne dans la boutique, j'espère qu'on ne va pas nous garder là éternellement; huit dans une boîte, et neuf quand M. le marquis reviendra.

— Nous sommes bien heureux d'être ici au lieu d'avoir été menés à la Forêt-sur-Sèvres, » dit Mme de Donissan qui avait entendu Céleste.

L'enfant rougit; fille d'un petit gentilhomme de campagne, elle avait le plus profond respect pour la grande dame élevée à la cour, auprès de Madame Victoire, fille de Louis XV, et dont la bonté grave mêlée de beaucoup de dignité imposait silence à son joyeux bavardage.

« Je ne me pardonne pas que vous soyez ici, ma mère, dit vivement Mme de Lescure; mon père et vous êtes trop âgés pour courir les aventures d'un temps comme le nôtre, il ne faut pas les braver.

— Crois-tu que la mort me fût moins amère si je passais ma vie loin de toi? » dit Mme de Donissan en appuyant la main sur l'épaule de sa fille. Celle-ci la baisa avec respect, et ne répondit pas.

Catherine et Marie avaient reparu dans la boutique, rouges et hors d'haleine, mais triomphantes :

« Tout est prêt là-haut, » dirent-elles à leur père, qui s'avança aussitôt vers la porte de l'arrière-boutique; mais les braves filles reculèrent épouvantées en voyant les six dames sortir l'une après l'autre de la petite pièce où elles avaient été entassées :

« Il n'y a que deux lits, dit Marie à sa sœur avec consternation.

— Elles s'arrangeront, dit Catherine en haussant les épaules; elles sont bien heureuses d'avoir des lits, il y a tant de patriotes qui couchent sur la paille! »

Le fiancé de Catherine était à l'armée du Rhin, et elle était plus républicaine que le reste de sa famille.

Les prisonnières venaient de monter l'escalier : Gady les précédait; l'une des chambres, ornée de deux lits et plus grande que l'autre, était destinée aux dames : les trois gentilshommes devaient occuper la seconde; en les faisant entrer dans cet étroit réduit, le brave épicier fut lui-même frappé du contraste :

« C'est ce que nous avons de mieux à vous offrir, mais ce n'est pas si beau que Clisson, dit-il d'un ton d'excuse.

— Clisson n'est plus pour nous un asile, dit vivement Mme de Lescure, et nous en avons trouvé un ici. »

Gady salua jusqu'à terre; quand il aurait fallu mourir pour elle, il n'aurait pas livré la marquise après ce discours.

Céleste s'était approchée de la fenêtre; l'épicier s'avança vivement derrière elle :

« Un mot seulement, mesdames, dit-il, avant que je vous laisse en repos : ne vous faites pas voir, qu'on vous entende le moins possible; qu'on vous oublie, si cela se peut, c'est le plus sûr moyen de vous sauver; nous y ferons de notre côté ce que nous pourrons. » Et il sortit.

Mme Boguet s'était assise sur une chaise d'un air désespéré; Mme de Lescure au contraire avait posé ses gants, son mouchoir, son éventail :

« Je vais arranger la chambre à ma guise, dit-elle d'un ton joyeux; puisque ceci sera peut-être notre logis pendant quelques jours, il faut en faire un palais. Mon père, si vous voulez emmener M. de Marigny chez vous, nous serons plus à notre aise entre femmes.

— C'est-à-dire que tu nous mets à la porte, dit gaiement M. de Donissan.

— Pas tout à fait; mais pour faire le ménage, il faut de la place. » Et elle commençait à défaire les lits; les deux gentilshommes s'enfuirent.

« Il nous faut un troisième lit, dit Mme de Lescure, qui avait pris sur elle tous les arrangements : un pour Mme Boguet et Marie, un pour Céleste et Louise, un pour ma mère et moi, sans compter un matelas pour Agathe dans un coin.

— Que madame la marquise ne s'inquiète pas de moi, dit la brave fille, je dois coucher dans l'arrière-boutique avec Mlle Gady; et elle riait.

— A la bonne heure; maintenant que personne ne m'aide; je vais commencer mon métier de prisonnière et faire moi-même les lits. Seulement, Agathe, je ne peux pas porter les matelas toute seule : non, non, ne prends pas tout, rien qu'un coin! »

Moitié riant, moitié pleurant, Agathe enlevait les matelas dérobés à chaque lit pour en former un troisième; elle eût

aisément enlevé en même temps Mme de Lescure qui dépliait gravement les couvertures.

« Tu ne sais pas faire un lit, Victorine, disait sa mère.

— Vous allez voir, qu'on ne me donne pas de conseil. »

Et elle étendait soigneusement le premier drap sans lui laisser former un seul pli; les couvertures, le couvre-pied, rien n'y manquait; cependant le lit avait une tournure étrange; la jeune femme le regardait avec inquiétude, tendant les couvertures avec plus de soin.

« Qu'est-ce qu'il y a? disait-elle, il me semble cependant qu'il est très-bien fait. »

Mme de Donissan riait, les trois sœurs n'en savaient pas plus que Mme de Lescure; Agathe s'avança et souleva les couvertures :

« Madame a oublié le second drap, dit-elle gravement.

— Ah! c'est vrai, » dit-elle, en se laissant tomber sur une chaise d'un air découragé : « Agathe, refais-le, je t'en prie, je n'en puis plus; je n'aurais jamais cru qu'il fût si fatigan de faire un lit. »

VI

Pendant que les prisonniers s'installaient dans l'asile qui leur avait été généreusement offert par l'officier municipal, Jean Gady avait rejoint Marthe dans un petit vallon non loin de la ville; la jeune fille avait marché vite; elle se sentait poursuivie, elle ne voulait pas éviter Jean, elle avait besoin de le revoir encore une fois, de lui dire pourquoi elle ne le reverrait plus : mais elle avait hâte de quitter la ville, d'échapper aux regards qui lui semblaient curieusement atta chés sur elle; d'ailleurs, en se pressant, elle hâtait le moment de cette entrevue qu'elle désirait et redoutait tout ensemble.

Elle s'était arrêtée haletante, et venait de s'asseoir sur une pierre pour se reposer, lorsque Jean parut devant elle.

« Marthe ! » dit-il.

Elle se leva. Ses jambes tremblaient tout à l'heure sous elle ; en entendant la voix de Jean, elle s'était sentie forte ; l'heure suprême de la lutte était venue, et Dieu avait exaucé la prière que la pauvre enfant faisait sans cesse monter vers lui depuis quinze jours.

« Marthe ! répéta le jeune homme, pourquoi es-tu venue chez nous, et pourquoi t'enfuis-tu sans rien dire à personne comme un agneau effaré ?

— Je savais que tu me suivrais, dit Marthe à demi-voix. J'étais venue pour te voir encore une fois en amis. »

Jean la regardait ; la colère lui montait déjà au cœur.

« Pour la dernière fois ? s'écria-t-il ; tu ne veux plus de moi, tu penses à un autre ? Qu'il y prenne garde ! Si quelqu'un approche à cent pas seulement pour te conter un mot d'amour, et que je me trouve par là, il ne te parlera pas deux fois.

— Je ne pense à personne qu'à toi, dit Marthe avec l'inaltérable douceur des femmes vendéennes ; comment ferais-je autrement, puisque j'étais ta promise ? Mais, Jean, tout cela est fini ; le bon Dieu est venu entre toi et moi ! Nous ne nous marierons jamais.

— Maudit soit.... » commençait Jean, mais il n'acheva pas. Marthe lui avait mis la main sur la bouche :

« Tais-toi ! dit-elle vivement, je veux pouvoir prier pour toi.

— Tu viens me dire que ton Dieu ou plutôt tes prêtres sont venus entre toi et moi, et tu ne veux pas que je les maudisse, s'écria Jean, dont la fureur éclatait ; voilà l'esclavage dont la République nous a délivrés ; nous ne devons plus de comptes à personne, et ce que nous voulons nous le faisons !

— Et qui est-ce qui vous aide à faire ce que vous devez quand vous ne le voulez pas ? » demanda la jeune Vendéenne, debout, les yeux excités par la lutte, les mains croisées sur sa poitrine comme si elle gardait le dernier trésor qui lui restât, ses espérances et sa foi religieuses.

« Qui est-ce qui t'a défendu d'être à moi? continua Jean sans répondre à la difficile question de Marthe. Dis-le-moi tout de suite! à l'instant, pour que j'aille le chercher quelque part qu'il se cache, et que je l'écrase à mes pieds!

— Celle qui m'a ordonné de te dire adieu dort dans la terre depuis dix jours, » dit Marthe avec lenteur et comme si elle parlait avec peine. « Deux heures avant de mourir, ma mère a donné sa malédiction à ceux qui se rangeraient du côté des gens qui nous ont enlevé les bons prêtres et nous ont exposés à mourir sans sacrements. Elle me regardait; je savais bien que c'était à moi qu'elle parlait, et je lui ai promis de lui obéir comme elle fermait les yeux et que M. le curé disait : « Partez, âme chrétienne! »

Jean s'arrêta un instant consterné, et presque vaincu; le respect des morts faisait tellement partie de la première éducation de tous les habitants du Poitou, paysans ou citadins, que la promesse de Marthe lui semblait presque aussi sacrée qu'à elle-même, mais ce n'était pas en vain que les doctrines philosophiques partout répandues en France dans les livres et dans les journaux avaient miné les principes religieux et les idées morales. Dans cette invasion générale des espérances de liberté, les âmes qui ne possédaient qu'une foi traditionnelle et des convictions vagues s'étaient laissé emporter par le courant des passions et des espérances populaires vers une incrédulité pratique. On n'allait pas à la messe des prêtres fugitifs; on ne fréquentait pas davantage le culte des prêtres assermentés; on marchait sans le savoir vers la religion de la Raison. L'indignation avait repris Jean; il regarda Marthe avec colère :

« Depuis quand les vivants sont-ils sacrifiés aux morts? demanda-t-il d'une voix sourde. Tes prêtres eux-mêmes disent que l'homme doit quitter tous ses parents et amis pour s'attacher à sa femme; la femme n'en doit-elle plus faire autant? »

Marthe s'était rassise, la lutte l'épuisait; elle avait espéré que Jean comprendrait sur-le-champ ses raisons et qu'il se soumettrait comme elle à un malheur inévitable; elle leva sur lui un regard douloureux :

« Je ne suis pas ta femme, Jean; le prêtre n'a pas prononcé sur nous la bénédiction, et il ne la prononcera jamais; ma mère me maudirait de son tombeau.

— Ta mère est morte! » dit Jean, mentant dans sa colère à sa propre conscience.

Marthe se releva d'un bond :

« Elle vit! s'écria-t-elle, elle nous entend, elle nous voit, j'en suis sûre; elle revient toutes les nuits depuis que nous l'avons déposée dans la terre, je la vois entrer dans la maison, je suis seule, elle me garde comme autrefois; si je lui désobéissais, je ne la reverrais plus, ou je la reverrais fâchée contre moi, le bras tendu, les yeux brillants comme lorsqu'elle a prononcé la malédiction; maintenant, elle s'assied à côté de moi, elle me prend sur ses genoux, comme elle faisait quand j'étais petite, elle me console et je pleure; le jour, je ne peux pas! »

Jean regardait la jeune fille avec un mélange d'inquiétude et de mépris :

« Tu es malade! dit-il.

— Je ne sais pas, j'ai la fièvre quelquefois, et puis je suis toute seule maintenant que Jacques et Pierre sont partis avec M. Henri; les nuits sont longues, et puis.... il y a des moments où j'ai peur.... »

Jean fit un pas vers Marthe, comme s'il voulait l'attirer dans ses bras; elle étendait les mains pour le repousser :

« Non, non, dit-elle, tu ne crois plus en Dieu, tu ne vas plus à la messe, ma mère avait raison, je ne puis pas être ta femme, tu m'entraînerais en enfer! »

Elle tremblait de tous ses membres.

« Tu serais libre de croire tout ce que tu voudrais, dit Jean fièrement; les républicains n'obligent la conscience de personne; et si tu ne pouvais pas courir à la messe dans les bois, il y en a deux tous les jours dans les églises de Bressuire.

— Des intrus! dit Marthe avec dédain, qui ne croient pas à notre saint-père le pape! »

Jean riait avec dédain :

« Nous ne voulons pas plus de pape que de roi, » dit-il.

Marthe s'était levée, elle serrait son petit châle sur sa poitrine, comme si elle avait froid.

« Et mes frères se battent pour Dieu et pour le roi, dit-elle. Adieu, Jean.

— Je viendrai un de ces jours à la Grange-Verte, et je t'enlèverai avant que tu aies le temps de dire un mot, s'écria le jeune homme emporté par la passion ; je ne sais ce qui me retient d'en venir là aujourd'hui, tout de suite.... »

Et il s'avançait vers elle avec menace.

« Tu es encore trop honnête homme pour cela, dit-elle, le regardant en face. Dans un an, peut-être, quand tu seras tout à fait républicain ; mais d'ici là.... je serai en terre.... » ajouta-t-elle plus bas.

Elle avait repris son panier, et sans se retourner, sans regarder en arrière, elle reprenait d'un pas ferme le chemin de Saint-Aubin. Tout à coup, une voix haletante se fit entendre à son oreille.

« M'aimes-tu encore ? disait Jean.

— Toujours ! dit Marthe sans hésiter.

— Alors, il ne s'agit que d'attendre, je te retrouverai ! »

Et franchissant la haie qui séparait le petit chemin creux d'un champ de sarrasin, il disparut aux yeux de la jeune fille. Elle s'arrêta un instant, regardant le point où elle l'avait vu pour la dernière fois :

« Adieu, dit-elle, c'est fini. »

Et tirant son chapelet de sa poche, elle continua sa route en récitant ses prières.

VII

Marthe approchait de Saint-Aubin, absorbée dans ses pensées, soutenue encore par l'effort du sacrifice, et priant de toute son âme pour Jean qui ne priait plus ; elle n'entendait pas un bruit lointain qui devenait cependant à chaque instant plus fort et plus distinct. Elle marchait toujours sans lever les yeux, mais sans se heurter contre les pierres du chemin dont elle connaissait les moindres détours; et elle tressaillit avec effroi, lorsqu'une main se posa sur son bras. Jean l'avait-il suivie jusque-là? Fallait-il recommencer à lui résister? Elle regarda : c'était l'idiot du village, Rougeau, comme on l'appelait du nom d'un bœuf qui, labourant un jour dans les champs, s'était arrêté tout court en dépit des cris de son maître, pour éviter de mettre le pied sur un enfant nouveau-né, abandonné dans la lande. On avait recueilli et élevé le pauvre petit; la mère de Marthe surtout l'avait soigné ; mais lorsqu'il avait grandi, on s'était aperçu qu'il était presque idiot ; il errait de maison en maison, accueilli partout avec la compassion respectueuse qu'on doit aux innocents auxquels Dieu a refusé le fardeau et l'honneur de la responsabilité; mais c'était à la Grange-Verte qu'il s'arrêtait le plus longtemps, c'était à son foyer qu'il revenait le plus souvent s'asseoir. Marthe ne l'avait cependant pas revu depuis la mort de sa mère; elle le regardait avec étonnement; une animation inaccoutumée brillait dans son regard.

« Ils sont là-bas, les ennemis du bon Dieu, disait-il d'une voix confuse, mais que Marthe avait l'habitude de comprendre ; il y en a beaucoup, beaucoup; ils faisaient du bruit, mais M. Henri s'est caché derrière une haie, Jacques aussi;

ils font partir leurs fusils, et de l'autre côté, ils tombent, *pouf!* et ne se relèvent plus. »

Marthe frémit, cette image de la guerre lui faisait horreur. Si Jean s'était trouvé parmi les ennemis du bon Dieu que Jacques faisait tomber sous les coups de son fusil! Elle avançait rapidement.

« Peut-on passer pour rentrer à la maison? demanda-t-elle à Rougeau qui la suivait.

— Oh! il n'y a pas de danger par là. » Et l'idiot ricanait en montrant ses dents blanches. « M. Henri est bien couvert par des feuilles mortes, derrière la haie du petit pré, et personne ne l'approchera par derrière, je monte la garde.

— En te promenant jusqu'ici? »

Et Marthe pressait le pas. L'idée du péril que pourraient courir ses frères et M. Henri si l'ennemi découvrait le sentier qui tournait le petit pré s'était tout à coup présenté à son esprit; elle voulait arriver, se trouver près d'eux, savoir ce qui se passait. Elle entra sans difficulté dans la métairie. On entendait un roulement de coups de fusil, régulier et continu comme une fusillade isolée; deux détonations se succédaient presque toujours, mais on ne répondait point du petit pré.

« M. Henri et Jacques tirent tout seuls! dit Marthe avec étonnement.

— C'est qu'on ne les voit pas, dit l'idiot avec un éclat de rire. Ils ont bien déjà descendu deux cents bleus. »

On entendait un grand bruit dans la prairie, la fusillade cessa tout à coup. Les républicains, las de perdre leurs hommes sans voir l'ennemi, avaient fait un mouvement pour se mettre en bataille sur la hauteur.

« Ils fuient, mes amis, s'écria Henri de la Rochejaquelein, voilà le moment!

— Vive le roi! » s'écrièrent les paysans cachés dans les fourrés, en franchissant les haies; chaque tronc d'arbre semblait devenir un homme; les bleus se voyaient entourés; ils avaient cru avoir affaire à quelques habiles tireurs, ils se trouvaient en face d'une armée. Le petit détachement prit peur et s'enfuit. Henri, le premier à la tête des paysans, les

poursuivit pendant plus d'une lieue; il ne tirait plus, mais les blessés qu'il avait frappés et qui avaient voulu suivre leurs camarades tombaient sur le chemin et mouraient sans secours. Les paysans ramassaient les fusils que les fuyards avaient laissé tomber, et Henri rentra le soir à la Durbellière précédé de deux petites pièces de canon que l'ennemi avait abandonnées sur le terrain et que ses hommes ramenaient en triomphe.

Pierre et Jacques, ivres de joie, étaient rentrés à la Grange-Verte :

« Quand M. Henri est arrivé hier tout triste de ce qu'on avait été battu et repoussé jusqu'à Tiffauges, il ne croyait pas qu'on ferait si bien aujourd'hui, disait Pierre.

— C'est nous qui le lui avons dit tout de même, et il aura demain toutes les paroisses, dix mille hommes au moins; les gars ont tous promis de se trouver à la clairière du Bois-Brûlé, et alors nous irons à Bressuire chercher M. le marquis avant qu'on lui coupe la tête; les bleus verront si nous savons tirer. »

Marthe s'appuyait d'une main sur la table.

« M. et Mme de Lescure sont très-bien, dit-elle d'une voix qu'elle cherchait à raffermir, et on est très-bon pour eux. »

Jacques se retourna, il regardait fixement sa sœur.

« Comment sais-tu cela? dit-il d'un ton menaçant.

— J'ai été à la ville chercher du savon, dit-elle, sans baisser les yeux.

— Et voir Jean, je parie? éclata Jacques en se levant et en serrant les poings; après ce que notre mère a dit en mourant! »

Marthe ne reculait pas.

« J'ai été dire à Jean que je ne le reverrais plus, » dit-elle simplement.

Jacques s'arrêta honteux de sa colère.

« A la bonne heure! grommela-t-il.

— C'est chez son père que demeure M. le marquis, continua Marthe.

— A cause de M. le marquis, on protégera la maison, » dit Pierre en riant. »

Marthe sourit, elle avait obtenu ce qu'elle voulait.

VIII

Pendant qu'Henri de la Rochejaquelein, triomphant inopinément des républicains, courait rejoindre l'armée d'Anjou qu'il avait laissée abattue et désorganisée sous les ordres de M. de Bonchamps et de Cathelineau, on était fort agité à Bressuire. Au bruit du combat de Saint-Aubin, M. de Lescure avait espéré que son cousin marcherait aussitôt sur la ville, et chaque jour passé dans l'inaction, pendant que ses amis se battaient, lui paraissait un siècle. Il restait assis dans un coin de l'étroite chambre qui lui servait d'asile, la tête dans ses mains, possédant son âme par la patience, mais sentant qu'il lui fallait toute la force que lui donnait sa religion pour supporter l'emprisonnement et l'oisiveté. M. de Donissan, plus calme, plus âgé, moins passionnément intéressé aux acteurs de la lutte, se préparait cependant à y prendre part en étudiant une mauvaise carte du pays qu'il s'était procurée à grand'peine, et sur laquelle il traçait, d'après les indications de M. de Lescure et d'Agathe, les petits chemins qu'il ne connaissait pas et que ses compagnons avaient pratiqués dès l'enfance. M. de Marigny allait et venait sans cesse d'une chambre à l'autre, dérangeant souvent les dames dans leur réduit où Mme de Donissan tricotait et lisait paisiblement ses prières, en consolant Mme Boguet qui pleurait, tandis que Mme de Lescure et les trois jeunes filles s'impatientaient de la lenteur de leurs amis.

« Je ne comprends pas Henri, disait souvent Mme de Lescure; il attendra si bien que nous serons massacrés avant son arrivée. On annonce les Marseillais pour ce soir, Mme Gady me l'a dit, et ils me font bien peur. »

Les Marseillais arrivaient en effet; ces corps de volontaires avaient déjà combattu sur plusieurs points et leur attitude militaire, lorsqu'ils entrèrent le soir dans la ville à la lueur des torches, fit frémir les prisonniers ; ils passèrent sous les fenêtres de l'épicier en chantant la *Marseillaise;* leurs habits couverts de poussière, leurs visages fatigués, leurs yeux brillants leur donnaient l'apparence de troupes aguerries par de longues campagnes.

« Les soldats sortent de terre dans notre patrie, dit M. de Donissan en les regardant défiler, tous ceux-là étaient à leur charrue ou derrière un comptoir il y a six mois. Heureusement les généraux ne se forment pas si facilement. Ceux que la république a par ici me font l'effet de battre la campagne.

— Ne dites donc pas cela, mon père, s'écria vivement Mme de Lescure en riant, vous nous ôteriez tout l'honneur de les vaincre ; d'ailleurs il faudra bien que nous improvisions nos généraux, nous ne saurions en trouver de tout faits.

— Aussi battrons-nous peut-être quelquefois la campagne. »

Et M. de Lescure souriait.

« Mais ce sera pour rencontrer les bleus. »

Un tumulte effrayant lui coupa la parole, les Marseillais avaient posé leurs armes, et ils criaient qu'il fallait se défaire des prisonniers. Mme de Donissan se leva, et prenant son livre de prière :

« Voici l'heure de mourir, mes enfants, dit-elle, prions Dieu.

— Non, disait M. de Lescure, Dieu ne veut pas que nous mourions sans nous être montrés pour Lui. »

— Les Marseillais ne savent pas où nous sommes, dit bravement Céleste en s'avançant vers le groupe des *grandes personnes*, comme elle disait toujours, et bien sûr, M. et Mme Gady ne nous trahiront pas.

— Toute la ville sait que nous sommes ici, » sanglotait sa mère.

M. de Marigny regardait toujours par la croisée dont il avait légèrement soulevé le rideau.

« Les voilà ! dit-il d'une voix étouffée ; il y a onze prisonniers, pas davantage, nous en avons autant ici ; j'ai bonne envie d'aller les rejoindre.... ce sont des paysans.... Le maire est là.... il a son écharpe.... il se débat.... il résiste aux Marseillais !... Voilà le général Quétineau, joli général, qui ne peut pas se faire obéir par ses soldats !... L'armée se met tout entière en bataille.... le maire se fâche tout à fait.... ah ! on l'emporte.... les Marseillais se moquent des autorités.... les pauvres gens ! ils sont à genoux !... Ah ! quelle horreur ! » Et il laissa retomber le rideau.

Un faible cri s'était élevé sur la place : « Vive le roi ! » disaient les prisonniers ; on leur répondit par des coups de sabre. M. de Marigny était furieux, il avait saisi ses armes et voulait descendre pour brûler la cervelle au commandant des Marseillais.

« Je serai massacré après, disait-il, mais qu'importe aujourd'hui ou demain ! »

En vain lui représentait-on le danger qu'il allait attirer sur ses compagnons de captivité ; il n'écoutait rien, les accès de colère auxquels il était sujet l'aveuglaient complétement ; il allait sortir, lorsque ses regards tombèrent sur le petit groupe que formaient Mlles Boguet ; Céleste, presque aussi indignée que M. de Marigny, criait tout haut :

« Laissez-le aller, c'est un égoïste ! peu lui importe de nous faire tous tuer avec lui ; eh bien, nous mourrons tous ensemble ! »

Marie la retenait d'une main, soutenant sur l'autre bras sa sœur Louise défaillante. M. de Marigny tressaillit ; il s'arrêta. Les cadavres des malheureux paysans avaient été enlevés, les traces de leur sang avaient disparu ; les habitants de Bressuire, honteux et consternés, s'étaient empressés de faire disparaître tout souvenir du massacre. Ils tremblaient d'avance à l'idée des représailles, mais les Marseillais régnaient en maîtres sur la population effrayée ; chaque nuit des arrestations venaient remplir les prisons : le maire, qui avait défendu les prisonniers, y avait été jeté le premier. L'uniforme municipal de Gady et le zèle patriotique de son fils qui s'était donné tout entier à la révolution depuis que Marthe l'avait

repoussé, protégeaient encore la petite maison de la place Saint-Sauveur.

« Si M. Henri ne se dépêche pas, il ne trouvera plus personne, » répétait Céleste. Et ceux qui ne le disaient pas pensaient comme elle.

C'était le 1er mai ; Mme de Lescure, debout près de la fenêtre, regardait les feuilles qui s'ouvraient sur les branches des marronniers autour de la place, et elle songeait au petit sentier verdoyant qui conduisait à la chaumière de Madeleine, la nourrice de sa petite fille à Boësmé; Céleste s'était glissée à côté d'elle.

« Voilà le général qui passe à cheval ! s'écria-t-elle tout à coup, il a un détachement avec lui, il sort de la ville, qu'est-ce qu'il va voir? »

Elle avait entr'ouvert la fenêtre dans sa curiosité, et se mettant à genoux, elle approchait sa jolie tête blonde de l'étroite ouverture. Les oisifs couraient sur la place.

« On dit qu'il y a une colonne ennemie vers l'ouest, le général est allé en reconnaissance, les brigands ont marché sur Argenton : s'ils le prennent, nous sommes perdus ! »

Le général rentrait au galop, le front sombre, tordant sa moustache ; ses soldats riaient dans les rangs.

« Un paysan qui labourait avec huit bœufs! cria l'un d'eux en passant pour rentrer dans la caserne.

— Les brigands n'étaient pas encore en vue, » dirent les curieux qui ne riaient pas.

L'inquiétude allait croissant; sans qu'on sût pourquoi, elle commençait à gagner les soldats.

« Nous serons pris ici dans une souricière, disaient-ils, et on nous fera payer les cruautés des Marseillais. »

La nuit était venue, mais un bruit sourd régnait dans toutes les rues, on entendait un murmure continu dans la direction des cantonnements, les prisonniers ne s'étaient pas couchés ; Céleste sommeillait sur son lit, elle n'avait pas voulu se déshabiller ; Mme de Donissan avait attiré sa fille dans ses bras ; toutes deux priaient tout bas.

Le jour commençait à poindre, les volets fermés laissaient passer quelques rayons de soleil ; M. de Lescure suivait par

une fente les mouvements des troupes qui commençaient à se réunir sur la place.

« Les soldats portent des sacs, c'est une retraite, dit-il.

— Alors, avant de se retirer, ils vont fusiller les prisonniers, s'écria M. de Marigny qui écoutait d'un air sombre.

— Il faut qu'ils aient des nouvelles de l'armée, disait M. de Lescure dont les yeux brillaient de joie. Henri ne nous a pas oubliés et Dieu nous protégera. »

— Fermez donc mieux les volets, messieurs, s'écria Mme de Donissan, vous allez attirer l'attention sur nous. »

Céleste s'était réveillée, elle était venue s'agenouiller auprès de Mme de Lescure et toutes ensemble répétaient les prières du matin. Chaque fois qu'une compagnie de soldats s'arrêtaient devant la porte, les femmes s'interrompaient dans leurs prières.

« Les voilà ! » disaient-elles. Mais les troupes reprenaient leur marche et on continuait le chapelet.

Des pas lourds retentissaient dans l'escalier; un coup léger fut frappé à la porte, et Gady entra.

« La ville est déserte et vous êtes libres, mesdames, dit-il; je viens vous demander un refuge à Clisson; les royalistes voudront se venger du mal qu'on a fait ici aux prisonniers, et nous allons être mis à feu et à sang.

— On ne fera de mal à personne, » dit M. de Lescure s'avançant devant son beau-père.

Et M. de Marigny, prenant sur-le-champ le ton du commandement :

« L'armée chrétienne est chrétienne. »

Gady se grattait l'oreille :

« J'ai entendu dire qu'à Chollet, M. de Bonchamps avait eu bien de la peine à empêcher le pillage, et les brigands.... pardon, mesdames, c'est comme ça qu'on les appelle, aiment bien les nobles et respectent les châteaux.

— Je ne demande pas mieux que de vous recevoir à Clisson, je vous dois certes l'hospitalité, repartit M. de Lescure, bien que je ne comprenne pas trop quelle en sera pour vous l'utilité. »

Les habitants de Bressuire pensaient comme Gady; sa bou-

tique ne pouvait contenir les suppliants qui venaient demander asile à Clisson. Déjà Agathe était partie pour commander les charrettes; M. et Mme de Lescure s'esquivèrent sans bruit; Céleste voulait courir après eux, Marie la retint :

« Laisse-les donc, dit-elle, ils veulent rentrer tout seuls dans cette maison qu'ils n'avaient pas cru revoir. » Et la petite étourdie, riant et rougissant, se cacha derrière sa mère qui ne pleurait plus.

IX

Le château de Clisson était rempli de patriotes réfugiés, la cour était encombrée par les charrettes apportant le bagage des habitants de Bressuire, mais les royalistes avaient changé de direction; ils ne marchaient plus sur cette ville qu'ils auraient trouvée déserte.

« Je m'en emparerai donc le premier, dit M. de Lescure à sa femme, avant que les bleus reviennent. Je vais envoyer les ordres à mes paysans; pourquoi resteraient-ils seuls ainsi et sans chef ?

— Vous avez raison! s'écria-t-elle, et je m'en vais vous faire des cocardes. »

Elle riait comme un enfant et, courant dans sa chambre, elle entraîna à sa suite M. de Marigny et le chevalier Desessarts; les hommes préparaient leurs armes, et la jeune femme coupant une robe de soie blanche qu'elle avait portée à la cour, amoncelait les cocardes dans son panier à ouvrage.

On avait fermé la porte, car on redoutait les remontrances et les objections de Mme de Donissan; cependant les cocardes étaient prêtes, l'heure du rendez-vous donné aux paysans approchait; il fallait partir. M. de Lescure entra chez sa belle-mère.

« Les dispositions sont prises, dit-il, vous pouvez quitter ceci et emmener toutes ces dames sous bonne escorte à Châtillon.

— Mais si les patriotes revenaient à Bressuire, que deviendrions-nous? s'écria-t-elle.

— Demain, au point du jour, je serai maître de Bressuire, » dit M. de Lescure, et la joie du triomphe éclatait déjà dans ses yeux; « cette nuit quarante paroisses se révoltent par mes ordres. »

Mme de Donissan se laissa tomber dans un fauteuil.

« Nous sommes perdus! murmurait-elle, vous agissez à la légère, vous ne savez où sont les royalistes ou les républicains, vous serez surpris seul avec votre petit corps et mis en pièces avant que vos amis puissent vous secourir

M. de Lescure écoutait avec calme.

« Si chacun en avait dit autant, il n'y aurait point encore d'armée royaliste, répondit-il, je ne puis rester entre quatre murs pendant que mes amis se battent, » et il sortit.

Mme de Lescure était debout à la fenêtre de sa chambre, regardant le nuage de poussière qui s'élevait du côté où son mari et M. de Marigny avaient disparu, lorsqu'elle entendit du bruit dans la cour où les patriotes de Bressuire étaient réunis autour de leurs effets. Elle y courut, car elle se sentait chargée de la garde de Clisson. Un bourgeois pâle, effaré, couvert de poussière, était entouré d'un groupe de femmes.

« Ils y sont! disait-il, ils arrivaient comme je quittais la ville.... »

Mme de Lescure s'avança

« Qui donc? dit-elle.

— Les brigands! ils sont maîtres de Bressuire; à l'heure qu'il est, tout est peut-être en flammes! »

Un métayer entrait au même instant dans la cour; il marcha droit à Mme de Lescure qui réprimait avec peine les transports de sa joie.

« Madame, dit-il, comme j'allais chercher les effets de ces messieurs avec mes bœufs et ma charrette, les brigands ont passé par là, ils ont tout pris; j'ai dit que c'était à M. le

marquis, et ils ont promis de les rendre sur un mot de sa main. »

M. de Lescure arrivait au galop, sa femme avait fait courir après lui.

« Vous aviez raison, dit-il aux gens de Bressuire, il paraît que les brigands aiment les nobles ; je vais aller chercher mes bœufs et sauver vos effets ; restez ici sans inquiétude. »

Mme de Lescure se retrouvait seule ; pour plus de sûreté, elle enferma les patriotes dans une salle lointaine, craignant, si l'armée royaliste arrivait sans M. de la Rochejaquelein, qu'on ne fût mécontent de trouver chez elle tant de républicains. Elle venait de fermer sur eux la porte, lorsqu'elle entendit au loin le bruit des chevaux ; elle courut dans la cour toute seule, car elle avait interdit à ses gens de se montrer, de peur qu'ils ne commissent quelque imprudence. Le cri de : « Vive le roi! » retentissait dans le lointain ; la jeune femme s'avança vivement au-devant des cavaliers.

« Henri! » s'écria-t-elle, comme il sautait de cheval. M. de Lescure, M. de Marigny et deux ou trois autres personnes étaient avec lui. Aux cris, tous les hôtes du château s'élancèrent dans la cour, les domestiques avaient rompu la consigne, tout le monde criait : « Vive le roi! »

« Je vous ai donc délivrés ! » répétait M. de la Rochejaquelein avec transport.

Les patriotes de Bressuire avaient entendu le tumulte, ils crurent qu'on venait les massacrer ; l'un d'eux ouvrit timidement la porte.

« C'est madame, dit-il ; elle est là au milieu avec tous ses gens ; je ne vois pas beaucoup de brigands. »

Les plus hardis s'aventurèrent à sortir et à se jeter aux pieds de M. de Lescure.

« On ne vous a pas fait de mal à Bressuire? répétaient-ils.

— On m'y a même fait du bien, dit M. de Lescure, en relevant Gady, toujours enhardi par le souvenir de son dévouement, et voilà monsieur à qui je dois la vie. »

Henri de la Rochejaquelein embrassa le brave épicier tout fier et reconnaissant

« Ces messieurs ont bien fait de se mettre à l'abri des brigands chez le chef des brigands, disait-il en riant.

— Pas du tout, c'est toi qui es le chef, disait M. de Lescure.

— Tu seras le chef demain, insistait Henri; moi je ne suis qu'un hussard, bon à me battre, voilà tout. »

On était entré dans le château, M. de Lescure appuyait la main avec une autorité caressante sur l'épaule de son jeune cousin.

« Je voudrais bien savoir ce que tu as dit à tes paysans quand ils sont venus te chercher de toutes les paroisses; on raconte qu'ils étaient dix mille le lendemain des Aubiers, est-ce vrai?

— Dix mille, c'est beaucoup, mais il y avait bien du monde; nous avions quatre petits canons, mais seulement trois charges de poudre pour chacun: nous en avons trouvé un peu à Bressuire; je crois que nous avons douze gargousses par pièce, nous voilà riches. Je leur ai dit : « Mes amis, je ne « suis qu'un enfant; si mon père était ici, vous auriez con- « fiance en lui; mais j'ai du courage, je me montrerai digne « de vous commander; si j'avance, suivez-moi! si je recule, « tuez-moi! si je meurs, vengez-moi! » Ils ont crié: Vive le roi! et nous sommes partis.

— Sais-tu bien que tu es un héros, Henri? disait M. de Lescure en souriant, les yeux humides.

— Ça se peut bien, et M. de la Rochejaquelein riait aussi comme d'une plaisanterie; mais si nous remettons le roi sur le trône, crois-tu qu'il me donne en récompense un régiment de hussards? c'est tout mon rêve.

— Moi, j'aimerais mieux les gardes françaises, dit gravement M. de Lescure, mais ce serait peut-être un peu gros pour moi; nous verrons; pour le moment il s'agit de nous battre. »

Mme de Donissan était réconciliée avec l'insurrection qui semblait si bien débuter.

« C'est le devoir de tout gentilhomme de prendre les ar mes, disait-elle.

— C'est ce qu'ils feront, j'espère, madame, disait Henri; il y a des corps partout, les paysans se soulèvent de tous les côtés; M. de Charette marche dans le bas Poitou, M. de Bon-

champs et M. d'Elbée sont tout près d'ici avec Cathelineau et Stofflet, M. de Royran à Montaigu, M. de Lyrot près de Nantes ; il n'y aura bientôt plus une paroisse qui ne soit en marche, et tous les rassemblements trouvent des chefs.

— Tous ces chefs s'entendent-ils entre eux, monsieur? » demanda M. de Donissan, qui seul avait quelque habitude de la guerre.

Henri rougit.

« Pas jusqu'à présent, dit-il; nous autres de la grande armée.... » et il se redressait avec fierté, « nous agissons seuls, mais par la suite les différents corps combineront sans doute leurs mouvements, et alors nous écraserons sans peine les républicains, qui ne s'entendent pas, je vous en réponds; on dit que les généraux se disputent entre eux comme leurs dignes maîtres de la Convention.

— Vive le roi! » répétait Mme de Lescure dans son enthousiasme; puis se tournant vers son mari : « Vous m'emmènerez à Bressuire, n'est-ce pas? Il hésitait. Oh! oui! je veux y rentrer en triomphe, et d'ailleurs il faut que nous soyons au quartier général, n'est-ce pas, ma mère? » et elle regardait Mme de Donissan d'un air suppliant.

Mme Boguet avait eu grand'peine à retenir Céleste dans le château où elle avait fait rentrer ses filles après le premier moment d'émotion, mais depuis que tout le monde s'était réuni dans le salon, la petite étourdie s'était peu à peu glissée vers le canapé où se tenait le conseil de guerre, comme elle disait. Elle s'élança vers M. de Lescure.

« Emmenez-moi, disait-elle, je monte très-bien à cheval, je serai votre petit aide de camp, si vous voulez! »

Mme de Lescure rougit vivement, et, prenant le bras de l'enfant, elle cherchait à la calmer et à la faire asseoir auprès d'elle ; mais l'excitation générale avait achevé d'égarer Céleste : « Je veux aller couper les arbres de la liberté à Bressuire, répétait-elle, celui qui était sous nos fenêtres, sur la place! »

Mme Boguet s'était approchée du groupe, elle entraîna sa fille, mais son ardeur avait prévalu et le départ pour Bressuire fut décidé.

« Voici les bleus! aux armes! » cria-t-on tout d'un coup dans la cour.

Les officiers y coururent.

« Qui est ce jeune homme qui accompagne Henri? demanda Mme de Donissan à sa fille qui s'approchait de la fenêtre pour voir la cause du tumulte.

— C'est M. Forestier, le fils d'un cordonnier de la Pommeraye. M. de Dommaigné l'a fait élever, c'est un excellent officier, à ce que dit Henri; nous avons de tout dans l'armée, ma mère.

— C'est ce qu'il faut, dit Mme de Donissan, avec solennité; il faut que le peuple entier, gentilshommes, paysans et bourgeois replacent leur roi sur le trône, puisque tous en ont fait descendre son père; les gentilshommes mêmes l'ont conduit à l'échafaud. »

Elle parlait encore, mais sa fille l'écoutait à peine.

« Qu'est-ce qu'on veut faire à ces hommes? ce sont des gens de Bressuire? s'écria-t-elle, il n'y a pas de bleus; qu'est-ce que devient donc Henri? »

Et, s'élançant dans la cour, elle courut au-devant des paysans qui sortaient des écuries, le sabre à la main.

« Ils m'ont dit : Bonjour, citoyen! criait un petit domestique; j'ai dit : Il n'y a pas de citoyen ici. Vive le roi! ce sont des éclaireurs! »

Les pauvres bourgeois qui étaient venus chercher leurs femmes réfugiées à Clisson s'étaient jetés à genoux, tendant les bras vers les paysans; mais ceux-ci ne voulaient rien entendre; enfin Mme de Lescure reconnut Pierre Goureau qu'elle avait vu lorsqu'il était venu à Clisson pour chercher Henri de la Rochejaquelein.

« Au nom de votre mère, dit-elle, épargnez ces pauvres gens qui n'ont fait de mal à personne!

— Ma mère est morte, mais elle aurait dit comme ça, » répondit Pierre; et il s'élança vers les suppliants qui redoublaient leurs cris, croyant qu'on allait leur trancher la tête.

M. de la Rochejaquelein venait d'arriver à la suite d'une rapide reconnaissance autour du château; il parlait aux

paysans; Mme de Lescure fit signe à Pierre, qui emmena les bourgeois dans la cuisine; ils quittèrent leurs habits et leur cocarde; avant de les laisser aller, les Vendéens les forcèrent à crier : Vive le roi! Ils auraient crié jusqu'à Parthenay où ils allaient se réfugier s'ils n'eussent craint de rencontrer les bleus.

« Leur reconnaissance est un peu trop expansive, disait Mme de Lescure en rentrant dans le salon; je ne sauverai plus les patriotes s'il faut subir les remercîments de leurs femmes; mais il est temps de partir, ma mère; nous laissons Clisson aux mains des gens de Bressuire, puisqu'ils s'y trouvent bien! » et elle riait comme un enfant, ivre de joie et d'espérance. « Vous me prendrez au carrefour de Boësmé, je vais avec Agathe chez Madeleine pour embrasser ma fille.

— Tu n'as pas songé à l'emmener à Bressuire? demanda sa mère.

— Non, vraiment, elle est mieux à la campagne, et Madeleine est moins exposée chez elle qu'auprès de moi. Et puis que ferait-elle de ses enfants? Blaise sera à l'armée avec nous! D'ailleurs, et sa voix devenait plus grave, je veux être libre de suivre mon mari partout, à la bataille, en prison, à la mort; mon enfant gênerait mes mouvements, et elle est en sûreté à Boësmé. » Elle sortit en étouffant un soupir.

X

La lourde voiture de Mme de Lescure approchait de Bressuire; déjà çà et là des groupes de paysans apparaissaient sur la route, ils étaient tous armés, car ils étaient en campagne.

« Qu'est-ce que portent donc ces hommes? demanda Mme Bo-

guet en apercevant de loin un détachement d'une cinquantaine de paysans, tout à l'heure agenouillés au pied d'un calvaire, et qui venaient de se relever pour reprendre leurs armes.

— Ce sont des Vendéens ! s'écria Céleste, dont l'esprit était plus prompt et les yeux plus perçants que ceux de sa mère ; ce sont nos soldats ! Oh ! les braves gens, comme je les aime ! je voudrais les embrasser tous ! » et Marie eut bien de la peine à faire rasseoir Céleste.

« Ils portent des faux emmanchées à l'envers, dit Mme de Donissan ; c'est une vieille arme de paysans, et des plus redoutables. Les pauvres gens, ils n'ont presque point de fusils ! »

En effet, les groupes qui devenaient à chaque instant plus nombreux présentaient un étrange spectacle : les paysans portaient des couteaux ou des faucilles au bout de leurs bâtons, quelques-uns brandissaient des broches à rôtir ou même de gros gourdins. Ils se croyaient invincibles et s'approchaient de la voiture avec curiosité, comme pour faire parade de leurs armes.

« Qui est-ce qui est dans le carrosse ? demandaient-ils au cocher.

— C'est Mme de Lescure, disait-il ; M. le marquis est déjà à Bressuire avec l'armée.

— Ah ! c'est une marquise, elle vient avec nous, tant mieux, elle verra que nous sommes de braves gens, » disaient les paysans venus pour la plupart des paroisses lointaines de l'Anjou et du Poitou, et qui ne connaissaient que le nom de leur seigneur.

Le carrosse avançait lentement, escorté par une foule nombreuse lorsqu'il entra à Bressuire. M. de Donissan et M. de Marigny étaient venus à sa rencontre.

« Je vais me promener par la ville, dit Mme de Lescure, en sautant à terre.

— Puis-je venir avec vous, madame ? demanda vivement Céleste, qui avait déjà serré la main à deux ou trois paysans fort étonnés de sa cordialité.

— Il faut que madame vienne voir Marie-Jeanne, s'écria

Pierre Goureau, qui avait fait partie de l'escorte et qui descendait de cheval.

— Oui, oui ! criait-on dans les rangs des Vendéens ; elle était prisonnière ici, c'est nous qui l'avons délivrée ; mais nous ne l'avons pas vue quand nous sommes entrés.... Non, les bleus qui la gardaient s'étaient déjà sauvés et elle était partie.

— Et la petite, était-elle avec elle ?

— Oui, bien sûr ! et toutes les dames qui étaient dans le carrosse..., la vieille aussi !... c'est la mère de celle-là..., et on se poussait pour voir Mme de Lescure.

— Voilà Marie-Jeanne, j'en suis sûre, s'écria Céleste, qui avait bien compris au langage des paysans qu'il s'agissait d'une pièce de canon.

Mme de Lescure, qui croyait voir une femme en vénération parmi les paysans, regardait autour d'elle avec étonnement.

« La voilà ! » criait l'enfant, courant la première vers un canon de bronze, enlevé au château de Richelieu où il avait naguère été placé par le cardinal ; il était admirablement sculpté et chargé d'inscriptions à l'honneur de Louis XIII. Les républicains l'avaient perdu au premier combat de Chollet.

Céleste avait appuyé le pied sur les marches de l'affût, et sautant légèrement, elle s'était assise sur le canon qu'elle enlaçait de ses bras délicats, prodiguant ses baisers au bronze insensible. Tous les paysans applaudissaient avec transport.

« C'est comme ça que nous l'avons prise, disaient-ils ; les plus forts ont sauté dessus, pour l'empêcher de faire du mal ; voilà Pierre et Mathieu qui l'ont enfourchée comme un cheval, et les bleus ont bientôt reculé, ils ont bien vu que nous voulions Marie-Jeanne. Elle a trouvé son bon ange, maintenant. Avec mademoiselle que voilà, Marie-Jeanne nous donnera toujours la victoire. »

Et les pauvres gens, se mettant à genoux, remerciaient Dieu de leur avoir envoyé l'ange gardien de leur canon bien-aimé pour le protéger dans les combats.

Céleste était un peu intimidée, elle n'osait pas descendre du poste qu'elle avait si étourdiment choisi; elle avait peur de mécontenter les paysans; elle rougissait et les larmes commençaient à rouler dans ses yeux. Mme de Lescure s'en aperçut.

« Donnez-moi la main, » dit-elle doucement.

Les Vendéens s'étaient relevés; aucun d'eux ne fit objection à la retraite de la jeune fille.

« C'est la sœur de Marie-Jeanne, » répétaient-ils en rentrant chez eux.

Mme de Lescure emmenait la jeune fille interdite encore et muette; elle entendit derrière elle deux paysans qui se lamentaient de ne point avoir de tabac.

« Les bleus ont donc emporté tout le tabac de Bressuire? demanda-t-elle en se retournant.

— Non, mademoiselle, dirent les paysans honteux d'avoir été entendus, mais nous n'avons pas d'argent.

— J'en ai, j'en ai! murmura vivement Céleste, en mettant la main dans sa poche.

— Gardez votre fortune, petite sœur de Marie-Jeanne, dit Mme de Lescure en riant, je me charge du tabac;» et entrant dans la boutique de Gady, elle acheta plusieurs livres de tabac qu'elle distribua aux paysans, pendant que Céleste causait avec Catherine et Marie revenues la veille à Bressuire.

« Puisque M. de Lescure y est, nous ne courons pas de danger, avait dit Mme Gady à son mari, et chaque jour que le magasin reste fermé me saigne le cœur. »

Elle avait bien fait de rouvrir sa boutique; une armée de vingt mille hommes, même pauvres, a besoin de vivres, et les paysans ne dédaignaient pas l'eau-de-vie de M. Gady. On avait fait, au premier abord, quelques légères tentatives de pillage, mais les chefs les avaient promptement réprimées, et les soldats payaient tout ce qu'ils prenaient.

« Où donc est Jean? demanda Céleste à Catherine; il n'est pas venu à Clisson, et je ne l'ai pas vu dans la ville. »

La jeune fille rougit.

« Il n'est pas ici! » dit-elle.

— Est-il allé à la Grange-Verte? insistait Céleste qui avait appris le petit roman de la maison par Agathe.

— Non, repartit Catherine presque en colère: Jean ne tourne pas si vite casaque, il est à Thouars avec le général Quétineau. »

Céleste était sur le point de répondre vivement, mais Mme de Lescure avait achevé ses distributions et elle appelait Céleste; les Vendéens entouraient la boutique.

« Comment vas-tu dire que Jean est à Thouars? dit Mme Gady à sa fille dès que la foule se fut éloignée, tu nous feras tous tuer.

— Jean nous vengera, dit fièrement Catherine. » Mais sa mère ne s'accommodait pas de cette consolation, et elle lui ordonna sèchement de se taire.

Catherine n'était pas encore assez révolutionnaire pour désobéir à ses parents ; elle garda le silence en se disant à elle-même :

« Quand Antoine sera revenu et que je serai mariée, je parlerai à mon aise des brigands! »

XI

En quittant Bressuire, le général Quétineau s'était renfermé à Thouars; il avait emmené avec lui Jean Gady, qu'il avait pris en amitié; le jeune homme lui était d'ailleurs utile par les intelligences qu'il conservait dans Bressuire. Depuis que la ville était occupée par les royalistes, les bourgeois patriotes n'osaient plus bouger ni envoyer aucun avis au général; mais Catherine faisait savoir ce qui se passait à son frère par les marchands qui venaient approvisionner la boutique; elle lui apprit ainsi qu'on se préparait à marcher sur Thouars.

Les dames devaient quitter Bressuire et se réfugier au château de la Boullaye; « les patriotes pourraient aisément reprendre possession de notre ville, » disait-elle.

Jean communiquait intégralement au général les renseignements que lui envoyait sa sœur. Quétineau était un brave républicain, sincèrement attaché à sa cause, et courageusement dévoué à la servir, sans cruauté ni dureté excessives.

« Avant de reprendre Bressuire, il faut conserver Thouars, » dit-il en souriant de la tactique de Catherine. Jean rougit.

« Ma sœur dit ça parce qu'elle serait bien aise de nous revoir, remarqua-t-il.

— Je sais, je sais, mon garçon; mais ces brigands seront sur nous avant qu'on ait pu se préparer à la défense. » Et il sortit pour examiner les remparts.

La plus sûre défense de la ville était la rivière du Thoué qui l'entourait presque complétement; elle était rapide et profonde, mais deux ponts la traversaient; le général y fit aussitôt poster de bonnes troupes; mais déjà on annonçait l'approche de l'armée royaliste. Elle s'avançait sur divers points; la rivière offrait des gués abordables par les gens hardis; mais MM. de Lescure et de la Rochejaquelein se dirigeaient vers le pont de Vrène; derrière eux se pressait une foule de Vendéens, marchant sans ordre et se poussant les uns les autres; quelques officiers à cheval cherchaient à régulariser leur marche : entreprise difficile en face d'hommes qui ne savaient pas toujours distinguer leur main droite de leur main gauche. Au milieu d'eux, un cavalier mince, jeune, avec des cheveux blonds cachés sous un chapeau à larges bords, poussait son cheval derrière M. de Lescure et suivait tous ses mouvements en évitant ses regards. Il appelait les paysans et répétait les ordres des généraux.

« Avais-tu déjà vu ce petit officier? dit tout à coup M. de Lescure à son cousin.

— Non, dit celui-ci, presque sans regarder; je présume qu'il est arrivé avec M. de Scépeaux ou M. d'Elbée.

— Alors, pourquoi s'est-il attaché à nous? Fais-y attention; si c'était un espion?

— Il n'y a pas grand'chose à espionner chez nous, dit Henri

en riant; nous allons tout droit notre chemin. Voyons, mes enfants, allons-nous enlever ce pont? »

Les bleus tenaient bon, la poudre s'épuisait; le petit officier blond avait disparu; M. de la Rochejaquelein partait à toute bride pour chercher des munitions à Bressuire, lorsqu'à moitié chemin il rencontra des soldats qui apportaient des cartouches.

« Qui vous a donné une si bonne idée? s'écria-t-il.

— C'est un officier tout jeune qui est venu apporter l'ordre, répondaient les paysans étonnés.

— A la bonne heure! cet espion m'a l'air d'être notre bon ange! » Et il retourna au combat accompagné des Vendéens qui portaient les munitions.

Trois fois M. de Lescure avait attaqué le pont sans faire plier les républicains : comme son cousin arrivait, il venait d'apercevoir un léger mouvement de fatigue chez l'ennemi; il saisit aussitôt un fusil.

« Suivez-moi! » cria-t-il à ses soldats; et descendant à grands pas la hauteur, il s'élança sur le pont, au milieu des balles et de la mitraille; mais il était seul: ses paysans n'avaient pas osé le suivre; le terrain était découvert, ils avaient coutume de combattre dans les chemins creux et derrière les haies, et ils n'étaient pas encore aguerris au feu. M. de Lescure court à eux, les appelle, les exhorte, les excite; puis, espérant les enlever, il retourne au pont, seul encore cette fois en face de l'ennemi; ses habits étaient percés de balles, mais il n'avait reçu aucune blessure.

« Attends! attends! criait Henri qui arrivait, je viens à toi. » Et il s'élance sur le pont, suivi d'un officier et de Pierre Goureau; tous quatre traversent le pont et sautent le retranchement; l'officier tombe au pied du mur, mais les trois premiers assaillants se défendent bravement; les paysans prennent feu, ils s'élancent.

« Je croyais que vous comptiez nous laisser gagner Thouars à nous tout seuls, » criait Henri à ses hommes. Les paysans de M. de Lescure faisaient des prodiges de valeur; ils avaient honte de leur faiblesse momentanée.

On était au pied de la muraille, les bleus s'étaient réfugiés

en toute hâte dans la ville et en avaient fermé les portes : le rempart était faible et sans fossé; les paysans voulaient le démolir à coups de piques.

« Attendez, cela ne va pas assez vite! » s'écria M. de la Rochejaquelein, en se hissant sur les épaules de Pierre, qui ne l'avait pas quitté et dont la haute taille facilitait son projet; il s'accrocha au mur qui était dégradé; les pierres roulaient sous ses mains nerveuses.

« Voilà la brèche ouverte, » s'écria-t-il; et les paysans grimpant à l'assaut comme des chats, se précipitèrent dans la ville. La division de M. de Bonchamps avait passé le gué et attaquait sur un autre point.

« Il n'y a aucun moyen de se défendre, messieurs, dit le général Quétineau, qui venait de se rendre au district; arborez un drapeau blanc et demandez à capituler.

— Les républicains ne capitulent pas, dit fièrement un administrateur.

— Il y en a, dit tranquillement le général; le bataillon qui défendait le Gué-aux-Riches s'est fait tuer jusqu'au dernier; mais ici nous avons le sort de la ville entre les mains: c'est à vous de décider, messieurs. Si vous voulez, nous nous enterrerons tous ici sous les ruines de Thouars.

— Si j'avais un pistolet, je me brûlerais la cervelle! criait le fougueux fonctionnaire.

— Voilà! et le général tendait gravement un des pistolets passés à sa ceinture; il est chargé à balles! »

L'administrateur recula; la capitulation fut résolue. On ouvrit les portes à MM. d'Elbée et de Bonchamps, au moment où les troupes de M. de Lescure franchissaient le rempart de leur côté. Les Vendéens se rencontrèrent dans la ville. M. de Bonchamps tenait par la main le général Quétineau; les administrateurs s'étaient groupés autour de M. de Lescure qu'ils connaissaient, et le conjuraient de leur accorder quelque protection.

« Laissez-nous avancer, disait Henri, qu'ils assiégeaient comme son cousin, on croira que nous sommes vos prisonniers. »

Les paysans s'étaient déjà emparés de tous les prêtres in-

trus; les officiers les firent mettre en prison pour les sauver, et M. de Lescure alla trouver le général Quétineau qu'il avait connu naguère. On avait fixé les quartiers des chefs vendéens dans la maison qu'il occupait.

Le brave républicain était assis sur une chaise de paille, la tête dans ses mains; il releva les yeux en voyant entrer M. de Lescure, mais sans bouger; seulement il dit d'un ton simple et franc, sans bassesse ni fierté :

« J'ai bien vu vos volets fermés, monsieur, en quittant Bressuire; vous avez cru qu'on vous oubliait, mais ce n'est pas par défaut de mémoire que je vous ai laissé la liberté.

— Je vous remercie, dit M. de Lescure, et je vous rends la vôtre; vous pouvez partir, mais vous feriez mieux de rester avec nous, vous ne vous battriez pas; ce n'est pas votre opinion, mais vous seriez prisonnier sur parole, on vous traiterait bien. Il est dangereux parmi vous d'échouer, prenez-y garde, il vous arrivera malheur. »

Quétineau se leva; il regardait le gentilhomme en face.

« Je le sais, monsieur; mais dût-il y aller de la guillotine, je serais déshonoré si on me soupçonnait des intelligences avec l'ennemi; je prouverai que j'ai fait mon devoir. »

M. de Bonchamps qui arrivait renouvela les mêmes instances.

Quétineau resta inébranlable. On s'étonnait parmi les paysans des égards témoignés au général républicain.

« Qu'est-ce qu'il fait là-bas avec nos officiers et jusque dans leur maison? » disaient-ils.

Moins délicat encore que les soldats, Stofflet voulut arracher au général sa cocarde tricolore; il la couvrit de sa main et ses yeux lancèrent des éclairs, mais il était désarmé.

M. d'Elbée s'avança :

« M. Stofflet voudra bien, par égard pour moi, ne point froisser les sentiments du général Quétineau, » dit-il avec sa politesse et ses révérences accoutumées. Stofflet se retira en grommelant.

« Le général couchera dans ma chambre, » dit tout haut M. de Bonchamps. Les fenêtres donnant sur la place étaient ouvertes, les paysans de M. de Bonchamps murmuraient.

« S'il allait tuer M. le marquis pendant la nuit? disaient-ils, tous ces bleus sont des scélérats! »

Et lorsque M. de Bonchamps voulut se retirer, emmenant avec lui son compagnon, il trouva les abords de sa chambre garnis d'une troupe de paysans.

« Allez vous coucher! leur dit-il avec étonnement.

— Nenni, monsieur le marquis; nous sommes tous de la Baronnière, dirent-ils en riant, et nous ne vous laisserons pas coucher tout seul avec un républicain.

— Mon lit n'est pas assez grand pour nous tous! repartit M. de Bonchamps, qui riait comme eux; allez-vous-en. »

Il se coucha et s'endormit. Quétineau, agité par de tristes pensées, ne dormait pas; lorsqu'il entendit la porte s'ouvrir doucement, il se souleva sur son coude, et à la lueur de la lune qui donnait en plein dans la petite chambre, il aperçut un homme qui se glissait jusqu'au lit de M. de Bonchamps et se couchait au pied sans bruit. A la même clarté le républicain aperçut les baïonnettes de deux ou trois sentinelles qui veillaient à la porte. « Ces braves gens ont bien peur de moi, se dit le général en souriant; s'ils savaient! » Et laissant retomber sa tête sur son oreiller, il s'endormit à son tour. Au point du jour, quand M. de Bonchamps entr'ouvrit les yeux, il vit son garde-chasse couché par terre au pied de son lit.

« Que fais-tu là? demanda-t-il en lui mettant la main sur l'épaule.

— Je veillais sur le bleu, dit gravement le paysan; mais j'étais si fatigué que j'ai dormi.

— Vous êtes tous des imbéciles; va-t'en, » dit M. de Bonchamps; mais il avait les larmes aux yeux en apercevant les sentinelles qui avaient passé la nuit à sa porte.

Dès qu'il fit jour, Jean Gady se glissa auprès du général pour lui demander ses ordres.

« Il n'y a plus d'ordres, mon garçon, dit-il avec tristesse. Beysser est en prison à Paris, Leigonier est déjà accusé par Marat, Chalbos n'a pas de forces et ne pourra pas se maintenir à la Châtaigneraie; on ne nous donne pas de soldats, nous n'avons que des volontaires qui arrivent nu-pieds et qui ne savent pas se battre! » Jean se redressa avec indignation. « Il

y a des soldats de naissance comme toi, reprit le général avec bonté, mais tu sais toi-même comme nous sommes mal secondés au sein d'un pays insurgé où il faut tout prendre de force; je m'en vais à Saumur pour me défendre; ils m'enverront peut-être à Paris devant la Convention. » Et le général laissait retomber sa tête dans ses mains.

« Permets-moi de te suivre, citoyen général, dit le jeune Gady, et si tu es envoyé aux frontières, j'irai avec toi.

— Je serai plus probablement envoyé à la guillotine, dit le général d'un air sombre.

— Je ne veux pas mourir sous la hache, s'écria Jean, mais je suis tout prêt à courir aux ennemis.... ailleurs qu'ici, et il baissait la tête.

— Je ne puis t'emmener, dit le général.

— Alors je me ferai casser la tête à la première affaire, murmura le jeune homme; c'est un enfer que d'être si près de Marthe sans la voir ! » Et il sortit.

XII

Le général Quétineau avait librement pris le chemin de Saumur, et les Vendéens méditaient une attaque sur Fontenay; M. de Lescure avait reçu des nouvelles de la Boullaye.

« Pendant que vous remportiez tant de succès, lui écrivait sa femme, nous étions bien inquiets ici : toute la journée nous avons cherché Céleste sans la trouver; j'avais eu peur un instant que cette petite folle n'eût suivi l'armée; les paysans l'auraient aidée, car ils disent que c'est la sœur de Marie-Jeanne: mais le soir nous l'avons retrouvée dans son lit avec une fièvre ardente; elle est malade depuis et nous n'avons rien pu en tirer. Sa mère pleure plus que jamais, et Marie

est impénétrable. J'aurais bien envie de vous venir voir avant que vous preniez Fontenay. »

« Comme elle y va ! dit M. de Lescure en repliant la lettre; Fontenay n'est pas encore pris ; » et il ne songea plus à Céleste.

L'enfant était guérie, mais elle n'avait pas livré son secret; elle se promenait aux environs du château ; les républicains n'avaient pas reparu, l'armée royaliste avait rappelé tous ses détachements pour se porter sur Fontenay ; les paysans, qui étaient presque tous retournés chez eux après la prise de Thouars, venaient de quitter de nouveau leurs chaumières, chargés de pain et de provisions ; la campagne était déserte et calme, les travaux des champs étaient presque partout en retard ; les faibles bras des femmes et des enfants ne pouvaient suffire aux soins qui leur étaient imposés ; les vastes jachères couvertes de petits bestiaux qui paissaient l'herbe rare des sillons, les landes embaumées par les ajoncs en fleurs, les champs qu'on aurait dû labourer et qui restaient en friche, toute cette immense solitude appartenait sans partage aux habitants de la Boullaye, qui n'en profitaient guère. Mme de Donissan avait conservé les habitudes de la cour et ne sortait presque jamais à pied. Mme de Lescure était occupée de sa correspondance avec son mari et veillait aux approvisionnements qu'il réclamait. Mme Boguet, malade et craintive, restait dans sa chambre avec sa fille Marie; mais Céleste entraînait Louise dans les champs ; elle visitait les paysannes et se faisait raconter les exploits militaires de leurs maris ou de leurs fils. Un jour, elle poussa sa promenade jusqu'à une métairie qu'elle ne connaissait pas. Il faisait chaud, les deux jeunes filles et la femme qui les accompagnait entrèrent dans la maison pour demander une tasse de lait. La cuisine était déserte ; à leur voix une grande jeune fille sortit de l'étable.

« Achève de préparer les bœufs, disait-elle, je reviens. » Et elle entra dans la maison d'un pas résolu.

Céleste la regardait avec étonnement : « Il me semble qu j'ai déjà vu cette figure-là quelque part, se disait-elle.... Ah oui.... dans la boutique de M. Gady, le jour de notre arrivée à Bressuire. » Et posant son verre à moitié vide : « Allez-vous

souvent à la ville? demanda-t-elle à la paysanne; je vous y ai vue une fois. »

Marthe tressaillit.

« Je ne vais nulle part, dit-elle.

— Mais si! je vous ai aperçue un jour dans la boutique de M. Gady, l'épicier; nous étions enfermées dans l'arrière-boutique avec Mme de Lescure; vous achetiez du savon. »

La paysanne avait lentement levé sur elle des yeux si tristes que Céleste recula.

« C'est le dernier jour de ma vie, » dit-elle à demi-voix et d'un accent si plaintif que l'enfant la regarda pour s'assurer qu'elle ne parlait pas à un fantôme; Marthe restait debout au milieu de la cuisine. Elle hésitait.

« Retournez-vous quelquefois à Bressuire? demanda-t-elle enfin.

— Nous sommes à la Boullaye maintenant; mais j'ai été à Bressuire il n'y a pas longtemps.... » Céleste était devenue pourpre. « J'ai passé devant la maison de M. Gady où je vous ai vue; Marthe et Catherine travaillaient sur le pas de la porte; Jean était à Thouars avec le général Quétineau, peut-être est-il parti pour Saumur avec lui.... » Marthe frissonnait de tous ses membres.

« Vous avez froid, dit Louise, qui avait écouté sans comprendre tout le bavardage de sa sœur.

— Non! » Et au même instant l'idiot Rougeau entrait dans la cuisine.

« Si les bœufs doivent faire trois sillons cette relevée, il serait temps de les mener dehors, » fit-il.

Marthe ne répondit pas, mais elle saisit un grand fouet appuyé contre la muraille.

« C'est vous qui labourez? demanda Céleste avec étonnement.

— Tous les hommes sont partis, » dit Marthe. Et sa voix sonore et douce appelait les bœufs qui mugissaient en réponse: « Ohé! Châtain, Moreau, Rougeau, Nobliet! »

Les puissants animaux secouaient leur joug, impatients de quitter l'étable; la jeune fille et l'idiot les conduisaient. Céleste courut après Marthe.

« Si je vais à Bressuire, faut-il faire vos amitiés aux Gady? demanda-t-elle en riant.

— Ne parlez jamais de moi! » s'écria Marthe. Et poussant sa charrue dans le sillon commencé, elle marcha jusqu'au bout sans se retourner; lorsqu'elle s'arrêta, les visiteuses avaient disparu; l'idiot cherchait dans la haie des baies de myrtil; Marthe appuya sa tête contre les cornes du bœuf Châtain et pleura longtemps.

« Si j'avais pu le revoir une seule fois! » murmura-t-elle.

XIII

La Châtaigneraie avait été emportée, les royalistes devaient marcher sur Fontenay.

« Les paysans abondent par ici, écrivait Mme de Lescure à son mari; ils reviennent chez eux; tous ceux que je rencontre disent qu'ils n'avaient pas vu leurs femmes depuis huit jours; je les renvoie tant que je peux; mais j'ai bien peur que vous ne manquiez de monde pour l'attaque de Fontenay. »

Elle ne s'était pas trompée; les troupes vendéennes, sans expérience et sans discipline, triomphaient d'ordinaire par le nombre et l'emportement du courage; mais beaucoup de paroisses manquaient à l'appel le 16 mai, lorsqu'on voulut enlever Fontenay, et les soldats étaient découragés d'avance; les chefs avaient mal pris leurs dispositions; l'artillerie était placée sur un point où elle resta inutile; les républicains firent une sortie et repoussèrent M. de Lescure, qui avait d'abord pénétré dans les faubourgs; M. d'Elbée était blessé, un corps de deux cents hommes avait été coupé et pris; M. de la Rochejaquelein, toujours en tête, s'était avancé pour

emmener les canons, il ne put retirer que ceux de sa division; la plus grande partie de l'artillerie, y compris Marie-Jeanne, resta aux mains des assiégés, qui emmenaient avec eux une foule de prisonniers Les canons étaient encore sur le champ de bataille, mais les Vendéens avaient disparu. Un seul petit corps tenait encore, commandé par Pierre et Jacques Goureau; c'étaient tous des paysans de Saint-Aubin et des Aubiers, qui avaient été chargés par Henri de défendre un poste important. Absorbés par l'ardeur du combat, ils ne s'étaient pas aperçus de la retraite. Tout d'un coup Pierre releva la tête, en retirant sa baïonnette après avoir tué un bleu :

« Nous sommes tout seuls! » s'écria-t-il. En effet, ils n'avaient plus d'ennemis devant eux et leurs amis les avaient oubliés.

« Marie-Jeanne est restée là-bas!» s'écria Jacques, jetant un regard rapide sur le champ de bataille. « Il faut la garder! » et les paysans, prenant leur course, s'élancèrent vers les canons; les républicains, revenant de la poursuite, voulaient s'emparer de l'artillerie.

« Un instant, criait Pierre, on n'a pas comme ça Marie-Jeanne! Courage! mes amis! » A cheval sur le canon, il le couvrait de son corps; percé de vingt-six blessures, il tombait enfin, lorsqu'il entendit Jacques qui criait auprès de lui: « C'est fini; » et le bruit d'un corps qui roulait pesamment à terre annonça à son frère qu'il était mort. Pierre se traîna jusqu'au cadavre et lui ferma les yeux en faisant le signe de la croix, puis il se laissa retomber à côté de lui. Seul il respirait encore; ses quatre-vingts compagnons s'étaient fait tuer auprès des canons; on l'attacha sur l'affût de Marie-Jeanne, et on le ramena mourant à Fontenay. Il fut jeté dans un grenier; on l'avait pris pour un chef d'importance en le voyant diriger la défense de l'artillerie. Malade et tremblant la fièvre, il fut conduit au district pour être interrogé : les administrateurs étaient nombreux et triomphants.

« C'es M. de Sapinaud de la Verrie, disait-on; il vient d'arriver d'Anjou. »

Le maire de la ville se mit à rire.

« C'est un vrai paysan, regardez ses mains, » dit-il.

En effet, malgré ses blessures et le sang qu'il avait perdu, les robustes mains du cultivateur, durcies par le travail, ne pouvaient laisser aucun doute sur la vie laborieuse qu'avait menée Pierre. L'intérêt avait diminué.

« Comment vous appelez-vous? demanda-t-on.

— Pierre Goureau, de Saint-Aubin, cultivateur.

— Pourquoi êtes-vous entré dans l'armée des rebelles?

— Par rapport au tirage.

— Comment l'armée s'est-elle organisée chez vous?

— Les plus hardis se sont mis en avant, et nous avons été chercher M. Henri.

— De la Rochejaquelein?

— Bien sûr; nous l'appelons toujours M. Henri.

— Avez-vous une paye? Comment vivez-vous?

— Ceux qui ont de l'argent payent leur nourriture; moi j'ai déjà dépensé quinze livres; ceux qui n'en ont pas prennent des vivres où ils peuvent, et les bonnes femmes en apportent souvent.

— Savez-vous seulement pourquoi vous vous battez? » demanda ironiquement le procureur-syndic.

Le Vendéen le regardait en face.

« C'est pour avoir un roi, pour la religion et pour avoir les prêtres qui n'ont pas prêté le serment.

— Et pour l'ambition des gentilshommes, ajouta le magistrat.

— De quoi sont-ils ambitieux? s'écria le paysan: de recevoir plus de coups que les autres, de marcher toujours les premiers et de manger du pain noir comme nous; M. Henri n'avait pas besoin de tout ça : il pouvait rester tranquillement à la Durbellière; nous lui avons demandé de venir avec nous, et il a marché pour nous faire plaisir et pour le service de Dieu. »

Le blessé avait pâli, il se soutenait à peine.

« Ramenez le prisonnier,» dit le syndic; et le geôlier poussa Pierre si rudement qu'il tomba avec un gémissement; il fallut l'emporter.

« S'ils ont beaucoup de gars aussi résolus que celui-là, dit

un officier municipal, nous aurons de la peine à en venir à bout. »

Le général paraissait grave; il venait d'apprendre que les Vendéens s'étaient reformés à la Châtaigneraie.

« Nous serons attaqués de nouveau, disait-il; demain il faudra se débarrasser de tous les prisonniers ; » il fit doubler les postes et demanda des renforts aux garnisons environnantes. Elles étaient toutes menacées, et un petit corps de volontaires arriva seul au point du jour. C'était le reste des troupes qui avaient défendu Thouars; elles avaient été réunies par Jean Gady, après le départ du général Quétineau. On leur confia la défense de l'artillerie. Jean se chargea de servir Marie-Jeanne, pointée cette fois contre les Vendéens; il espérait rencontrer la mort. « Pourvu seulement, se disait-il, que mes boulets n'aillent pas trouver Pierre ou Jacques, elle ne s'en consolerait pas. » Il ne savait pas que Jacques dormait dans la fosse où les cadavres avaient été jetés pêle-mêle, et qu'à deux pas de son poste, dans un grenier ouvert à tous les vents, Pierre s'agitait sur son grabat, dévoré par la fièvre, seul et sans secours : « Si Marthe était ici! » soupirait-il.

Un profond abattement s'était un moment emparé des Vendéens; les paysans s'étaient dispersés, on manquait de poudre et de vivres, mais les chefs n'avaient pas perdu courage et ils possédaient un trésor: on avait trouvé à Thouars un homme en habit de volontaire qui avait dit qu'il était prêtre; il avait même fini par assurer qu'il avait été sacré en secret à Saint-Germain comme évêque d'Agra. Quelques personnes l'avaient reconnu; nul n'avait soupçonné l'imposture qu'on découvrit plus tard. On lui avait demandé de suivre l'armée, et il avait consenti après quelques difficultés; on l'avait emmené à l'état-major et il prêchait pour ranimer le courage des soldats. Lorsqu'ils apprirent qu'un évêque se trouvait au camp, ils revinrent en foule, se pressant sur ses pas avec transport, oubliant leurs revers et tout prêts à marcher de nouveau au combat.

« Notre Saint-Père nous a envoyé un évêque pour avoir soin de nous, » s'écriaient-ils dans leur joie; on avançait sur Fontenay.

« Il n'y a pas de poudre, disait M. de Lescure à son cousin, qui marchait avec lui en tête de l'aile gauche ; et voilà là-bas une batterie qui ne nous annonce rien de bon.

— Il n'y a pas de poudre, mes enfants ! répéta tout haut Henri ; il faut reprendre les canons avec des bâtons ; nous allons ravoir Marie-Jeanne : ce sera à qui courra le mieux ; » et il poussait son cheval.

Les paysans de M. de Lescure avançaient lentement.

« Vive le roi ! » cria-t-il ; et il marcha seul sur la batterie. Un feu de mitraille l'enveloppa aussitôt ; la fumée le dérobait aux regards.

« Les bleus ne savent pas tirer, criait-il au sein du nuage ; ma botte est déchirée, voilà tout. »

Les paysans s'étaient mis à courir, leur général avait fait prendre le galop à son cheval, tous avançaient vers la batterie ; ils étaient à portée du canon, mais une grande croix se dressait au bord du chemin ; les paysans s'arrêtèrent et se mirent à genoux : les officiers qui entouraient M. de Lescure voulaient les faire marcher.

« Laissez-les prier Dieu, » dit-il tranquillement, et il s'arrêta comme eux.

Ils avaient repris leur course, tournant la batterie, et ils arrivaient à la porte de Fontenay ; elle était ouverte, car les républicains opéraient leur retraite ; les paysans avaient de nouveau pris peur ; M. de Lescure s'engagea seul dans les rues, soutenu par M. de Bonchamps qui l'avait rejoint.

« A la prison ! criait-il, avant qu'on massacre nos amis ! »

A chaque pas ils étaient arrêtés par des bleus qui demandaient à se rendre. M. de Lescure était seul : un républicain qui avait jeté son fusil le reprit et tira sur lui à bout portant, il le manqua ; M. de Lescure se retourna vers ses paysans qui le suivaient à distance :

« Emmenez ce prisonnier, » dit-il.

Les Vendéens furieux, honteux du danger auquel ils avaient exposé leur général, avaient massacré leur ennemi avant que M. de Lescure pût l'arracher de leurs mains ; il s'emporta, et jurant pour la première fois de sa vie :

« Misérables lâches! criait-il, vous avez peur et puis vous tuez les prisonniers! » Ses yeux étaient étincelants.

« Faut pas fâcher M. le marquis, » disaient les paysans.

Ils avaient ouvert la prison, et les Vendéens délivrés ramassaient les fusils jetés dans les rues; on n'avait pas encore repris Marie-Jeanne. M. de Marigny, qui venait d'entrer dans la ville, à la tête de la cavalerie, courut de ce côté ; il apercevait de loin un groupe de paysans qui se battaient autour de la pièce de canon. A côté de Marie-Jeanne, un officier monté sur un petit cheval encourageait les Vendéens ; il ne portait pas d'armes et sa voix était claire et grêle : « C'est notre petit pourvoyeur de Thouars, se dit M. de Marigny; je ne l'avais pas revu; » et il poussa en avant. Il montait le cheval d'un gendarme qu'il avait tué quelques jours auparavant; un corps républicain qui s'avançait pour défendre l'artillerie le crut des leurs :

« Il y a vingt mille francs pour ceux qui sauveront Marie-Jeanne, camarade, dirent-ils, allons la défendre.

— Je veux être le premier, » cria M. de Marigny ; et il se mit à leur tête.

On approchait ; déjà on entendait une petite voix qui répétait :

« Courage! mes amis, elle est à nous, c'est le gage de la victoire! »

M. de Marigny se retourna vers les bleus qui le suivaient:

« Elle est à nous! » répéta-t-il; et les deux coups de son pistolet brûlèrent la cervelle aux gendarmes les plus rapprochés; puis, s'élançant au milieu des paysans, il saisit un fusil et pointait aussi tranquillement que s'il était à l'affût. Il fit bientôt reculer le reste des assaillants; le petit officier était appuyé contre la pièce de canon, pâle et muet, depuis que M. de Marigny avait pris le commandement des paysans. Un mouvement involontaire avait légèrement repoussé son large chapeau, au moment où M. de Marigny, faisant tourner son cheval, ordonna aux Vendéens d'emmener Marie-Jeanne. Ses regards rencontrèrent des yeux bleus, moitié suppliants, moitié triomphants; il retint à grand'peine une exclamation.

« Venez! » dit-il seulement.

L'enfant ne répondit pas et le suivit sans rien dire.

« Avec qui êtes-vous venue ici ? » demanda M. de Marigny, dès que les paysans se furent engagés dans les rues, traînant en triomphe leurs canons.

« Avec Marthe Goureau, qui voulait savoir des nouvelles de ses frères, » dit la jeune fille à demi-voix; et elle ajouta, sans lever les yeux : « Je savais qu'on devait reprendre Marie-Jeanne !

— Elle est reprise, et il faut retourner à la Boullaye, » dit doucement M. de Marigny.

Elle ne résista pas, son ardeur belliqueuse s'était calmée, elle était honteuse de sa conduite inconsidérée; trois vieux paysans la reconduisirent à la Boullaye, et elle se glissa inaperçue dans la chambre de ses sœurs, confessant le lendemain à sa mère la raison de cette absence, qui lui avait causé tant d'inquiétude. Mme Boguet pleurait, mais elle était incapable de dominer la volonté ardente et l'imagination exaltée de sa fille. Elle se pencha vers sa sœur aînée et lui dit à l'oreille :

« M. de Marigny a seulement dit : « Vous direz à Mlle Marie « qu'elle n'a rien à craindre; je vous ai seul reconnue. »

Les paysans disaient le soir autour des canons :

« Bien sûr c'était le bon ange de Marie-Jeanne qui était venu pour nous aider à la reprendre. Personne ne l'a revu depuis que nous avons tourné dans la rue. »

Les vieux Vendéens qui avaient ramené Céleste à la Boullaye avaient profité de l'occasion pour aller voir leurs femmes, et n'étaient pas encore revenus à l'armée. M. de Marigny avait gardé le secret.

XIV

Pendant que les Vendéens préludaient à de nouvelles victoires par la formation d'un conseil supérieur chargé d'administrer le matériel de l'insurrection et de pourvoir à la subsistance des paysans trop pauvres pour se munir de vivres, pendant qu'on élisait le brave Cathelineau, le colporteur de laines, comme général en chef de cette armée dont tous les corps étaient commandés par des gentilshommes, Marthe Goureau ne quittait pas le champ de bataille. On n'avait pas encore eu le temps d'enlever les morts; à peine avait-on pu relever les blessés, et dans la lugubre visite qu'elle faisait aux cadavres, il lui arrivait parfois de rencontrer des malheureux respirant encore, évanouis, et qui n'avaient pu appeler à leur secours les paysans chargés de porter les malades à l'ambulance qu'on venait d'organiser à la hâte par les soins des filles de la Sagesse, congrégation religieuse du pays. Le courage de la jeune fille ne se démentait pas, elle cherchait les traces de ses deux frères et de l'homme qu'elle aimait, tout en ayant renoncé à lui. Chaque rempart, chaque coin de fossé, chaque buisson recélait un mort; l'attaque avait été aussi vive que la résistance, et les Vendéens gisaient mêlés aux volontaires républicains. Marthe s'était assise sur un tronc d'arbre placé par les bleus au devant des batteries pour arrêter la course des paysans; elle regardait autour d'elle sans rien voir; elle n'avait point retrouvé ses frères, nul ne les avait vus parmi leurs compagnons; les républicains avaient fui; et elle n'osait demander à personne si on avait reconnu Jean Gady parmi les combattants. Elle priait dans l'angoisse de son cœur; tout lui échappait; cette guerre

qui avait débuté pour elle par un si cruel sacrifice lui enlevait peu à peu tout ce qu'elle aimait :

« Sans la Grange-Verte et le tombeau de ma mère, j'entrerais demain chez les bonnes sœurs, se disait-elle.... Mais si Jean vivait, il ne me le pardonnerait pas ! »

Et elle se reprenait malgré elle à rêver au temps heureux et paisible où Jean reviendrait à la foi, et où elle pourrait l'épouser, quand on ne se battrait plus et que tout le monde serait soumis au roi. Pendant qu'elle se laissait aller à ses espérances, ses yeux tombèrent sur un fossé au bord du chemin abrité par un saule pleureur ; les longues branches balayaient les eaux d'une petite mare au coin de la route et retombaient sur le fossé. Marthe crut apercevoir un lambeau de drap à travers les feuilles, elle y courut ; au fond du fossé, étendu la face contre terre, elle aperçut le corps d'un dragon : en se laissant glisser sur la pente verdoyante, elle arriva au fond ; ses pieds touchaient le bord du manteau, les cheveux noirs et frisés du soldat la faisaient frissonner ; chancelante et les mains glacées elle se cramponna aux branches du saule et parvint avec un seul bras à retourner le malheureux. Les yeux fermés, les lèvres pâles, le front défiguré par une large blessure, c'était Jean cependant, et elle lâcha la branche qui la soutenait pour se laisser tomber auprès de lui. Elle le serrait dans ses bras, agenouillée à ses côtés sur l'herbe humide, soufflant sur sa bouche, et cherchant à le réchauffer sur son cœur ; elle croyait saisir une respiration haletante, elle ne voulait pas croire qu'il était mort. Tout à coup, les mains qu'elle serrait dans les siennes lui échappèrent ; le mourant avait levé les bras, ses yeux s'étaient ouverts ; il regardait Marthe :

« Je t'avais bien dit que je t'attendrais ! » murmura-t-il.

Et laissant retomber sa tête sur l'épaule de la jeune fille, il poussa un soupir et mourut.

Elle ne le croyait pas, elle l'appelait, elle le conjurait de la regarder encore, promettant de vivre pour lui s'il voulait guérir pour elle ; tout restait immobile et le froid de la mort glaçait peu à peu ces membres déjà raidis par les tortures de vingt-quatre heures d'agonie. Lorsque les patrouilles des



« Je t'avais bien dit que je t'attendrais! » (Page 194.)

Vendéens passèrent le soir sur le champ de bataille, elles trouvèrent Marthe évanouie sur le cadavre de Jean.

Il était jour lorsque la pauvre enfant revint à elle, dans la petite salle de l'ambulance où on l'avait portée et qu'elle se vit étendue sur le lit d'une des sœurs; elle se laissa glisser à terre, chancelant encore sous le coup qu'elle avait reçu. Elle achevait sa prière, cri d'un cœur désolé devant Celui qui bande les plaies, et elle se préparait à sortir, lorsque passant devant la fenêtre, elle aperçut sur la place un homme de haute taille, maigre, affaibli, marchant avec un bâton, maisqui lui parut ressemblerà sonfrère aîné. Elle tendit les bras vers lui.

« Pierre! s'écria-t-elle.

— Marthe! » dit le blessé en relevant la tête à sa voix; et elle courut vers lui. Le premier mot de la jeune fille fut une question :

« Où est Jacques? demanda-t-elle.

— Mort à la première attaque de la ville, auprès des canons : c'est là que j'ai été blessé. »

Au milieu de sa douleur, le cœur de Marthe était soulagé d'un pesant fardeau : Jean n'était pas mort de la main de ses frères.

« Comment ne savait-on pas ce que vous étiez devenus? demanda-t-elle.

— Je suis resté seul! » dit Pierre, qui se redressait malgré sa faiblesse. « Tu nous cherchais?

— Oui, et Jean aussi.... ajouta-t-elle plus bas.

— Jean?... Que te faisait Jean? » et le blessé fronçait le sourcil.

« J'aime toujours Jean, » dit simplement la jeune Vendéenne; puis comme son frère allait parler, elle mit vivement la main sur ses lèvres :

« Tais-toi, dit-elle, il est mort! »

Pierre porta la main au large chapeau qui couvrait sa tête blessée :

« Que Dieu veuille avoir son âme! » dit-il avec gravité; Marthe avait passé son bras sous le sien.

« Viens avec moi, dit-elle d'un accent précipité; viens, il est là-bas, je l'ai trouvé, je veux le mettre en terre sainte. »

Et elle entraînait son frère, dont les membres tremblants la suivaient avec peine; il la laissa prosternée sur la fosse que les paysans des Aubiers avaient creusée pour leur ennemi, tandis qu'il se rendait devant le conseil supérieur qui l'avait mandé.

Au moment de la prise de la ville, comme les Vendéens vainqueurs ouvraient toutes les prisons, on avait trouvé Pierre dans un grenier, où il était gardé par un volontaire républicain. Le pauvre blessé avait eu le malheur de tomber sur un patriote farouche, passionnément convaincu que le seul moyen de rétablir l'ordre en France était de mettre à mort tous les royalistes et tous les prêtres; et il eût bien voulu y travailler pour sa part en brûlant la cervelle à son prisonnier. Il l'accablait des plus mauvais traitements, lorsque les Vendéens attaquèrent de nouveau Fontenay; pendant qu'on se battait aux portes, le paysan s'était traîné jusqu'à l'étroite fenêtre, cherchant à deviner d'après le bruit quels étaient les vainqueurs.

« Si la ville est prise, je te tue, » disait le soldat; mais il était inquiet. Il repoussa le blessé loin de la fenêtre et s'en approcha lui-même; il avait laissé son fusil à côté de la porte; le prisonnier se glissa sur les genoux et les mains jusqu'à l'arme, et la saisissant tout à coup, il s'appuya contre le mur :

« Si tu m'approches, je te tue, » dit-il à son geôlier.

Au même instant, les Vendéens entraient dans la ville, cherchant et appelant leurs camarades prisonniers de maison en maison; on criait :

« Les gens de Saint-Aubin ! »

Pierre était seul, sa voix était bien faible, elle fut entendue cependant; et on l'emporta en triomphe, tandis qu'on arrêtait son geôlier. C'était celui-ci qu'on allait juger comme coupable de cruautés envers les blessés, lorsque Pierre se présenta devant le conseil supérieur :

« C'est vous qui étiez aux mains de ce méchant homme? dit M. Desessarts qui présidait le conseil.

— Oui, dit Pierre, regardant son ennemi tout tremblant.

— Il vous a maltraité?

— C'est un patriote, dit simplement le paysan, comme si ce mot expliquait tout.

— Quelle accusation portez-vous contre lui?

— Aucune! s'écria vivement Pierre; je demande qu'il soit mis en liberté; nous étions en guerre, et j'étais son prisonnier. »

Les membres du conseil se regardaient; ils répugnaient aux exécutions, et on ne pouvait retenir des captifs :

« Qu'on lui coupe les cheveux et qu'on le laisse aller, » dit M. Desessarts.

Le patriote ne pouvait en croire ses oreilles, il regardait Pierre avec stupéfaction :

« Je vais le conduire au barbier, » dit le Vendéen avec empressement; puis le prenant par le bras, il ajouta à voix basse et d'un accent pénétrant :

« Souviens-toi que je t'ai pardonné pour l'amour de Jésus-Christ. »

Le républicain n'avait pas encore tout à fait oublié les leçons de sa mère; la sublime charité de Pierre avait touché dans son âme une corde engourdie :

« Si je pouvais croire en Dieu! » se disait-il.

Les généraux avaient résolu d'attaquer Saumur; Pierre voulait rejoindre l'armée, il alla se présenter au logement qu'Henri de la Rochejaquelein partageait avec M. de Lescure :

« Il n'y a plus que moi de Saint-Aubin, monsieur Henri, dit-il; il faut bien que je marche. »

Henri le regardait avec attendrissement :

« Si tu es tout ce qui reste, dit-il, les larmes aux yeux, il faut te soigner, car tu n'as pas l'air bien fort. Va-t'en à la Grange-Verte te faire guérir par Marthe.

— Marthe est ici, dit gravement Pierre.

— Et que devient la métairie? demanda M. de Lescure.

— Rougeau y est, qui soigne le bétail; Marthe était venue ici pour nous chercher (Pierre gardait soigneusement le secret de sa sœur qui avait aimé un républicain), et si M. Henri le veut, je retournerai avec elle.

— Oui, dit Henri en riant, et ne reviens que tout à fait guéri.

— Le roi sera peut-être sur le trône avant ça ! » marmottait Pierre d'un air mécontent ; « mais quoique ça nous ne pouvions pas faire mieux : Jacques s'est fait tuer, et j'ai vingt-six blessures dans le corps. »

Il eut beaucoup de peine à éloigner Marthe de la fosse qu'elle venait de fermer.

« M. Henri m'a dit : Retourne avec Marthe à la Grange-Verte, » dit enfin Pierre, et la jeune fille obéit comme elle avait fait toute sa vie.

Le lendemain de leur arrivée, Pierre et Marthe cherchèrent en vain l'idiot ; il avait fidèlement accompli sa tâche en leur absence : les bestiaux n'avaient pas manqué de fourrage ; il avait conduit les moutons aux pâturages, et rentré le soir les volailles de la basse-cour ; mais lorsqu'il vit que Pierre était blessé et hors d'état de servir, quand il comprit, à travers les nuages de sa faible intelligence, que Jacques avait été tué, il mit un morceau de pain dans sa poche, attacha ses souliers du dimanche au bout de son bâton, et partit pour Fontenay, suivant les paysans qui retournaient à l'armée. Il venait d'entrer dans la ville, lorsqu'il aperçut M. de la Rochejaquelein qui passait à cheval dans la rue ; il alla se jeter dans ses jambes. Henri s'arrêta avec une exclamation de colère :

« Pardon, excuse, monsieur Henri, dit le pauvre garçon, je voulais vous dire comme ça que j'étais arrivé !

— Rougeau ! s'écria Henri, et que fais-tu ici ?

— Je suis le soldat de la Grange-Verte, dit l'idiot en riant de toutes ses forces ; il vous fallait un homme, puisque vous avez renvoyé Pierre et laissé tuer Jacques, alors je suis venu. »

M. de la Rochejaquelein passait la main sur ses yeux lorsqu'il ordonna à deux hommes des Aubiers de prendre soin du pauvre innocent.

XV

On était devant Saumur, toute l'armée était réunie; on avait voulu inquiéter d'abord les républicains par des détachements de cavalerie, mais les troupes avaient suivi en masse les corps désignés pour ce service, en criant :

« Vive le roi! nous allons à Saumur! »

Et on était arrivé pêle-mêle, en désordre, devant la place; les généraux avaient été obligés de combiner leurs opérations tout en galopant.

Heureusement pour les Vendéens, le désordre qui régnait dans leur armée existait au même degré chez leurs adversaires; la Convention n'avait pas encore compris l'importance de l'insurrection vendéenne; d'ailleurs, obligée de faire face à la fois à tant d'ennemis, d'improviser les généraux et les armées pour défendre les frontières et repousser l'étranger, elle avait cru les volontaires et les gardes nationaux suffisants pour réduire quelques paysans dirigés par des hommes sans expérience, sans munitions, sans ressources; on commençait cependant à s'émouvoir, et la prise de Fontenay devait ouvrir les yeux sur la gravité du mouvement royaliste dans l'ouest; mais Saumur restait découvert par le genéral Salomon, qui avait vainement essayé d'arrêter les Vendéens; les généraux Menou, Santerre, Coustard réunissaient à la hâte leurs forces; les soldats criaient déjà à la trahison, et disaient que la ville était vendue aux royalistes; ils préparaient d'avance eux-mêmes leur défaite.

Au premier feu, M. de Lescure avait été blessé; mais il avait serré son mouchoir autour de son bras, continuant à marcher. Les paysans, effrayés par la vue de son sang, s'é

taient dispersés ; il les ramena à l'assaut, soutenu par M. de Marigny qui commandait l'artillerie. Cependant M. de la Rochejaquelein avait attaqué le camp républicain de la prairie de Varin, et jetant son chapeau par-dessus le retranchement, il s'était écrié :

« Qui va me le chercher? »

Il avait aussitôt sauté le remblai; mais à côté de lui s'élançait Rougeau, dont il n'avait pu se débarrasser de toute la journée; l'idiot saisit le chapeau, qu'il rapporta en triomphe à Henri: l'exemple était donné.

« Nous ne pouvons pas rester derrière Rougeau, » disaient les paysans; et tous franchirent le retranchement après lui M. de Baugé amenait en même temps ses troupes de l'autre côté du camp, et les Vendéens tirèrent les uns sur les autres pendant quelques instants avant de se reconnaître.

Les deux chefs s'étaient réunis, ils poursuivaient les républicains sans regarder si on les suivait, galopant à travers les rues de Saumur ; ils aperçurent un bataillon qui prit peur à leur approche et rentra dans le château. Les chemins étaient jonchés de fusils que les pieds des chevaux faisaient partir. Tout à coup, Henri se retourna brusquement; un homme venait de sauter sur la croupe de son cheval :

« Faites excuse, monsieur Henri, dit l'idiot tout essoufflé, mais quand les coups de feu partent entre les jambes, il vaut mieux être à cheval. »

Henri se mit à rire, et continua de galoper; on était en face de la salle de spectacle, et la vue enfilait le grand pont de la Loire encombré de fuyards de l armée républicaine; les deux officiers s'arrêtèrent, et mettant pied à terre, commencèrent à tirer sur l'ennemi; Rougeau chargeait leurs fusils, et s'évitait souvent cette peine en ramassant les armes chargées éparses autour de lui. Nul ne revenait sur ces deux hommes qui tiraillaient à eux seuls contre une armée entière; un dragon vint tirer sur eux à bout portant; mais sa main tremblait de colère, il les manqua; un coup de feu de M. de la Rochejaquelein l'abattit. On les avait vus du château et on commençait à tirer sur eux; M. de Baugé, frappé d'un boulet qui rebondit, tomba atteint d'une contusion; M. de la Roche-

jaquelein l'avait pris dans ses bras pour le remettre à cheval.

« Attendez, monsieur Henri, criait l'idiot, je vais vous aider; » et il tirait M. de Baugé par les jambes en croyant le soulever.

« Va-t'en donc, imbécile, » disait Henri, qui avait réussi à mettre son ami en selle. Quelques paysans commençaient à se réunir autour d'eux et les deux officiers traversèrent le pont libre des fuyards qu'ils poursuivirent quelque temps sur la route de Tours. On entendait toujours le canon du château et des redoutes.

« Il faut aller voir si nos amis sont entrés dans la ville, » dit tout à coup M. de la Rochejaquelein, en tournant bride; et il rentra dans Saumur, coupant derrière lui le pont de bois pour empêcher les bleus de revenir sur leurs pas. La nuit tombait, on avait été obligé de remettre au lendemain l'attaque des redoutes, et tous les chefs étaient réunis dans Saumur. M. de la Rochejaquelein restait rêveur pendant qu'on énumérait les triomphes de la journée et les heureux résultats de la victoire; M. de Lescure s'approcha de son cousin, et lui frappa doucement sur l'épaule :

« Te voilà bien pensif, dit-il en riant, comme si tu n'avais pas pris Saumur, toi troisième, avec un idiot pour ton second. »

Henri releva la tête :

« Je réfléchis sur nos succès, ils me confondent, dit-il, tout vient de Dieu.

— Tu as raison, dit M. de Lescure en lui serrant la main. Il combat avec nous, c'est à lui qu'il faut rapporter nos victoires. »

Et tous les deux se rendirent à l'église où les paysans s'étaient portés en foule pour l'office du soir; M. de Lescure se soutenait à peine, sa blessure le faisait souffrir.

« Pendant que nous sommes au pinacle, va te reposer à la Boullaye, lui dit Henri en sortant de l'église.

— Je reviendrai pour nos défaites, » dit M. de Lescure, saisi sans savoir pourquoi d'une profonde tristesse, et il partit le lendemain matin.

XVI

On avait appris à la Boullaye les succès de Saumur; mais M. de Lescure n'avait pas écrit qu'il était blessé. Sa femme ne l'attendait pas au lendemain de la victoire; elle voulait faire amener sa fille auprès d'elle, trouvant que la séparation se prolongeait trop, et elle partit pour aller au-devant de l'enfant. Les routes étaient si mauvaises qu'il fallait aller à cheval; Mme de Lescure était timide, sa vue basse augmentait ses terreurs; elle avait demandé qu'on tînt la bride de sa monture. Elle était à table chez le médecin de sa famille, à la Pommeraye-sur-Sèvres, lorsqu'on vint lui apporter une lettre de son mari, arrivé à la Boullaye quelques heures après son départ, et qui avait voulu la rassurer sur-le-champ lui-même. Elle se leva, tremblante et frissonnant de tous ses membres.

« Vous êtes malade, madame? dit le médecin en s'avançant vers elle.

— Non; mais je pars, mon mari est blessé, et ses dents s'entre-choquaient dans sa bouche.

— Attendez, je vais demander mon cheval ; et M. Durand appelait son domestique.

— Non, j'en vois un dans la cour

— Mais vous avez peur !

— Peur aujourd'hui? » Et sans laisser le temps d'arranger les étriers, sans le secours de personne, elle sauta en selle sur un mauvais petit cheval qui se trouvait à la porte, et, prenant le grand galop, elle disparut à l'instant en criant à M. Durand : « Suivez-moi le plus tôt que vous pourrez. »

Le bon médecin avait demandé son cheval.

« J'aurai à panser M. le marquis et à remettre bras ou jambe à Mme la marquise, » se disait-il ; mais il n'y avait pas moyen de l'arrêter.

Lorsqu'il arriva à son tour à la Boullaye, M. Durand trouva M. de Lescure debout, bien qu'il eût encore la fièvre sa femme était toute fière de son exploit équestre.

« Je n'aurai peur de ma vie de monter à cheval, disait-elle ; je ne pourrai jamais courir plus vite, par de plus mauvais chemins, sur un plus méchant cheval ! » Et son mari riait en se rappelant ses terreurs passées et les encouragements qu'il fallait lui prodiguer naguère pour la décider à faire quelques pas sur le cheval le plus doux entre deux personnes qui tenaient la bride. « Il n'y a rien de tel que d'avoir bien envie d'arriver, répondait-elle, on ne regarde pas au moyen. »

Pendant que M. de Lescure se remettait de sa blessure, le château de Saumur s'était rendu par capitulation, on y avait trouvé le général Quétineau prisonnier; M. de Bonchamps l'avait engagé encore une fois à se joindre aux Vendéens.

« Si vous me laissiez libre, je retournerais me consigner en prison, dit Quétineau ; je me suis conduit en brave homme, je veux être jugé ; d'ailleurs, si je m'enfuyais, on ferait périr ma femme.

— Vous êtes libre, monsieur, dit tristement M. de Bonchamps, mais la mort vous attend sur l'échafaud.

— Qu'importe ! » Et les yeux du général républicain brillaient d'un feu sombre. « Voilà les Autrichiens victorieux, vous triomphez ici, la contre-révolution va se faire, et la France sera démembrée par les étrangers.

— Jamais ! s'écria M. de Bonchamps, nous défendrons le sol de la patrie.

— Monsieur, et Quétineau serrait la main du gentilhomme, ce jour-là, je me battrai à côté de vous ; je suis patriote, moi, parce que j'aime la France ! » Et il prit le chemin de Paris où il fut condamné et exécuté ; sa femme ne voulut pas lui survivre, elle cria : Vive le roi ! au tribunal révolutionnaire et périt quelques jours après lui.

L'armée vendéenne était en marche sur Nantes, elle était

peu nombreuse et peu animée. Les soldats s'éloignaient de leurs foyers, et un grand nombre de paysans avaient refusé de quitter le voisinage de leurs paroisses. M. de la Rochejaquelein avait été chargé, bien contre son gré, de la garde de Saumur; on agissait de concert avec MM. de Charette et de Lyrot, soulevés dans le bas Poitou et qui avaient le plus grand intérêt à s'emparer de Nantes, d'où partaient toutes les expéditions dirigées contre eux. Les plus hardis parmi les généraux avaient proposé de marcher sur-le-champ contre Paris, mais les curés et les chefs des paysans avaient secoué la tête; ils savaient qu'on n'entraînerait pas si loin de ses foyers ce peuple de laboureurs, soulevé pour la défense du sol et de la religion, mais ignorant, craintif, attaché aux lieux comme à la famille, et pour lequel Paris restait une région inconnue d'où venaient tous les maux et tous les troubles.

L'expédition de Nantes prouva qu'ils ne s'étaient point trompés; les attaques mal combinées furent désultoires, bien que poussées avec beaucoup de courage. Cathelineau fut blessé à mort, et les chefs qui avaient fait des prodiges de valeur pour entraîner leurs soldats, s'exposèrent inutilement aux plus grands dangers. Le lendemain, 30 juin, les Vendéens avaient disparu, Nantes était délivrée de ses ennemis, les paysans avaient repassé la Loire dans des barques sans que les républicains, encore émus de la vivacité de l'attaque, eussent pensé à les poursuivre; le général de Canclaux qui commandait la place avait peu de troupes, et il était trop sage pour les prodiguer dans des engagements inutiles.

La nouvelle de la défaite arriva à la Boullaye en même temps que celle de l'évacuation de Saumur; M. de la Rochejaquelein avait vu peu à peu diminuer sa garnison, et il avait fini par se trouver à la tête de huit hommes pour maintenir dans l'obéissance une population hostile et nombreuse; il parcourait la nuit les rues de la ville en criant : Vive le roi! pour faire croire à des patrouilles considérables; enfin, il fallut quitter la place; trois mille républicains venaient d'occuper Chinon, ils allaient marcher sur Saumur; Henri n'eut pas de peine à emmener sa garnison; il traînait à sa suite

deux canons; à Thouars, il fut obligé de les jeter dans la rivière.

M. de Lescure était encore souffrant lorsque ces fâcheuses nouvelles arrivèrent à la Boullaye, il fit aussitôt ses préparatifs de départ.

« Je vais avec vous, dit sa femme, vous avez besoin de quelqu'un pour vous soigner. »

Il souriait avec incrédulité. Céleste ne disait rien; depuis le jour où M. de Marigny l'avait fait ramener, elle ne s'était plus éloignée du château; son ardeur semblait la consumer, elle avait maigri, elle était pâle, mais elle n'avançait plus de projets insensés; elle n'osait même pas demander à Mme de Lescure la permission de l'accompagner.

« Voilà une enfant qui serait volontiers mon aide de camp, » dit celle-ci tout bas à son mari.

Il haussait les épaules.

« Pour ça non! nous allons repousser les républicains de nos postes, emmener une jeune fille avec nous est impossible. »

Mme de Lescure sourit, elle n'avait jamais dit à son mari qui était le jeune officier qui avait conduit les soldats à l'assaut de Marie-Jeanne

Elle partit pour Amaillou avec son mari; mais Parthenay était menacé, on devait y opérer une jonction avec d'autres corps.

« Allez m'attendre à Clisson, dit M. de Lescure à sa femme, je viendrai vous y rejoindre.

— Mon pauvre Clisson! je ne croyais pas le revoir!

— Faites-lui vos adieux, dit son mari en se penchant vers elle, et si vous pouvez, faites démeubler pendant que vous y serez; au train où va le général Westermann, il sera bientôt ici, la traînée de flammes qu'il laisse sur son passage s'étendra certainement jusqu'à Clisson. »

Sa femme le regardait avec stupeur.

« Brûler Clisson! murmurait-elle.

— Attendiez-vous autre chose? » et M. de Lescure marchait à grands pas dans la chambre; « pour moi, quand nous avons commencé, je savais bien que je sacrifiais mon repos,

mes biens et ma vie; le repos et les biens ont disparu déjà, la vie suivra.... »

Il avait baissé la voix, et sa femme ne l'entendit pas.

« A demain, n'est-ce pas? dit-elle; si vous tardez, je ferai demander ma mère.

— Et Mme Boguet, dit M. de Lescure, je me suis chargé de la protéger ainsi que ses enfants.

— Mais vous n'avez pas voulu hier me laisser emmener Céleste? dit-elle avec étonnement.

— Pour courir des aventures; là où vous pouvez être en sûreté, il faut les appeler auprès de vous; » et il la fit partir.

La jeune femme était lasse, elle avait dormi comme un enfant dans cette chambre où elle avait passé naguère d'heureux jours, et, réveillée à peine, elle regardait autour d'elle, rattachant des souvenirs doux et tristes à chaque meuble, à chaque tableau, à chaque ornement, lorsqu'elle fut arrachée à sa rêverie par le bruit d'un cheval au galop dans la cour. Presque au même instant, on cria à la porte de sa chambre :

« Madame, disait une voix haletante, de la part de M. de Lescure, sauvez-vous; nous avons été battus à Parthenay, sauvez-vous! »

Elle sauta à bas de son lit, frémissante.

« Mon mari? dit-elle d'un accent étouffé.

— Il n'a rien, il m'a envoyé vous dire de vous sauver. »

Elle était folle de terreur comme le messager qui se croyait poursuivi; s'habillant en toute hâte, elle oubliait d'attacher sa robe; elle n'avait pas Agathe et elle s'élança dans la cour, appelant elle-même tous les gens qui habitaient encore Clisson; une troupe de faucheurs se trouvaient là, prêts à partir pour les champs.

« Ce n'est pas l'heure de travailler! criait Mme de Lescure, il faut aller se battre; emmanchez vos faux à l'envers; » et saisissant le bras d'un vieux maçon de quatre-vingts ans qui venait d'arriver pour sa journée : « Menez-moi aux Grands-Genêts, dit-elle, j'ai oublié les chemins; » et elle entraînait le vieillard qui ne pouvait la suivre.

Elle courait ainsi, retenant ses vêtements en désordre, lorsqu'un palefrenier parvint à la rejoindre.

« Madame, criait-il, cet imbécile d'Auguste a pris peur; mais M. le marquis s'est retiré tranquillement; madame a bien le temps d'aller le retrouver sans se cacher aux Grands-Genêts. »

Elle s'arrêta, commençant à reprendre ses sens.

« Vous croyez? dit-elle.

— Bien sûr, je vais seller le cheval de madame. Veut-elle que je l'accompagne?

— Oui, dit-elle, et qu'Auguste vienne aussi, il n'ira pas répandre la terreur qu'il m'a causée. » Et elle repartit pour Châtillon, où elle comptait trouver son mari.

Il n'y était pas; on le croyait prisonnier ainsi que sa femme.

« La voilà! » criait-on en voyant Mme de Lescure entrer au galop dans la cour. Elle était encore trop agitée pour qu'on pût la retenir; elle entra au conseil supérieur et raconta ce qu'elle avait appris; puis remontant à cheval, elle prit le chemin de la Boullaye, toujours au galop avec ses deux domestiques derrière elle.

« Voilà le carrosse, s'écria tout à coup Auguste.

— Mon mari est blessé! et Mme de Lescure pressait son cheval.

— Non, madame, c'est Mme de Donissan, » disaient les valets.

La jeune femme n'écoutait pas, elle arrivait à la portière de la voiture.

« Mon enfant! » Sa mère se dressait sur les coussins, lui tendant les bras. « Je t'ai crue prise, dit-elle, et je m'en allais à Niort, où l'on te disait, pour mourir avec toi. D'où viens-tu? comment t'es-tu échappée?

— Je ne me suis pas échappée, je viens de Clisson, disait Mme de Lescure qui baisait les mains de sa mère; mon mari m'a fait prévenir, et je suis partie comme une folle, je voulais me cacher aux Grands-Genêts avec le vieux père Moreau, je n'avais pas pris le temps de m'habiller; » et elle riait.

Sa mère s'était appuyée au fond du carrosse, elle respirait avec peine.

« J'ai trop souffert, dit-elle faiblement.

— Voilà comme nous sommes, vous et moi, disait sa fille avec une certaine tristesse; vous êtes toujours courageuse et ferme au moment du danger et vous le payez ensuite. Moi, j'ai peur, je perds la tête, mais cela ne me fait pas de mal, et après j'oublie tout.

— Tu es plus jeune que moi, » disait doucement Mme de Donissan en passant la main sur les cheveux sans poudre de sa fille.

Toutes deux rentrèrent à la Boullaye où Mme Boguet se mourait de peur en les attendant; il avait fallu retenir Céleste de force pour l'empêcher d'accompagner Mme de Donissan dans son voyage sur Niort.

Le général Westermann avançait toujours.

« Je n'ai rien pu faire enlever à Clisson, écrivit M. de Lescure; les paysans avaient pris peur et ils auraient abandonné les métairies; » et il disait en riant à M. de la Rochejaquelein : « Victorine aurait pu enlever quelques objets précieux l'autre jour, mais elle a pris si grand'peur qu'elle court encore. »

Il avait fait le sacrifice de son château.

Il était temps : Westermann s'était avancé avec précaution pour attaquer le repaire des chefs des brigands; il avait envoyé des détachements pour cerner les environs et ne parut lui-même qu'à neuf heures du soir; quelques paysans s'étaient embusqués dans les taillis du jardin, et lâchèrent leurs coups de fusil qui inquiétèrent fort les bleus ; mais Clisson ne contenait plus une seule personne en état de faire résistance; on arrêta quelques femmes et des enfants; le général triomphant entra dans le grand château tout meublé et respirant encore la noble et généreuse élégance de ses maîtres.

« On n'attendait guère ici les soldats de la République, dit le militaire en jetant son chapeau sur le canapé de Mme de Lescure; ces brigands n'auraient pas laissé pour nous leurs meubles de satin. » Et s'asseyant à une table, il écrivit à la Convention ce grand triomphe, y joignant le portrait et le testament de M. de Lescure qu'il avait trouvé dans un secrétaire. Puis on apporta des fagots et de la paille au milieu de

cette maison qui avait abrité tant d'orphelins et de veuves, nourri tant de pauvres, consolé tant de misères ; on y mit le feu, et l'incendie, gagnant les greniers et les granges, consuma avec le château les provisions de blé et de foin destinées à l'alimentation des paroisses environnantes. Les paysans avaient déposé là une partie de leurs récoltes. « On mettra des réquisitions, » dit Westermann qui voyait ses officiers regretter la destruction des vivres ; et il quitta les ruines de Clisson pour s'avancer sur Bressuire.

On apprit à Châtillon la marche des républicains et l'incendie du château de M. de Lescure, au moment où sa femme arrivait pour dîner avec lui. Elle essuya silencieusement une larme. Le visage de son mari était impassible.

« Il faut repousser Westermann qui vient sur nous, » disaient les chefs rassemblés à la hâte ; mais les soldats qui viennent de Nantes sont dispersés, les autres sont chez eux, et ne veulent pas marcher ; ils ne songent qu'à mettre leurs femmes et leurs enfants en sûreté, maintenant qu'on massacre partout, on ne peut pas leur en vouloir. Il faut trouver du monde pourtant. »

Les généraux ne savaient comment faire porter leurs ordres.

« Nous serons obligés d'aller nous-mêmes en courriers, dit M. Desessarts.

— Ma femme se chargera des paroisses au delà de la Boullaye, » dit M. de Lescure ; et il lui remit les ordres sans autres explications.

Elle partit au galop et, traversant seulement le jardin du château, elle cria à Céleste qui se promenait tristement sur la terrasse :

« Dites à ma mère que je porte les réquisitions du conseil aux Treize-Vents. » Et elle reprit sa course.

Elle était arrivée sur la place de l'église et faisait sonner pour réunir la population de la paroisse, lorsqu'elle sentit une main qui s'appuyait sur son bras ; elle tressaillit en reconnaissant Céleste dans son habit d'homme. La jeune fille rougit.

« J'ai pensé que je pourrais vous aider, dit-elle tout bas, si

vous avez beaucoup de réquisitions, et c'est plus commode ainsi. » Elle touchait le bouton de son habit.

« Allez à la Mallièvre, dit Mme de Lescure en souriant, je vais d'ici à la paroisse de Tout le monde. »

Céleste fit un signe d'assentiment, sauta à cheval et repartit.

« Quel jeune officier! » disait-on à Mallièvre lorsqu'elle arriva; mais à peine les paysans étaient-ils réunis sur la place que l'enfant s'écria :

« Mes amis, les bleus marchent sur Châtillon; derrière eux il ne reste plus une maison debout, ni une récolte sur pied; il faut les repousser sur-le-champ, si vous ne voulez pas voir votre pays ravagé, vos femmes prisonnières et vos enfants égorgés; vous les protégerez bien mieux en marchant contre l'ennemi qu'en vous faisant tuer pour les défendre; les chefs vous attendent demain à Châtillon, vous ne manquerez pas à l'appel de ceux qui ont laissé brûler leurs châteaux pour sauver vos chaumières! »

« Il ne manquait pas un homme de Mallièvre, dit M. de Lescure à sa femme, lorsqu'il la retrouva quelques jours après à la Boullaye; vous avez dû être bien éloquente par là.

— J'y avais envoyé un exprès, dit tranquillement Mme de Lescure.

— Il eût fallu envoyer le même partout, » murmura son mari, la tête appuyée sur ses mains, et plongé dans les plus amères réflexions.

Châtillon était perdu, Westermann s'en était emparé sans commettre cependant aucun excès; Mme de Lescure avait été prise de peur à la Boullaye; entendant gronder le canon qui se rapprochait d'elle, elle s'était élancée hors du château et, passant le gué de la Sèvre, elle avait couru dans cette même paroisse de Mallièvre dont tous les hommes combattaient alors au Moulin-aux-Chèvres.

« Donnez-moi vos habits; les plus vieux, les plus déchirés, » avait-elle dit en entrant précipitamment dans une chaumière; et sans prendre le temps de regarder les haillons qu'on lui apportait, elle s'en était affublée à la hâte. Toujours courant, elle avait repris le chemin des Herbiers; Mme de

Donissan et Mme Boguet suivaient plus tranquillement la même route; les trois jeunes filles marchaient à quelques pas en arrière. A chaque instant, Mme de Donissan s'arrêtait, regardant autour d'elle.

« Je ne comprends pas ce qu'est devenue ma fille, disait-elle; quand elle prend peur, elle ne sait plus ce qu'elle fait. »

Une paysanne arrivait en courant derrière elles; Céleste s'écria :

« Voilà Mme de Lescure! »

Ses sœurs se moquaient d'elle, l'enfant marcha vers la femme en haillons.

« Comme vous nous avez inquiétées! dit-elle d'un ton de reproche.

— Que voulez-vous? et la jeune femme se penchait pour embrasser Céleste; mes escapades ne sont pas si braves que les vôtres; j'ai peur et je me sauve.... mais je reviens, » ajouta-t-elle avec un sourire en s'avançant vers sa mère qui se moquait d'elle, tout en se soutenant à grand'peine sur ses jambes, tant son inquiétude avait été vive; Mme Boguet pleurait à chaudes larmes.

« Mme de Lescure a l'air d'une pauvresse! disait-elle tout bas à sa fille Marie qui cherchait à la consoler.

— Et voilà M. de Concise qui vient au-devant de nous, s'écria l'objet de ses lamentations; il ne me reconnaîtra pas, j'en suis sûre! »

Elle éclatait de rire, sa gaieté la trahit; M. de Concise la regarda un moment avec étonnement, puis se mit à rire avec elle.

« Ma fille a pris peur et s'est déguisée comme vous voyez, dit Mme de Donissan; Mme de Concise n'en sera-t-elle point scandalisée? »

Son mari souriait avec quelque embarras; en entrant au château, les fugitifs trouvèrent Mme de Concise sur un canapé, couverte de rouge et en proie à une attaque de nerfs. Elle en triompha pour recevoir ses hôtes qui venaient de retrouver chez elle M. de Donissan qui arrivait de Nantes.

« Pourrais-je vous offrir...? » dit timidement la maîtresse de

la maison en regardant les vêtements déchirés de Mme de Lescure qui avait une certaine réputation parmi les Vendéens. « Une robe? dit la jeune femme en riant. Les vôtres seront bien longues pour moi, mais elles vaudront mieux que mon casaquin. » Et elle consentit à se dépouiller de ses haillons, qu'on fut obligé de jeter au feu. « Je n'oserais en faire cadeau à personne, » disait-elle en souriant.

XVII

La guerre continuait, mêlée de succès et de revers. Châtillon avait été repris, et deux ou trois combats heureux avaient rendu du courage aux paysans, mais on remarquait chez eux une soif de vengeance qui ne s'était pas manifestée jusqu'alors. Tout prêts à payer de leur personne, ils n'avaient pas deviné, dans leur imprévoyante ardeur, que l'insurrection entraînerait la ruine des familles, la destruction des chaumières, le ravage de tout le pays. Les prisonniers n'étaient plus en sûreté entre leurs mains; M. de Lescure avait commandé, après le combat de Villiers, d'en enferemr deux ou trois cents dans une vaste grange, en attendant qu'on eût le loisir de les tondre pour les renvoyer, comme on avait fait jusqu'alors, afin de reconnaître ceux qui avaient promis de ne plus porter les armes contre les royalistes. Au lieu de les mener en prison, les paysans, exaspérés par l'incendie des villages, tombèrent sur ces malheureux et commencèrent à les massacrer; M. de Marigny était à leur tête; Céleste était restée en arrière avec sa mère et ses sœurs, elles retournaient à la Boullaye; elle sauta à cheval en criant à sa mère :

« J'entends du tumulte, je suis sûre qu'on tue les prison-

niers! » et elle disparut comme un éclair, sans que l'esprit un peu paresseux de Mme Boguet pût arriver à comprendre ce qu'elle était devenue.

M. de Lescure avançait sans inquiétude, entouré de quelques officiers, lorsqu'un nuage de poussière s'éleva à l'horizon, et le cheval de Céleste, poussé à l'excès, vint rouler aux pieds du général; la jeune fille se dégagea promptement.

« On massacre les prisonniers, monsieur, s'écria-t-elle haletante, et je viens vous chercher. »

Au milieu de sa colère et de sa précipitation, M. de Lescure regardait avec étonnement la petite messagère; ses cheveux blonds en désordre, l'éclat de ses yeux, l'accent vibrant de sa voix lui rappelèrent, sans qu'il sût pourquoi, le jeune officier qui l'avait suivi à l'attaque de Thouars. Il lui fit donner un autre cheval, et tous deux repartirent au grand galop, sans échanger une parole.

« Marigny n'était donc pas là? » s'écria enfin M. de Lescure, comme s'il se parlait à lui-même.

Mais Céleste l'avait entendu.

« Il y était, monsieur, » dit-elle.

Et elle ajouta dans son cœur :

« C'est parce qu'il y était que je suis venue vous chercher; je ne pouvais pas le laisser se déshonorer! »

On approchait de Châtillon, M. de Lescure poussa son cheval et franchit le retranchement sans prendre le temps de se faire ouvrir; M. de Marigny l'avait vu, et s'avança vers lui.

« Retire-toi! criait-il hors de lui, retire-toi! que je tue ces monstres qui ont brûlé ton château.

— Cesse à l'instant! dit M. de Lescure avec un tel accent de commandement que son cousin rentra sur-le-champ en lui-même, ou je défends ces malheureux contre toi! »

Puis il ajouta lentement et comme pressé d'un sentiment prophétique :

« Tu es trop cruel, Marigny, tu périras par l'épée. »

Les prisonniers se pressaient autour du cheval de leur sauveur, mais Céleste avait disparu; lorsqu'elle rentra le soir à

la Boullaye, personne ne put apprendre d'elle les détails de ce qui s'était passé : elle fondait en larmes dès qu'on lui en parlait; seulement, lorsque les trois sœurs furent couchées, et qu'il n'y eut plus de lumière dans leur chambre, Céleste se glissa doucement près du lit de Marie.

« Ne crains rien, lui dit-elle tout bas, M. de Marigny ne sera plus cruel, et il ne.... il ne périra pas comme M. de Lescure l'a dit! » Ce fut tout, sa sœur ne put obtenir aucune autre explication.

On méditait une attaque contre Luçon; M. d'Elbée venait d'être nommé général en chef à la place de Cathelineau qui avait enfin succombé à ses blessures; on croyait un effort nécessaire pour relever le courage des soldats; la Vendée était attaquée de tous les côtés par des corps détachés et des généraux nombreux, braves, résolus, mais jaloux, envieux les uns des autres, irrités contre les représentants du peuple que la Convention mettait à leur tête dans son incapacité chimérique, et qui n'entendaient pas plus la guerre que l'administration; ils triomphaient souvent dans les combats isolés malgré la mauvaise qualité des troupes qu'ils commandaient et le défaut de ressources qui entravait leurs mouvements; mais, faute d'une action combinée et d'une conduite habile, ils n'avaient pas encore réussi à pénétrer dans le Bocage proprement dit; la guerre se poursuivait à l'entour : le pays des chemins creux, des grandes haies, des petites pâtures bordées d'arbres restant encore aux mains de l'insurrection, car les paysans se battaient volontiers chez eux pour repousser l'ennemi loin de leur foyer. Mais les choses allaient changer; il devenait impossible de se cantonner plus longtemps dans une région dévastée, dépourvue de vivres, devenue le refuge des malheureux chassés par l'ennemi des contrées environnantes; d'ailleurs le véritable, le terrible adversaire arrivait; les royalistes allaient se trouver en face, non plus des volontaires mécontents et indisciplinés, qui désertaient lorsqu'ils n'étaient pas satisfaits, mais des vrais soldats républicains. La garnison de Mayence, forcée de se rendre après trente-deux jours de tranchée ouverte, avait obtenu des ennemis la capitulation la plus honorable; ce

fut elle que la Convention appela sous les ordres de Kléber pour réduire l'insurrection de l'ouest; son chef fut nommé général de brigade : « Ce qui était, dans ce temps-là, écrit-il dans ses mémoires, un brevet pour marcher à l'échafaud, ou, ce qui était pis encore, pour gémir dans une prison le glaive sur la tête. » Ce fut avec ces prévisions sinistres que Kléber prit en poste le chemin de la Vendée où leur insuccès avait déjà valu la disgrâce et la mort à tant de généraux républicains. Les Vendéens venaient d'être repoussés devant Luçon pour la seconde fois, après une grave déroute; quelques combats heureux ne suffisaient plus à relever leurs affaires; M. de Charette, qui s'était trouvé le premier sur le chemin des Mayençais, n'avait pu réussir à les arrêter, et s'était replié devant eux; ils s'avancèrent jusqu'à Torfou, l'armée royaliste était là tout entière, elle pouvait compter quarante mille hommes; tous les chefs sentaient qu'il fallait vaincre ou mourir. Les paroisses s'étaient levées en masse; celle des Échaubroignes avait envoyé à elle seule dix-sept cents hommes qui se réunissaient autour de M. de Lescure, derrière les haies ou à l'abri des arbres qui couvraient le terrain entre Clisson et Torfou. Ils étaient là trois mille braves; à leur tête marchait Pierre Goureau, arrivé le matin même de Saint-Aubin avec Marthe qui n'avait pas voulu le quitter, et qui méditait toujours de se joindre aux filles de la Sagesse. Un assez grand nombre de femmes suivaient maintenant l'armée, chassées de leurs demeures incendiées et de leurs champs en friche; elles soignaient les blessés sans autre ressource que la charité des métayers ou des officiers; les enfants avaient suivi leurs mères, et les mouvements de l'armée étaient ralentis par cette foule d'infortunés sans asile. Quelques femmes des Aubiers, portant entre leurs bras des enfants malades, imploraient l'aide de Marthe. Elle renonça à son projet de pousser sur-le-champ jusqu'à Châtillon où les dames de la Sagesse avaient ouvert un hôpital.

« Il paraît qu'il y a de l'ouvrage ici, dit-elle à Mme de Lescure, que son mari renvoyait à Beaupréau où Mme de Donissan était malade.

— Comment avez-vous laissé revenir Pierre? demanda Mme de Lescure, il n'a pas l'air en état de se tenir debout.

— Il dit qu'il est assez fort pour se faire tuer, dit Marthe à demi-voix; je l'ai vu depuis trois nuits, pâle et sanglant, une balle dans le cœur; il dit qu'il en sera bien aise et que ce sera fini.

— Je m'en vais, dit Mme de Lescure en poussant son cheval, vous me feriez désespérer de la victoire. »

Le combat venait de s'engager.

Pour la première fois les Vendéens se trouvaient en face des redoutables Mayençais, et ils commencèrent par avoir peur; quelques-uns s'enfuirent, mais les officiers les ramenèrent sur le champ de bataille, et protégés par la connaissance du pays comme par la nature du terrain, ils attaquèrent avec fureur sans pouvoir d'abord vaincre la résistance des troupes républicaines; elles se repliaient lentement, mais sans désordre, malgré des pertes très-graves. Les Vendéens les poursuivaient toujours et la fusillade éclatait à chaque instant dans les chemins creux sans que les bleus pussent riposter à des ennemis invisibles; enfin on arrivait à un petit pont qu'il fallait franchir; Kléber se retourna vers un lieutenant-colonel qui combattait près de lui :

« Portez-vous sur le pont avec deux pièces de canon, dit-il, dès que les troupes auront passé, et faites vous tuer là avec votre bataillon.

— Oui, mon général, » dit le brave militaire qui obéit.

La poursuite était arrêtée, la retraite des républicains s'effectua sans plus de difficulté.

Un combat heureux pour les Vendéens, près de Montaigu, empêcha le général Beysser d'opérer sa jonction avec Kléber; on avait recommencé à inquiéter les Mayençais dans leur mouvement rétrograde, les soldats vendéens s'enhardissaient et ne prenaient plus la fuite au premier échec; ils avaient recruté un certain nombre de Suisses échappés au massacre du 10 août, l'un d'eux, à la tête d'un bataillon vendéen, marchait derrière les Mayençais qui reculaient toujours, il jouait du flageolet tout en galopant; un boulet emporta la tête de

son cheval, le Suisse se releva et continua son air aux applaudissements des paysans. Mais tant de courage était rendu inutile par le défaut de concert et de direction ; M. de Bonchamps avait attaqué le convoi des Mayençais qui marchait sur Clisson ; trois fois il revint à la charge avec une ardeur héroïque, mais les corps étaient dispersés, on combattait de tous les côtés à la fois, et les coups, même heureux, restaient sans autre effet que de faire reculer un instant un ennemi infatigable et toujours prêt à renouveler ses attaques.

XVIII

Malgré les inquiétudes des chefs qui voyaient leur petit territoire entouré par six armées, et qui ne comptaient plus guère sur les secours qu'on leur avait fait un moment espérer d'Angleterre, les paysans, heureux de leurs dernières victoires, étaient revenus radieux dans leurs foyers; on chantait le *Te Deum* dans toutes les paroisses; Pierre Goureau n'était pas retourné à Saint-Aubin.

« Il n'y a plus personne chez nous, avait-il dit à M. de la Rochejaquelein, puisque Marthe est ici; on peut brûler la métairie comme on a brûlé la Durbellière; nous n'avons plus rien à nous sur terre, et pourvu que le pays soit débarrassé des bleus avant que le bon Dieu redemande mon âme, le plus tôt nous serons en terre sera le mieux. »

Henri souriait tristement

« Que fait Marthe ? » demanda-t-il.

Les yeux de Pierre étaient mouillés de larmes.

« Marthe veut s'en aller tout droit en paradis, dit-il; depuis qu'elle est ici, comme les bonnes sœurs ne suffisaient pas à soigner les malades, elle a demandé une grange qui

appartenait au district; elle y a établi les blessés, et M. Henri ne devinerait pas qui est-ce qui l'aide et travaille presque autant qu'elle? Cette petite demoiselle aux cheveux blonds qui était en prison avec Mme la marquise. Sa mère vient souvent aussi; mais elle est trop sensible, à ce que dit Marthe; quand les malades se plaignent, elle se met à pleurer; tandis que ma sœur et la petite demoiselle les consolent, les pansent, les retournent dans leurs lits, sans s'émouvoir de leurs lamentations et comme si elles avaient affaire à des enfants. »

Pierre disait vrai : le cœur blessé de Marthe, l'âme ardente de Céleste s'étaient rencontrés et unis pour une œuvre qui devenait chaque jour plus nécessaire. Au milieu des souffrances qui allaient croissant, le besoin du dévouement s'était emparé d'elles avec une force irrésistible. Marthe n'avait point de permission à obtenir de personne; Céleste avait d'abord prié, supplié, puis elle avait fini par mener sa mère au milieu des femmes, des enfants, des malades, des blessés qu'on entraînait pêle-mêle à la suite de l'armée, sans que personne eût le temps de s'occuper d'eux; toute la résistance de Mme Boguet avait cédé sur le coup.

« Va, avait-elle dit à sa fille, et fais ce que tu pourras. »

Céleste avait profité de la permission pour donner tout son temps, toutes ses forces, toute son âme; elle n'avait plus envie d'aller se battre; elle avait donné ses habits d'homme aux jeunes garçons qu'elle avait trouvés en haillons, et sa généreuse ardeur, pleinement satisfaite, répandait sur toute sa personne une sérénité si douce que Mme Boguet et ses filles aînées s'étonnaient souvent de la transformation de Céleste.

« C'est un ange, » disait la mère en s'essuyant les yeux.

Les généraux discutaient leurs nouveaux plans de campagne; ils étaient tristes et inquiets; M. de Charette, qui s'était cru lésé dans le partage du butin, s'était retiré dans ses anciens cantonnements du bas Poitou, emmenant avec lui une partie considérable de l'armée; nul n'avait plus assez de force pour attaquer l'ennemi; on ne pensait plus qu'à se

maintenir, mais chaque jour le cercle se resserrait; M. de Lescure ne trouvait plus Châtillon assez sûr pour sa femme; il la décida à se transporter à Chollet; Mme de Donissan avait été ramenée à grand'peine de Beaupréau ; elle était convalescente.

« Comment faire faire un nouveau trajet à ma mère? » soupirait Mme de Lescure.

La malade l'appela auprès d'elle.

« Ne t'inquiète pas, je monterai à cheval.

— Savez-vous monter, ma mère? demanda la jeune femme avec étonnement.

— Il y a bien vingt-cinq ans que cela ne m'est arrivé, » et elle souriait faiblement, « mais je me tiendrai aussi bien que toi il y a un an. »

Il fallait céder, on n'avait point d'autres ressources. Mme de Lescure avait été obligée de reprendre sa petite fille, sevrée à neuf mois, le chagrin et l'inquiétude ayant fait tarir le lait de sa nourrice; Agathe tenait l'enfant dans ses bras

« Il faut aller prévenir Céleste à son hôpital, » dit Mme de Lescure; elle parlait encore lorsque Mme Boguet entra, les yeux gonflés de pleurs, mais avec un regard résolu qui ne lui était pas ordinaire.

« Je viens vous dire adieu, » dit-elle; mais les larmes lui coupèrent la parole.

Marie était avec elle; elle s'avança jusqu'au fauteuil de Mme de Donissan.

« Céleste ne peut quitter les blessés, dit-elle simplement, et nous ne pouvons quitter Céleste. »

Mme de Lescure les regardait toutes deux avec stupeur.

« Et si Westermann entre ici demain? demanda-t-elle.

— Nous mourrons ensemble! » dit la mère d'une voix ferme; et on n'insista plus.

Mme de Lescure savait qu'il avait été question d'emmener les blessés, mais qu'on avait résolu, avec douleur, que ce serait compliquer la marche de l'armée déjà si difficile. Les dames de la Sagesse s'étaient repliées depuis plusieurs jours sur Chollet; Marthe et Céleste restaient donc seules à la tête de l'hôpital.

« Nous les aiderons, » dit Mme Boguet ; et elles s'embrassèrent, mais sans rien faire pour se détourner réciproquement de la voie du devoir.

Mme de Lescure obéissait à son mari, soignait sa mère et son enfant ; Mme Boguet restait avec ses filles, protégeant jusqu'au bout celle que Dieu avait appelée à un grand dévouement et qui avait répondu sans réserve à son appel.

Il était nuit, la petite troupe de Mme de Lescure venait de sortir de la ville ; un brouillard épais enveloppait la campagne ; la pluie tombait ; Céleste, debout à la porte de son petit hôpital, écoutait les pas des chevaux qui s'éloignaient ; elle rentra dans la salle les yeux humides. Sa mère la regardait avec inquiétude.

« Il serait encore temps, si tu voulais ! murmura-t-elle.

— Pour vous, ma mère, dit doucement Céleste ; pour moi, il est temps de faire mon pansement du soir. »

Les républicains approchaient de la ville, ils venaient d'attaquer le Moulin-aux-Chèvres, où M. de Lescure s'était porté avec ses troupes ; les bleus étaient nombreux, bien commandés : les Vendéens furent bientôt écrasés ; M. de Lescure prit le bras de M. de la Rochejaquelein.

« Attirons-les après nous, » lui dit-il à voix basse.

Et aussitôt, passant devant le front des hussards qui sabraient les paysans :

« Marquis de Lescure ! cria-t-il.

— Henri de la Rochejaquelein ! » répondit son cousin.

Et, suivi de quelques officiers, ils mirent leurs chevaux au galop ; les cavaliers les poursuivirent, laissant échapper les pauvres soldats qui s'enfuirent dans toutes les directions, portant l'effroi dans la ville où ils entrèrent en grand nombre ; quelques-uns coururent à l'hôpital.

« Les bleus nous suivent ! » criaient-ils.

Marthe et Céleste s'étaient avancées au bruit ; elles fermèrent sur-le-champ la porte de leur grange.

« Si on vient nous chercher, à la bonne heure, disait-elle ; mais jusqu'au dernier moment, l'ordre régnera ici ! »

Et elles refusèrent de laisser entrer les fuyards.

« Nous sommes au service des blessés, disaient-elles, les

gens bien portants ont des jambes pour les mener plus loin. »

Les républicains avaient pris possession de la ville, mais ils étaient las, ils s'étaient battus tout le jour; ils se répandirent dans les maisons et les cabarets; plusieurs fois on vint secouer le loquet de la grande porte de l'hôpital, mais elle resta fermée, et personne ne prit la peine de la forcer. Toute la nuit, on entendit le bruit des détachements qui rentraient, après avoir pillé les maisons des Aubiers, de Saint-Aubin et des paroisses environnantes; les cris des soldats ivres annonçaient aux femmes enfermées à l'hôpital comme aux blessés dévorés par la fièvre le désastre de leurs demeures et la perte de tout ce qui leur restait au monde. Marthe, à genoux auprès d'un mourant, ne semblait rien entendre. Céleste frissonnait en silence; chaque fois qu'on venait heurter à la porte, elle se rapprochait de sa mère; celle-ci était debout, pâle, mais calme; la tendresse maternelle lui avait inspiré une force inconnue; elle avait repoussé derrière elle toutes ses filles et avait pris place auprès de la porte; si on était entré, il eût fallu passer sur son corps pour toucher à ses enfants.

M. de Lescure s'était replié sur Chollet; au moment d'être pris avec M. de la Rochejaquelein, tous deux s'étaient mis debout sur leurs chevaux, et ils avaient sauté par-dessus la haie; les hussards, engagés à leur poursuite dans le chemin creux, n'avaient pas su en faire autant; les deux généraux avaient pu s'échapper et se rendre à Chollet pendant la nuit. Mme de Lescure venait d'y arriver, elle avait installé sa mère et sa fille dans une maison hospitalière, et sortait pour chercher des nouvelles, lorsqu'un paysan se jeta devant elle, lui tendant un drapeau qu'il portait.

« Voilà le drapeau que vous m'aviez donné, dit-il d'une voix éteinte; j'ai eu bien de la peine à le rapporter hier du Moulin-aux-Chèvres, mais je me suis défendu contre les bleus avec la lance; » et il lui montrait les larges entailles qu'avait subies le bois.

— On a donc été battu? dit-elle en s'appuyant contre le mur.

— Oui, bien sûr, et nous y serions tous morts si M. le

Marquis n'avait pas donné le change aux bleus avec M. Henri, en leur criant leurs noms; on a couru après eux et nous avons pu nous sauver. »

Mme de Lescure ne pouvait plus se soutenir, elle rentrait chez elle défaillante ; le bruit de quelques chevaux la fit retourner, et elle aperçut son mari accompagné de son cousin. Elle se jeta dans ses bras en pleine rue.

« Ce que ce paysan m'avait raconté me faisait mourir, dit-elle d'une voix étouffée, mais il y a encore de bons moments dans la vie. »

Elle jouissait des derniers.

XIX

Châtillon avait été repris par les Vendéens, on respirait à l'hôpital; Céleste en avait ouvert les portes avec cette indomptable gaieté qui faisait le fond de son caractère, et qui distrayait ses malades au milieu de leurs souffrances.

« Les amis peuvent entrer, » avait-elle dit.

M. de Lescure vint la voir; il avait toujours eu du goût pour Céleste qui l'amusait, et il était rempli d'admiration pour le courage et le dévouement dont elle faisait preuve. Marthe était plus habile qu'elle dans les soins matériels à donner aux blessés, mais la direction de l'hôpital et l'énergie morale qui empêchait les pauvres paysans de se désespérer dans leur lit provenaient exclusivement de Céleste; sa mère s'était chargée de l'administration de la cuisine.

« Je suis bonne à cela, disait-elle humblement.

— Vous êtes bonne à tout, répondait Céleste avec un de ces transports de tendresse qui lui étaient familiers; que serions-nous devenues ici si vous nous aviez quittées?

— Les mères ne quittent pas leurs enfants ! » disait Mme Boguet. Et elle retournait à sa marmite.

Il était tard, la ville était déserte, les Vendéens étaient sortis pour se battre; déjà la nouvelle d'un succès était parvenue jusqu'à l'hôpital; les sentinelles avaient abandonné leur poste, lorsqu'un cri s'éleva.

« L'ennemi ! disait-on; nous sommes perdus ! » s'écrièrent les blessés.

Marthe avait déjà poussé les verrous. Cent grenadiers montés en croupe derrière cent hussards venaient d'entrer dans la place au grand galop; ils étaient poursuivis par les royalistes qui avaient défait le corps de Westermann. A la tête de ce hardi détachement qui avait voulu tenter un coup de main sur une place sans défense, se trouvait M. Fromental, aide de camp du général Kléber; il avait sur-le-champ fait fermer les portes de la ville, mais les paysans à cheval étaient entrés pêle-mêle avec les républicains; les portes furent rouvertes; on se battait à chaque pas dans les rues; un petit corps s'était établi en face de l'hôpital; les hussards, ivres de vin et de colère, vinrent frapper à cette porte fermée qui ne s'ouvrit pas sous leurs coups: les Vendéens avaient bu comme eux; ils se battaient courageusement, mais ils ne comprenaient pas la nécessité de défendre l'hôpital; les bleus s'entêtaient à enfoncer la porte, elle pliait sous leurs coups, lorsqu'un officier royaliste, dont le frère était blessé, s'élança vers ce petit groupe de républicains et se posta devant l'hôpital; il faisait tourner son épée autour de sa tête; les assaillants reculèrent un instant mais une poutre qui avait frappé la porte le fit chanceler, elle se fendit et s'ouvrit derrière lui; il ne fit qu'un bond dans la chambre, et, saisissant dans ses bras son frère convalescent, il l'enveloppa dans une couverture et disparut emportant le blessé sur son cheval. Les républicains s'étaient élancés à sa suite, furieux de la résistance qu'ils avaient éprouvée et massacrant dans leurs lits tous les malheureux sans défense; les femmes qui les soignaient, incapables de les protéger, s'étaient réfugiées dans un coin. Mme Boguet avait repoussé derrière elle les jeunes filles et les couvrait de son corps; tout à coup, au moment où les

bleus cherchaient à ouvrir une porte intérieure pour trouve plus loin d'autres victimes, Céleste, s'échappant des bras de sa mère, courut à la porte brisée.

« On massacre les blessés! cria-t-elle d'une voix vibrante, n'y a-t-il pas ici un officier pour les protéger? »

Elle n'avait nommé personne; elle n'avait fait appel ni aux gentilshommes ni aux républicains; elle demandait un chef pour ramener au devoir des hommes égarés. M. Fromental accourut à cette voix qu'il ne connaissait pas, et il recula d'étonnement en voyant sous l'arceau de cette entrée à demi ruinée, sur le seuil teint de sang, cette enfant si jeune, si frêle, avec ses grands cheveux blonds en désordre, appelant au secours, non pour elle, mais pour les malheureux auxquels elle s'était consacrée. Le jeune officier avait combattu à Mayence, il était brave et honnête; la guerre qu'il était obligé de faire depuis qu'il était en Vendée lui faisait horreur; il ne fit qu'un saut pour entrer dans la grange et courir à ses soldats; il ne s'était pas arrêté pour rassurer Céleste, mais elle avait lu la compassion dans son regard. Hélas! il n'était plus temps de protéger les blessés; ceux qui n'avaient pas reçu le coup fatal étaient haletants dans leur lit, mourant de peur et d'émotion; le sang ruisselait dans la chambre; Marthe soutenait dans ses bras un paysan des Échaubroignes, blessé à l'affaire de Torfou, et qui avait été pris de délire :

« Je les vois, s'écriait-il, ils sont plus nombreux que nous; mais nous sommes derrière les haies, ils ne connaissent pas les chemins creux! Oh! les bons gros arbres; je vais me cacher sous ce houx: c'est un vieux, il n'a pas d'épines, et feu! feu sur les bleus! »

Un hussard furieux porta un coup de poignard au malheureux au sein de son triomphe imaginaire, mais M. Fromental le fit arrêter par ses camarades; il avait réuni ses hommes et les emmenait; le tumulte diminuait dans la ville; les officiers républicains reculaient pied à pied devant des ennemis nombreux et aussi acharnés qu'ils l'étaient eux-mêmes; les bourreaux des blessés sortaient de l'hôpital; le jeune officier se retourna pour regarder encore une fois Céleste; elle était penchée sur le lit d'un mourant et ne pensait plus à lui, mais

il emportait dans son cœur l'image qui lui était apparue sur le seuil de la vieille grange, une enfant éperdue, protégeant des blessés.

Le calme et le silence se rétablissaient dans les rues, les Vendéens avaient poursuivi leurs ennemis ; Céleste avait fermé les yeux au malade qu'elle soutenait; elle s'était approchée de plusieurs lits, tous ceux qu'elle touchait étaient morts, percés de blessures nouvelles; elle revint à Marthe qui chantait à demi-voix un psaume des vêpres pour calmer l'agitation du combattant de Torfou; tout à coup il éleva les bras au-dessus de sa tête :

« Ils se retirent, s'écria-t-il, nous sommes vainqueurs ! Oh ! le flageolet du bon Suisse ! »

Et il se laissa retomber lourdement sur son oreiller; Marthe abaissa doucement les paupières et resta un moment en prières, puis se relevant :

« C'est fini! dit-elle ; et elle regardait autour d'elle avec une profonde douleur. — Fini ici par la méchanceté des hommes, s'écria Céleste; mais sois tranquille, et elle souriait amèrement, ils nous ont préparé de l'ouvrage ailleurs; nous trouverons des blessés à soigner à Chollet, à Beaupréau, où nous voudrons, les malades ne manqueront pas. »

Et elle restait debout au milieu de la salle, contemplant ces cadavres auxquels elle avait prodigué tant de soins, ces malheureux qu'elle avait eu tant de joie à voir peu à peu revenir à la vie, et que des mains cruelles étaient venues frapper dans leur impuissance.

« Les méchants! » disait-elle à demi-voix.

Mme Boguet n'avait rien dit, elle n'avait pas bougé ; ses deux filles aînées étaient encore derrière elle, frémissantes et glacées par le danger auquel elles venaient d'échapper; la mère fit un pas vers Céleste comme pour la ramener sous son aile; elle étendait la main vers elle; sa fille vit avec étonnement qu'elle tenait un pistolet.

« Où avez-vous trouvé cela, ma mère? dit-elle.

— Un des hussards l'avait laissé tomber, dit la mère d'une voix sourde; j'aurais brûlé la cervelle au premier qui vous aurait approchées. »

Céleste frémit. Et se mettant à genoux, elles passèrent le reste de la nuit en prières.

Lorsque les Vendéens rentrèrent au matin dans la ville, la scène était affreuse: les morts et les mourants encombraient les rues, les maisons incendiées brûlaient encore, les places étaient couvertes de débris; nul spectacle n'était plus navrant que celui de l'hôpital, mais avec la mort et le deuil l'ordre et le courage régnaient dans ce petit asile si paisible naguère et maintenant désolé; les morts étaient décemment couverts, les traces de sang avaient disparu; et lorsque M. de Lescure franchit le seuil brisé, il éprouva un profond sentiment d'admiration pour les courageuses femmes qui n'avaient point abandonné leur poste et qui avaient accompli jusqu'au bout les devoirs qui leur étaient confiés.

« Il faut partir au plus tôt pour Beaupréau, leur dit-il, vous trouverez là des blessés à soigner; ici, il n'y a plus rien. »

Et il promenait un triste regard sur les hôtes immobiles des petits lits; il organisa une escorte et la mit à la disposition de Mme Boguet, puis il sortit. Marthe le suivit du regard avec une fixité singulière.

« J'ai vu la mort dans ses yeux, murmurait-elle, comme je la vois depuis huit jours dans ceux de Pierre. » Et plongée dans ses sombres pensées, elle laissa Céleste prendre les derniers soins nécessaires au départ. Avant de quitter la ville, les Vendéens avaient promis d'enterrer les morts.

Les cinq femmes venaient de prendre avec leur escorte le chemin de Beaupréau, lorsque M. de Lescure, qui devait opérer un mouvement sur Chollet, qu'on croyait menacé par es républicains, rencontra un premier détachement à moitié chemin de Mortagne ; il avait entendu le pas des chevaux, et montant avec un jeune officier sur un petit tertre, il aperçut le poste ennemi.

« En avant, mes amis ! » s'écria-t-il.

Au même instant, une balle vint le frapper au-dessus du sourcil gauche et sortit derrière l'oreille ; il tomba. Les paysans qui le suivaient passèrent sur son corps sans le voir, et firent reculer les bleus; mais Pierre Goureau avait vu

tomber M. de Lescure, il s'était jeté à terre à côté de lui, en criant :

« Il est mort! »

Une seconde balle vint l'atteindre lui-même.

« Le dernier de Saint-Aubin! » murmura-t-il en expirant.

Les balles pleuvaient autour d'eux; on s'empressait auprès de M. de Lescure, baigné dans son sang, mais respirant encore; son valet de chambre était là, il le mit à cheval devant lui, deux paysans marchant à pied soutenaient le blessé, et traversant lentement les fuyards comme ceux qui les poursuivaient, ils le conduisirent jusqu'à Beaupréau. La consternation était générale, on ne se demandait pas si on était vainqueur ou vaincu; on savait seulement que M. de Lescure se mourait.

Mme de Lescure avait quitté Beaupréau, sur l'ordre de son mari, et poussé le même jour jusqu'à Trémentine. Elle était le matin à l'église, les femmes y priaient en foule pendant qu'on entendait le canon du côté de Chollet; les fuyards commençaient à refluer dans le bourg, lorsqu'un officier parut dans l'église; il vint à Mme de Lescure en pleurant et lui prit les mains; elle le regardait avec étonnement, il vit qu'elle ne savait rien.

« La bataille est perdue, dit-il d'une voix étouffée.

— Savez-vous où est M. de Lescure? demanda-t-elle vivement.

— A Beaupréau, je pense, vous ferez bien d'y retourner; les hussards peuvent entrer ici d'un moment à l'autre. »

« Lâche que je suis, se dit-il en sortant de l'église, je n'ai pas eu le courage de lui annoncer son malheur ! »

Mme de Lescure avait aussitôt pris un cheval, elle serrait son enfant entre ses bras.

« Partons, » disait-elle à sa mère.

Celle-ci n'était pas encore en selle que sa fille s'élançait en avant, égarée par la frayeur. On criait dans la foule :

« Voilà les bleus! A la déroute! »

Sa tête se perdait, elle mit son cheval au galop, pressant toujours sa fille contre son cœur; la route était encombrée

par les voitures et les charrettes, elle fit sauter le fossé à son cheval et se mit à courir dans les champs pour regagner la tête de la colonne. Elle était haletante, lorsque sa mère parvint enfin à la rejoindre, mais elles s'étaient engagées dans des chemins de traverse et s'égaraient à chaque pas ; lorsque la nuit vint, elles étaient encore loin de Beaupréau, et elles se jetèrent sur des lits dans une chambre pleine de soldats qui allaient rejoindre l'armée de M. de Bonchamps.

Il était nuit encore lorsque le bruit du canon les réveilla; on l'entendait sur deux points, à Saint-Florent et le long de la Loire. La messe allait se célébrer pour les soldats qui partaient, Mme de Lescure y alla; l'église était pleine, le canon retentissait par intervalles au milieu de l'exhortation du curé; la faible lueur des lampes et des cierges éclairait à peine l'édifice; la mort dans l'âme, Mme de Lescure restait à genoux, l'office était terminé. On avait dit au curé que M. de Lescure était mort et qu'il fallait y préparer sa femme. Il vint à elle et elle voulut se confesser; le prêtre l'exhortait, parlant des revers des Vendéens, de la sainteté de leur cause, de la récompense qui les attendait; il vantait la foi et la piété de M. de Lescure, et insistait sur la soumission que Dieu exigerait d'une femme à laquelle il avait fait don d'un tel mari. La voix du prêtre résonnait dans l'église déserte, elle écoutait glacée d'effroi et presque sans comprendre; les coups de canon retentissaient plus forts et plus pressés; on la mit à cheval, à peine pouvait-elle se soutenir; sa mère vint la rejoindre et elles reprirent leur fuite sans savoir où elles allaient. A quelque distance du village qu'elles venaient de quitter, un prêtre qui se trouvait avec elles fut accosté par deux paysans.

« M. de Lescure est blessé, mais il n'est pas mort, lui dirent-ils à demi-voix, il est à Chaudrou ! »

Mme de Lescure avait entendu :

« Mort! s'écria-t-elle, on l'a cru mort! »

Elle n'attendit pas la réponse; mais poussant instinctivement son cheval dans la direction de Chaudrou, elle disparut si rapidement que sa mère la suivait à grand'peine. Agathe avait saisi l'enfant que portait Mme de Lescure. Elles arrivè-

rent au petit logis au moment où la pauvre femme venait d'entrer dans la chambre de son mari : il avait la tête fracassée, ses traits étaient altérés par la souffrance, il parlait avec difficulté, mais c'était lui, il était vivant, il la retrouvait quand il l'avait crue aux mains des républicains, et tous les deux bénissaient Dieu dans cet affreux moment d'avoir encore l'espoir de mourir ensemble.

Il fallait tenter un dernier effort. M. de Bonchamps, qui venait d'arriver, pressait les généraux de s'assurer de la petite ville de Varades, sur la rive droite de la Loire, afin de pouvoir traverser le fleuve en cas de défaite. Il connaissait la Bretagne, et croyait qu'on pourrait agir utilement de l'autre côté de la Loire; il ne calculait pas les insurmontables difficultés que rencontrerait une armée de paysans, sans munitions, sans vivres, sans discipline, éloignée de ses foyers qu'elle protégeait et chargée des femmes et des enfants qu'elle ne pouvait abandonner à l'ennemi dans un pays sans défense. On suivit cependant son conseil, qui semblait ouvrir une issue à une situation désespérée, et un détachement de quatre mille hommes marcha sur Varades, pendant que l'armée vendéenne attaquait Chollet. Tous les corps étaient réunis : on comptait quarante mille combattants; les républicains disposaient de forces à peu près égales : la lutte s'engagea avec fureur. Pour la première fois, les Vendéens marchaient en bandes serrées, comme la troupe de ligne ; ils avaient déjà enlevé les faubourgs de la ville, lorsque la réserve des Mayençais vint tomber sur eux. Les royalistes soutenaient le choc sans reculer, lorsque M. d'Elbée et M. de Bonchamps furent mortellement blessés presque au même instant. Les paysans étaient épuisés, le désordre se mit dans les rangs, ils plièrent et la déroute devint complète : les uns fuyaient sur Beaupréau, où l'on avait transporté M. d'Elbée; d'autres se dirigeaient vers Saint-Florent; M. de Bonchamps venait d'y être amené. Les républicains avaient beaucoup souffert. Ils ne poursuivirent pas les fugitifs, et les restes désolés de la grande armée vendéenne se reformèrent à Saint-Florent, se préparant à passer la Loire pour chercher sur l'autre rive les secours et les renforts qu'on leur promettait.

XX

A peine Mme Boguet et ses filles étaient-elles arrivées á Beaupréau qu'elles apprirent la nouvelle de la défaite. L'entrée des républicains dans la ville suivit de près; il fallait fuir de nouveau et se porter sur Saint-Florent. On disait M. de Lescure mort, M. de Bonchamps mourant; les fugitives avaient rencontré la litière de M. d'Elbée. Un paysan qui avait combattu à côté de M. de Lescure rencontra Marthe dans la rue.

« Pierre est tombé en même temps que M. le marquis, dit-il sans préambule; il a dit : « Le dernier de Saint-Aubin ! » et il est mort. Si cela continue, j'en dirai autant des Échaubroignes : pourtant nous étions dix-sept cents à Torfou ; » et il passa.

Marthe ne pleurait pas.

« Je le savais, » murmurait-elle.

Céleste se pencha vers elle et l'embrassa.

« Il te reste une sœur! dit-elle doucement.

— Et ce ne sera pas long! » reprit la jeune Vendéenne, les yeux tout grands ouverts et se parlant à elle-même. Céleste frissonnait, les visions de Marthe lui faisaient toujours peur. Elles arrivaient à Saint-Florent.

Les hauteurs sur lesquelles était bâti le bourg s'étendaient en demi-cercle au bord de la Loire, laissant à leur pied une vaste plage; le fleuve large et uni roulait ses ondes jaunâtres devant une foule immense, pressée, compacte, qui se heurtait et se poussait sur ses rives. Femmes, enfants, vieillards, blessés fuyaient le meurtre et l'incendie; une terreur panique avait saisi la contrée, les chaumières étaient déser-

tes, les villages abandonnés, et dans le lointain la fumée qui s'élevait derrière les collines révélait le sort des habitations vides. Les cris, les gémissements sourds, les pleurs retentissaient de toutes parts; les femmes appelaient leurs maris, les enfants cherchaient leurs pères; les plus robustes s'emparaient des barques qu'amenaient les Bretons, trop insuffisantes, hélas! pour les besoins de la foule; les familles y montaient précipitamment, abandonnant souvent quelqu'un des leurs sur la rive, sans s'en apercevoir, empressées de fuir comme si le salut les eût attendues à l'autre bord, où l'on ne possédait cependant ni ressources ni abri. Les généraux, éperdus, furieux, cherchaient en vain à introduire un peu d'ordre dans ce mouvement inconsidéré, mais irrésistible, d'une foule égarée par la peur. M. de la Rochejaquelein, debout à une fenêtre, près du lit où l'on venait d'apporter M. de Lescure, serrait les mains de sa cousine, criant comme un fou qu'il ne voulait pas traverser la Loire, qu'il valait mieux se faire battre et tuer chez soi qu'aller mourir chez les autres.

« Je vais me jeter sur les bleus et me faire brûler la cervelle, » répétait-il. Mme de Lescure, qui ne songeait qu'à son mari, le conjurait de se calmer, mais le malade s'était ranimé.

« Moi aussi je veux mourir ici, » disait-il.

On entendait un grand tumulte aux portes de la maison; on avait amené à Saint-Florent cinq mille prisonniers républicains qu'on ne pouvait traîner au delà de la Loire.

« Pour cette fois, il faut les fusiller! » s'écria M. de Marigny qui venait d'entrer dans la chambre de son cousin. Le désespoir avait endurci les cœurs, tout le monde fut de son avis.

« C'est une horreur! » murmura M. de Lescure; mais personne n'entendit cette faible voix et l'ordre fut donné.

Mais, dans une autre maison, auprès d'un autre lit de mort, le même tumulte avait frappé des oreilles qui devenaient sourdes aux bruits de la terre. M. de Bonchamps se souleva sur son matelas.

« Je demande qu'on leur donne la vie, dit-il d'une voix

éteinte ; c'est bien certainement le dernier ordre que je donnerai, assurez-moi qu'il sera exécuté. »

M. d'Autichamps, qui était auprès de lui, sortit pour lui obéir.

« Bonchamps ordonne qu'on épargne les prisonniers, » dit-il à haute voix en approchant de l'abbaye où ces malheureux avaient été renfermés.

Même au milieu de leurs souffrances, le cœur des Vendéens était capable de générosité ; le noble désir du général se communiqua sur-le-champ aux soldats.

« Grâce, grâce ! criaient les paysans ; Bonchamps l'ordonne. » Et les prisonniers furent sauvés.

Les bateaux revenaient, ils avaient accompli un premier trajet et ils attendaient de nouveaux passagers. Mme de Lescure avait fait embarquer son mari ; elle était debout à côté de son père qu'elle avait retrouvé dans le groupe des officiers, elle tenait sa fille dans ses bras ; au moment où elle se séparait de M. de Donissan, le petit bateau quittait la rive ; on entendit crier :

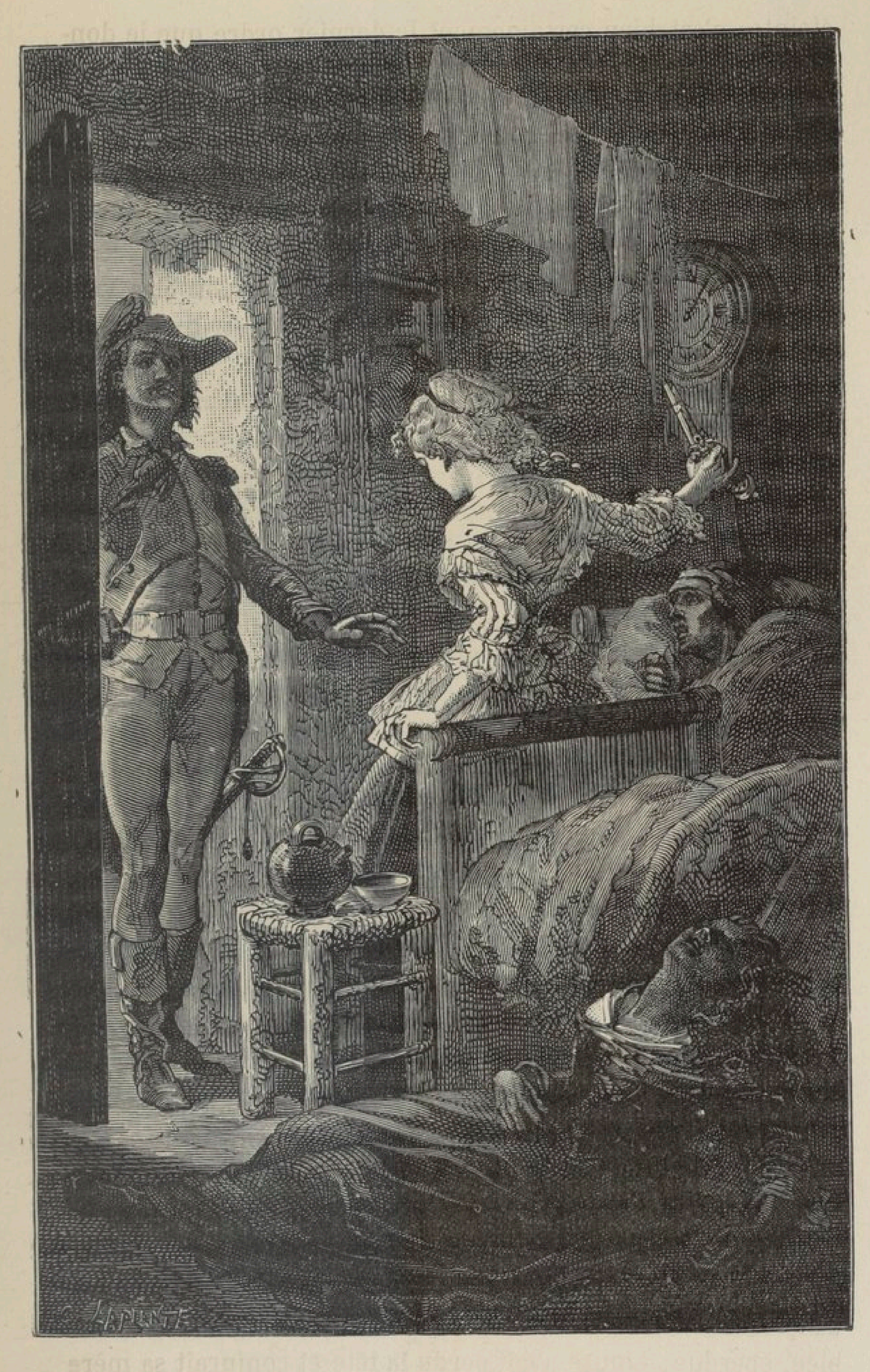
« Les bleus ! les bleus arrivent ! »

Le matelot qui tenait les rames s'éloigna de la terre ; les yeux de Mme de Lescure étaient attachés sur deux barques qui traversaient également le fleuve ; l'une portait Mme Boguet et ses deux filles aînées, Marthe et Céleste n'y étaient pas. Un instant la malheureuse mère avait cru entraîner avec elle sa dernière fille.

« Tu trouveras des blessés là-bas ! avait-elle dit.

— Et ceux qui mourront seuls ici, ma mère ? »

Céleste ne comprenait pas la possibilité de l'abandon ; elle avait déjà recueilli les malades et les mourants délaissés par leurs familles éperdues, les enfants oubliés sur la rive, les blessés apportés jusqu'à Saint-Florent par leurs amis et que nul n'avait songé à transporter dans les barques ; à force de prières elle avait réussi à les faire installer dans une maison abandonnée ; aidée par Marthe, elle avait elle-même emporté dans ses bras plus d'un malade ; sa mère la regardait, troublée, éperdue ; Louise avait perdu la tête et conjurait sa mère de fuir à l'autre bord.



« Vous voilà! » dit-elle. (Page 337.)

« Pourquoi mourir tous ici ? » disait-elle.

Elle avait entraîné Mme Boguet jusqu'à une petite barque où Marie, plus calme, mais effrayée comme elle, venait déjà de monter. Céleste se montra un instant à la fenêtre de l'hôpital qu'elle venait d'improviser, un ferme sourire entr'ouvrit ses lèvres ; elle fit un signe d'adieu et retourna à ses blessés, Mme Boguet avait caché sa tête dans ses mains.

« Je ne la reverrai plus ! » murmurait-elle.

Un cri d'effroi lui fit relever les yeux : une autre barque conduite comme la sienne par des mains inexpérimentées dérivait de son côté ; les deux esquifs heurtérent et tous deux chavirèrent à la fois. La foule qui se pressait sur la rive absorbée par ses maux et ses angoisses, n'avait rien vu, rien entendu; les barques vides flottaient sur le fleuve. Seul, M. de Marigny, qui traversait les eaux à cheval, aperçut le désastre ; il poussait de ce côté son bon coursier, plongeant à chaque instant dans les ondes pour arracher à la mort ceux qui s'y débattaient. Il ramena à lui le corps de Marie Roguet : elle avait reçu un coup à la tempe en disparaissant dans les eaux; il la plaça sur le cou de son cheval et parvint à gagner la rive avec son lugubre fardeau.

« Tout ce que j'avais rêvé de bonheur est là ! » se disait-il.

Les bleus avaient envahi Saint-Florent, poussant et pressant sur la rive de la Loire les malheureux qui y restaient encore. Le petit hôpital qui venait de s'organiser était déjà occupé. Entraîné par un espoir secret, M. Fromental courait de maison en maison, demandant si les blessés étaient réunis quelque part. Il entendit du tumulte dans une demeure isolée, il entra ; debout devant une porte intérieure, Céleste, les bras tendus, un pistolet à la main, protégeait de son corps les malheureux qu'elle avait recueillis ; Marthe était étendue à ses pieds, elle était morte. L'enfant poussa un cri de joie en reconnaissant le républicain qui l'avait sauvée à Châtillon.

« Vous voilà ! » dit-elle.

Le jeune homme s'élança à côté d'elle, ses yeux étincelaient, il mit l'épée à la main.

« Lâches! s'écria-t-il, faites-vous la guerre aux femmes et aux mourants? »

Les soldats reculaient ; leur officier marchait sur eux, les repoussant peu à peu. L'orsqu'il eut fermé la porte de la maison, il revint à Céleste toujours debout auprès du corps de Marthe.

« Je ferai garder vos malades, dit-il, venez!

— Et elle? »

Céleste montrait le cadavre.

Le jeune homme prit la morte dans ses bras.

« Suivez-moi, » répéta-t-il.

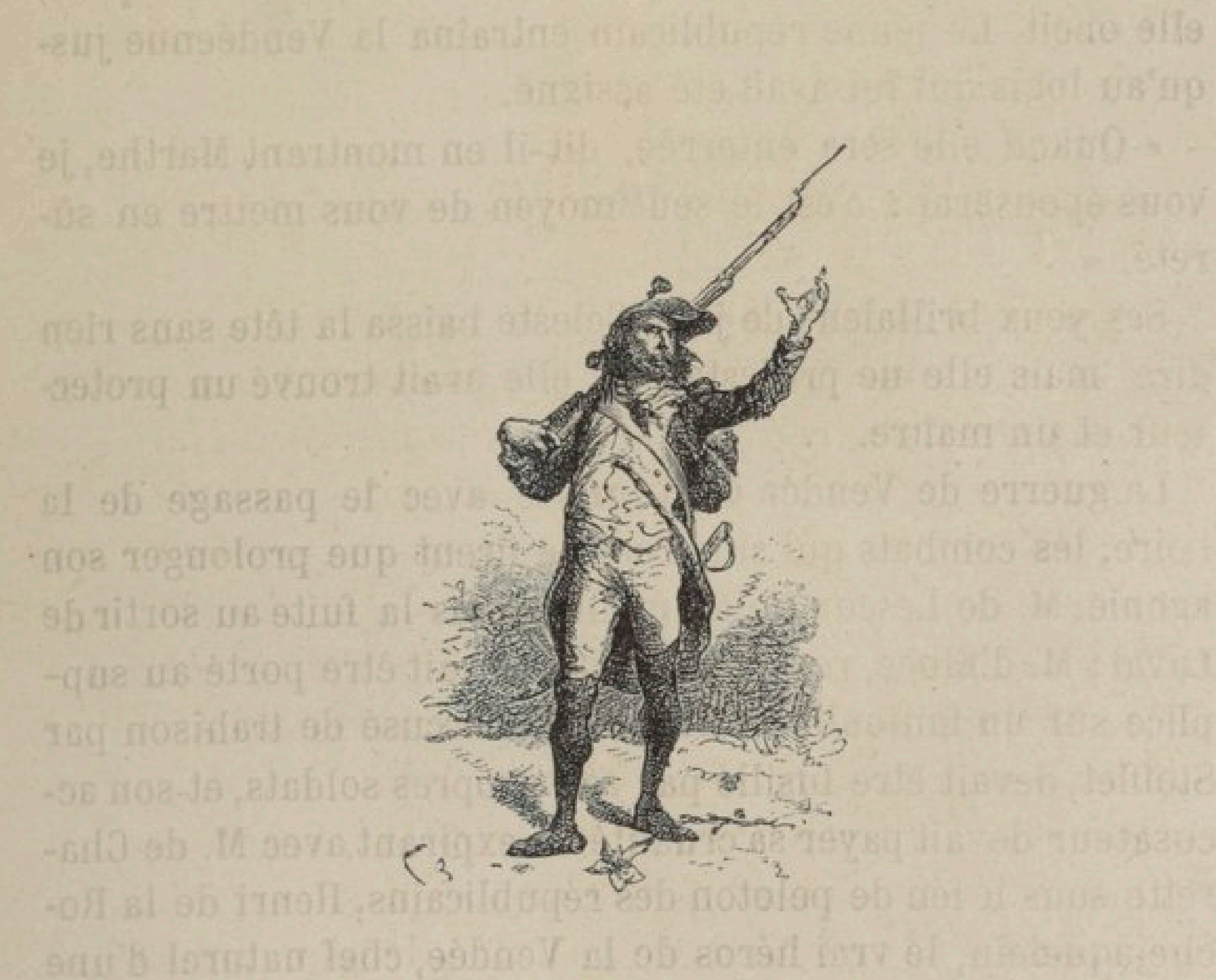
L'accent était bref et dominateur ; Céleste ne résista plus, elle obéit. Le jeune républicain entraîna la Vendéenne jusqu'au logis qui lui avait été assigné.

» Quand elle sera enterrée, dit-il en montrant Marthe, je vous épouserai : c'est le seul moyen de vous mettre en sûreté. «

Ses yeux brillaient de joie; Céleste baissa la tête sans rien dire, mais elle ne protesta pas; elle avait trouvé un protecteur et un maître.

La guerre de Vendée était morte avec le passage de la Loire; les combats qui suivirent ne firent que prolonger son agonie. M. de Lescure allait mourir dans la fuite au sortir de Laval ; M. d'Elbée, resté en arrière, devait être porté au supplice sur un fauteuil; M. de Marigny, accusé de trahison par Stofflet, devait être fusillé par ses propres soldats, et son accusateur devait payer sa cruauté en expirant avec M. de Charette sous le feu de peloton des républicains. Henri de la Rochejaquelein, le vrai héros de la Vendée, chef naturel d'une insurrection de paysans, devait conserver jusqu'au bout son prestige et mourir dans ce pays qu'il avait si longtemps défendu, au milieu des bois et des landes, sous les balles de deux dragons ennemis. Mais l'œuvre qu'ils avaient tentée avait échoué: le petit Roi qu'ils avaient voulu remettre sur le trône se mourait, sous d'odieux traitements, dans une prison obscure ; les prêtres qu'ils avaient soutenus étaient dispersés et fugitifs. Tant de courage et de dévouement, ce rare désintéressement des grands et des petits, cette union

intime des paysans et des gentilshommes, unique peut-être dans l'histoire, n'avait valu aux Vendéens que leur immortel renom; mais au moins conservent-ils cette gloire que M. de Bonchamps n'espérait pas pour eux, car les guerres civiles furent rarement inspirées par de si nobles motifs, et soutenues par des mains aussi pures.



TABLE

Bourloton. — Imprimeries réunies, A, rue Mignon, 2, Paris. — 11064.






BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7531 00729841 8